This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600007009M

32.
357.

PROTIDAS

OU

FONDATION DE MARSEILLE

PAR LES PHOCÉENS.

PROTIDAS

OU

FONDATION DE MARSEILLE

PAR LES PHOCÉENS.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
RUE DE LA HARPE, N° 90.

PROTIDAS

OU

FONDATION DE MARSEILLE

PAR LES PHOCÉENS.

PAR A. G. BALDY,

RÉGENT DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE DE BEAUVAIS.

Elle vainquit Rhodes et Carthage, fut la rivale d'Athènes, l'émule et l'amie de Rome.

STRAB., l. 14; JUST., l. 43; CIC., *pro Flacco*.

PARIS,

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET ÉLÉMENTAIRE DE L. HACHETTE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12.

1832.

357.

327.

PRÉFACE.

J'ai long-temps hésité à mettre une préface à ce livre, mais l'usage presque général des auteurs d'aujourd'hui, et le besoin de répondre d'avance à quelques objections de la critique, m'y ont déterminé.

Qu'on ne soit pas effrayé pourtant; ce que j'ai à dire n'est point une longue et pénible introduction par laquelle il faut passer pour avoir la clef d'un roman historique à intrigues embrouillées; c'est tout simplement une courte discussion sur un point de chronologie. Si ce mot de chronologie effraie le lecteur, qu'il mesure d'avance le terrain, ou, pour parler plus simplement, qu'il compte d'avance les pages, et il verra que quelques minutes suffiront pour les parcourir; s'il n'est point encore assez rassuré, qu'à cela ne tienne, qu'il passe par dessus. Cependant, après avoir lu tout l'ouvrage, je lui conseille de revenir à la préface; il pourra peut-être en tirer quelque profit.

La première idée de ce livre m'a été donnée par un passage de l'histoire des Gaulois de M. de Ségur. Le voici :

« A l'époque où Cyrus fonda son empire dans

l'orient, Harpalus, un de ses satrapes, ruinait l'Ionie par ses exactions, et faisait gémir sous un joug despotique les peuples dont il détruisait la richesse et opprimait la liberté. Décidés à fuir sa tyrannie, quelques habitans de Phocée s'embarquèrent, et vinrent dans la Gaule fonder une colonie, près d'un port où des avantages commerciaux avaient porté, cinquante ans avant, plusieurs négocians de leur ville à s'établir.

« Les Gaulois de ce canton se nommaient Saliens. Nannus, leur chef et leur roi, reçut les Phocéens en amis, leur donna des terres, et donna la main de sa fille à Protis, commandant l'expédition phocéenne. Protis fut le fondateur de Marseille. »

Après avoir bien médité ce passage, je me suis dit : « Si en conservant la vérité historique du fait, je puis l'orner et l'embellir par les détails, je pourrai peut-être intéresser dans mon récit. » Je vais prouver d'abord que j'ai rétabli la vérité historique du fait; que je suis même plus vrai que l'historien que je viens de citer. Quant aux détails et à l'intérêt de l'ouvrage, je laisse au public à en juger.

M. de Ségur, suivant le texte d'Ammien-Marcellin, donne au satrape de Cyrus le nom d'Harpalus. Marcellin, en lisant ce nom dans l'historien grec, aura sans doute lu un λ (*lambda*) au lieu d'un γ (*gamma*); comme ces deux lettres se res-

semblent assez, la chose était facile à faire. C'est tout simplement une lettre lue de travers, ou bien c'est peut-être une faute du prote ou du copiste. Les bonnes éditions d'Hérodote donnent Ἁρπάγος[1], qui veut dire en grec *ravisseur;* de là *Harpagus, Harpage, Harpagon.*

M. de Ségur dit : *Quelques habitans de Phocée s'embarquèrent et fondèrent Marseille.* Hérodote et Strabon, rapportant le même fait, disent que ce fut la population entière, vieillards, femmes, enfans, qui mit sur ses vaisseaux tout ce qu'elle put transporter, et qui s'exila de la patrie. Et, en effet, est-il croyable que, dans une circonstance pareille, il n'y ait eu que quelques Phocéens qui aient voulu fuir la domination des Perses ?

L'historien dit « *que les Phocéens abordèrent près d'un port*, etc. » Cela est entièrement faux; il est bien certain que la colonie s'établit dans le port même, qui n'était alors qu'un petit golfe au fond duquel fut bâtie la ville de Marseille. (*Voyez Justin et Strabon.*)

On ajoute encore que cinquante ans avant la fondation de cette ville des négocians s'étaient déjà établis près du port en question. Sans nier le fait pour toute autre partie du littoral de la Gaule, je ne vois pas ce qui a pu déterminer le lieu et en fixer l'époque précise.

[1] Ἁρπάγος pour ἅρπαξ.

On a cherché à prouver par des calculs récens que Marseille avait d'abord été fondée par une colonie de Phocéens, six cents ans avant Jésus-Christ [1], et qu'elle fut agrandie depuis par les Phocéens chassés d'Asie sous le règne de Cyrus. Cette opinion, émise d'abord par M. Larcher [2], a été généralement suivie; non pas, je pense, qu'on la donne comme bien prouvée, mais parce qu'elle divise la chaîne chronologique d'une manière exacte.

Cependant j'ai compulsé tous les auteurs anciens qui ont parlé de la fondation de Marseille, et j'ai vu qu'un seul passage de Justin avait porté l'auteur à adopter cette date.

En effet, l'historien latin dit que ce fut sous le règne de Tarquin l'ancien que l'élite des Phocéens vint à Rome et fit alliance avec le roi; et comme d'après les nouvelles tables chronologiques Tarquin régna depuis 615 jusqu'à 575 avant Jésus-Christ, on conclut de là que Marseille a été fondée six cents ans avant Jésus-Christ. Pour obtenir la seconde époque, c'est-à-dire l'agrandissement de la ville, à la version de Justin on a cousu celle d'Hérodote et de Strabon, et l'on a dit que Marseille fut seulement continuée par les Phocéens émigrés de l'orient lors de l'expédition de Cyrus [3].

[1] Hérodote ne parle pas du tout de cette première émigration.

[2] Voyez sa traduction d'Hérodote.

[3] Aucun auteur ancien ne fait un pareil accouplement. Tous mettent la plus grande unité dans leur récit, et ne parlent que

M. Larcher, que l'on a copié depuis, est de ce sentiment, mais il ne l'appuie sur aucun fait, sur aucune autorité. Il dit seulement : *je suis persuadé.*

Pour moi, j'ai lieu de croire et d'être convaincu que la fondation de Marseille, et par suite son agrandissement, ne sont le résultat que d'un *seul* fait historique, et que la fondation de cette ville n'a pu avoir lieu qu'après les conquêtes de Cyrus dans l'Asie mineure; je donne mes autorités. Voici ce que dit Timée, cité par Marianus :

Μασσαλία δ' ἔστ' ἐχομένη
πόλις μεγίστη Φωκαίων ἀποικία,
ἐν τῇ Λιγυστινῇ δὲ ταύτην ἔκτισαν
πρὸ τῆς μάχης τῆς ἐν Σαλαμῖνι γενομένης
ἐτέσι πρότερον, ὡς φασίν, ἑκατὸν εἴκοσι·
Τιμαῖος οὕτως ἱστορεῖ δὲ τὴν κτίσιν.

Traduction littérale :

« Vient ensuite Massalie, très-grande ville,
« colonie de Phocéens. Ceux-ci la bâtirent sur
« le rivage ligurien, cent vingt ans avant la ba-
« taille de Salamine. C'est ainsi que Timée rap-
« porte la fondation de cette ville. »

Or, cent vingt ans avant la bataille de Salamine correspondent à la quarante-cinquième olympiade [1].

d'une fondation de Marseille, sans faire mention de son agrandissement à l'époque de Cyrus.

[1] La quarante-cinquième olympiade répond à l'année 599 avant Jésus-Christ. Solin, cité plus bas, place à cette époque

Cette autorité est appuyée par le témoignage de Solin, qui s'exprime ainsi :.... *Ligurum ora, in qua Phocenses quondam fugati Persarum adventu, Massiliam urbem olympiade quadragesima quinta condederunt.....*« Le rivage ligurien, sur lequel les Phocéens, chassés jadis par l'armée des Perses, fondèrent la ville de Marseille, la quarante-cinquième olympiade. »

Quoi qu'en dise M. Larcher, il est bien certain que Solin, en écrivant *Phocenses* pour *Phocœnses*, entendait parler des Phocéens d'Asie, et non de ceux de la Grèce; car jamais on ne s'est avisé de soutenir que Cyrus ait poussé ses conquêtes jusqu'en Phocide [1].

Ainsi, Timée et Solin rapportent le fait à la même époque. Ce dernier dit de plus que c'est à l'arrivée des Perses dans l'Asie mineure.

les conquêtes de Cyrus dans l'Asie mineure, et se trouve en contradiction avec la chronologie moderne, qui place le même fait à la trois cent trente-cinquième année avant Jésus-Christ.

Pour le moment, je ne tiens compte que de cette seule circonstance, que Marseille a été fondée lors de l'expédition de Cyrus; plus loin, je prouverai que, si on place cette expédition à l'année 535 avant Jésus-Christ, Marseille ne pouvait pas être bâtie soixante-cinq ans auparavant, c'est-à-dire en 599 avant Jésus-Christ.

[1] Plusieurs auteurs anciens, cités par Eusèbe sous la dénomination générale de *Phocenses* ont confondu les Phocéens de la Phocide avec ceux de l'Asie. M. de Las-Cases est tombé dans la même erreur, en disant que les Gaulois pillèrent Delphes, *patrie* des Phocéens qui bâtirent Marseille.

On ferait bien, je crois, pour éviter une telle confusion, d'appeler les uns Phocidiens et les autres Phocéens.

Ammien Marcellin est encore plus précis: « *A Phocæa vero Asiaticus populus Harpali inclementium vitans Cyri regis præfecti Italiam navigio petiit, cujus pars in Lucania Veliam, alia* condidit *in Viennensi Massiliam.*»

« Les Phocéens, peuple d'Asie, pour échapper à la tyrannie d'Harpalus, un des satrapes de Cyrus, s'embarquèrent et se dirigèrent vers l'Italie ; une partie d'entre eux fonda la ville de Vélie (Elée), dans la Lucanie, l'autre fonda Marseille, dans la province viennoise [1]. »

Cette dernière version, qui se rapporte le plus avec Hérodote, est celle que j'ai adoptée pour le fond de mon récit. Je pourrais citer d'autres autorités ; mais je crois que celles-ci doivent suffire, pour réfuter M. Larcher, qui n'en cite aucune,

[1] Le lecteur ne me saura sans doute pas mauvais gré de rapporter ici l'opinion d'un savant d'une réputation européenne, et que Bossuet regardait comme une des plus grandes lumières de la chronologie. On verra que sa version est, pour le fond, exactement la même que celle que j'ai suivie dans le cours de mon ouvrage. Voici ce qu'il dit :

« Harpage succéda à Mazare au gouvernement des provinces conquises, et joignit à l'empire des Perses l'Ionie et les pays voisins. Il commença cette conquête par la ville de Phocée. Ses habitans, dans la crainte de tomber sous une domination barbare, s'embarquèrent avec tous leurs biens, et en sortant firent des imprécations et des sermens horribles contre eux-mêmes, si jamais ils retournaient en leur patrie. Ils abordèrent dans l'île de Corse, ensuite en Italie, et depuis sur les côtes de la Gaule, où ils fondèrent la célèbre ville de Marseille. Toutes ces choses arrivèrent environ la soixantième olympiade, cinq cent trente-cinq ans avant Jésus-Christ. » Le P. Petau, *Abrégé chron. de l'hist. univers.*, traduction de Maucroix.

et qui cependant ne craint pas de dire que Pausanias et Thucydide placent la fondation de Marseille après l'expédition de Cyrus; il fallait avant tout prouver que ces derniers avaient tort, et ne pas laisser subsister ces deux puissantes autorités.

Je vais prouver encore ma proposition par un simple raisonnement, tiré d'un fait historique bien connu. Qu'on me permette auparavant de donner la version que je vais tâcher de réfuter. Marseille, dit-on, en s'appuyant toujours sur Justin, avait été fondée cinquante ans avant l'expédition de Cyrus. Voici comme on rapporte le fait : Une première colonie aborde sur les côtes de la Gaule, reconnaît la fertilité du sol, et comme elle n'est point assez nombreuse, elle retourne à Phocée, instruit les magistrats de son heureuse découverte..... Alors, à l'aide du trésor public, on forme une seconde colonie, on lui donne deux chefs, Protis et Simos. La nouvelle expédition part pour la Gaule; Nannus, roi des Ségobriges, accueille bien les étrangers. Protis, leur chef, se marie avec la fille du roi, et jette les fondemens de Marseille. Depuis ce temps, de fréquentes relations s'établissent entre la ville naissante et la métropole [1]. Voici maintenant mon objection. Les Phocéens qui habitaient l'Asie, lors de l'expédition de Cyrus, devaient donc nécessairement savoir qu'ils avaient au-delà des mers une puissante colonie, une ville déjà flo-

[1] Voyez Justin et M. Thierry, Histoire des Gaulois.

rissante, et peut-être encore le gendre d'un roi bien disposé à leur donner bonne hospitalité ; ils devaient donc se rappeler tout ce qu'on leur avait dit sur la fertilité du pays des Ségobriges, sur la beauté de son ciel, toujours pur, sur sa position favorable au commerce maritime, enfin sur l'accueil hospitalier de son roi et de ses habitans.

S'ils savaient tout cela depuis cinquante ans, pourquoi Bias de Priène, qui ne devait pas l'ignorer à l'époque de l'expédition de Cyrus, conseille-t-il aux Phocéens, comme aux autres Grecs d'Asie, de monter sur leurs vaisseaux, de fuir leur patrie, et d'aller s'établir en Sardaigne, dans une île inculte, couverte de rochers, habitée par des peuples sauvages, dans une position difficile à tenir ? A cause de la rivalité des Thyrrhéniens et des Carthaginois, et d'où ils furent en effet chassés, pour avoir voulu suivre en partie le conseil de Bias.

Les Phocéens d'Asie et Bias lui-même devaient savoir tout cela, puisque depuis vingt ans une de leurs colonies s'était établie à Cyrnos [1], île voisine de la Sardaigne, et ne pouvait s'y maintenir, à cause de la stérilité du sol, de la férocité des habitans, et de deux puissans ennemis qui ne cessaient de les harceler.... Non, Bias de Priène ne savait pas que Marseille existait alors; s'il l'eût su, il aurait dit aux Phocéens : *Allez à Marseille;* et s'il leur conseille de se fixer en Sardaigne, c'est qu'il ne

[1] La vase.

voyait pas probablement de meilleure position pour eux ; c'est qu'enfin, pour des hommes de cœur, le sol fertile de l'Ionie, et le beau ciel d'Asie, avec l'esclavage, ne valent pas un aride rocher, un ciel sombre et nébuleux, avec la liberté ! . . . Le conseil de Bias est une lumière jetée sur ce point obscure de l'histoire. Pour en sentir toute l'autorité, que l'on remarque bien qu'il a été donné au Panionion, dans l'assemblée générale des treize villes de la ligue ionienne, et qu'il est rapporté par Hérodote, qui, écrivant cent cinquante ans après, a pu le recueillir de la tradition sur les lieux qu'il a visités, et des enfans de ceux qui l'avaient entendu de la bouche de Bias lui-même.

Marseille n'existait donc pas encore lors de l'expédition de Cyrus, que l'on place cette expédition 599 ou 535 ans avant J. C.; en adoptant même cette dernière date, cette ville n'aurait pu être bâtie que plus tard ; il faut le temps d'arriver, et il est bien certain que les Phocéens n'ont pas été tout d'un trait au rivage de la Gaule ; ils se sont arrêtés long-temps en Corse, à Rhégium, en Lucanie, où ils fondèrent Elée.

Ce qui prouve que leur voyage fut assez long, c'est que Thucydide, rapportant un combat des Carthaginois contre les Phocéens, dit que c'était pendant que ces derniers bâtissaient leur ville ; et tous les faits qu'il rapporte avec celui-ci ont eu lieu sous le règne de Cambyse. Or, Cyrus meurt

en 529, et Cambyse lui succède immédiatement. On peut donc, d'après Thucydide, mettre la fondation de Marseille à cette époque. Comme Thucydide est un auteur plus digne de foi que Justin, on aurait plus de raison de se fier à lui, surtout son opinion se trouvant confirmée par celle de Pausanias, de Solin, et d'Ammien-Marcellin.

Quoique je n'aie pas grande confiance en la chronologie de Justin, cependant j'ai cru devoir admettre certains faits qu'il rapporte, parce qu'il a été à Marseille, et qu'il a pu recueillir les traditions du peuple sur les premiers temps de l'établissement des Phocéens; c'est ce qui m'a déterminé à suivre en partie sa version, et à faire passer mes Phocéens à Rome, et, bien que la chronologie moderne s'y oppose de quelques années, j'ai cru devoir suivre la tradition, sans m'occuper de préciser l'époque, sur laquelle, d'après ce qu'on vient de voir, il serait très-difficile de s'accorder.

Au milieu de toute cette confusion de dates, de faits, qui semblent se contredire ou se détruire entre eux, à cause de l'éloignement des temps et du peu de documens historiques d'une certitude bien avérée, j'ai cru que le meilleur parti à prendre était de suivre la tradition, de rattacher à une seule narration plusieurs détails que chaque auteur rapporte à quelques années de différence; de n'admettre qu'une seule grande émigration, en m'appuyant sur l'autorité des auteurs que j'ai cités. Par

ce moyen, j'ai pu donner à mon ouvrage de l'ensemble et de l'unité. Au surplus, tous les personnages que j'ai mis en jeu existant dans l'espace de temps compris entre 580 et 520 avant J. C., je ne crois pas qu'on puisse m'accuser d'avoir violé la chronologie dans une époque sur laquelle on ne s'accorde pas, et qui est placée par le plus grand nombre dans les temps incertains de l'histoire.

Quant à la couleur locale, j'ai fait tous mes efforts pour qu'elle fût bien représentée. Cependant, si je n'avais pas réussi au gré de mes désirs, que l'on songe bien que j'avais à peindre une des époques les plus éloignées des temps connus, qui n'a produit que quelques poètes, qui n'a été exploitée par aucun auteur, qui n'offrait pour peindre les mœurs de la Grèce que l'analogie d'Homère aux écrivains postérieurs, et, pour celles de la Gaule, que des traits épars de côtés et d'autres dans les auteurs grecs et latins: alors on jugera mieux de la difficulté du travail et des efforts d'imagination qu'il a fallu faire pour soutenir l'attention du lecteur dans un sujet si intéressant pour le fond, mais qui offrait si peu de ressources pour les développemens et les détails.

A ces difficultés d'exécution venait s'en joindre une autre plus grande encore, et que je me suis moi-même imposée. Comme je destinais mon livre à l'instruction de la jeunesse, j'ai dû m'interdire de

mettre en jeu les grands ressorts des passions, et me priver ainsi de toutes ces situations dramatiques qui contribuent si puissamment à répandre la vie et l'intérêt dans un récit. Toute mon ambition s'est bornée à être utile à la jeunesse, à laquelle j'ai consacré tous mes travaux; et s'il ne m'a pas été donné d'avoir fait un ouvrage remarquable, ma conscience, du moins, ne me reprochera pas d'avoir fait un *mauvais livre.*

PROTIDAS

OU

FONDATION DE MARSEILLE

PAR LES PHOCÉENS.

INTRODUCTION.

Origine des Phocéens. — Fondation de Phocée.

A l'époque où Érecthée régnait à Athènes[1], Hellène, fils de Deucalion, était roi de Thessalie[2]. Le noble rejeton de Prométhée ne possédait qu'un petit royaume resserré entre l'Énipée, le Pinde et le Pénée[3], et les dieux lui avaient donné plusieurs enfans[4]. Craignant d'affaiblir ses états en les divisant, il laissa l'empire à l'aîné de ses fils, et conseilla aux autres de se diriger vers l'Attique, et d'y chercher des contrées fertiles où ils pourraient s'établir.

Xustus, l'un de ces princes, amenant avec lui une nombreuse colonie, arriva dans les campagnes de Marathon et d'OEnée[5]. Quelques années après son arrivée, s'étant épris d'amour pour Creüse, fille d'Érecthée, roi d'Athènes, il l'épousa, et, par cette alliance, les Thessaliens et les Athéniens, confondus ensemble, ne formèrent plus

[1] 1400 ans avant J.-C.—[2] Strabon, liv. VIII, p. 264, édition de 1587. —[3] Strabon, ibid. — [4] Strabon, ibid. — [5] Strabon, l. VIII, p. 265.

qu'un seul peuple. Mais, en peu d'années, la population s'étant augmentée d'une manière prodigieuse et effrayante, le pays ne fut plus capable de nourrir un si grand nombre d'habitans. On envoya donc à Delphes consulter Apollon. L'oracle répondit que, de l'excédant de la population, il fallait former treize colonies, et les établir sur les côtes de l'Asie mineure[1].

Le dieu désigna même celui qu'il voulait mettre à la tête de cette entreprise ; il voulut que ce fût Ion, fils de Xustus et de Creüse[2], et, pour consacrer aux yeux de la Grèce entière le choix qu'il avait fait, il déclara par la voix des oracles qu'il reconnaissait Ion pour son fils[3].

Les contrées de l'Asie où le héros aimé des dieux vint se fixer prirent son nom, et s'appelèrent Ionie. Les treize colonies[4], ayant chacune un chef à leur tête, formèrent divers établissemens, et, pendant plusieurs années, se livrèrent paisiblement au commerce ; mais bientôt, la puissance des Mèdes et des Perses s'accroissant de jour en jour, elles furent obligées de se renfermer dans de fortes murailles pour se défendre contre les fréquentes incursions de leurs ennemis.

Une de ces colonies, qui était venue s'établir sur les bords de la mer Égée, voulant s'adonner au commerce maritime, choisit le lieu le plus favorable à ses projets.

En face de l'Eubée, et dans l'enfoncement du rivage, les flots avaient creusé un petit golfe qui semblait former un port naturel, où les vaisseaux pouvaient être à l'abri des vents et des orages. Ce fut là que les enfans d'Ion jetèrent les fondemens d'une ville d'une vaste étendue ; ils l'entourèrent de remparts solidement construits. Non loin

[1] Strabon, liv. VIII, p. 265. — [2] Vitruve, l. IV, ch. 1er. — [3] Ibid., ibid. — [4] Ibid.

de là, et vers le midi, le fleuve Hermus, grossi par les eaux de plusieurs rivières, allait se jeter dans la mer.

Quand la nouvelle ville fut achevée, les premiers habitans lui donnèrent le nom de Phocée[1], à cause d'un événement merveilleux dont ils furent témoins.

Le jour où l'on jeta les fondemens de la ville, le peuple assemblé sur le bord de la mer, offrait un sacrifice à Neptune, et priait le dieu des mers de prendre la cité naissante sous sa protection, lorsque, au milieu du silence religieux qui régnait dans l'assemblée, on vit du sein des flots sortir un nombreux troupeau de phoques qui vint se reposer sur le rivage[2]. Après que ces animaux consacrés à Neptune se furent paisiblement reposés, ils regagnèrent la mer sans s'effrayer, et, fendant à grand bruit l'onde écumante, ils se dirigèrent vers l'occident.

A la vue d'un tel prodige, le peuple demeure interdit. On consulte aussitôt les devins. Ceux-ci répondent que ces animaux étaient un présage assuré de la protection de Neptune, et de l'empire des mers qu'il donnerait un jour à la nation. Ils ajoutent que les phoques, en se dirigeant vers l'occident, présageaient aux Phocéens la gloire qui les attendait, après des siècles nombreux, dans ces contrées éloignées que le soleil éclaire de ses derniers rayons.

Dès lors les Phocéens s'adonnèrent à la navigation, et entreprirent de longs voyages[3]. Ce sont eux qui, les premiers, ont tracé le chemin de la Toscane et de l'Espagne[4]. Leurs vaisseaux pénétrèrent jusqu'aux rivages les plus reculés de l'Océan; on dit même qu'ils allèrent au-delà des colonnes d'Hercule[5]. Jamais, dans le temps de leur

[1] Gronovius. — [2] Gronovius, Thesaurus græcarum antiq., t. 6, p. 2833. — [3] Hérodote, l. Ier, ch. 63. — [4] Hérodote, ibid. — [5] Le détroit de Gibraltar.

prospérité, aucun peuple n'osa rivaliser avec eux sur les mers. C'est ainsi que s'accomplissaient les glorieuses destinées qui leur avaient été annoncées. Leur ville, respectée par les peuples voisins, devint par la suite une des plus riches et des plus florissantes de l'Asie mineure. Aucun revers n'était venu troubler la paix dont elle jouissait depuis des siècles nombreux ; mais les villes et les empires, ainsi que tout ce qui est mortel, ne peuvent jouir d'un bonheur constant et inaltérable. Le temps approchait où les plus grands malheurs allaient fondre sur Phocée, et la plonger dans un abîme de maux dont elle ne put se relever.

LIVRE PREMIER.

Dans le temps où Cyrus-le-Grand étendit ses conquêtes en Asie [1], son empire devint si vaste, qu'il ne put le gouverner par lui-même. Il le divisa donc en différentes provinces, dont il confia le gouvernement à ceux de ses satrapes qui lui avaient rendu des services signalés. Il leur recommandait par dessus tout de gouverner les peuples comme il le faisait lui-même, avec douceur et modération [2]. Ne s'en tenant pas à ces conseils, il se faisait rendre un compte exact de la gestion de chaque province [3]. Mais comment, des provinces les plus éloignées de sa capitale, la vérité pouvait-elle parvenir jusqu'à lui? Quelles que soient les vues d'un bon prince pour rendre ses peuples heureux, il ne trouve pas toujours des ministres capables de le seconder.

Le gouvernement de la Lydie avait été confié par Cyrus à Harpagus [4], un des généraux de son armée qu'il affectionnait d'une manière toute particulière, parce qu'il était un de ceux qui avaient le plus contribué à l'élever au trône de la Perse [5]. Harpagus était un de ces hommes capables de tout sacrifier à leur ambition. Général habile et rusé, courtisan adroit, il savait que la passion qui dominait

[1] Vers le sixième siècle avant Jésus-Christ. Voyez la note 1re. — [2] Voyez Rollin, Histoire ancienne, règne de Cyrus. — [3] Rollin, Histoire ancienne. — [4] Hérodote, l. Ier, chap. 163. Strabon, l. VI, p. 175. — [5] Hérodote, l. Ier, ch. 162.

Cyrus était l'amour de la gloire. Il n'épargnait ni troupes, ni trésors, ni sa vie même, pour illustrer les armes de son maître ; mais aussi il savait bien se dédommager de ses fatigues, et mettre à profit la confiance du roi. Il imposait aux nations vaincues, et aux peuples confiés à ses soins, de lourds impôts [1], et trouvait par là le moyen de satisfaire toutes ses passions ; car lorsqu'il se reposait des travaux de la guerre, il s'adonnait à tous les plaisirs de la débauche et de la volupté. Il était Mède d'origine. Ainsi, dans les camps, il possédait tout le courage et la sobriété d'un Persan, et, après la guerre, il reprenait les mœurs efféminées de sa nation, et justifiait en tout le nom d'Harpagus [2], qui lui fut sans doute donné par les peuples qu'il avait ruinés par ses nombreuses exactions.

Cyrus, en lui confiant la garde des trésors de Suze, lui avait en même temps ordonné de soumettre à ses lois l'Ionie, la seule des provinces grecques de l'Asie mineure qui résistât à ses armes. Plusieurs villes, il est vrai, avaient été au-devant du joug, et s'étaient soumises volontairement ; mais quelques-unes, en état de se défendre, voulurent vendre chèrement leur liberté.

A la tête d'une armée nombreuse de Mèdes et de Persans, le ministre de Cyrus s'avance pour donner des fers à des peuples qui avaient jusqu'alors conservé leur indépendance. L'Ionie comprenait douze villes, dont Phocée était une des mieux fortifiées. C'est contre cette dernière qu'Harpagus fait marcher toutes ses troupes réunies [3], persuadé qu'une fois qu'il en sera maître, le reste de la conquête lui sera facile à faire. Phocée, d'un côté, était défendue par la mer, elle était même inexpugnable de ce côté-là ; du côté

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 162. — [2] D'ἅρπαξ, qui veut dire voleur, ravisseur ; de là Harpagon. — [3] Hérodote, l. Ier, ch. 14.

de la terre elle pouvait faire une longue résistance, car ses murs avaient été solidement bâtis[1]. Tout l'or qu'Arganthonius, roi de Tartesse[2], avait donné aux Phocéens pour fortifier leur ville, avait été employé à l'entourer d'une vaste enceinte de murailles[3]. Malgré tous ces avantages, Phocée ne pouvait résister long-temps. L'Ionie était abandonnée par tous ses voisins; les malheureux Phocéens devaient donc s'attendre, malgré tous leurs efforts, à tomber entre les mains d'un vainqueur irrité par le refus qu'ils auraient fait de se ranger sous ses lois, comme tous les autres peuples qui n'avaient pas même songé à se défendre.

Cependant le général ennemi, moins pour épargner le sang des Phocéens que pour ménager ses troupes, voulut, avant de livrer l'assaut, employer l'adresse et la ruse. Il fit savoir aux habitans qu'il s'abstiendrait de toute hostilité, s'ils consentaient seulement à abattre un espace étroit de leurs murailles[4], où il pût se bâtir un petit logement[5]. Ceux-ci devinèrent l'artifice de leur ennemi, et comme ils avaient la servitude en horreur, ils répondirent qu'ils demandaient un jour[6] pour se consulter sur ce sujet, et qu'ils désiraient que, pendant cet intervalle, Harpagus fît éloigner son armée de la ville[7].

L'auteur de ce conseil était un jeune guerrier nommé Protidas[8]; il était d'une des familles les plus distinguées de toute l'Ionie. Depuis quelque temps, il s'était fait remarquer par son courage, ses talens, et son ardent amour pour la liberté. Aussitôt que ses concitoyens eurent appris que

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 163. — [2] Ile d'Espagne. Voyez la note II. — [3] Hérodote, l. Ier, ch. 163. — [4] Voyez la note III. — [5] Hérodote, l. Ier, ch. 164. Voyez la note IV. — [6] Hérodote, l. Ier, ch. 164. — [7] Hérodote, ibid. — [8] Justin, l. XLIII, ch. 3. Voyez la note V.

l'ennemi marchait contre leur ville, ils lui en avaient confié la défense, ainsi qu'à plusieurs braves qui partageaient le commandement des troupes avec lui, mais qui devaient recevoir ses ordres. Comme Protidas connaissait parfaitement les forces de son ennemi, et qu'il prévoyait que le petit nombre de troupes qui lui était confié ne pourrait long-temps résister à une armée aussi formidable, il avait conçu un grand dessein, et voulut au moins sauver sa liberté et celle de ses concitoyens, s'il ne pouvait sauver son pays. Il n'avait confié son secret à personne; car, pour que son projet réussit, il devait être suivi d'une prompte exécution. Il ne fallait point donner le temps de la réflexion, qui, dans les grands dangers, est souvent le plus mauvais de tous les conseillers.

Aussitôt qu'Harpagus a donné à son armée le signal de la retraite, Protidas n'attend pas que l'ennemi ait entièrement disparu dans la campagne: les momens sont précieux; il ordonne par des hérauts secrets [1] une assemblée générale du peuple, et recommande le plus profond silence; il a soin, par un appel de tous les citoyens, de s'assurer qu'aucun espion [2] ne s'est glissé dans la foule; puis il fait écarter les femmes, dont la présence pourrait nuire à ses projets, et inspirer des conseils lâches et timides.

En quelques instans tous ceux qui doivent entendre Protidas sont réunis dans le temple de Neptune. Le plus profond silence règne dans l'assemblée, tous les yeux sont fixés sur le jeune héros. Tous attendent avec inquiétude et impatience qu'il dévoile son secret. Tout-à-coup Protidas élève les mains vers les cieux.

« Divinité puissante de la sagesse, dit-il, vous qui inspirez le courage, et qui donnez les bons conseils aux mor-

[1] Voyez la note VI. — [2] Voyez la note VII.

tels, fille auguste de Jupiter, inspirez-moi aujourd'hui; faites que je ne donne à ma patrie que des conseils qui soient dignes d'elle et de vous[1].» Il dit, et paraît plongé dans un secret recueillement, puis il continue : « Amis, vous voyez à quelle extrémité nous sommes réduits. Je ne doute point que vous ne soyez tous prêts à répandre votre sang pour la défense de votre patrie, et que vous ne préfériez la mort la plus affreuse à la vie, s'il faut la conserver au prix de l'honneur. Sans doute, il est beau de mourir pour la liberté, mais il faut au moins que le sacrifice de notre vie soit utile à ceux qui restent après nous. Il faudrait que notre exemple pût réveiller dans tous les peuples qui nous entourent les sentimens de l'honneur, et les exciter à prendre les armes pour venger notre mort et reconquérir la liberté; mais il n'en peut être ainsi : tous nos voisins, ou se sont livrés d'eux-mêmes au joug honteux de l'esclavage, ou bien ont été vaincus par la force des armes. Comment pourrons-nous résister à une armée qui a déjà rangé sous ses lois presque tous les peuples de l'Asie? comment Phocée pourrait-elle arrêter le vainqueur de la superbe Babylone?

« Notre ennemi demande que nous abattions une partie de nos murs pour y bâtir un logement... Seriez-vous assez aveuglés pour ne pas voir l'artifice d'un piége aussi grossier? Douteriez-vous à ce point de ses criminelles intentions? Ne voyez-vous pas que cette petite maison qu'il se contente maintenant de vous demander se changera bientôt en une citadelle bien fortifiée, d'où il pourra dominer sur toute la ville, nous observer jusque dans nos demeures, exercer sur nous ses rapines et ses brigandages? Ne voyez-vous pas que c'est un autre cheval de Troie, qui,

[1] Voyez la note VIII.

dans l'occasion, vomira de son sein des satellites tout armés pour nous accabler, pour nous donner des fers, et nous faire repentir, mais trop tard, de notre confiance et de notre aveuglement?

« Je ne vois qu'un seul moyen d'échapper à tous les maux qui nous menacent, et de sauver notre honneur et notre liberté, et ce moyen c'est de fuir sur nos vaisseaux..... »

A ces mots un murmure général s'élève dans l'assemblée; tous s'écrient que ce conseil a été dicté par la peur, que ce serait se couvrir aux yeux de l'univers d'un opprobre éternel que de fuir sans avoir combattu, et qu'enfin ils sont tous décidés à rester et à tenter le sort des combats.

« Eh bien! restez donc, s'écrie Protidas, indigné qu'on l'ait soupçonné d'une lâcheté; restez pour être en proie aux horreurs de la guerre, de la famine, pour voir vos maisons brûlées, vos campagnes ravagées, vos temples profanés, vos pères égorgés, vos enfans traînés en esclavage, et vos femmes passer de vos bras dans ceux d'un vainqueur féroce et voluptueux. Mais, me direz-vous, nous mourrons pour ne pas être témoins d'un tel spectacle... Mais en serez-vous moins la cause de tous les malheurs qui vont accabler votre patrie? et croyez-vous qu'il ne soit pas plus beau de supporter la vie pour souffrir tous les maux que les dieux veulent nous envoyer, que de là terminer par un beau désespoir? D'ailleurs la fuite que je vous propose n'a rien de honteux. Eh! qui sait si un jour nous ne pourrons pas revenir avec des troupes alliées pour chasser nos tyrans, ou pour les immoler tous à notre juste vengeance [1]?

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 165.

« Je le vois maintenant, ma jeunesse vous donne peu de confiance en mes paroles... Eh bien! sachez donc que le conseil que je viens de vous donner n'est pas le mien; qu'il vous a été donné par celui que l'oracle a déclaré le plus sage des hommes, par Bias de Priène [1]; et ce qui devra surtout vous étonner, c'est que vous l'avez déjà entendu, lorsque vous étiez assemblés au Panionion [2]. Mais sans doute qu'alors quelque divinité irritée contre vous avait aveuglé vos esprits, comme celle qui rendait les Troyens sourds aux prédictions de Cassandre... Voici donc le conseil qu'il vous donnait : « Vous pouvez encore, disait-il, être le peuple le plus heureux de la Grèce : montez sur vos vaisseaux, voguez vers la Sardaigne; car tant que vous resterez dans l'Ionie n'espérez jamais conserver votre liberté [3]. » Si vous n'en croyez pas la sagesse humaine, en croirez-vous les dieux? Les députés que nous avons envoyés pour consulter l'oracle de Delphes sont en ce moment de retour du temple d'Apollon. Écoutez ce que le dieu a répondu :

Pour vous soustraire au joug de l'esclavage
Qui vous est apporté,
Enfans des mers, fuyez vers un lointain rivage.....
Là vous attend après l'orage
Et la gloire et la liberté. »

En disant ces mots ses yeux brillent d'un feu divin, sa voix n'est plus celle d'un mortel, et sa taille semble s'être agrandie... Tout annonce en lui la présence de la divinité.

Les dieux ont parlé, et personne ne résiste plus. Tous d'une commune voix choisissent Protidas pour chef de

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 170. — [2] Voyez la note IX. — [3] Strabon, l. XIV.

cette entreprise. Celui à qui les dieux s'étaient dévoilés leur paraît seul capable d'exécuter leurs volontés.

Alors Protidas, les voyant disposés comme il le désirait, continue ainsi : « Transportons sur nos vaisseaux tout ce que nous avons de plus précieux, les dieux de la patrie et nos dieux pénates, nos femmes, nos enfans, et les vieillards qui voudront nous accompagner [1]. Que le reste du jour et toute la nuit soient employés à tout disposer ; demain, avant que l'aurore paraisse soyons tous prêts à partir. Nous nous dirigerons d'abord vers l'île de Chio [2], où nous demanderons un asile pour ceux qui ne pourront nous accompagner dans nos longs voyages. De Chio nous irons à Samos ; là nous serons reçus par Polycrate, avec lequel nous avons toujours été amis, et qui sera très-flatté de nous protéger contre nos ennemis communs. Ses flottes nombreuses couvrent les mers, et son nom a déjà répandu la terreur sur les côtes de l'Asie [3]. C'est un ami puissant, qui pourra nous défendre contre la poursuite de nos tyrans. Ainsi c'est à Chio que nous nous rendrons d'abord, et de là nous pourrons continuer notre course vers les contrées qui nous sont promises par les destins. Soyez donc prêts à partir avant le lever de l'aurore. »

Il dit, et d'un signe congédie l'assemblée. La foule se retire dans un profond silence, semblable aux flots paisibles de la mer, lorsque dans un temps calme elle abandonne à son reflux le rivage qu'elle avait inondé.

On se hâte de faire les préparatifs pour le long voyage que l'on va entreprendre ; tout s'agite, tout s'empresse. C'est ainsi que, lorsqu'un incendie menace de dévorer une ville entière, chacun se précipite, pour sauver des

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 170. — [2] Hérodote, l. Ier, ch. 174. — [3] Hérodote, ibid.

flammes ce qu'il a de plus précieux... Les uns transportent vers le rivage leurs meubles et tous les vêtemens qu'ils ont pu rassembler [1]. Les autres tiennent avec respect dans leurs mains les objets sacrés du culte des dieux. C'est un grand-prêtre qui porte l'image révérée de Diane ; ce sont de jeunes vestales vêtues de blanc qui portent les vases sacrés, où le feu éternel de Vesta. Là c'est une mère éplorée qui d'une main entraîne son jeune fils, qui peut à peine suivre ses pas; de l'autre main elle presse contre son sein celui à qui elle vient de donner le jour, et dont les yeux ne sont pas encore ouverts à la lumière,... Malheureux enfant! il n'aura pas vu la terre qui lui a donné le jour, ce ciel si beau de la patrie qui sourit à sa naissance, ce soleil si pur qui éclaira son berceau! Un jour peut-être, en entendant le nom de sa patrie, lorsqu'on lui parlera d'une terre qu'il n'a point vue, il ne sentira pas tressaillir son cœur, il ne versera pas les douces larmes du regret... Ici c'est un fils vertueux qui porte sur ses épaules son vieux père accablé d'ans et d'infirmités. Un silence mystérieux préside à tout ce mouvement. Cette cité bruyante, où s'agitait il y a peu d'instans un peuple actif et tumultueux, ce port qui retentissait naguère du bruit des armes et des cris joyeux des matelots, sont muets maintenant. Les pâles rayons de l'astre silencieux des nuits qui éclairent cette scène de deuil et de douleur la rendent encore plus triste et plus lugubre. A la vue d'un tel spectacle on eût dit que les ombres des Phocéens avaient quitté le ténébreux séjour des mânes pour visiter leurs anciennes demeures.

Cependant la nuit allait finir sa carrière : déjà l'étoile de Vénus annonçait que l'aurore allait bientôt éclairer

[1] Hérodote, liv. Ier, ch. 74.

l'horizon. L'heure du départ est arrivée ; l'airain sonore a donné le signal ; le silence de la nuit est rompu ; le son cruel a retenti dans tous les cœurs et les a glacés d'effroi ; mais bientôt la douleur s'ouvre un passage, et le rivage retentit de gémissemens. Les uns ne peuvent quitter leurs foyers domestiques, les autres tiennent embrassés les colonnes ou les autels des temples ; les vieillards s'écrient qu'ils ne peuvent entreprendre un si pénible voyage, et, puisqu'ils n'ont plus que quelques jours à vivre, qu'ils aiment mieux mourir où sont morts leurs aïeux, que d'aller traîner de mer en mer les restes d'une vie languissante.

Ému par les pleurs et par le désespoir de ses concitoyens, Protidas est sur le point d'abandonner son projet. Ce qui vient surtout ébranler ses résolutions, c'est que son père a refusé de suivre ses pas.

« Mon fils, lui disait-il, je ne puis t'accompagner ; je serais pour toi un fardeau inutile. Je n'ai plus que quelque temps à vivre, laisse-moi mourir ici ; l'ennemi mettra fin à une vie que l'exil ou la douleur auraient bientôt terminée. Pour vous, qui possédez encore toute l'audace et la force de la jeunesse, allez où les dieux vous appellent, et remplissez vos glorieuses destinées. »

« Non, s'écrie Protidas, les dieux ne m'ordonnent point d'abandonner mon père. Que m'importe la gloire qu'ils me réservent, si vous ne devez pas en être témoin, et si le souvenir de votre mort, dont j'aurai été la cause, vient un jour empoisonner mon bonheur ? Si vous résistez à mes prières, si vous refusez de m'accompagner, je reste ici pour défendre vos jours, ou plutôt pour mourir avec vous. Amis, vous pouvez partir sans moi ; je demeure en ces lieux, mon père a refusé de nous suivre. » En disant

ces mots, il serrait son vieux père dans ses bras, et ses larmes arrosaient ses cheveux blancs.

Cependant les pleurs de Protidas et les prières de ses amis ont touché le cœur du vieillard ; il ne résiste plus, et se laisse entraîner vers le rivage. Le port était déjà couvert d'une foule immense de guerriers, de femmes, d'enfans, de vieillards, troupe infortunée qui se préparait à partir pour l'exil. Tels, sur le rivage sablonneux des mers, se rassemblent des troupes d'oiseaux, lorsque la saison des frimas les oblige à traverser le vaste empire des mers, pour chercher des climas échauffés par les doux rayons du soleil. Par leurs cris confus, par leurs chants d'allégresse, ils semblent se demander si tous leurs compagnons sont réunis, et s'exciter au départ.

Le nombre des Phocéens s'était accru au-delà des espérances de Protidas ; seulement quelques vieillards n'ont pu s'arracher de leurs foyers. Le jeune héros retrouve avec joie tous les guerriers qui avaient secondé son courage et partagé sa gloire ; ils viennent aujourd'hui partager ses dangers et son exil. Il reconnaît parmi eux l'illustre petit-fils d'Ion, le brave Simos[1], l'ami de son enfance, et son fidèle compagnon dans la guerre et les combats. Il revoit le sage Polydamas, qui descendait du divin Calchas : on l'honorait à l'égal d'un dieu. Il était grand-prêtre de Neptune, et portait dans ses mains les images sacrées du dieu des mers. Mais quelle fut sa joie, lorsqu'au milieu de ses nombreux amis il retrouve le généreux Iphicrate, celui qui avait élevé sa jeunesse, et qu'il chérissait comme son père ! Il court se jeter dans ses bras. « Ami, lui dit-il, je n'attendais pas moins de ton amitié. Après m'avoir appris à dompter les passions cruelles qui agitent le cœur de

[1] Justin, l. XLIII. Voyez la note x.

l'homme, tu veux encore être mon guide au milieu des périls qui m'attendent sur les mers, et que les dieux me réservent pour éprouver mon courage et ma vertu. Viens, tu seras toujours auprès de moi. Après un père vertueux, je ne crois pas que les dieux puissent donner à l'homme un présent plus précieux qu'un guide éclairé, pour le conduire à travers les écueils et les orages de la vie. »

Quand il les voit tous réunis : « Amis, leur dit-il, il ne nous reste plus que quelques instans ; hâtons-nous, le jour va paraître. Vous, Simos, vous conduirez la tête de la flotte ; vous, Iphicrate, vous tiendrez le milieu. Pour moi, je quitterai le dernier ces rivages, afin qu'aucun de nos compagnons, abandonné sur la rive, ne tende en vain ses mains suppliantes vers nos vaisseaux fuyant d'un vol rapide ces lieux, qui vont être bientôt au pouvoir d'un ennemi cruel. »

Il dit. Le clairon retentissant a donné le dernier signal : c'est celui du départ. On coupe les câbles qui retenaient les vaisseaux attachés à la terre [1] ; les vents enflent la voile, et la flotte est déjà loin du port. Déjà elle n'entend plus les adieux de ceux qui sont restés sur la côte, et qui font retentir les lieux d'alentour de leurs gémissemens. L'écho seul leur répond.

Cependant la nuit, qui avait prêté ses ombres aux projets des Phocéens, s'est entièrement dissipée. L'orient s'enflamme des feux brillans de l'aurore, et le dieu du jour s'avance dans sa vaste carrière, plus resplendissant que jamais. Il semble qu'il veuille éclairer de ses plus purs rayons le jour où tout un peuple a sauvé sa liberté.

Debout sur la poupe élevée de son navire, le héros phocéen a les yeux tournés vers les lieux chéris qu'il va

[1] Virgile, Énéide, passim.

quitter peut-être pour jamais. Il peut encore distinguer ce port que remplissait naguère une flotte nombreuse, ce rivage où jamais vaisseau ennemi n'avait abordé ; à cette vue il sent redoubler ses regrets et sa douleur. Les mains étendues vers ces lieux qui semblent fuir devant lui, et d'une voix souvent entrecoupée par ses sanglots, il s'écrie : « Adieu, terre sacrée de la patrie ; adieu, tombeaux de mes pères, que je n'ai pu défendre ; adieu, rivage, lieux chéris, témoins de mon enfance, adieu !... je vous quitte pour toujours ; mais vous vivrez éternellement dans ma mémoire. En quelques contrées lointaines que les destins m'ordonnent d'aller, votre souvenir fera couler mes pleurs..... Un jour viendra peut-être, (ah, puissent les dieux exaucer le plus ardent de mes vœux !) un jour viendra qu'après un long et dur esclavage, l'Ionie, brisant ses fers, ressaisira la liberté. »

Pendant qu'il parlait ainsi, le vaisseau fendait l'onde écumante, et semblait glisser sur l'humide élément. Bientôt Phocée et son port ne sont qu'un point à l'horizon ; le rivage s'efface peu à peu et disparaît. « Ami, dit-il au sage Iphicrate, qui se tenait auprès de lui, il n'est plus de patrie pour nous que dans le souvenir ; elle a disparu entièrement à nos yeux ; mais elle est encore dans nos cœurs. » Ses jeunes compagnons, rassemblés autour de lui, partageant sa douleur, versaient des larmes ; le reste du peuple, les matelots surtout se livraient à la joie, remerciaient les dieux de les avoir sauvés de l'esclavage, et ne voyaient devant eux qu'un brillant avenir. Malheureux ! ils ne prévoyaient pas tous les maux que ces dieux leur préparaient. Ainsi des voyageurs égarés dans une vaste forêt, et entourés de tous côtés des ombres épaisses de la nuit, aperçoivent dans le lointain un météore lumineux ; attirés

par sa vive lumière, ils suivent les traces de ses feux, et ne voient pas sous leurs pieds le précipice qui s'entr'ouvre pour les engloutir. Les oracles des dieux, il est vrai, ont promis aux Phocéens de grandes destinées, mais ils n'ont pas dit à quel prix ils pourront en jouir. Tels étaient les divers sentimens qu'éprouvaient les compagnons de Protidas, lorsque le promontoire de Méléna [1] se découvre à leurs yeux. Bientôt les sommets verdoyans des montagnes de Chio s'élèvent au-dessus des flots [2]. Peu à peu ses collines couvertes de vignes sortent du sein des ondes, et Chio, cette noble fille de l'Océan, cette antique dominatrice des mers [3], semble flotter sur la surface de la plaine liquide, semblable à un vaisseau que l'ancre a fixé au milieu des mers. La vue de cette île, chérie de Bacchus [4], excitait naguère la gaité des matelots. Du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils la saluaient la coupe en main, par des hymnes et des libations en l'honneur du dieu de la joie; Les uns chantaient ses louanges, les autres célébraient la patrie du divin Homère [5]. Les matelots alors se répondaient d'un vaisseau à l'autre, en récitant les vers immortels du poète aimé des dieux. A ces joyeux accens, l'Océan semblait alors s'émouvoir jusqu'en ses profonds abîmes, les collines de Chio tressaillaient d'allégresse, et les échos répétaient leurs chants de rivage en rivage.....

Mais maintenant plus de joie, plus de chants. Le souvenir de ces beaux jours se présente à leur esprit pour l'accabler; ils ne revoient la belle Chio que pour lui faire peut-être un éternel adieu.

FIN DU LIVRE PREMIER.

[1] Aujourd'hui le cap Kara-Bouroun. Voyez la note XI. — [2] Strabon, l. XIV. — [3] Strabon, l. XIV, p. 645. — [4] Strabon, l. XIV, p. 645. — [5] Strabon, l. XIV. Voyez la note XII.

NOTES DU LIVRE PREMIER.

NOTE Ire, PAGE 5.

Ses conquêtes en Asie... L'époque précise à laquelle Cyrus conquit l'Ionie n'est pas bien certaine. Solin la place, ainsi que celle de la fondation de Marseille, à la première année de la quarante-cinquième olympiade (six cents ans avant J.-C.). Cependant Larcher, par un calcul plus récent, place la fondation de Marseille à la même époque que Solin, et son agrandissement à l'époque où Cyrus vint en Asie, cinq cent trente-cinq ans avant J.-C. Nous n'avons adopté qu'un récit sans préciser d'époque fixe; cependant il est certain que Marseille fut fondée de six cents à cinq cents ans avant J.-C. Voyez la préface.

NOTE II, PAGE 7.

Tartesse... Tartesse était autrefois un point de réunion très-important pour le commerce. Hérodote l'appelle ἐμπόριον ἀκήρατον, *foire, marché de grande réputation*, l. III, page 311. Cette île n'existe plus en grande partie. Elle était située entre les deux bras que formait le Guadalquivir à son embouchure. Arganthonius, le roi des Tartessiens, si l'on en croit Hérodote, vécut cent vingt ans, et en régna quatre-vingts. Pline et Cicéron affirment la même chose. Pline, *Hist. natur.*, liv. VII, chap. 48. Cicéron, *Cato major, sive de senectute*, chap. 49.

NOTE III, PAGE 7.

De leurs murailles... Il y a dans le grec προμαχεῶνα ἕνα μοῦνον τοῦ τείχεος ἐρείψαι, *unum duntaxat muri propugnaculum demolire*. Un grand nombre de savans traduisent προμαχεῶνα par *tour*, c'est le sens que lui donne Larcher; cependant le mot par lui-même ne veut dire que *rempart avancé*.

NOTE IV, PAGE 7.

Un petit logement... Comme il y a dans le grec οἴκημα κατίρωσαι, *consacrer une habitation*, quelques personnes ont cru que c'était une chapelle qu'Harpage voulait qu'on élevât; mais il est plus raisonnable de croire, avec M. Larcher, que c'est une simple demeure, et s'il y a dans le grec κατίρωσαι, *dicare*, c'est que probablement l'auteur a voulu faire allusion à la coutume que les anciens avaient

de consacrer le terrain où ils bâtissaient une maison. Le traducteur latin semble avoir adopté ce sens, puisqu'il a mis *ubi habitationem extrueret.*

Au surplus, Harpage avait peut-être l'intention de donner à sa pensée un sens équivoque, c'est assez ordinairement le langage diplomatique de la puissance qui veut ruser avec un faible ennemi. Pour moi, je crois, avec M. Larcher, que le général persan, en ne demandant qu'un petit logement, avait l'intention de faire bâtir un palais pour Cyrus, car ce roi avait une résidence royale dans toutes les villes qui étaient sous sa domination.

NOTE V, PAGE 7.

Protidas... Le chef de l'émigration phocéenne est appelé diversement par les auteurs anciens. Aristote l'appelle Euxène, Strabon Créontiades, Justin Protis. Comme ce dernier auteur m'a paru plus conséquent avec le reste de sa narration, je me suis déterminé pour Protis, auquel j'ai ajouté une syllabe de plus, parce qu'il m'a paru tout naturel que le nom de mon héros principal ne fût pas moins grand et moins sonore que celui des autres personnages.

Au surplus, Protis n'est peut-être qu'un nom que la circonstance aura fait donner au chef de l'émigration. C'est sans doute la même chose que πρῶτος, qui veut dire *premier, chef.* Celui d'Euxène a sans doute une origine semblable. Je crois qu'il aura été donné au même personnage par les Gaulois du littoral, d'abord dans leur langue, et qu'il aura été traduit ensuite dans la langue grecque.

Le mot Euxène veut dire *bon étranger*, et l'on sait que les peuples anciens appelaient ordinairement du nom d'étranger ceux qui venaient des pays lointains. Ils disaient : voici l'étranger, voici les étrangers; on verra plus tard le nom d'Aristoxène donné à la fille du roi Nannus par une raison tout-à-fait semblable.

NOTE VI, PAGE 8.

Par des hérauts secrets... Les hérauts chez les Grecs étaient des espèces de crieurs publics, chargés d'assembler le peuple ; c'était avec la voix qu'ils annonçaient la volonté des chefs. Voilà pourquoi Homère les appelle λιγύφωνες, *à la voix perçante.* Ceux que l'on met ici en action, pour ne point attirer l'attention de l'ennemi communiquent secrètement les ordres de Protidas.

NOTE VII, PAGE 8.

Espion... Il y a apparence qu'en tout temps il y a eu des espions. On en voit souvent dans Homère. Ulysse, qui était passé maître en

fait de ruses et de stratagèmes, est plus d'une fois chargé de cette périlleuse commission. Au reste, en temps de guerre ce rôle n'était point déshonorant, il n'était ridicule et honteux que pour celui qui était pris.

NOTE VIII, PAGE 9.

D'elle et de vous... Les anciens, lorsqu'ils avaient à parler dans une affaire importante, commençaient souvent leurs discours par une invocation aux Dieux. *Voyez* Démosthène, *Pro corona.*

NOTE IX, PAGE 11.

Panionion... Ce mot vient de deux mots grecs πᾶς et Ἰωνία, *toute l'Ionie.* C'est le nom d'une petite ville qui se trouvait au sud-ouest d'Ephèse, et où se tenaient les grandes assemblées des douze villes qui composaient la ligue Ionienne. C'était dans un temple de Neptune, au-dessous du mont Mycale, qu'on avait fixé le lieu de la séance. C'est là que Bias, en sa qualité d'habitant de Prienne, présidant l'assemblée, conseilla aux Ioniens de s'embarquer tous ensemble sur une même flotte et d'aller s'établir en Sardaigne. Hérodote, l. Ier, ch. 170.

NOTE X, PAGE 15.

Simos... C'est le Pylade de Protidas, c'est lui qui le suivra dans sa bonne comme dans sa mauvaise fortune. Ce personnage m'a été fourni par Justin, *Duces classis Simos et Protis fuere.*

NOTE XI, PAGE 18.

Melæna... Le nom de cette île vient du mot grec μελαίνα, *noire*, et qui lui a été donné, soit à cause de sa position, soit à cause de la couleur du sol. Il y avait un autre cap de ce nom ; il était formé par la pointe nord-ouest de l'île de Chio, c'est aujourd'hui le cap Saint-Nicolas.

NOTE XII, PAGE 18.

Divin Homère... Plusieurs villes revendiquent la gloire d'avoir donné le jour à Homère, telles que Milet, Colophon, Samos, etc., mais l'opinion la plus générale est que ce grand poète est né à Chio. Des critiques de nos jours prétendent qu'il n'a pas même existé. Il en est qui vont jusqu'à vouloir prouver que les poèmes qui lui sont attribués ont été composés par Ulysse.

LIVRE DEUXIÈME.

Chio est une des îles les plus célèbres de la mer Égée [1]. La fertilité de son sol, l'industrie de ses habitans, l'étendue de son commerce, en ont fait pendant long-temps la rivale de Phocée, de Samos et de Milet, sans qu'elle fût jamais leur ennemie. Leurs colonies avaient la même origine, et formaient avec celles de l'Asie cette ligne Ionienne devenue si fameuse, et qui comprenait douze cités florissantes [2]. Comme Phocée et Samos, Chio posséda autrefois l'empire des mers [3]. Des prodiges entourèrent aussi son berceau et lui annoncèrent sa grandeur future.

On dit que Neptune se plaisait à visiter les rivages des îles qui sont baignées par la mer Égée [4]. Un jour que, monté sur son char, qu'entouraient les Tritons et les Néréides, il se promenait près des bords de l'île de Chio, qui n'était point encore peuplée d'habitans, il aperçut non loin de lui, et sur la prairie émaillée de fleurs, une troupe de jeunes nymphes consacrées à Diane, qui parcouraient la campagne en formant des danses et des chœurs. Une d'entre elles, qui semblait leur commander, les effaçait toutes par ses grâces et la beauté de son visage. Sa taille majestueuse s'élevait au-dessus de ses compagnes; telle paraissait, aux yeux enchantés de Latone, la sœur d'Apol-

[1] Anacharsis, ch. 72. — [2] Anacharsis et Strabon, l. XIV. — [3] Strabon, l. XIV, p. 645. — [4] Le sujet de cet épisode est tiré de Pline. Gronovius Thesaurus græcar. ant, t. IV, p. 71, et t. VI, p. 3574.

lon, lorsque, entourée des Oréades, ses nymphes chéries, elle parcourait en dansant les bois d'Érymanthe ou les bords de l'Eurotas [1]. A la vue de tant de charmes et d'attraits le cœur du roi de l'Océan s'enflamma, et dès lors il résolut de tout tenter afin de satisfaire son amour. Pour ne point effrayer la vierge timide par l'éclat de la royauté, il paraît devant elle sous des figures différentes. Tantôt prenant la forme d'un Triton, il veut charmer son amante par la douceur de ses chants ou par les sons de sa conque harmonieuse. Tantôt couronnant son front de roseaux, il se fait voir sous la figure d'un fleuve majestueux, qui apporte à l'Océan le tribut de ses ondes. Mais voyant que les offres de deux divinités ne peuvent la séduire, il a recours à la forme d'un mortel. La sévère et chaste Diane soupira autrefois pour un berger; ainsi, nouvel Endymion, il veut éprouver si le cœur de la nymphe est plus insensible que celui de la déesse à laquelle elle a consacré sa virginité. Ce fut en vain, la nymphe résista encore à cette séduction. Cependant le dieu, excité par tant de résistance, s'enflamme de plus en plus. Il veut enfin essayer de l'éblouir par l'éclat de la royauté. Il se montre aux yeux de son amante insensible avec toute la majesté dont il est entouré, lorsqu'il paraît dans l'Olympe à l'assemblée des dieux. Venez, dit-il à la nymphe, venez partager avec Amphitrite l'empire des mers, et régner en souveraine sur le cœur du roi de l'Océan. — Non, dit celle-ci, j'ai consacré ma vie à la chaste Diane, et ce n'est que par ma vertu que je puis l'honorer..... Neptune, à ces mots, n'est plus maître de sa passion. Eh bien! dit-il, si tu méprises mon amour, tu connaîtras au moins la puissance de celui que tu dédaignes... Au même instant il frappe la terre de Chio

[1] Virgile. Voyez la note 1re.

avec son redoutable trident, l'enfonce sous les eaux, et triomphe ainsi par la ruse de l'innocence qu'il n'avait pu séduire par les offres les plus brillantes. Neptune, quelque temps après, rendit l'île à son premier état. Mais quand elle sortit du sein des ondes, elle reparut revêtue des plus riches dons de Cérès, de Pomone et de Bacchus. Le dieu avait répandu partout le germe de la fécondité. Bientôt la nymphe de la chaste Diane donna un fils au roi de l'Océan [1]. Le jour où elle devint mère, on dit que, par un temps calme et serein, une neige abondante tomba du ciel, et couvrit l'île tout entière [2]. Neptune, pour perpétuer le souvenir d'un tel prodige, donna à la terre qui avait été témoin de ses amours le nom de Chio, qui veut dire neige [3]. Il voulut aussi consacrer le souvenir de l'innocence et de la vertu de son amante, et lui donna le nom de Chionée, qui veut dire aussi blanche que la neige. Il promit aux descendans qui naîtraient de son sang les plus hautes destinées. L'île de Chio, qui jusque là avait été déserte, se peupla peu à peu d'habitans, et plusieurs années après une colonie d'Ioniens, attirés par la beauté et la fertilité du lieu, vint s'y fixer [4], et, se réunissant aux enfans de Neptune, forma une nation nombreuse et florissante. Sur le rivage de la mer, et vis-à-vis les contrées qu'ils venaient de quitter, ils bâtirent une ville qui porta le même nom que l'île. Quand le commerce eut accru la richesse et la prospérité de Chio, elle entra dans la confédération Ionienne, et malgré la rivalité qui existait entre elle et les Phocéens, ces deux républiques restèrent toujours amies et alliées.

[1] Pline, cité par Gronovius. Voyez la note II. — [2] Pline, cité par Gronovius. — [3] χιὼν, neige. Pline, l. V, ch. dernier, cité par Gronovius, 3573. — [4] Voyez la note III.

Le gouvernement de Chio était populaire [1]. Tous les ans le peuple s'assemblait sur la place publique pour choisir ses magistrats, qui étaient au nombre de cinquante, que l'on prenait parmi les vieillards, dont la sagesse et l'expérience étaient reconnues. Leur autorité ne durait qu'une année, et pendant tout ce temps ils étaient nourris et entretenus aux frais de l'état. On voulait par ce moyen les mettre au-dessus du besoin et de la corruption. Lorsqu'il s'agissait de discuter les intérêts de la nation, on ne voyait point un profond politique, un habile orateur monter à la tribune pour se faire admirer, pour soulever ou apaiser à son gré une multitude ignorante. L'éloquence était bannie de toute assemblée populaire; cette éloquence divine, si puissante, il est vrai, dans la bouche de l'homme vertueux, mais qui, dans celle des citoyens turbulens, fit trop souvent le malheur des nations.

Là, les grands intérêts de la république se discutaient devant le peuple, chaque citoyen avait le droit de donner son avis, et il devait le faire d'une manière simple et précise. Mais le plus souvent on s'en rapportait à l'opinion des vieillards; car une nation adonnée au commerce maritime est peu capable de discuter et de connaître ses véritables intérêts. Aussi se laissait-elle gouverner par ses magistrats, se réservant toujours le droit d'appeler de ses jugemens, s'ils n'étaient point selon les lois de la justice, ou s'ils blessaient en quelque point les priviléges du peuple et sa souveraineté. Cette décision était sans appel, et un citoyen qui aurait osé s'élever contre elle, quel que fût son rang, sa fortune ou sa naissance, était à l'instant même puni de mort. Tel était le gouvernement de Chio, à l'épo-

[1] Gronovius Thesaurus ant. græcar., t. IV, p. 547.

que où les Phocéens naviguaient vers cette île pour lui demander l'hospitalité.

Quand Protidas voit que la flotte n'en était plus qu'à une faible distance, il la fait arrêter, et consulte ses compagnons sur ce qu'il faudra faire. On décide que Simos, monté sur son vaisseau, ira à Chio demander l'hospitalité au nom de tous les Phocéens; qu'il sondera leurs dispositions, pour savoir s'ils consentiraient à leur céder les îles Énusses [1], qui sont situées entre Chio et l'Ionie, afin d'y établir tous ceux qui ne pourraient soutenir les fatigues d'un long voyage, ou ceux qui ne voudraient point quitter pour jamais leur patrie; on décide aussi qu'une députation sera envoyée à Éphèse, pour consulter la déesse sur le sens de l'oracle d'Apollon [2], et savoir quelle route les Phocéens devaient tenir pour arriver aux lieux promis par les destins. Polydamas sera le chef de cette députation; il doit se hâter de partir, et revenir rejoindre ses compagnons dans l'île de Chio. On s'empresse donc de disposer le plus léger navire de la flotte, on le décore avec magnificence, on y fait entrer une hécatombe sacrée [3], avec de riches présens pour la déesse. Vingt rameurs [4] choisis se placent sur les bancs, et fendent à l'envi l'onde écumante.

Tandis que Polydamas vogue vers Éphèse, Simos se dirige vers Chio. Déjà il entre dans le port. Les troupes qui gardaient le rivage, à la vue du pavillon phocéen, l'avaient laissé entrer sans difficulté. On croyait que le commerce l'avait amené. Mais quel fut leur étonnement quand Simos annonça qu'il venait au nom de tous les Phocéens, et qu'il demanda à être introduit devant le peuple. Au même instant les hérauts, à la voix sonore, sont

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 175. — [2] Strabon, l. III. Voyez la note IV. — [3] Voyez la note V. — [4] Homère, l. Ier, v. 308. Voyez la note VI.

envoyés par toute la ville pour annoncer une assemblée générale de tous les citoyens. Déjà les vieillards sont assis sur leurs siéges élevés ; ils sont revêtus d'une robe blanche qui descend jusqu'à leurs pieds ; une longue barbe couvre leur poitrine ; leurs cheveux blancs sont couronnés de feuille de chênes ; ils tiennent dans leurs mains un sceptre d'ivoire, moins comme un signe de leur puissance, que de l'autorité que leur âge et leur vertu leur ont donnée sur leurs concitoyens. Tout le peuple, assemblé en face de ses magistrats, remplissait la place publique. Simos est introduit, il porte à la main une branche d'olivier entourée de bandelettes de laine blanche [1]. Ses compagnons le suivent dans une attitude modeste et respectueuse, mais où l'on ne voit point l'air abattu des supplians.

A l'aspect imposant de ces vieillards vénérables et de ce peuple nombreux réunis pour l'écouter, l'ami de Protidas est pénétré d'un profond respect. Il est près de se troubler ; mais encouragé par ses compagnons et par les paroles bienveillantes du plus âgé des vieillards, il dit avec une noble confiance : « Peuple de Chio, les Phocéens, vos alliés et vos amis, qui naguère jouissaient comme vous d'un état prospère et florissant, sont tombés aujourd'hui dans le malheur. Le cruel ennemi du repos des nations, qui semble menacer aujourd'hui la liberté de la Grèce tout entière, après avoir soumis à ses lois tous les peuples qui nous entourent, a voulu nous donner des fers. Trop faibles pour résister à ses innombrables armées, nous avons préféré la fuite à l'esclavage. Les oracles d'Apollon l'avaient ainsi voulu. Ah ! si les dieux ne nous avaient ordonné de fuir, malgré notre petit nombre nous aurions combattu pour la liberté, nous aurions vaincu, ou bien nous nous

[1] Virgile, Énéide.

serions ensevelis sous les ruines de la patrie ; si les oracles ne nous l'avaient ordonné, on ne nous verrait point courir de mer en mer pour chercher les contrées promises par les destins ; nous ne serions pas réduits à mendier un jour l'hospitalité à des peuples barbares qui nous repousseront peut-être loin du rivage. Heureux encore, si pour trouver un asile sur une plage déserte nous ne serons point obligés de l'acheter au prix de notre sang.

« Nous n'avons point à redouter de votre part un pareil traitement, généreux habitans de Chio ; votre respect pour les dieux, votre haine pour les tyrans, votre amour pour la liberté, nous sont un sûr garant que vous ne repousserez jamais le malheur. D'ailleurs, en vous demandant un asile pour un peuple qui fuit ses ennemis, il est bien doux pour nous de vous rappeler que l'Ionie peupla autrefois ces rivages, que nos deux nations ont la même origine, et que nous sommes tous les enfans d'une même famille [1]. Ainsi c'est au nom de vos amis et de vos frères, c'est au nom de tous les Phocéens que nous vous demandons l'hospitalité..... » A ces mots un murmure favorable s'élève parmi tous les citoyens de Chio. Simos, encouragé par ce premier succès, continue ainsi : « Généreux citoyens, je vous remercie de l'accueil favorable que vous venez de faire à ma demande. Puissent les dieux vous en récompenser ! Puissiez-vous ne jamais éprouver les maux que nous souffrons aujourd'hui ! Ah ! peut-il y avoir pour une nation un plus grand malheur que d'être obligée de fuir sa patrie sans avoir pu la défendre ; et ce malheur, nous le souffririons sans nous plaindre, si tous les Phocéens étaient comme nous dans la force de la jeunesse, à cet âge où l'on peut supporter facilement tous

[1] Thesaurus antiq. græcar., l. V, p. 1709. Vitruve, l. IV, ch. 1er.

les dangers et tous les travaux d'une longue navigation. Mais que deviendront nos femmes, nos enfans, nos vieillards, si les dieux ne viennent à notre secours? Comment faire subsister sur mer un peuple si nombreux, et pendant un voyage dont les dieux seuls connaissent la durée? Trouverons-nous partout comme ici un port hospitalier pour nous recevoir, un peuple généreux pour nous secourir? Le présent nous console et nous rassure, mais l'avenir nous épouvante. Aussi les chefs des Phocéens, prévoyant les malheurs qui pourraient nous accabler, si nous nous exposions en si grand nombre aux hasards de la mer, et comptant sur l'ancienne amitié que vous avez toujours vouée à notre nation, vous demandent par ma voix que vous leur cédiez quelqu'une des îles Énusses qui entourent Chio, afin d'y établir ceux de nos compagnons qui ne pourraient nous suivre, ou ceux qui ne voudraient point s'éloigner pour toujours de leur pays. Le terrain que nous vous demandons est inculte, ils le cultiveront, ils vivront sous vos lois, ou se gouverneront eux-mêmes; vous leur céderez ces îles, ou bien ils vous paieront tous les ans un tribut. Si vous l'aimez mieux, ils se mêleront avec vous et ne feront qu'un même peuple. Peut-être un jour ils pourront rentrer dans leurs foyers; et alors leur reconnaissance s'acquittera envers vous du bienfait qu'ils vous devront d'avoir recouvré leur patrie. »

Simos cessa de parler. Un profond silence suivit son discours. Toute l'assemblée était muette. Seulement les citoyens s'interrogeaient entre eux par leurs regards. Un des vieillards, voyant que ce silence se prolongeait trop long-temps, prit ainsi la parole: « Braves Phocéens, infortunés amis, nous sommes sensibles à votre malheur, nous le ressentons comme s'il était le nôtre. Tous les

habitans de Chio vous recevront avec plaisir et vous donneront l'hospitalité. Vous avez entendu vous-même leur réponse. Quant à la seconde demande que vous nous avez faite, nous vous prions de nous donner du temps pour en délibérer entre nous. En attendant nous allons envoyer quelques vaisseaux au-devant de votre flotte, et l'inviter à entrer dans notre port. Vous trouverez ici tous les secours de l'amitié, et nous vous jurons tous de vous protéger et de vous défendre contre vos ennemis. »

Ainsi parla le vieillard, et tout le peuple, admirant sa prudence et sa sagesse, applaudit à ses paroles. Ensuite chacun se retira pour se disposer à recevoir les nouveaux hôtes.

Cependant Protidas et ses compagnons, sur leurs vaisseaux, attendaient avec impatience le retour de Simos. Son absence, qui s'était prolongée au-delà de leur attente, leur donnait de vives inquiétudes. Mais quand ils l'aperçurent, revenant accompagné de deux galères que le sénat de Chio avait envoyées au-devant d'eux, ils ne doutèrent plus que leur demande n'eût été accueillie favorablement.

Les députés de Chio, après avoir invité les Phocéens à venir jouir chez eux des droits de l'hospitalité, se mirent à la tête de la flotte, et la conduisirent dans le port. Un peuple innombrable couvrait le rivage. En un instant les deux nations furent confondues ensemble.

Protidas, n'ignorant point qu'il allait se trouver au milieu d'un peuple jaloux de sa liberté et qui n'aimerait pas voir un homme élevé au-dessus de ses concitoyens, ne voulut point que les Phocéens le reconnussent pour leur chef. Il se dépouille donc de tous les ornemens qui le distinguaient, redevient le plus simple citoyen ; seulement

il veut que lui, ainsi que Simos, fassent toujours partie du conseil qu'il avait formé avant de quitter sa patrie.

Les habitans de Chio, pour distraire leurs hôtes de leurs malheurs, passaient avec eux des jours entiers dans la joie des festins. Des jeux et des fêtes publiques étaient tous les jours célébrés en leur honneur. Mais c'était en vain. Le souvenir trop récent de la perte qu'ils venaient de faire les poursuivait partout. Ils étaient encore trop près de leur patrie pour que son image ne vînt point à chaque instant troubler leurs plaisirs.

Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés, et Protidas ne voyait point revenir Polydamas, qu'il avait envoyé à Éphèse. Tous les jours, il allait sur le rivage, et, les yeux fixés sur la vaste étendue des mers, il cherchait à découvrir le léger navire qui devait lui rapporter la réponse de la déesse. Enfin la huitième aurore sortait de l'Océan, lorsque dans le lointain il aperçut des voiles blanches s'élever au-dessus des flots. C'est lui, il reconnaît le pavillon phocéen. Poussé par un vent favorable, le vaisseau glisse légèrement sur la plaine liquide, et aborde au milieu des cris de joie des rameurs et des matelots. Tout le port retentit de mille acclamations.

Le vieux Polydamas descend sur le rivage, et s'avance tout rayonnant d'espoir vers Protidas. « Illustre chef des Phocéens, et vous tous qui m'entourez, écoutez ce qui nous est arrivé; vous apprendrez en même temps la volonté de la puissante Diane. Après avoir quitté la flotte, nous avons dirigé notre course vers Éphèse. Le soir même nous vit entrer dans son port; et le lendemain, à peine l'aurore avait éclairé le sommet du temple magnifique, que nous nous sommes hâtés d'aller présenter nos offrandes. Après avoir déposé nos présens aux pieds de la

déesse aux nombreuses mamelles [1], nous avons conduit notre hécatombe dans le lieu des sacrifices, et l'avons disposée autour de l'autel, selon l'ordre accoutumé [2]. Tous les jours, tournant nos victimes vers l'Orient, nous les faisions tomber sous la hache et le couteau sacré; tous les jours nos mains jetaient le pur encens et les libations dans les flammes; tous les jours nous redoublions nos prières, en suppliant la déesse de nous faire connaître ses volontés. Ce fut en vain, Artémis [3] semblait repousser nos présens, et fermer l'oreille à nos vœux.

« Cependant la grande-prêtresse ne cessait de nous encourager, et nous faisait espérer que notre constance finirait par fléchir la déesse. Enfin le huitième jour, après avoir offert nos dernières victimes, nous allions nous retirer sans réponse, lorsque Aristarcée [4], une des prêtresses qui desservaient le temple, se présente à nous et nous dit: « Phocéens, rassurez-vous, la déesse m'est apparue cette nuit dans un songe [5]. Elle m'a ordonné de prendre sur son autel une de ses statues, de partir avec vous et de guider vos pas..... [6] » En disant ces mots, Aristarcée prend une effigie de Diane, et se met à notre tête; nous la suivons, muets d'étonnement, et comme entraînés par une puissance divine [7]..... Venez, Protidas, venez recevoir celle que les dieux nous envoient pour nous guider vers notre nouvelle patrie. » — Polydamas avait à peine dit ces mots, que l'on voit Aristarcée descendre du navire, et s'avancer lentement et avec dignité vers les Phocéens, suivie de douze jeunes filles, vêtues comme elle de robes blanches, emblême de leur innocence et de leur pureté.

[1] Thierry, t. II, p. 139. — [2] Homère, l. Ier, v. 447. Voyez la note VI. — [3] Surnom de Diane. — [4] Strabon, l. IV, p. 179. — [5] Strabon, ibid. — [6] Strabon, ibid. — [7] Voyez la note VII.

La tête de la divine prêtresse est couverte d'un long voile blanc qui dérobe la vue de son visage aux regards des profanes. Le laurier prophétique d'Apollon couronne son front. Dans ses deux mains elle porte avec respect l'image de Diane entourée d'un voile précieux...

« Venez, sainte prêtresse, dit Protidas, soyez notre guide à travers les flots orageux de l'Océan; vos paroles seront des oracles pour nous, et lorsque les dieux nous auront donné de bâtir une ville, j'éleverai un temple magnifique à Diane; douze vierges y desserviront ses autels, vous en serez la grande prêtresse pendant toute votre vie; nulle autre que vous n'aura le droit d'y présider aux sacrifices [1]; et pour laisser à la déesse et à vous un témoignage éternel de notre reconnaissance, j'ordonnerai qu'à l'avenir on aille choisir dans votre famille, à Éphèse, celles qui devront après vous occuper le suprême sacerdoce [2].

« En attendant qu'une demeure digne de vous puisse vous recevoir, montez dans mon vaisseau; vous serez toujours au milieu de nous, et dans les conseils rien ne se décidera sans vous avoir consultée. » En disant ces mots, Protidas la conduit sur son vaisseau, dans le lieu le plus retiré, où, loin des profanes, elle puisse se livrer en paix aux fonctions sacrées de la religion.

Ainsi Protidas pour quitter Chio n'attendait plus que la réponse du sénat. Il désirait s'assurer, avant son départ, que ceux de ses compagnons qu'il y aurait laissés pourraient être heureux. Le sénat avait été autorisé par le peuple à décider si l'on devait accorder aux Phocéens les îles qu'ils leur avaient demandées. Les sénateurs s'étaient déjà réunis plusieurs fois, et le résultat de leurs délibérations

[1] Thierry, Hist. des Gaulois, t. II, p. 139. — [2] Ibid. Voyez la note IX.

était attendu avec impatience par Protidas, qui ne voulait point faire un plus long séjour dans l'île de Chio. Il craignait que les résolutions de ses compagnons ne vinssent à changer. Quelques-uns même parlaient déjà de retourner à Phocée, disant hautement qu'ils aimaient mieux rentrer dans leur patrie, et vivre sous les lois des Perses, que d'aller chercher, à travers les périls de la mer, un établissement incertain; que, s'ils ne pouvaient retourner à Phocée, ils iraient demander un asile aux villes de l'Ionie qui s'étaient volontairement soumises à Cyrus, et qui vivaient très-heureuses sous le gouvernement du roi des Perses; que ce prince n'était point si odieux qu'on le disait, qu'il était trompé par ceux qui l'entouraient, que ses ministres seuls étaient cruels et perfides; mais que pour lui il était grand et généreux, et qu'il traitait ceux qui n'avaient point résisté à ses armes avec les mêmes égards que ses propres sujets [1].

Ces discours vinrent aux oreilles de Protidas; il en fut affligé. Dès lors il résolut de détourner pour toujours ses compagnons de leur dessein, et de les mettre dans la nécessité de ne retourner jamais en Asie. Mais avant il se présenta au sénat et le pressa de faire connaître ses intentions. Après une longue délibération, on s'arrêta enfin à un parti, et le plus âgé d'entre les vieillards fut chargé par ses collègues de porter la réponse à leurs alliés. Celui-ci ne voulut point s'adresser aux Phocéens assemblés; il craignait qu'un mécontentement ne vînt à éclater. Il résolut donc d'en instruire d'abord les chefs, qui la rapporteraient à leurs compagnons. Il leur dit que l'affaire avait été long-temps débattue; que le plus grand nombre avait d'abord accueilli favorablement leur proposition; mais qu'ensuite de plus mûres réflexions leur avaient fait adop-

[1] Voyez Rollin, Histoire ancienne, règne de Cyrus.

ter un avis contraire [1]. « Notre population, disait le vieillard, devient tous les jours plus nombreuse. L'île de Chio ne suffira bientôt plus pour nourrir tant d'habitans. Nous avons le projet de former plusieurs colonies, et de les envoyer s'établir dans les îles Énusses. Un autre motif plus puissant nous a déterminés : nous avons craint qu'en vous fixant dans notre île ou dans notre voisinage, vous n'attiriez chez nous un ennemi irrité, qui voudra vous poursuivre de sa vengeance. Le théâtre d'une guerre sanglante serait transporté ici. Nous ne voudrions pas laisser accabler un peuple à qui nous aurions donné l'hospitalité; nous combattrions avec vous, nous péririons jusqu'au dernier pour vous défendre; et, il ne faut plus en douter maintenant, nous succomberions dans cette lutte terrible. Ainsi vous auriez causé notre malheur, et vous n'auriez pû vous sauver. Jusqu'ici nous avons été tranquilles; la guerre depuis long-temps n'est point venue troubler notre repos; nous n'avons jamais eu rien à démêler avec Cyrus votre ennemi. D'ailleurs la mer qui nous sépare de lui, la difficulté pour lui de gouverner notre île, mettront toujours des obstacles à son ambition. La vengeance seule pourrait l'attirer ici; et si jamais il y paraissait, ce ne serait que pour nous anéantir. Ainsi la distance qui nous sépare de l'Asie est assez grande pour nous protéger contre son ambition, et pas assez pour nous mettre à l'abri de sa vengeance. Ah ! combien de fois nous avons souhaité que notre île fût séparée de la côte d'Asie par toute l'étendue de l'Océan! Nous n'aurions pas été dans la cruelle nécessité de ne pouvoir accorder un asile à un peuple qui nous est uni par les liens du sang et de l'amitié... Il nous restait encore quelque espoir d'accomplir vos désirs et les nôtres, de ne

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 175. Voyez la note x.

faire qu'un même peuple avec vous, si notre armée navale réunie à la vôtre était assez nombreuse pour résister à deux ennemis puissans; car, vous ne l'ignorez pas, le tyran de Samos, Polycrate, violant les droits les plus saints des nations, et la foi qu'il a jurée à la ligue ionienne, dont il fait partie, envahit tout ce qui l'entoure [1]. Cet heureux conquérant, plus redoutable pour nous que les Perses eux-mêmes, semble maintenant menacer notre île. A peine si nos flottes suffisent pour nous préserver contre son ambition, qui s'agrandit tous les jours par le succès.

« Que des motifs si puissans, braves Phocéens, vous fassent pardonner un refus qu'il nous a coûté beaucoup de vous faire. Vous avez vu avec quel empressement nous vous avons accueillis; tout le peuple, d'une commune voix, s'est empressé de prévenir notre réponse. Vous pouvez encore, aussi long-temps que vous voudrez, jouir ici des droits de l'hospitalité. —

« Nous ne pouvons plus rester dans votre île, répond Protidas; si nous y avons prolongé notre séjour, ce n'était que pour attendre la décision du sénat; mais puisqu'elle ne nous est point favorable, nous devons au plus tôt nous éloigner de ces rivages; nous ne voudrions pas que notre présence ici attirât les malheurs de la guerre sur une nation qui nous a reçus avec tant d'amitié, et qui en serait si cruellement récompensée. Nous avions résolu que, si les décisions du sénat n'étaient point selon nos vœux, nous partirions à l'instant même. Cependant nous vous prions de nous accorder encore trois jours; après ce court délai nous vous ferons nos adieux. »

Le vieillard répondit qu'ils étaient libres de rester plus long-temps encore s'ils le désiraient. — Non, dit Protidas,

[1] Voyez la note XI.

ce peu de temps doit nous suffire pour exécuter le projet que je médite.—Après avoir prononcé ce peu de mots, qui étonnèrent les vieillards, Protidas ordonna à Polydamas de se présenter à l'assemblée du peuple de Chio, pour le remercier, au nom de tous les Phocéens, de l'hospitalité qu'on leur avait donnée; pour lui, il se charge d'annoncer à ses compagnons la décision du sénat.

Pour cela, il les rassemble tous sur le bord du rivage, non loin des vaisseaux, dans un lieu à l'écart, afin qu'aucun des habitans de l'île n'eût connaissance de ses projets. Pour n'être point entendu, il avait saisi le moment où Polydamas tiendrait leurs alliés attentifs; quand il vît tous ses compagnons réunis, il les fit ranger en cercle autour de lui; puis, montant sur un tertre élevé :

« Mes amis, leur dit-il, les dieux, vous le savez, nous ont ordonné de fuir notre patrie, pour chercher des contrées éloignées où nous devons trouver la gloire et la liberté. Ils n'ont pas voulu, sans doute, qu'aucun de nous pût se soustraire aux nombreux périls qui nous attendent sur les mers, et au prix desquels nous devons jouir un jour du bonheur qu'ils nous ont réservé. Il ne nous est plus permis aujourd'hui de douter de leurs volontés. Elles viennent de se manifester d'une manière éclatante. Nous avions demandé aux habitans de Chio un lieu pour y établir ceux d'entre vous qui ne pourraient nous accompagner. Leur sénat vient de décider qu'on ne pouvait nous accorder notre demande. »

A ces mots, un grand nombre de Phocéens, qui espéraient de rester à Chio, se livrent à la douleur; les autres, ne pouvant contenir leur indignation, éclatent en vifs reproches contre l'indifférence de leurs alliés.

« Amis, soumettons-nous aux ordres des dieux, con-

tinua Protidas; rien n'arrive sans leur volonté. Vous ne voyez que le refus de nos alliés; voyez aussi le service qu'ils nous ont rendu; songez que nous leur devons de la reconnaissance; ils nous ont donné généreusement l'hospitalité, et nous ne pouvons exiger d'eux une chose dont ils auront besoin pour eux-mêmes. Je ressens autant que vous la douleur de m'éloigner de ma patrie pour jamais. Mais, que dis-je? nous pouvons encore la revoir cette chère patrie; nous pouvons encore y retourner pour lui faire un dernier adieu; et, si vous partagez tous mes sentimens, si votre haine pour nos ennemis est égale à la mienne, ce retour leur sera fatal. Amis, le jour de la vengeance est enfin arrivé, et puisque vous avez rougi d'avoir été forcés de fuir, c'est aujourd'hui que vous pouvez laver votre honte dans le sang de vos tyrans; jamais occasion plus belle ne s'est présentée à vous de les immoler. Écoutez. ... Le ministre odieux de l'ambition de Cyrus, après avoir soumis aux lois de son maître toute l'Asie mineure, s'est retiré avec sa nombreuse armée dans son gouvernement de Lydie. En quittant l'Ionie, il a laissé dans Phocée une forte garnison sous les ordres de Tissapherne, son lieutenant, qui n'est pas moins cruel que lui. J'apprends à l'instant même que Cyrus, pour célébrer la conquête de l'Asie-mineure, a ordonné, dans toutes les parties de son vaste empire, des fêtes et des réjouissances publiques. Les peuples de l'Ionie qui se sont lâchement soumis, nos indignes alliés, osent partager la joie générale qui devrait les couvrir de honte et d'opprobre. Au moment où je vous parle, toute l'Ionie est plongée dans les plaisirs; l'encens fume dans les temples; les autels sont couronnés de fleurs, on invoque notre vainqueur comme un dieu [1]; peut-être

[1] Voyez la note XII.

même que des hymnes de victoire, en consacrant les conquêtes de nos tyrans, immortaliseront nos malheurs et notre honte...

« Braves compagnons, souffrirons-nous que leur joie insulte à notre misère? Faisons-les cruellement repentir de leurs victoires, et puisque nous ne pouvons venger l'Ionie tout entière (ah, plût aux dieux qu'elle en fût digne!), vengeons du moins les Phocéens, qui seuls ont osé se soustraire à l'esclavage. Prêtez-moi donc une oreille attentive. Si, comme moi, vous êtes tous animés du désir de la vengeance, nous partirons aujourd'hui même; nous nous dirigerons vers Phocée, et quand la nuit plus sombre couvrira la terre, lorsque nos ennemis, après s'être livrés à tous les plaisirs de la journée, seront plongés dans le sommeil profond de l'ivresse, pénétrons dans la ville, immolons sur les tombeaux de nos pères tous ceux qui s'offriront à nos coups [1], et apprenons à l'univers ce que peut un peuple qui veut venger sa patrie et sa liberté.

« Notre vengeance est cruelle, ô mes amis, je l'avoue; nous allons, au milieu de la nuit, plonger nos glaives dans le sein de soldats sans défense. Ah! pourquoi ne nous est-il pas permis de les combattre à la lumière de cet astre qui nous éclaire, lorsque nous pourrions remporter sur lui une victoire éclatante et glorieuse? Mais cet ennemi, pour lequel je ressens un moment quelque pitié, s'est-il montré plus généreux à notre égard, lorsque, avec une armée qui aurait suffi pour conquérir le monde entier, il est venu moins pour nous combattre que pour nous donner des fers? Ainsi, pour immoler un tel ennemi, qu'importe la ruse ou le courage? Sa mort seule pourra nous venger... Grands dieux, pardonnez-moi, si je conseille ici le meur-

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 175. Voyez la note XIII.

tre et la vengeance. Ah ! pour punir le crime et la perfidie, nous ne faisons qu'imiter votre exemple. N'avez-vous pas vous-mêmes rempli la terre et les cieux de vos terribles vengeances ? Sage et prudente Minerve, auguste fille de Jupiter, n'est-ce pas vous qui autrefois avez guidé deux mortels intrépides [1] à travers le camp des Troyens, au milieu de la nuit et du carnage [2] ? N'est-ce pas vous qu'ils imploraient, lorsqu'ils allaient immoler, dans le sommeil, les plus intrépides héros de Priam et d'Hector [3] ? Et lorsque les Grecs, épuisés par dix années de fatigue aux pieds des remparts de Troie, allaient remonter sur leurs vaisseaux, n'est-ce pas vous qui avez inspiré à l'ingénieux Ulysse la ruse qui fit périr les Troyens [4] ? N'est-ce pas vous enfin qui, du haut des portes de Scée, appeliez à la vengeance les bataillons nombreux de vos Grecs chéris, lorsque, unissant vos efforts à ceux de Neptune [5], vous avez renversé de fond en comble la superbe et malheureuse Ilion, le riche et puissant empire de Priam, qui n'est plus aujourd'hui qu'un vaste monceau de ruines et de cendres, triste monument de la colère et de la vengeance des dieux ?... Et pourtant qu'avait donc fait aux dieux ce peuple infortuné, pour mériter un si terrible châtiment ? Le sang des victimes avait-il cessé d'arroser leurs autels ? L'encens le plus pur fumait tous les jours dans leurs temples ornés de fleurs. Qu'avait donc fait ce roi, le plus malheureux des pères, pour voir périr autour de lui ses nombreux enfans, illustre espoir d'une illustre postérité ? Ce qu'ils avaient fait ?... Le crime d'un seul homme a causé tous leurs malheurs [6] ! Un seul homme a soulevé contre son pays la Grèce tout

[1] Diomède et Ulysse. — [2] Homère, Iliade, l. X, v. 298. — [3] Homère, Iliade, l. X, v. 278. Voyez la note XIV. — [4] Virgile, Énéide, l. II. — [5] Virgile, ibid. — [6] Pâris.

entière, et la colère des grands dieux de l'Olympe... Ah! si, pour punir l'attentat d'un lâche ravisseur, les dieux ont pendant dix ans fait peser leurs mains vengeresses sur un peuple entier ; si, pour effrayer les mortels, leur colère a renversé le plus puissant empire du monde ; si, après s'être ainsi vengés, leur ressentiment a poursuivi sur les flots les restes d'Ilion [1] ; quelle ne devra pas être notre vengeance envers une nation injuste et cruelle, qui, pour assouvir son ambition, a envahi tout-à-coup notre pays avec une armée innombrable, nous a laissé le choix entre l'esclavage ou la mort ; qui nous a mis dans la nécessité, pour éviter l'un et l'autre, d'abandonner les tombeaux de nos pères, et de fuir sur nos vaisseaux ?...

« Amis, notre vengeance est permise ; elle est juste [2] ; les dieux eux-mêmes l'autorisent. Les justes dieux combattront pour nous. Déjà même, par un signe éclatant, ils semblent manifester leur volonté et leur faveur. Les vents sont changés, ils soufflent du couchant. Les vents eux-mêmes nous poussent à la vengeance !..... Allez donc tout disposer pour le départ. Armez-vous à la légère ; couvrez votre poitrine d'une sombre cuirasse ; jetez sur vos épaules un épais manteau [3], afin que nous ne soyons point trahis par l'éclat et le bruit de nos armes. Laissez ici vos lances, vos javelines. Armez seulement votre bras d'une épée ; songez que nous allons attaquer un ennemi sans défense, et qui ne pourra repousser nos coups et nous donner la gloire de le vaincre. »

Il dit, et chacun s'empresse d'exécuter ses ordres. On se précipite dans les vaisseaux ; on s'arme à la hâte ; les matelots tendent les cordages et livrent la voile aux vents.

[1] Voyez l'Énéide de Virgile. — [2] Voyez la note xv. — [3] Homère Iliade, passim.

Pour Protidas, il se revêt aussi de ses armes, et observe pour lui-même les ordres qu'il venait de donner. Il revêt une tunique d'une pourpre sombre et sanglante; au lieu du casque étincelant d'or, sur lequel on voyait un dragon vomissant des flammes, il pose sur sa tête un léger casque formé d'un triple cuir de taureau, sans aigrette, sans panache [1]; seulement il est surmonté de l'oiseau chéri de Minerve [2]. Il couvre sa poitrine d'une cuirasse aussi sombre que la nuit, et ses épaules d'un manteau plus sombre encore. Sa main est armée d'un glaive à deux tranchans [3]. Simos se revêt de la même manière, et il eût été difficile de les distinguer l'un de l'autre, tant leurs armes et leurs vêtemens étaient semblables! Ainsi, lorsque, respirant la guerre et le carnage, les deux fils de Léda, Castor et Pollux, s'armaient pour les combats; leur figure, leur taille, leur démarche, leur armure, étaient si ressemblantes, que l'œil même de leur mère ne pouvait les distinguer [4].

Le désir de la vengeance avait aiguillonné les Phocéens. A peine leurs chefs étaient prêts que tous les vaisseaux étaient déjà disposés; les vents enflaient déjà la voile, déjà les rameurs étaient rangés sur leurs bancs, et, leurs rames suspendues au-dessus des flots, attendaient le signal du départ. Protidas ne veut point laisser ralentir cette ardeur; il le donne ce signal tant désiré. Au même instant les vaisseaux quittent le rivage, et tous les Phocéens, transportés de joie, s'éloignent en criant vengeance!...

Les habitans de Chio, qui avaient vu ces préparatifs, sont frappés d'étonnement; ils ne peuvent concevoir un départ aussi précipité. Polydamas venait de leur annoncer

[1] Homère, Iliade, l. X, v. 257. Voyez la note XVI. — [2] Le hibou. — [3] Homère, Iliade, l. X, v. 256. — [4] Voyez le dictionnaire de mythologie.

qu'ils resteraient encore trois jours. Tous cherchaient à pénétrer les motifs d'une résolution aussi subite : « Serait-ce une surprise ? disaient-ils. Les Phocéens, irrités de nos refus, s'éloigneraient-ils pour venir fondre sur nous ? Voudraient-ils obtenir par la force ce que nous avions le droit de leur refuser ? Est-ce ainsi qu'ils se montreraient reconnaissans de l'hospitalité que nous leur avons donnée ? » — Tandis que, les yeux fixés sur la vaste étendue des mers, ils se confondaient en conjectures, la flotte voguait à pleines voiles et disparut à leurs regards. Mais bientôt ils furent tirés de leur incertitude par quelques Phocéens que Protidas avait laissés pour garder les vaisseaux qui restaient dans le port, et en même temps pour annoncer à leurs hôtes, quand il en serait temps, le motif de leur prompt départ.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE DEUXIÈME.

NOTE Ire, PAGE 23.

Eurotas... Cette comparaison est imitée de ces vers charmans de Virgile :

> Qualis in Eurotæ ripis aut per juga Cynthi
> Exercet Diana choros, quam mille secutæ
> Hinc atque hinc comitantur Oreades : illa pharetram
> Fert humero, gradiensque Deas supereminet omnes.

NOTE II, PAGE 24.

Au roi de l'Océan... Voyez ce que dit Pline sur Chio.

NOTE III, PAGE 24.

S'y fixer... Selon Vitruve, c'est une colonie d'Athéniens qui, dans le même temps où Phocée fut fondée, bâtit la ville de Chio.

NOTE IV, PAGE 26.

Une hécatombe sacrée... ἱερὴν ἑκατόμβην, dit Homère. L'hécatombe était un sacrifice de cent bœufs ou taureaux, comme le mot grec ἑκατόμβη l'indique. Cependant ce nombre était de convention pour désigner un sacrifice solennel, et il n'était pas besoin pour cela d'immoler cent victimes.

NOTE V, PAGE 26.

Vingt rameurs...

> Ἀτρεΐδην δ' ἄρα νῆα θοὴν ἅλαδε προέρυσσεν,
> Ἐς δ' ἐρέτας ἔκρινεν εἴκοσιν, ἐς δ' ἑκατόμβην
> Βῆσε θεῷ

Atreides autem navem velocem in mare deduxit,
Et in eam remigis elegit viginti inque eam hecatomben
Imposuit.

HOMÈRE, l. Ier, v. 308.

NOTE VI, PAGE 32.

Selon l'ordre accoutumé... Il y avait un ordre dans lequel il fallait

présenter les victimes ; on les disposait ordinairement en cercle autour de l'autel.

. . . . . τοί δ' ὅλα θεῷ κλειτὴν ἑκατόμβην
Ἑξείης ἵστησαν ἰδὲ μετὸν περὶ βωμόν.

..... Hi vero confestim Deo splendidam hecatomben
Ordine statuerunt rite œdificatam circa altare.
HOMÈRE, l. Ier, v. 447.

NOTE VII, PAGE 32.

Aristarcée... Ce nom lui aura sans doute été donné après coup. Ce mot veut dire en grec *la meilleure des conductrices*. Il est composé de ἄριστος, *meilleur, excellent*, et ἄρχων, *chef, conducteur*. La véritable orthographe de ce nom serait donc *Aristarkhé* (Ἀρίσταρχη).

NOTE VIII, PAGE 32.

Puissance divine... Le personnage d'Aristarcée est entièrement historique. Strabon en parle assez au long au sujet du temple de Diane éphésienne à Marseille.

Ἀπαίρουσι γὰρ τοῖς Φωκαιεῦσίν ἐκ τῆς οἰκείας, λόγιον ἐπεσπεῖν φασὶν ἡγέμονι χρήσασθαι τοῦ πλοῦ παρὰ τῆς Ἐφεσίας Ἀρτεμίδος λάζουσι· τοὺς μὲν δὴ προσταχθέντας τῇ Ἐφεσῷ ζητεῖν ὅν τινα τρόπον ἐκ τῆς θεοῦ πορίσαιντο τὸ προσταχθέν. Ἀρίσταρχη δὲ τῶν ἐντίμων ἀφοδρὰ γυναικῶν, παραστῆναι κατ' ὄναρ τὴν θεὰν καὶ κελεῦσαι συναπαίρειν, τοῖς Φωκαεῦσιν ἀφίδρυμα τι τῶν ἱερῶν λάζουση

La traduction latine me paraissant vicieuse, je donne ici le sens littéral de ce passage.

« Les Phocéens étant sur le point de quitter leur patrie, on dit qu'un oracle leur ordonna de prendre pour guide, dans leurs voyages, celui que Diane éphésienne leur indiquerait. Étant donc allés à Éphèse, ils demandèrent (à Diane) comment ils trouveraient ce qui était ordonné par la divinité. On dit qu'à Aristarcée, une des matrones les plus vénérées (d'Éphèse), Diane apparut en songe, et lui ordonna de partir avec les Phocéens, après avoir pris avec elle une des images de la déesse. »

(STRABON, l. IV, p. 179. Voyez aussi Gronovius.)

NOTE IX, PAGE 33.

Suprême sacerdoce... Protidas tiendra sa promesse, qui se réalisera aussi dans les siècles à venir.

Γενομένου δὲ τούτου καὶ τῆς ἀποικίας λαζούσης τέλος, τότε ἱερὸν ἱδρύσασθαι, καὶ τὴν Ἀρίσταρχην τιμῆσαι διαφερόντως ἱερείαν ἀποδείξαντας.

« Les Phocéens ayant obtenu un guide de Diane, et ayant mis un terme à leurs voyages, (on dit) qu'ils élevèrent un temple, et qu'ils récompensèrent Aristarcée en la nommant grande-prêtresse du temple. »

Gronovius traduit ainsi avec quelque légère différence : « Cursu itineris feliciter absoluto fanum Deæ hinc Ephesina sacrandum ad *memoriam* dicarunt Aristarcham autem templi hujus sacerdotem *perpetuam* designarunt. »

NOTE X, PAGE 35.

Un avis contraire... Hérodote dit que les habitans de Chio refusèrent de vendre aux Phocéens les îles Énusses, parce qu'ils craignaient que ceux-ci en s'y établissant ne nuisissent à leur commerce. « Metuentes ne illuc emporium transferretur, obque eam causam hæc eorum insula excluderetur. »

NOTE XI, PAGE 36.

Polycrate envahit tout ce qui l'entoure... « Quocumque enim bellum intulerat cuncta ei prospera cedebant, quum haberet centum biremes, mille sagitarios, invadens omnes sine ullo discrimine... » Attaquant tous ses voisins sans aucune distinction. Cette influence tyrannique que ce roi exerçait sur ses voisins lui aura sans doute fait donner le nom de Polycrate (Πολύκρατης), qui est composé de πολὺ et de κράτέω, et qui signifie *avoir une grande puissance.*

NOTE XII, PAGE 38.

Comme un dieu... Cyrus, après ses conquêtes, oublia les grandes vertus qui les lui avaient préparées. Il se laissa tellement enivrer par la gloire et la flatterie, qu'il consentit qu'on lui rendît, même de son vivant, les honneurs qui ne sont dus qu'à la divinité.

NOTE XIII, PAGE 39.

A nos coups... Il est dit dans Hérodote que les Phocéens, voyant qu'on leur refusait à Chio les îles Énusses, retournèrent à Phocée, et égorgèrent la garnison persane qu'Harpagus y avait laissée... « Priusquam ad Cyrnum navigarent, diverterunt Phocæam præsidiaque illic Persarum quæ ab Harpago custodiæ causa relicta fuerant, trucidarunt. »

NOTE XIV, PAGE 40

De Priam et d'Hector... Ulysse et Diomède, dans l'Iliade, vont pendant la nuit dans le camp des Troyens pour observer leurs posi-

tions. Ils partent sous les auspices de Minerve, qui, se manifestant à eux, guide leurs pas. C'est encore sous les auspices de la déesse qu'ils égorgent le malheureux Dolon, et qu'ils font un carnage affreux dans le camp des Thraces. Ils ne cessent d'égorger que lorsque Minerve leur conseille de fuir, de peur que quelque dieu ne réveille les Troyens. HOMÈRE, l. X, passim.

NOTE XV, PAGE 41.

Est juste... Les dieux eux-mêmes, comme nous le voyons dans la mythologie des Grecs, donnaient aux hommes l'exemple de la vengeance. Notre morale condamne l'action des Phocéens. J'ai tâché de la pallier le plus qu'il m'a été possible; mais comme le fait a existé, je n'ai pas cru devoir le passer sous silence.

NOTE XVI, PAGE 42.

Sans panache... C'est ainsi que Diomède s'habille lorsqu'il va partir pour une expédition nocturne. C'est Thrasymède qui le revêt de ses armes.

Τυδείδῃ μὲν δῶκε μενεπτόλεμος Θρασυμήδης
φάσγανον ἄμφηκες, τόδε οἱ παρὰ νηυσὶ λέλειπτο
Καὶ σάκος· ἀμφὶ δὲ οἱ κυνέην κεφαλῇφιν ἔθηκε
Ταυρείην, ἄφαλόντε, κφὶ ἄλοφον.....

Tydidæ quidem dedit bellator strenuus Thrasymides
Ensem ancipitem, suus quippe ad naves relictus erat
Et scutum : circum ei galeam capiti imposuit
Taurinam, et clavis carentem et crista...

LIVRE TROISIÈME.

Cependant le soleil sur son déclin allait se plonger dans l'Océan, et la nuit s'avançait lentement, répandant ses noires ombres sur les eaux. Au brillant dieu du jour, peu à peu succédait l'astre silencieux des nuits ; déjà ses pâles rayons, perçant à travers les nuages, éclairaient la marche de la flotte. Proditas, craignant qu'à la faveur de sa lumière on ne découvrît de loin ses vaisseaux, ordonne aux matelots de plier les voiles, d'abaisser les grands mâts, de ne faire usage que de la rame, et de faire glisser légèrement les vaisseaux sur la surface de la plaine liquide. Ensuite, au lieu de naviguer directement vers Phocée, il leur commande de détourner vers le nord, parce qu'il connaît un lieu où, sans être aperçu, on pourra facilement débarquer en silence.

Non loin de Phocée, et sur le rivage de Cumes, était une baie profonde que la nature semblait avoir creusée dans le roc pour en faire un port assuré contre la tempête. Les flots paisibles y reposent en silence, et quand les vents furieux bouleversent la haute mer, quand ils soulèvent jusqu'aux cieux les vagues écumantes, là, on n'entend jamais souffler le moindre zéphyr, et le matelot, aussi tranquille que sur la terre, peut s'y livrer sans crainte au plus profond sommeil. Des deux côtés de cette baie s'élèvent d'énormes rochers qui, semblables à de

hautes murailles, défendent les vaisseaux contre les vents. La cime de ces rochers est couronnée d'arbres touffus, dont les branches entrelacées forment une voûte épaisse de feuillage, impénétrable aux rayons du soleil, et dont l'ombre se répand au loin sur les flots[1].

C'est dans ce lieu retiré que Protidas conduit ses vaisseaux. A peine ils ont touché le rivage, que les Phocéens s'élancent avec joie sur la terre de la patrie. Leur chef prudent veut les réunir dans un lieu secret pour leur donner ses derniers ordres.

Au pied du rocher, et en dehors de la baie, était un bois sombre et touffu, dont l'abord était redouté des matelots. Il était consacré aux Furies, aux terribles Euménides : nul mortel n'osait en approcher. Au milieu de ce bois se trouvait une enceinte de cyprès, et, au milieu de l'enceinte, s'élevait un autel consacré aux noires divinités des enfers. Non loin était une source d'eau vive qui servait pour les sacrifices. C'est en cet endroit que Protidas réunit ses compagnons. Quand ils sont tous rassemblés, il ordonne un sacrifice aux divinités infernales, afin de se les rendre propices dans leur entreprise. D'abord le grand-prêtre se purifie les mains dans la fontaine; il y puise de l'eau dans des coupes couronnées de la laine d'une jeune brebis; il se tourne vers l'orient, fait deux libations avec de l'eau pure, et une troisième avec de l'eau et du miel, qu'il répand sur la terre. Ensuite il rassemble sur l'autel des branches de cyprès et de cèdre odoriférant. La flamme les consume, et la fumée s'élève vers les cieux en noirs tourbillons. Cette première offrande terminée, on immole deux taureaux au dieu redoutable des enfers, une génisse noire à Proserpine, et aux terribles Euménides,

[1] Voyez la note 1re.

filles de l'Achéron et de la Nuit, trois brebis sur le point de mettre bas, autant de béliers que l'on couronne avec le pâle narcisse et la fleur du sombre safran [1].

On offre aussi des pavots au Sommeil, enfant de la Mort, afin qu'il assoupisse les sens des ennemis. Et vous aussi, redoutable Hécate, dont la triple divinité règne dans le ciel, dans les bois et dans les enfers, vous qui aviez déjà favorisé les Phocéens, vous reçûtes alors le sang de nombreuses victimes [2].

Quand le sacrifice fut achevé, Protidas, les mains élevées sur l'autel, dit à haute voix : « Terribles divinités, vous dont la puissance est redoutée des mortels, et des dieux qui habitent le fortuné séjour de l'Olympe, vous, dont l'aspect est en horreur au roi des enfers, c'est vous que nous implorons aujourd'hui. Plongez nos ennemis dans un sommeil profond, afin qu'aucun d'eux ne puisse échapper à notre vengeance. Ou bien, si quelque dieu, touché de pitié pour eux, les réveille et les excite à combattre, s'ils doivent nous disputer la victoire, répandez parmi eux le trouble et l'effroi, et étouffez dans nos cœurs tout sentiment de crainte et de pitié.

« Compagnons, continue Protidas en se tournant vers ceux qui l'entouraient, le moment approche où, grâce aux dieux, nous aurons plongé nos ennemis dans la sombre nuit du trépas; mais, si vous voulez que votre vengeance soit assurée, il faut que chacun de vous écoute en silence les ordres que je vais lui donner, et les observe fidèlement.

« Vous, Iphicrate, vous disposerez vos soldats à la porte d'Orient; vous, Phorbas, à celle de Cumes; et vous, Périandre, à celle de Temnos. Que chacun de vous, après avoir laissé une forte garde à chaque porte, s'étende sur

[1] Voyez les dictionnaires de mythologie.—[2] Le nombre était de cent.

les côtés, de manière à entourer la ville comme d'une enceinte. Simos et moi, accompagnés d'une troupe d'élite, nous pénétrerons dans la ville par une entrée secrète qui n'est connue que de nous, et nous immolerons tous ceux que nous trouverons plongés dans le sommeil. Si nos ennemis, éveillés par quelque bruit, voulaient se ranger en bataille, nous les poursuivrons vers les portes. Immolez tous ceux qui tomberont entre vos mains; qu'un seul ne puisse s'échapper pour porter la nouvelle de leur désastre et de notre vengeance. Écoutez bien, et retenez ce que je vais vous dire. Quelque bruit que vous entendiez, quelque danger que nous courions, ne venez point à notre secours. Nous sommes assez nombreux pour résister à un ennemi pris au dépourvu; n'allez pas, emportés par le désir de la vengeance, vous précipiter avant le temps; attendez mes ordres, et que chacun de vous demeure fidèle au poste où je l'aurai placé. »

Il dit, et à l'instant même il ordonne le départ. Il se met avec Simos à la tête de la troupe qui doit entrer la première dans la ville. Comme chaque Phocéen voulait partager la gloire de cette périlleuse entreprise, il avait été obligé de tirer au sort ceux qui devaient l'accompagner. En sortant du bois consacré aux Furies, on traverse une vaste forêt à la faveur de la lune, dont les pâles rayons perçaient le sombre feuillage. On suit un large sentier. La déesse des bois favorise encore leur marche en faisant souffler un léger vent dont le frémissement couvre le bruit de leurs pas. Au murmure des vents se mêlait le cri funèbre des oiseaux de nuit, dont les chants lugubres semblaient des présages de mort. Les soldats, se pressant les uns contre les autres, et n'osant à peine respirer, suivaient leurs chefs en silence. L'astre des nuits, en réfléchissant

ses rayons du feuillage sur leurs traits, leur donnait un aspect effrayant. Telle, dans les sombres forêts de l'Averne, on voit, à l'approche de l'aurore, la troupe des pâles ombres se presser aux portes des enfers pour se précipiter dans le noir empire de Pluton.

On arrive enfin aux pieds des larges remparts de Phocée. Protidas attend que chacun soit placé à son poste; quand il en est assuré, il s'avance avec sa troupe en invoquant toutes les divinités de l'Olympe et des enfers.

Entre le port et la porte de Cumes, il y avait un petit sentier qui, à travers des ronces et des buissons épais, conduisait à une porte secrète. Les Persans, ne prévoyant pas une attaque, n'avaient placé en cet endroit qu'une seule sentinelle, qui devait veiller toute la nuit et avertir par ses cris en cas de surprise. Protidas et Simos, en se glissant derrière les buissons, l'avaient aperçue à la faveur d'un rayon de la lune qui se réfléchissait sur son casque brillant. Le soldat persan était debout, appuyé sur son large bouclier; sa lance était auprès de lui, enfoncée dans la terre. Il paraissait lutter contre le sommeil, lorsque, éveillé par le bruit des deux guerriers, il se couvre de son bouclier et se saisit de ses armes. Mais, au moment où il allait crier, Simos, semblable à un aigle qui fond sur sa proie, lui coupe en même temps et la gorge et la voix. L'entrée leur est livrée. A peine ils se sont avancés dans la ville de quelques pas, qu'ils rencontrent une troupe de Persans étendus endormis dans leur tente, et qui devaient au premier signal accourir pour défendre leur porte. Mais, en ce moment, le sommeil et le vin avaient enchaîné leurs membres fatigués.

A la vue de ses ennemis couchés à ses pieds, Protidas ne sait comment leur donner la mort. Il voudrait les frap-

per tous du même coup. Il craint qu'un seul cri n'éveille ceux de la citadelle, qui, arrivant en grand nombre, pourraient accabler sa troupe, trop faible pour leur résister. Enfin, d'un signe, il commande à ses compagnons d'imiter son exemple. Tous les glaives sont tirés; plusieurs menacent une seule tête, et, en un instant, les ennemis ont passé du sommeil de l'ivresse à celui de la mort, et leurs âmes se sont échappées en silence. Satisfait de ce premier succès, Protidas conduit sa troupe vers la citadelle; il y monte. Les sentinelles sont égorgées; on pénètre sans obstacle jusqu'au lieu où l'élite de l'armée d'Harpagus reposait paisiblement. Là, dans une salle vaste et soutenue par de superbes colonnes, étaient étendus sans ordre les soldats persans et leurs officiers. Au milieu on voyait des armes, des urnes, de larges cratères, des coupes qu'ils venaient de vider, peut-être pour la dernière fois. Quelques feux brillaient encore çà et là, et ne jetaient qu'une faible clarté. Au milieu de la salle s'élevait une tente décorée avec tout le luxe asiatique. C'est là que repose Tissapherne, lieutenant d'Harpagus. S'abandonnant à un doux sommeil, il fait peut-être maintenant quelque rêve d'ambition; peut-être il devient en ce moment le ministre favori de Cyrus, et il ne songe pas que la mort tient son glaive suspendu sur sa tête.

Protidas laisse sa troupe dans le vestibule; il craint qu'en se jetant d'abord tous ensemble sur leurs ennemis, ils ne les réveillent par une trop grande précipitation. Seulement, il leur recommande le silence le plus profond, et leur ordonne de n'avancer que lorsqu'ils entendront le bruit des armes et les cris tumultueux des soldats. Pour lui, suivi de Simos, il franchit le seuil, et se trouve entouré de ses nombreuses victimes. La cruelle

vengeance fait tressaillir son cœur. Cependant il est incertain s'il doit aller droit à la tente du lieutenant de l'odieux Harpagus, ou bien immoler d'abord tout ce qui se présentera sous ses coups. Ainsi lorsqu'un loup, pressé par une faim dévorante, ayant franchi les palissades d'un parc, se trouve au milieu des brebis endormies, il ne sait s'il doit immoler le berger et son fidèle gardien, dont le sourd murmure va le trahir, ou bien se jeter sur le troupeau. Cependant la faim l'emporte, il s'élance au milieu des brebis, et les égorge au hasard. Ainsi le cœur de Protidas est altéré de sang; il ne peut plus contenir le désir de la vengeance. Il précipite au sombre séjour une foule de guerriers dont les noms inconnus ne peuvent illustrer son bras; il s'ouvre un chemin sanglant jusqu'à la tente du satrape. Simos s'était élancé d'un autre côté, et ne faisait pas moins de carnage. La faux tranchante de l'impitoyable mort semble avoir passé dans leurs mains.

Leurs bras sont déjà fatigués de frapper, que leurs cœurs ne sont point encore rassasiés. Des ruisseaux de sang coulent autour d'eux. Protidas poursuit sa marche au milieu des mourans, et, répandant la mort à droite et à gauche, il va droit à la tente de Tissapherne. Il allait y pénétrer, lorsque, à la lueur d'une lampe qui, au moment de s'éteindre, jetait un plus vif éclat, il aperçoit à ses pieds deux jeunes guerriers étendus sur des peaux de tigres. Ils sont vêtus tous deux de la même manière, et avec la plus riche magnificence. Une robe persane couvre leur corps; leurs cous et leurs bras sont entourés de colliers et de bracelets où l'éclat de l'or le dispute à l'éclat des diamans; à leur ceinture est un long poignard, et à leur côté un large cimeterre est retenu par une chaîne d'or.

Frappé de leur jeunesse et de leur beauté, Protidas

suspend son glaive tout sanglant au-dessus de leur tête. La pensée de leur père infortuné, qu'il va plonger dans la douleur, vient se présenter à son cœur. « Peut-être, se disait-il, ce sont deux amis qui s'aiment tendrement. » Alors il pense aussi à Simos, et son glaive est près d'échapper de ses mains. Mais en s'approchant il remarque dans l'un d'eux des traits plus délicats; une longue chevelure flottant sur ses épaules ne lui permet plus de douter que ce ne soit une femme. C'était la belle et intrépide Dionée. Cette jeune guerrière devait le jour à Abradate, un des plus puissans seigneurs de la cour de Cyrus. Son père était uni par le sang à Tissapherne. Le même jour qui vit naître Dionée donna au général persan un fils qui fut appelé Étymander, parce qu'il était né sur les bords du fleuve qui porte ce nom. Les deux enfans, aussi beaux que ceux de Léda, furent élevés ensemble. Dès leur plus tendre enfance ils s'aimèrent avec tendresse : un frère et une sœur n'auraient pas été plus unis. Leur amitié s'accrut avec l'âge, et devint bientôt un amour passionné. Leur jeunesse se passa ainsi dans l'innocence et le bonheur; mais bientôt la guerre cruelle, qui fait le désespoir des mères et des amans, vint arracher Étymander des bras de Dionée éplorée. L'amour de la gloire et l'ardeur des combats firent oublier un instant au jeune guerrier les pleurs de celle qu'il avait si tendrement aimée.

Inconsolable de l'absence de son ami, et craignant pour lui les dangers des combats, Dionée revêt l'armure d'un guerrier, veut affronter avec lui les périls, le défendre contre ses ennemis, ou mourir à ses côtés. Depuis ce temps ces deux amans ne se quittaient plus. On les voyait à la tête des Persans se précipiter ensemble au plus fort de la mêlée, vêtus tous deux des mêmes armes.

Les soldats les suivaient également, et n'auraient pu distinguer leur sexe à leur courage. Depuis quelques jours ils venaient d'être unis par les liens de l'hymen, qui, en les attachant l'un à l'autre pour jamais, n'avait fait qu'augmenter leur amour.

Au moment où Protidas tenait le glaive suspendu sur leur tête, un songe, envoyé sans doute par les dieux, avertissait Dionée du danger de son jeune époux. Elle croit voir un guerrier menaçant tout prêt à enfoncer le glaive dans son sein. A cette vue, elle s'approche avec effort d'Étymander, le presse dans ses bras et le couvre de son corps. Celui-ci, à ce mouvement, s'éveille en sursaut, ouvre les yeux, et aperçoit son ennemi qui va l'immoler. A cette vue, il se précipite sur ses javelots, en poussant un grand cri; en un instant tout les soldats sont debout, chacun s'est couvert de son bouclier et s'est emparé de ses armes. Déjà mille glaives sont tournés contre Protidas, qui, prévoyant le danger, recule de quelques pas, et va s'adosser à une colonne. Un vaste bouclier y était suspendu; il le saisit, et l'oppose à ses nombreux ennemis. Avec ce faible rempart, il se met à couvert des traits et des javelines qu'on lui lance de loin.

Mais tous ceux des Persans qui osent s'approcher à la portée de ses coups tombent à ses pieds et mordent la poussière. Ainsi lorsqu'un énorme sanglier, poursuivi par une meute innombrable de chiens, est entouré de toutes parts et ne peut plus leur échapper, il s'arrête, s'adosse au tronc d'un vieux chêne, et fait face à ses ennemis; il ne peut pas s'élancer sur eux, mais tous ceux qui approchent de trop près, il leur fait sentir sa dent meurtrière.

Protidas allait succomber sous le nombre, lorsque, attiré par le bruit des armes et les cris des soldats, Simos se

précipite au secours de son ami. Les troupes qui étaient demeurées à la porte avec lui volent sur ses pas. En approchant du lieu du combat il pousse un cri terrible. Le danger de son ami avait donné à sa voix un accent effrayant. Tel Achille furieux se fit voir aux Troyens épouvantés, et du seul son de sa voix renversa leurs bataillons et mit la déroute dans toute leur armée [1].

Tous les Persans s'enfuient dispersés, on les poursuit, c'est en vain qu'ils veulent échapper; ils trouvent les portes fermées; en vain ils implorent la clémence du vainqueur, ils sont massacrés sans pitié. Dans cet affreux carnage le lieutenant d'Harpagus demeura percé de mille coups, avant d'avoir pu se défendre.

Protidas en reculant devant Étymander et Dionée n'avait pas voulu les frapper; seulement il avait repoussé leurs coups; en ce moment il les voit assaillis par une foule de Phocéens... Il vole pour leur sauver la vie; mais déjà Étymander est percé de mille blessures; déjà son sang coule de tous côtés, ses forces l'abandonnent, ses armes s'échappent de ses mains. Dionée, qui l'a vu, se précipite vers son amant, et, le tenant étroitement embrassé, lui fait un rempart de son corps. Tant de tendresse et de courage ne peut toucher le cœur de ses compagnons, excités par l'aveugle vengeance. Un féroce soldat perce du même fer l'époux et son épouse; et leurs âmes, qui avaient été si unies pendant leur vie, se confondent ensemble à leur mort; ils tombent enlacés dans les bras l'un de l'autre. Ainsi quand la vigne amoureuse s'attache à l'ormeau, ils croissent ensemble, ils se prêtent un mutuel appui; mais si un orage furieux ou le tranchant de la hache renverse

[1] Homère, Iliade. Voyez la note 11.

l'ormeau, l'arbuste tombe avec lui, et tous deux couvrent de leur feuillage la terre qui les a nourris.

Les cris des combattans et le bruit des armes avaient éveillé le reste des Persans qui étaient répandus dans les diverses parties de la ville. Ils se réunissent à la hâte et marchent où le plus pressant danger les appelle. Protidas, à cette nouvelle, ordonne à ses compagnons de se couvrir des boucliers de leurs ennemis, et de s'armer de leurs lances et de leurs javelines : car il prévoit qu'ils ne pourraient résister autrement à un ennemi qui a eu le temps de se ranger en bataille, et qui est déjà au pied de la citadelle. « Compagnons, leur dit-il, montrons à nos ennemis que, si nous avons pu les surprendre par la ruse, nous savons aussi les combattre à force ouverte. »

A peine il a parlé que les Phocéens, semblables à un torrent qui se précipite du haut d'une montagne, se jettent sur les phalanges serrées des Persans, les renversent, les dispersent, les poursuivent de tous côtés. Quelques-uns veulent se rallier, ils sont immolés; d'autres veulent fuir, ils tombent entre les mains de ceux qui entourent la ville; partout ils trouvent des glaives prêts à donner la mort. Ainsi lorsque d'habiles chasseurs, suivis d'une meute nombreuse, veulent forcer les bêtes féroces jusque dans leurs profondes retraites, les uns pénètrent dans le bois, les autres se placent autour, afin que le loup ou le sanglier, qui échappera à ceux qui le poursuivent, ne puisse éviter de tomber sous les coups de ceux qui entourent la forêt.

Pas un seul n'avait évité la mort. « Arrêtez ! s'écrie Protidas, nous n'avons plus ici d'ennemis. O patrie ! te voilà vengée ! Mânes sacrés de nos pères, recevez le sanglant sacrifice que nous vous offrons ! Si nos bras n'ont pu vous défendre, du moins ils vous ont vengés. Le sang

odieux de nos ennemis a du moins arrosé vos tombeaux. »

Pendant qu'il se livrait ainsi à la joie de la vengeance, le jour commença à paraître, et vint tout-à-coup éclairer de ses rayons cette scène d'horreur et de carnage. A la vue des cadavres étendus à ses pieds, à la vue du sang qui ruisselait autour de lui et dont il était couvert lui-même, Protidas frémit; ses yeux, ne pouvant supporter un si affreux spectacle, se détournent avec effroi. « Amis, dit-il, quittons ces lieux; la vengeance a bientôt rassasié le cœur de l'homme, nous avons assez fait pour la patrie. » Il dit, réunit ses guerriers dispersés, et fuit à pas précipités; il semble que les Furies qu'il avait invoquées le poursuivent à son tour.

Ceux de ses compagnons qui étaient restés sur le rivage, voyant paraître le jour, s'avançaient déjà pour rentrer à Phocée. Dans le silence profond de la nuit, ils avaient entendu les cris des vainqueurs, et ils venaient pour jouir avec eux de leur victoire. Protidas les rencontre à quelque distance de la ville : « Fuyez, fuyez, leur crie-t-il de loin, fuyez ces lieux habités par les Furies et la Mort. » Que le sang dont vous nous voyez couverts suffise à votre vengeance. N'allez pas plus loin repaître vos yeux d'un spectacle affreux. En disant ces mots son visage était pâle et défiguré, ses membres semblaient agités de mouvemens convulsifs; tel on voyait Oreste lorsque, après avoir plongé ses mains parricides dans le sang de sa mère, il croyait voir les terribles Euménides, tantôt le poursuivre une torche à la main, tantôt lui présenter leurs affreux serpens dont elles entouraient son sein, tantôt entr'ouvrir sous ses pas les abîmes de l'enfer tout prêts à l'engloutir.

Protidas, en criant à ses compagnons de fuir, les poussait vers le rivage, sans remercier les dieux infernaux qui

avaient si bien exaucé ses vœux et secondé ses fureurs. Il abandonne avec empressement ces lieux, qu'il avait quittés la première fois avec tant de douleur et de regrets.

Le fils de Nicéphore avait formé le projet de mettre ses compagnons dans la nécessité de ne plus retourner à Phocée. Il venait d'attirer sur eux la vengeance du roi de Perse et de son ministre en massacrant leurs soldats ; il veut encore les obliger par un serment à ne jamais rentrer dans leur patrie.

Pour exécuter son dessein, il se hâte de quitter le rivage, fait ranger sa flotte en face de Phocée, et ordonne qu'on fasse des sacrifices aux dieux pour les remercier d'avoir favorisé leur entreprise. Mais avant, il veut que ses compagnons se purifient avec l'eau de la mer ; car il n'est pas permis de s'approcher des autels, ni d'implorer les dieux, lorsqu'on est encore couvert du sang des hommes [1]. Après avoir donné ces ordres il se retire dans son vaisseau, jette loin de lui sa redoutable épée et ses habits ensanglantés ; ses esclaves font couler trois fois [2] sur son corps une onde limpide qui le lave de toutes ses souillures ; il revêt une tunique aussi blanche que la neige, et jette par dessus un manteau d'une pourpre éclatante ; son front est couronné des bandelettes sacrées. Il s'avance vers les autels qu'on avait dressés sur son vaisseau, immole les victimes sans tache, et prononce les prières accoutumées [3].

Quand le sacrifice est terminé, le jeune héros se place sur la poupe élevée de son vaisseau, et parle ainsi :

« Compagnons, les dieux, vous le savez, nous ont ordonné de fuir notre patrie ; nous leur avons déjà obéi, et si nous y sommes retournés, ce n'a été que pour les venger.

[1] Virgile, Énéide, passim.—[2] Ovide, Métamorphoses, l. VII, ch. 2. — [3] Voyez la note III.

Maintenant, quand nous le voudrions, il ne nous est plus permis d'y retourner; nous venons d'attirer sur nous la vengeance de nos ennemis. Jurons donc en face de Phocée, en présence de ces saints autels, qu'aucun de nous ne rentrera dans ses foyers, et que, quels que soient les malheurs qui nous sont réservés, il se soumettra sans murmure à la volonté des dieux... Amis, le jurez-vous?... » Tous les Phocéens ont répété le serment. Mais plusieurs d'entre eux ne devaient pas le tenir...

Alors Protidas, au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient, soulève une pierre énorme que deux hommes de nos jours n'auraient pu remuer; il la prend, la balance dans ses mains, et la jette au milieu des flots, qui bouillonnent et l'engloutissent [1]. « Oui, dit-il, jurons de ne revenir à Phocée que lorsque cette pierre, qui va être plongée au fond de l'abîme, remontera à la surface des mers [2]. Et vous, grands dieux, vous qui nous écoutez, punissez celui d'entre nous qui vous sera parjure. Puisse-t-il ne jamais aborder sur ce rivage, témoin de son serment; puissent les flots courroucés engloutir son vaisseau; puissent-ils le précipiter tout sanglant contre la pointe aiguë des rochers; puisse son corps y demeurer sans sépulture! ou bien, si jamais il parvient à rentrer dans sa patrie, puisse-t-il y vivre jusqu'à son dernier jour dans le plus honteux esclavage; puissent ses enfans, esclaves comme lui, n'entendre jamais le doux nom de liberté [3]! »

Après avoir prononcé ces terribles imprécations, que chacun a entendues avec effroi, Protidas ordonne à la flotte de reprendre la route de Chio. Les Phocéens, épouvantés du serment qu'ils venaient de prononcer, n'osaient détour-

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 175. Voyez la note IV. — [2] Hérodote, ibid. — [3] Hérodote, ibid.

ner la tête pour jeter un dernier regard sur leur malheureuse patrie, et celui même qui les en éloignait hâtait la marche des vaisseaux. Il fuit sa patrie pour la seconde fois, et il ne la regrette plus ; il peut la voir encore, et il ne trouve plus une seule larme pour lui faire le dernier adieu; rien ne peut plus toucher son cœur.

Protidas vient d'immoler ses ennemis, et pourtant il n'est point encore satisfait ; il est triste, silencieux, et paraît accablé sous le poids des remords. Tant il est vrai que la vengeance, même la plus juste, lorsqu'une fois elle est rassasiée, laisse dans le cœur de l'homme une amertume qui empoisonne toutes ses jouissances. Aussi, en retournant à Chio, les Phocéens ne firent point entendre ces cris de victoire qui devaient annoncer la mort de leurs ennemis. Leurs alliés, en les voyant rentrer silencieux et consternés, s'imaginèrent qu'ils avaient été repoussés. Protidas lui-même est étonné de ce morne silence. « Ah! dit-il à Iphicrate qui se trouvait auprès de lui, je croyais que la vengeance était plus douce. J'ai honte maintenant du sang que je viens de verser ; je ne puis plus me supporter moi-même. Fuyons, amis, hâtons-nous de fuir ces lieux qui semblent m'accuser d'un crime que moi seul ai conseillé. Pourtant les dieux me sont témoins que mon dessein était de les venger, et d'obliger mes compagnons à accomplir leurs volontés. — Calmez-vous, lui répond le sage vieillard, votre vengeance est juste ; les dieux, par des signes certains, l'ont approuvée, et l'ont couronnée du plus heureux succès ; cependant vos regrets vous font honneur. L'homme sensible doit toujours se repentir d'avoir versé le sang, même de ses plus cruels ennemis. Il n'y a que le cœur féroce et dépouillé de toute humanité qui goûte du plaisir à donner la mort à ses semblables. Vous n'auriez

pas été choisi pour conduire un peuple, si les dieux avaient vu en vous un cœur froid et insensible. Car celui qui n'est pas touché des maux d'autrui n'est pas digne de gouverner les hommes!... Si vous voulez suivre mon conseil, loin de fuir à l'instant même, nous attendrons encore ici jusqu'à demain, afin que nos compagnons puissent se reposer des fatigues de la nuit. Les habitans de Chio nous ont laissé libres de rester ici quelque temps. Vous avez vous-même demandé trois jours, afin de diposer tout pour le départ; nous pouvons donc rester jusqu'à demain. Songez bien qu'en fuyant avec précipation de ces lieux nous aurions l'air de coupables qui veulent échapper à leurs remords, au lieu qu'en restant nous paraîtrons n'avoir écouté que la raison pour satisfaire notre vengeance. Puisque nous n'avons rien fait que de juste, pourquoi nous compromettre aux yeux d'un peuple entier, en nous exposant gratuitement à ses soupçons? »

Protidas, persuadé par ces paroles, se rendit aux sages conseils de son vieil ami. Pendant toute la nuit qu'il passa en attendant le jour, son esprit fut agité de mille pensées; il ne pouvait goûter un seul instant le repos. Si quelquefois ses yeux fatigués cédaient un instant au sommeil, aussitôt des songes affreux se présentaient à son imagination. Tantôt il se retrouvait au milieu de ses ennemis, environné de carnage; tantôt les spectres de ses victimes lui apparaissaient, pâles et sanglans, pour lui reprocher leur mort.

Cependant la nuit, qui avait paru si longue à son impatience, se dissipe. Dès qu'il aperçoit les premiers rayons de l'aurore il se hâte de quitter sa couche et de revêtir ses armes. Il va de vaisseau en vaisseau, et trouve tous ses compagnons plongés encore dans un profond sommeil.

« Éveillez-vous, mes amis, leur dit-il : eh quoi ! vous vous livrez aux douceurs du repos, et les vents enflent déjà la voile ! Attendez-vous que le soleil au milieu de sa course vous trouve endormis ? Allons, que chacun s'empresse; hâtons-nous de quitter ces rivages... » Les matelots, les soldats ont reconnu la voix de leur chef vigilant. Le sommeil, d'une aile légère, a fui de leurs yeux. Ce n'est plus la voix de Protidas qui se fait entendre ; ils s'excitent les uns les autres à se disposer au départ. Ainsi, lorsque, dans les profondes cavernes de Lemnos, les infatigables Cyclopes se sont laissés aller au sommeil, s'il arrive un ordre de Jupiter, le noir Vulcain les éveille en les gourmandant. Ceux-ci, par leurs cris, s'excitent entre eux, et les sombres demeures retentissent du bruit confus de leurs voix, qui se mêle bientôt au bruit multiplié des marteaux.

Tous les vaisseaux étaient prêts ; on n'attendait plus que Protidas, qui était allé remercier lui-même le sénat de l'hospitalité qu'il lui avait donnée ; mais au moment où, de retour vers la flotte, il allait donner le signal du départ, il voit venir à lui une troupe confuse de vieillards, de femmes et d'enfans, parmi lesquels se trouvaient quelques Phocéens à la fleur de l'âge. A la vue de Protidas, ils se mettent tous à pousser des gémissemens, à verser des larmes mêlées de sanglots. Les uns se jettent à ses pieds, les autres tiennent embrassés les chefs qui l'entourent. Protidas demeure interdit ; il ne comprend rien à tout ce qu'il voit. Alors le plus âgé d'entre eux, le vieux Gérostrate, prend la parole au nom de tous ces infortunés, et lui dit que tous ceux qu'il voyait ainsi plongés dans la douleur n'avaient pu se déterminer à s'éloigner pour toujours de leur patrie ; qu'ils venaient supplier Protidas de les dégager de leur serment ; qu'après cela ils retourneraient

dans l'Ionie demander un asile aux villes qui s'étaient soumises d'elles-mêmes à Cyrus, et qu'une fois que le courroux du roi de Perse serait apaisé ils rentreraient dans leurs anciennes demeures pour ne les quitter jamais.

Quand il eut cessé de parler, ceux qui le suivaient redoublèrent leurs pleurs et leurs gémissemens. Protîdas fut touché de leur douleur ; il ne put retenir ses larmes en voyant ce grand amour de la patrie, qui leur faisait violer leurs promesses. Comme lui seul en était l'auteur, lui seul pouvait les rompre et en dégager ses compagnons [1].

« Allez, leur dit-il, je vous délie de vos sermens ; mes désirs auraient été comblés si j'avais pu vous faire jouir tous du bonheur qui nous est promis par les dieux ; mais puisque l'amour de la patrie l'emporte chez vous sur celui de la gloire ; puisque vous ne craignez pas, pour revoir vos foyers, de vous exposer à tous les maux qu'on doit attendre d'un ennemi cruel, je ne vous retiens plus, partez... Je prie les dieux de vous pardonner si vous n'accomplissez pas leurs volontés ; ils vous pardonneront, j'en crois leur clémence infinie ; je les prie surtout qu'ils vous accordent de voir un jour notre chère patrie recouvrer enfin son antique liberté ! »

Tandis que Protidas parlait ainsi, tous ceux qui l'entouraient fondaient en larmes. Mais la douleur n'eut plus de bornes lorsqu'il fallut se séparer. Il semblait que l'on quittait une seconde fois la patrie ; de tous côtés, on n'entendait que sanglots et gémissemens. C'était un fils qui se séparait de son père, une fille de sa mère ; et, tant est grande l'horreur de l'homme pour l'esclavage, on voyait même un époux s'arracher des bras de son épouse ; l'amitié seule n'eut

[1] Voyez la note v.

point à verser des larmes!... O divine amitié! ô passion des grandes âmes! quel est ton empire sur les mortels! Les liens les plus forts du sang, de l'amour et de l'hymen, peuvent-ils être comparés aux douces chaines dont tu unis deux cœurs vertueux? Un frère quitte son frère, un époux quitte son épouse, un amant son amante; la mort même finit par les séparer; mais au moins on peut remplacer les uns, le temps et la nécessité nous consolent des autres; mais un sincère, un véritable ami, lorsqu'il nous quitte pour jamais, qui pourra jamais nous en consoler?... O dieux puissans! ô fortune! ô destins! laissez-vous toucher à la prière de l'amitié! Ne séparez jamais ces deux amis fidèles qu'elle a réunis! qu'ils coulent ensemble leurs jours fortunés! qu'ils vivent l'un dans l'autre! qu'ils confondent leur existence! et, lorsque l'impitoyable mort viendra les frapper, ô dieux justes et clémens! ordonnez-lui de les frapper du même coup.

Tels étaient les vœux que Protidas et Simos formaient dans leurs cœurs, en voyant la douloureuse séparation de leurs compagnons. Combien de pensées cruelles et douces en même temps ces tristes adieux réveillent dans leurs âmes! Leurs larmes coulent en abondance; leurs cœurs se sont compris. Tous deux, entraînés par un mouvement spontané, se précipitent dans les bras l'un de l'autre. « Non, se disaient-ils, rien ne pourra nous séparer. Quelle que soit notre fortune, quels que soient nos malheurs, nous resterons unis jusqu'à la mort. »

Protidas ne veut pas prolonger une scène aussi attendrissante; il craint même de voir s'augmenter le nombre de ceux qui voudraient retourner dans leur patrie; il s'arrache aux embrassemens de son ami, aux adieux de ces infortunés, et, après leur avoir laissé un vaisseau pour les

transporter dans l'Ionie, il donne à ses compagnons le signal du départ.

Tous les habitans de Chio, désirant voir partir la flotte, s'étaient rassemblés dans le port. Plus d'une fois, en voyant la cruelle séparation, leurs larmes avaient coulé. Mais qui pourrait dire quelle fut la douleur de ceux des Phocéens qui étaient restés sur le rivage? Immobiles et muets comme le rocher sur lequel ils étaient assis, ils pleuraient les yeux fixés sur les vaisseaux qui s'éloignaient d'eux pour toujours.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE TROISIÈME.

NOTE Ire, PAGE 49.

Au loin sur les flots... La description de cette baie est imitée en partie de Virgile.

Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice latè
Æquora tuta silent; tum sylvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbra.
VIRGILE, Énéide, l. Ier, v. 168.

NOTE II, PAGE 57.

Dans toute leur armée... Ce passage est imité d'Homère. Le poète grec, en représentant Achille jetant la terreur dans l'armée des Troyens, s'élève à tout ce que la poésie a de plus sublime :

Ἔνθα στὰς ἤϋσε· ἀπάτερθε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη
Φθέγξατ'· ἀτὰρ Τρώεσσιν ἐν ἄσπετον ὦρσε κυδοιμόν.
. . . . . .
Οἱ δ' ὡς οὖν ἄϊον ὄπα χάλκεον Αἰακίδαο,
Πᾶσιν ὀρίνθη θυμός· ἀτὰρ καλλίτριχες ἵπποι
Ἄψ ὄχεα τρόπεον. . . . .
Ἡνίοχοι δ' ἴκπληγεν, ἐπεὶ ἴδον ἀκάματον πῦρ
Δεινὸν ὑπὲρ κεφαλῆς μεγαθύμου Πηλείωνος
Δαιόμενον· τὸ δ' ἴδαις θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη. . . . .

Ibi stans clamavit; seorsum et Pallas Minerva
Vociferata est; et inter Trojanos immensum excitavit tumultum.
Illi vero ut audiverunt vocem arcam Æacidæ
Omnibus commotus est animus : pulchri autem equi
Retro cursus vertebant. . . . . .
Aurigæ autem perculsi sunt, ubi viderunt indefessum ignem
Horrendum super caput magnanimi Pelidæ
Ardentem : illum nempe accendebat Minerva.
HOMÈRE, l. XVIII, v. 218.

NOTE III, PAGE 60.

Les prières accoutumées... On sait que chez les anciens Grecs, et même chez les Romains, les rois étaient revêtus du caractère sa-

cerdotal. A l'épée d'Agamemnon et de César, était joint le couteau sacré du grand-prêtre.

NOTE IV, PAGE 61.

Et l'engloutissent... Hérodote dit que c'est une masse de fer ardente que les Phocéens jetèrent dans les flots. Horace, rappelant le serment des Phocéens, dit que c'est une pierre énorme. Voici comment il s'exprime, Epod. XVI, v. 25 ;

Sed juremus in hoc : simul imis saxa renarint
Vadis levata, ne redire sit nefas.

Voyez Suidas, qui rapporte ce serment au mot Φοκαίων ἀρά.

NOTE V, PAGE 65.

Et en dégager ses compagnons... Hérodote dit que, tandis que les Phocéens se dirigeaient vers l'île de Sardaigne, plus de la moitié d'entre eux, ne pouvant se séparer pour toujours de leur patrie, violèrent leur serment et retournèrent à Phocée.

HÉRODOTE, l. Ier, ch. 175.

LIVRE QUATRIÈME.

Tandis que les Phocéens qui partaient étaient encore émus par ces tristes adieux, et plaignaient le sort de leurs compagnons qu'ils laissaient sur le rivage de Chio ; tandis que Protidas et Simos, non moins attendris, se juraient encore de ne plus se quitter, la flotte, poussée par un vent favorable, approchait de Samos. A la vue de ses montagnes, qui commençaient à s'élever au-dessus des flots[1], le héros fait arrêter la marche des vaisseaux, et rassemble tous les chefs autour de lui, afin de délibérer sur la manière dont on devra se comporter à l'égard de Polycrate. Plusieurs sont d'avis de ne point aborder dans l'île. « Il faut se défier des flatteries du tyran, disait le sage et prudent Iphicrate. C'est un homme adroit, qui cherche à dominer sur tout ce qui l'entoure ; son amour insatiable pour l'or lui a fait commettre des crimes affreux que sa fortune singulière a fait à peine oublier. Amis ou ennemis, que lui importe ; il exerce sur tout le monde ses rapines et ses cruautés. Il dit lui-même que ses amis doivent se croire obligés par lui quand il veut bien leur rendre ce qu'il leur a pris[2], et pourtant les dieux semblent favoriser ses entreprises. Jamais le moindre revers n'est venu

[1] Strabon, liv. XIV, p. 438, édition de 1587. Voyez la note 1re. —
[2] Tout ce portrait est tiré d'Hérodote, liv. III, ch. 29.

altérer son bonheur[1]; si l'on doit appeler bonheur une prospérité qui n'est point fondée sur la vertu. »

Alors le vieux Polydamas se lève au milieu d'eux. Il était grand-prêtre de Neptune; son âge et sa sagesse avaient toujours fait regarder ses paroles comme des oracles. « J'approuve la défiance du sage Iphicrate, dit-il; mais je suis d'un avis différent. Je crois que nous devons aller à Samos. Qu'avons-nous à craindre de Polycrate? N'avons-nous pas des forces suffisantes pour lui résister, s'il voulait violer envers nous les lois de l'hospitalité? Il ne nous surprendra pas, puisque nous le connaissons. Il est seulement à craindre que nous nous laissions éblouir par ses belles promesses. Il fera tout pour nous retenir; mais notre résolution est prise d'avance: nous aurons l'air de prêter l'oreille à ses propositions. Le meilleur moyen de jouer un tyran est de paraître lui accorder sa confiance, et de n'en suivre pas moins ce qu'on a résolu. Nous irons donc à Samos, parce que nous avons besoin de faire pour nos longs voyages les préparatifs que le temps ne nous a pas permis d'achever à Chio; ensuite, parce qu'il est bon de nous ménager un allié puissant. En attendant, je suis d'avis qu'on envoie une ambassade pour le disposer à nous bien recevoir. Le tyran sera flatté de cette démarche, et nous obtiendrons de lui tout ce que nous voudrons. »

Tous les chefs de la flotte et les vieillards applaudissent à la sagesse du conseil de Polydamas. Il fallait choisir un orateur: tous les yeux se portèrent sur Iphicrate, quoiqu'il eût été d'un sentiment différent de celui du grand-prêtre de Neptune. Cependant, vaincu par de si puissantes raisons, il adopta son avis. On préféra lui confier le soin de l'ambassade, parce qu'il s'était toujours distin-

[1] Hérodote. Strabon, l. XIV, p. 349, édition de 1587.

gué par son éloquence adroite et insinuante. D'ailleurs il avait habité autrefois la cour de Polycrate, et il devait connaître mieux que personne le caractère du tyran.

On s'empresse de lui former un cortége choisi dans l'élite des Phocéens. Polydamas et Simos devront l'aider de leurs conseils. Protidas ordonne qu'un léger navire soit choisi dans la flotte; il le fait richement décorer; il y dépose de riches présens, des étoffes de pourpre et d'or. A ces dons il joint plusieurs esclaves lydiennes très-habiles dans la musique et la danse. Ce présent ne sera pas le moins agréable au roi de Samos, qui entretient à grands frais dans son palais des femmes qu'il fait venir de la Lydie, parce qu'elles sont plus savantes que les autres dans les arts d'agrément, et qu'elles connaissent tous les raffinemens de la volupté[1]. Protidas, en agissant ainsi, veut frapper Polycrate par l'appareil de la richesse et de la magnificence; car il pense qu'un peuple qui demande des secours à un roi puissant engage sa liberté si ceux qui le représentent paraissent devant lui avec l'air suppliant du malheur.

Avant d'envoyer l'ambassade, le chef des Phocéens recommande au sage Iphicrate de sonder les dispositions de Polycrate, de le flatter pour le disposer favorablement, mais de ne s'engager en rien avec lui. Après cette courte instruction, il lui ordonne de partir. Le léger navire se détache de la flotte, et les rameurs fendent à l'envi l'onde écumante. La mer était tranquille, le vent enflait à peine la voile, et l'on n'entendait que le bruit des rames qui frappaient à coups redoublés les flots blanchissans d'écume.

« Sage Iphicrate, dit le petit-fils d'Ion, avant d'arriver

[1] Anacharsis, ch. 74.

à Samos, dites-moi, je vous prie, si tout ce qu'on raconte de Polycrate est vrai. Depuis mon enfance, j'ai toujours vécu dans les camps, et n'ai pu apprendre sur cet homme extraordinaire que ce que la renommée en a publié, depuis que ses succès et ses victoires l'ont rendu si redoutable à tous ses voisins. Vous qui avez été à sa cour, vous avez pu l'observer de près : faites-moi connaître en peu de mots sa naissance, son caractère, et surtout son avénement au trône, que chacun raconte à sa manière. Pendant ce temps-là nous arriverons. »

Le prudent vieillard commence ainsi : « Polycrate, comme vous le savez, est fils d'Æacès et petit-fils d'Æacus, que sa justice fit placer au nombre des juges des enfers. Son père régnait avant lui à Samos, et possédait d'immenses trésors. Après sa mort, son fils voulut lui succéder; mais Polycrate était détesté des Samiens à cause de son orgueil et de son désir excessif de dominer. Que fait-il? Il forme un parti considérable, excite ses deux frères, Polygnote et Pantagnote, à défendre sa cause, et s'empare du souverain pouvoir, qu'il partage avec eux[2]. L'ambition ne sait point s'arrêter. Polycrate ne veut pas être à demi le tyran de sa patrie; il ne sera point tranquille tant qu'il partagera le pouvoir avec deux frères qui l'ont aidé à monter sur le trône, et dont les vertus sont toujours chères au peuple. Il faut, à quelque prix que ce soit, qu'il s'en défasse.

« Un jour, Polygnote devait offrir à Neptune un sacrifice solennel, afin d'implorer sa protection pour un peuple qui l'avait toujours honoré d'un culte particulier. Un ancien usage voulait que ce fût un des personnages les plus

[1] Hérodote, l. III, p. 200, édition de 1592. — [2] Hérodote, l. III, ch. 39.

distingués de la nation qui fût le sacrificateur. Le frère du roi désira cette année-là en remplir les nobles fonctions. Le peuple de Samos était rassemblé dans le temple vaste et magnifique consacré au roi des mers. Le sacrifice commence ; l'encens brûle sur les autels ; la victime est immolée ; ses membres palpitans sont posés sur des brasiers ardens. Alors Polygnote prend en main la coupe remplie de vin sacré, en jette les prémices sur les victimes ardentes, élève la voix en suppliant les dieux d'agréer l'hommage de son sacrifice ; puis, d'un seul trait, il vide la coupe écumante. Mais à peine le vin a circulé dans ses veines (il tenait encore élevée vers les cieux la coupe qu'il venait de vider), que ses yeux sont agités d'un mouvement convulsif, sa poitrine se gonfle, ses genoux chancellent, et il va tomber au pied de l'autel, semblable à la victime que la hache a frappée. Le peuple est effrayé, le sacrifice interrompu. Polycrate seul, au milieu du trouble, conservant un front inaltérable, demeure immobile. Tous les yeux se tournent aussitôt vers lui. Alors il rompt ce morne silence : « Peuple de Samos, dit-il, ne soyez point effrayé de ce qui vient d'arriver. Les dieux ont enlevé mon frère dans le séjour des immortels. Pendant que vous étiez glacés d'épouvante, j'ai vu Neptune lui-même (car il n'était visible que pour moi) s'élancer du sein de la terre, qu'il avait entr'ouverte avec son redoutable trident, s'approcher de mon frère, et lui dire que son sacrifice lui avait été si agréable qu'il voulait l'en récompenser en le faisant jouir à l'instant de l'immortalité, qu'il partage maintenant avec les habitans de l'Olympe. Polygnote, dans le transport divin qui l'agitait, m'a parlé d'une voix qui ne pouvait être entendue que de moi seul : « Adieu, m'a-t-il dit, les dieux reçoivent les vœux des Samiens ;

apprends-leur toujours à les craindre et à les honorer. »

« Ainsi parle Polycrate. Une sainte horreur a pénétré tous les assistans. Le peuple respecte la volonté des dieux ; mais ceux qui connaissent le tyran n'ignorent point la cause d'une mort si subite et si extraordinaire ; ils se taisent pourtant, et, pour ne point exciter la défiance du roi, ils vont même jusqu'à envier le sort de son frère ; d'autres l'implorent déjà comme un dieu. Exécrables flatteurs !...

« Il restait encore à cet odieux tyran une victime à immoler à son ambition..... Fatale ambition, à quels crimes ne pousses-tu pas les mortels ! Polycrate invite un jour son jeune frère à l'accompagner dans une promenade sur le bord de la mer, où il avait le projet, disait-il, de faire creuser un port. Il veut lui communiquer ses plans et profiter de ses conseils. Ils arrivent sur les lieux, et pendant qu'ils étaient occupés à se communiquer leurs idées, un bruit d'armes se fait entendre autour d'eux, une troupe de pirates se jette sur Pantagnote et l'enlève. Polycrate veut arracher son frère de leurs mains ; il se précipite sur eux avec son épée, et, soit pour mieux jouer son rôle, soit pour ensevelir son secret dans l'oubli, il tue de sa main le chef de la troupe, à qui il avait promis de fortes sommes d'argent, et qui reçut en ce moment la digne récompense de son forfait ; car il arrive souvent que les dieux permettent que le crime soit puni par le crime lui-même, se réservant de châtier les grands coupables d'une manière plus éclatante et plus digne de leur justice.

« Polycrate rejoint la troupe qui l'avait accompagné, montre son glaive teint de sang, leur fait voir les ravisseurs qui fuient à pleine voile, et leur adresse de vifs reproches de ce qu'ils n'ont point accouru à son secours lorsqu'il les

appelait. Tous répondent qu'ils étaient trop éloignés, et qu'ils n'avaient rien entendu.

« Le tyran rentre à Samos, fait annoncer au peuple l'enlèvement de son frère, la manière dont il lui a été ravi, et ordonne en même temps le supplice de ses gardes, qui ont montré si peu d'empressement à défendre leur roi. Pour lui, il s'enferme dans son palais, se livre pendant quelque temps à tous les transports d'une douleur simulée. Tout était triste autour de lui, ou plutôt feignait de l'être; les courtisans même versaient des larmes; car, lorsqu'on veut conserver la vie auprès d'un tyran, il faut ne rien voir, ne rien entendre, n'avoir à soi ni désir ni volonté, enfin savoir dans l'occasion feindre la joie ou la tristesse.

« Plusieurs guerres, entreprises et terminées heureusement, vinrent distraire l'attention du peuple. Pour célébrer les victoires qu'il remportait chaque jour sur ses ennemis, Polycrate ordonna des fêtes nombreuses [1], distribua de l'argent, flatta, par toutes sortes de complaisances, les passions de la multitude; fit élever des monumens, ériger des temples magnifiques en l'honneur des dieux [2], et parvint à faire oublier ses crimes, ou, du moins, à les cacher sous les dehors brillans de la magnificence et de la gloire.

« Mais, tandis que je vous parle, nous touchons presque à l'île de Samos. Voyez-la s'élever au-dessus des flots, semblable à une haute montagne que le trident de Neptune aurait fait sortir du sein de l'Océan [3]. Les vaisseaux de Polycrate qui gardent le rivage nous ont depuis longtemps aperçus, et j'en vois deux se diriger vers nous pour nous reconnaître. »

[1] Athen., l. XII, ch. 10, p. 541. — [2] Aristote, *de Rep.*, l. V, ch. 11. — [3] Strabon, liv. XIV, p. 438.

Alors Iphicrate monte sur la proue du navire, fait aux Samiens des signes d'amitié. On lui répond qu'il peut approcher sans crainte. Quand on est assez près pour être entendu, le vieillard annonce qu'il est chargé par tous les Phocéens d'une ambassade auprès du roi de Samos, et qu'il désire qu'on le conduise à son palais. Il dit, et en peu d'instans les vaisseaux sont entrés dans le port. Une foule nombreuse de peuple couvre le rivage; on se presse autour des étrangers; on admire leur magnificence. Les uns, voyant l'air noble et fier de Simos, disaient: « C'est sans doute quelque illustre enfant des dieux. — Non, disaient les autres, c'est Apollon lui-même qui, sous la figure d'un mortel, vient offrir ses services à Polycrate pour embellir la ville de Samos. Ce vieillard est Neptune, car on dit que ces deux divinités étaient ensemble lorsqu'elles se présentèrent à Laomédon pour bâtir les murs de Pergame. » Un homme du peuple, entendant ces discours, dit tout bas à son voisin : « Si ce vieillard est Neptune, ce dieu, qui protége Samos, devrait bien enlever son digne favori dans le séjour des immortels, et délivrer la terre de sa présence, dussions-nous lui ériger un temple et lui consacrer des autels. »

Lorsqu'on vint annoncer au tyran que des ambassadeurs de l'Ionie demandaient à être introduits en sa présence, il était retiré dans l'appartement le plus reculé de son palais[1]. Avant de paraître, il fit des questions sans fin sur les étrangers, et ordonna à ses satellites de se tenir sous les armes. Ces satellites étaient des troupes étrangères[2] qu'il avait à sa solde; car un tyran ne se croit jamais en sûreté lorsqu'il est entouré de ses propres sujets.

[1] Anacharsis, ch. 74, p. 307. — [2] Hérodote, l. III, ch. 39.

Un grand bruit de portes qui roulent sur leurs gonds avec un horrible fracas annonce que le roi va paraître; des gardes nombreuses ont déjà garni la salle et environné le trône. Polycrate s'avance enfin, et, après avoir promené autour de lui ses regards sombres et inquiets, il s'assied. Quand il voit qu'il ne doit avoir aucun sujet de défiance, il fait retirer ses troupes, qui se rangent en dehors autour de la salle, afin qu'au moindre signal elles soient prêtes à paraître. Quand elles se furent retirées, le généreux Iphicrate commença ainsi : « Illustre descendant des Éacides, vous à qui les dieux ont donné de régner sur une nation puissante et belliqueuse, et qu'ils ont protégé d'une manière si sensible, puissent ces mêmes dieux, protecteurs de la vertu, vous combler de gloire et de bonheur! Ah! puissent-ils surtout vous accorder de voir toujours votre royaume glorieux et florissant, et de mourir dans les lieux qui vous ont vu naître, entouré de vos enfans et de vos amis[1]!

« Pour nous, il n'en sera pas ainsi: la fortune, qui avait protégé si long-temps les Phocéens, les poursuit maintenant. Les oracles des dieux nous ont ordonné de fuir le pays de nos aïeux, et de chercher des contrées éloignées pour y fonder une ville nouvelle. La renommée ne vous aura sans doute appris qu'une partie de nos malheurs. Apprenez donc maintenant qu'un peuple entier a préféré s'exposer à tous les dangers de la mer, plutôt que de voir sa patrie soumise au joug de l'esclavage.

« Ne croyez pas, seigneur, que nous venions comme des vaincus implorer vos secours et votre protection. La victoire n'a point trahi nos armes, puisque nous n'avons point combattu; nous venons, comme des alliés et des amis,

[1] Voyez la note 11.

vous demander l'hospitalité pour une nation qui fuit les ennemis communs de la Grèce.

« Si nous voulions faire valoir ici tous les droits que nous avons à votre amitié, nous vous dirions que nos deux peuples ont la même origine ; qu'ils font encore partie de la ligue ionienne, et qu'enfin ils ont toujours sacrifié sur les mêmes autels [1] ; mais pourquoi rappeler ces souvenirs à un prince généreux ? Ne savez-vous pas comme nous que ceux qui gouvernent les peuples sont sur la terre les images des dieux ; qu'ils doivent observer plus que les autres hommes les lois de l'hospitalité ; que ceux qui repoussent les prières des mortels seront à leur tour repoussés par les dieux ; tandis que les grands rois qui offrent un asile à l'infortune seront chéris de Jupiter, qui leur donnera un règne long et florissant, et de nombreux enfans pour perpétuer leur nom dans les siècles les plus reculés ?

« Aussi le brave Protidas, l'illustre fils de Nicéphore, que nous avons choisi pour notre chef, n'a point douté des nobles sentimens de votre cœur. Il vous prie, au nom de l'ancienne alliance qui unissait votre famille à la sienne, de recevoir ces présens comme un gage de cette antique amitié dont il espère bientôt resserrer les liens. »

En même temps les esclaves lydiennes qui étaient destinées au roi apportent les riches présens, et les posent au pied du trône sur de magnifiques tapis de pourpre brodés en or.

Pendant le discours du sage et prudent vieillard, le visage du roi s'était animé de divers sentimens. Les sombres nuages de la défiance avaient plus d'une fois obscurci son front ; mais la vue des riches présens, aussi bien que

[1] Au Panionion. Voyez la note III.

l'adresse et l'éloquence de l'orateur, les dissipa. Alors le tyran, prenant un air ouvert et confiant, répondit ainsi :

« Allez dire à ceux qui vous ont envoyés que je remercie les dieux de m'avoir donné l'occasion de secourir un peuple qui est dans le malheur. Les Phocéens peuvent entrer dans mes ports, ils y seront accueillis comme des amis. Puisque les destins n'ont point nommé les contrées où ils les appellent, ils pourront se fixer dans mon île; nos deux peuples n'en feront plus qu'un, et vivront également sous mes lois. Ou bien, s'ils veulent se gouverner eux-mêmes, je puis leur donner une place dans mon royaume; s'ils craignent que deux nations jalouses ne puissent vivre ensemble, qu'ils aillent s'établir dans l'île d'Icaros, nous n'en resterons pas moins amis; puis, unissant nos forces, nous pourrons marcher contre l'ennemi commun, rendre à l'Ionie sa liberté, et nous emparer de l'empire des mers. Si, au contraire, vous voulez affronter les périls de l'Océan, si les dieux vous appellent loin d'ici, mes ports vous sont encore ouverts ; vous y trouverez tous les secours de l'hospitalité ; vous pourrez aller couper dans mes forêts tous les bois qui vous seront nécessaires pour construire des vaisseaux capables de supporter les fatigues d'un long voyage ; et, quand tout sera disposé pour votre départ, je joindrai quelques troupes aux vôtres pour protéger votre route.

« Annoncez donc à votre chef que ses présens m'ont été agréables, et que j'ai le plus grand désir de connaître celui dont la renommée a déjà publié le courage et la sagesse, à un âge où la plupart des hommes sont encore le jouet de leurs passions : nos deux familles, mon père me l'a dit lui-même, ont été long-temps unies, et je saisirai avec joie l'occasion de renouveler cette ancienne amitié... »

Il dit, et congédie l'ambassade. Iphicrate s'empresse de rejoindre ses compagnons et de leur raconter l'accueil favorable qui leur a été fait par le tyran. Quand il eut annoncé cette heureuse nouvelle, tous les Phocéens poussèrent des cris de joie. Alors Protidas fait avancer la flotte, et se met lui-même à la tête des vaisseaux.

Déjà le temple de Junon, que les Samiens ont bâti sur le bord de la mer, s'élevait aux yeux des matelots [1]. On pouvait déjà le distinguer à travers le bois sacré dont il est entouré. Le chef des Phocéens, à la vue du temple révéré des nautonniers, fait arrêter quelque temps la flotte, et ordonne un sacrifice pour remercier la puissante reine des dieux de l'hospitalité qu'elle veut bien leur accorder dans son île.

C'est à Samos, dit-on, que Junon reçut le jour [2]. C'est là aussi qu'on célébra son hymen avec le roi de l'Olympe [3]. Aussi la fille de Saturne protége ces lieux d'une manière toute particulière. Ce séjour ne lui est pas moins cher que celui de la riche et puissante Carthage. C'est là qu'elle vint se réfugier lorsque, pour fuir un époux infidèle, elle s'exila des brillantes demeures de l'Olympe.

Dans un temple magnifique, construit avec le marbre de Paros, les Samiens lui immolent sans cesse de nombreuses victimes, et jamais les autels n'ont cessé de fumer de l'encens le plus pur. Toujours ils sont couronnés des fleurs les plus nouvelles du printemps. Aussi la déesse, sensible à tous leurs hommages, s'y est manifestée plus d'une fois à leurs regards. On voit, dans le sanctuaire redoutable de son temple, son char tout brillant d'or, traîné par deux paons tout resplendissans des cou-

[1] Strabon, l. XIV, p. 637. — [2] Anacharsis, ch. 74. — [3] Anacharsis, ibid.

leurs de l'azur et du feu des pierreries, ouvrage immortel de Vulcain. Le sort de Samos est attaché à ce char. Un ancien oracle a dit que tant qu'il resterait dans l'île, elle ne serait jamais prise par les ennemis, et que l'empire des mers serait son partage.

Polycrate avait envoyé au-devant des Phocéens quelques vaisseaux choisis dans sa flotte ; ils étaient montés par les seigneurs les plus distingués de sa cour, et par l'élite de ses troupes. C'était une escorte qui devait accompagner Protidas au palais.

Jamais Samos n'avait vu un spectacle aussi extraordinaire et aussi imposant à la fois ; tout un peuple abordant ses rivages avec ses femmes, ses enfans, ses dieux pénates et les grands dieux de la patrie.

Le roi de Samos, pour recevoir d'une manière digne de lui les chefs d'un peuple puissant et courageux, étala dans son palais toute la pompe et la magnificence des rois de l'Asie. Tous les grands de sa cour étaient rassemblés autour de lui et avaient reçu ordre de paraître avec leurs vêtemens les plus riches et les plus pompeux. Pour lui, environné de ses ministres et de ses nombreux satellites, il était monté sur un trône tout resplendissant de l'or, de l'ivoire et des pierreries, semblable au puissant maître des dieux, lorsqu'il a rassemblé tous les habitans de l'Olympe, qu'un seul de ses regards fait trembler.

Cependant un léger murmure annonce que Protidas va paraître. Les Samiens peuvent à peine contenir les transports de leur admiration, en voyant le jeune héros s'avançant à la tête de son nombreux cortége. Ce n'est point par l'éclat de ses armes et de ses vêtemens qu'il efface tout ce qui l'entoure, mais par la noblesse de son port, par la dignité répandue sur tous ses traits, et par le

feu qui brille dans ses regards. Une tunique de laine aussi blanche que la neige couvre son corps, un manteau que la pourpre de Tyr a peint de ses plus vives couleurs est retenu à son épaule par une agrafe d'or ; le bandeau sacré couronne son front, et presse ses cheveux, qui tombent sur ses épaules en boucles flottantes ; semblable au dieu de la lumière, lorsque autrefois il se faisait voir aux hommes : pour ne point éblouir leurs faibles yeux par le feu qui jaillissait de son char enflammé, et par la gloire qui entourait son front divin, il paraissait sous la forme d'un mortel ; mais son port majestueux, mais le feu de ses regards trahissait en lui la divinité.

Après avoir satisfait aux premiers devoirs de l'hospitalité [1], Polycrate se tourne vers la foule qui l'entourait, et dit à haute voix : « Habitans de Samos, les dieux nous ont envoyé un peuple qui est depuis long-temps notre allié et notre ami ; il nous demande l'hospitalité ; que chacun de vous s'empresse de bien recevoir les hôtes que le sort lui aura donnés. Je veux que tous ces jours soient consacrés aux jeux et aux fêtes. Allez ; livrez-vous à toute la joie que ce grand jour doit vous inspirer. Quand la troisième aurore viendra éclairer l'horizon, je veux que dans un repas public les deux nations se trouvent réunies, et que des jeux soient célébrés en l'honneur de vos hôtes ; des prix seront proposés aux rivaux et distribués aux vainqueurs..... Allez tout disposer pour ce grand jour. »

Ainsi parla Polycrate. En même temps il congédie l'assemblée. Après que la foule s'est écoulée, il conduit lui-même Protidas dans les appartemens qui lui sont destinés [2]. Quand il fut seul avec lui, il lui fit les démonstrations du plus tendre et du plus vif intérêt, en mêlant à chacune

[1] Voyez la note IV. — [2] Voyez la note V.

de ses paroles quelque chose de flatteur ; car les princes qui aiment la flatterie aiment à flatter, pour être flattés à leur tour. « Mon cher Protidas, lui disait-il, pourquoi, lorsque le malheur allait accabler votre patrie, ne m'avez-vous pas informé de l'état de vos affaires? Je me serais empressé d'envoyer des secours à une nation que son courage et son industrie ont élevée en tout temps au premier rang parmi les peuples de la Grèce et de l'Asie. Vous pouviez compter sur moi, et quoique les Phocéens et les Samiens aient été long-temps rivaux sur mer, ils n'ont jamais été ennemis. Je vous aurais prouvé dans cette circonstance quelles étaient mes dispositions envers l'Ionie. Combien j'aurais été heureux d'unir mes forces à celles de ces peuples généreux, pour repousser l'ennemi commun de la liberté de la Grèce ! »

Ces paroles étaient dites avec toute l'expression de l'amitié. Cependant Protidas ne se laissa pas éblouir ; car il savait qu'au moment même où le tyran lui tenait ce langage ses flottes s'étaient peut-être déjà emparées de Milet, une des villes principales de la ligue ionienne [1].

« Protidas, dit le fils d'Æacès, vous avez besoin de goûter les douceurs du sommeil. Je vous laisse ; puisse Morphée répandre sur vos yeux fatigués ses plus doux pavots !... »

Il dit, et se retire... Le fils de Nicéphore désirait depuis long-temps être seul. Aussitôt que le roi fut sorti, il dit à Simos, qui ne le quittait jamais : « Mon cher Simos, qu'il me tardait d'être seul avec toi! Je suis tourmenté par la plus cruelle inquiétude ; hâte-toi d'aller vers la flotte ; tu sais que mon père a voulu rester sur nos vaisseaux ; va, vole auprès de lui, console ce vieillard infortuné. Que je crains qu'il ne se livre trop à la douleur! Remplace-moi

[1] Hérodote, l. III, p. 201. Voyez la note VI.

auprès de lui. Ah ! combien je sens déjà quelles pénibles obligations nous impose le soin de gouverner nos semblables ; il faut n'être plus à soi ; il faut renfermer bien souvent dans son sein les plus doux sentimens de la nature... »

Simos, pour qui les désirs de son ami sont des ordres sacrés, vole vers la flotte pour porter au vieillard des paroles de consolation. Il le trouve entouré de ses vieux compagnons, pleurant avec lui sur les malheurs de leur patrie. En vain ses amis le pressaient de prendre de la nourriture, il repoussait toujours la main qui la lui présentait. Tantôt il restait plongé dans un profond abattement ; tantôt on l'entendait exprimer ainsi sa douleur : « Pourquoi les dieux, s'écriait-il, m'ont-ils fait parvenir à une vieillesse aussi avancée, pour voir mon pays, que mon bras a si long-temps défendu, devenir la proie de nos ennemis ? Ah ! pourquoi les dieux ne m'ont-ils pas donné la mort au milieu des combats ? mon trépas aurait au moins été utile et glorieux. Je n'aurais pas été témoin des malheurs de mon pays ; je ne serais pas réduit à traîner, de mer en mer, les tristes restes d'une importune vieillesse !... »

Simos le laissa donner un libre cours à sa douleur. Il mêlait ses larmes à celles du vieillard ; puis il le conjura, au nom de son fils, de ne point s'abandonner ainsi au cruel chagrin. « Mon fils, lui disait le vieux Nicéphore, tes efforts sont superflus, c'est ici que je veux mourir, pendant que je suis encore sous le ciel de ma patrie ; pendant que je respire encore l'air de l'Ionie. Oh ! mes amis, si jamais vous avez le bonheur d'y retourner, déposez mes cendres avec celles de mes aïeux ; promettez-le-moi ; mon âme descendra consolée chez les morts, et les dieux, sensibles à votre piété, vous en récompenseront. » A ces tristes accens tous ceux qui étaient présens versaient des larmes.

La nuit ne mit point un terme à la douleur de ce vieillard infortuné ; et le doux sommeil, qui calme les maux et les chagrins des mortels, ne vint point fermer sa paupière.

O patrie, que ton souvenir est souvent cruel!... S'il est doux et plein de charmes pour celui qui espère te revoir un jour, combien il est pénible et accablant pour l'exilé qui t'a quittée pour jamais! Que de larmes tu fais verser au malheureux qui t'appelle en vain la nuit et le jour! Divin fils de Laërte, combien de fois, au souvenir de votre chère Ithaque, le sommeil a fui de votre couche solitaire! combien de fois vous avez arrosé de vos pleurs le rivage étranger qui vous séparait de votre patrie! combien de fois les vastes plaines des mers ont retenti de vos douloureux accens[1]!... Mais au moins vous deviez rentrer un jour dans le palais de vos pères ; les dieux vous l'avaient promis. Vos yeux devaient revoir un jour cette île chérie que vous préfériez, disiez-vous, aux royaumes de Mycène et d'Argos, quoiqu'elle fût pauvre et couverte de rochers ; et les offres d'une puissante déesse, et tous les plaisirs de la volupté qui vous étaient offerts, et l'immortalité même que vous deviez partager avec les dieux, rien n'a pu toucher votre cœur, et y effacer le souvenir de la patrie.

L'aurore avait à peine éclairé l'horizon, que Protidas, qui n'avait pû goûter qu'un léger repos, se lève et se hâte d'aller vers la flotte. Son père, qui ne veut point attrister le cœur d'un si bon fils, feint en sa présence un visage calme et tranquille, et renferme ses cruels chagrins au fond de son cœur. Protidas, rassuré par cette tranquillité apparente, le quitte, et retourne au palais de Polycrate. Le roi l'attendait avec impatience. « Venez, lui dit-il, je veux moi-même vous faire connaître la ville de Samos et ses

[1] Homère, Odyssée.

monumens. » En disant ces mots, il le conduit d'abord au temple de Neptune [1], qui, s'élevant sur la pointe d'un promontoire, semblait suspendu au-dessus de la mer [2]. « Voyez, disait Polycrate, les flots en courroux qui viennent se briser contre ces rochers, comme pour rendre hommage au roi de l'Océan. Ce monument est si vaste, qu'il pourrait contenir toute la population de Samos. D'ici, vous pouvez voir un autre monument qui n'est pas moins beau que celui-ci; c'est le temple de Junon [3], qui est placé sur les bords de l'Imbrassus, non loin du rivage de la mer; il fut bâti vers le temps de la guerre de Troie [3]; c'est le plus ancien édifice de Samos. Comme il commençait à tomber en ruines, il a été rebâti depuis peu par l'architecte Rhécus [4]. Il est plus vaste encore que celui de Neptune. Son architecture, il est vrai, est moins belle; mais son ancienneté, le culte religieux des Samiens pour Junon, et les offrandes que les siècles y ont accumulées, en ont fait un temple aussi riche et aussi révéré que celui de Diane à Éphèse.

« A notre gauche, continua Polycrate, est le port de Samos, dont vous aurez sans doute entendu parler. Un môle d'une hauteur prodigieuse met les vaisseaux à l'abri des vents et des orages [5]; cent galères toujours armées en guerre en défendent l'entrée [6]. C'est avec ces forces que j'ai conquis l'empire des mers, et que je me suis rendu redoutable à tous mes voisins. Rien n'a pu jusqu'ici résister à mes armes; plusieurs îles et plusieurs villes du continent ont augmenté récemment mon domaine. Depuis quelque temps je jouis du fruit de mes victoires; je m'ap-

[1] Strabon, l. XIV, p. 637. — [2] Strabon, ibid. — [3] Pausanias, l. VII, ch. 4, p. 530. — [4] Vitruve, préface, l. VII, p. 124. — [5] Hérodote, l. III, ch. 60. — [6] Hérodote, l. III, ch. 39.

plique à faire régner la paix dans mon royaume, et à encourager les arts, qui seuls peuvent éterniser le souvenir de mon nom. Aussi j'ai rassemblé autour de moi tous les hommes de génie et de talent qui peuvent servir mes grands desseins [1]; je les ai appelés à ma cour des contrées les plus éloignées; ils sont logés dans mon palais, et tous les jours je les comble de distinctions et de faveurs [2]. Je n'exige d'eux qu'une chose, c'est qu'ils consacrent tous leurs talens à me rendre heureux, à embellir le peu de jours que j'ai à passer sur la terre, et à me préparer un glorieux avenir dans la postérité. Jusqu'ici les dieux ont accompli tous mes vœux; je n'ai plus rien à leur demander : je suis le plus heureux des mortels. Ce bonheur même est si constant qu'il commence à m'effrayer [3]. Plusieurs de mes amis même se sont déjà brouillés avec moi, parce qu'ils croient qu'une si longue suite de prospérités me menace pour l'avenir de quelque grande infortune [4]. Ils ont peur sans doute de la contagion du malheur. Tels sont les amis : ils vous consolent dans les petits accidens de la vie; mais, s'ils prévoient quelqu'une de ces grandes catastrophes qui souvent renversent les fortunes les mieux établies, alors ils se retirent, comme s'ils craignaient de s'affliger sur votre sort. Les ingrats vous abandonnent au moment où ils pourraient vous prouver qu'ils sont vraiment vos amis. Je veux, mon cher Protidas, vous raconter à ce sujet comment j'ai perdu l'amitié d'Amasis : la chose vous paraîtra assez singulière, et confirmera ce que je viens de vous dire. Depuis plusieurs années j'étais lié avec le roi d'Égypte [5]. Une correspondance suivie et des présens réciproques avaient entretenu notre amitié. Ce prince,

[1] Hérodote, l. 3, ch. 39. — [2] Hérodote, ibid. — [3] Valère Maxime, l. V, ch. 9, extern. n° 5. — [4] Hérodote, l. III. — [5] Hérodote, ibid.

alarmé du bonheur qui m'accompagnait partout, m'écrivit un jour ce peu de mots, qui resteront toujours gravés dans ma mémoire : « Je suis charmé, me disait-il, d'apprendre que tout vous réussit ; mais vos prospérités m'inquiètent, car je sais combien la fortune est capricieuse et jalouse [1]. Pour moi, j'aime mieux voir à mes amis un mélange de biens et de maux qu'un bonheur trop constant. Si vous m'en croyez, vous suivrez le conseil que je vais vous donner. Demandez-vous quel est l'objet dont la perte vous serait le plus sensible : quand vous l'aurez trouvé, n'hésitez pas à en faire l'entier sacrifice [2], de manière que cette perte ne puisse jamais être réparée. Je ne vois que ce moyen de remédier à une félicité qui pourra vous être fatale. »

« Résolu de mettre à profit un si bon conseil, je voulus, par un sacrifice bien pénible pour moi, me préparer quelque malheur, et payer en quelque sorte les faveurs de l'inconstante déesse. Je portais à mon doigt un anneau d'or enrichi d'une émeraude du plus grand prix, et sur laquelle le fameux Théodore avait gravé des signes mystérieux [3]. Je tenais à cet objet, moins à cause de sa valeur que parce qu'il était le chef-d'œuvre d'un ouvrier distingué. Pour exécuter mon projet, je sors un jour de mon palais, sans gardes et sans suite ; je me dirige vers le port ; je monte dans une galère, et j'ordonne aux rameurs de gagner la pleine mer. Quand je me crus assez éloigné du rivage, je détache mon anneau de mon doigt et le jette loin de moi dans les flots [4]. Après ce pénible sacrifice je retourne à mon palais. Je m'applaudissais intérieurement du courage avec lequel je m'étais résigné, et j'espérais m'être acquitté envers la fortune. Mais, hélas ! cette déesse aveugle

[1] Hérodote, l. III. — [2] Hérodote, ibid. — [3] Platon, in Ion., t. 1er, p. 533. — [4] Hérodote, l. III, ch. 41.

et prodigue sembla s'obstiner à me poursuivre de ses faveurs.

« Quelques jours après cet événement, un pêcheur se présente à mon palais et demande à être introduit en ma présence [1]; il veut m'offrir lui-même un énorme et magnifique turbot qu'il venait de pêcher. « Grand roi, me dit-il en paraissant devant moi, acceptez ce poisson, trop beau pour une table vulgaire. Quoique je sois le plus pauvre de vos sujets, je n'ai pas voulu l'exposer sur la place publique, où je n'aurais trouvé personne qui fût digne d'en apprécier le mérite [2]. C'est donc à vous que je viens l'offrir; car les dieux, depuis des siècles sans nombre, l'avaient réservé pour votre règne. Oui, j'en jure par Hercule, je n'ai pas fait le moindre effort pour le prendre; c'est lui-même qui a voulu être pris. » Charmé de l'esprit et de la générosité de ce malheureux, je lui dis : « J'accepte ton présent; mais à une condition : c'est que tu viendras ce soir même en manger ta part [3]. » La chose vous paraît sans doute bien étrange; mais la suite vous le paraîtra bien plus encore.

« Mes cuisiniers, en ouvrant le poisson pour l'apprêter, trouvent dans ses vastes flancs l'émeraude que j'avais jetée à la mer [4]. Transportés de joie, ils s'empressent de me l'apporter. Vous devez penser quel fut mon étonnement à la vue d'un événement aussi merveilleux. Je reconnus bien mon anneau, et pourtant je n'en pouvais croire mes yeux. Depuis ce temps, je me confie entièrement à la volonté des dieux, qui feront de moi ce qu'ils voudront. Amasis, ayant appris cette aventure, rompit tout commerce avec moi [5].

[1] Hérodote, l. III. — [2] Hérodote, ibid. — [3] Hérodote, ibid. — [4] Hérodote, l. III, ch. 41. — [5] Hérodote, l. III. Strabon, l. XIV, p. 439, édit. de 1587.

« Ainsi vous voyez, mon cher Protidas, que non seulement les hommes et les dieux, mais encore la nature entière, semblent concourir à me rendre heureux. De nombreuses victoires remportées sur terre et sur mer, un commerce étendu et florissant, une ville embellie de nouveaux monumens, les arts honorés et cultivés avec succès, les lois observées au dedans, mes armes respectées au dehors, enfin un peuple heureux et content, telles sont les nombreuses prospérités dont les dieux n'ont cessé de m'accabler depuis plusieurs années[1]. »

Polycrate, en vantant ainsi son bonheur, avait l'air rêveur et soucieux ; il semblait qu'il parlait d'un autre que de lui ; l'expression de sa figure démentait ses paroles. Il disait qu'il était heureux ; mais son cœur lui répondait qu'il ne l'était pas. Tant il est vrai que l'homme coupable, au sein même des grandeurs et de la prospérité, a beau vouloir s'étourdir pour étouffer le cri de sa conscience, le remords élève encore plus haut la voix. Ainsi Oreste avait beau fuir pour échapper à ses tourmens, il ne pouvait se fuir lui-même. Une furie vengeresse, s'attachant à ses pas, lui présentait sans cesse sa torche enflammée et ses cruels serpens.

Plusieurs jours furent employés à visiter la ville de Samos. Le roi accompagnait partout son hôte, lui faisant admirer tous les monumens dont cette superbe cité est décorée. Tantôt, dans des entretiens particuliers, il lui communiquait ses idées sur le gouvernement d'un état. « Un roi, lui disait-il, doit se faire craindre avant tout. Le peuple est une bête féroce qui vous dévore, si vous ne le tenez étroitement enchaîné. Tout l'art consiste à lui cacher ses fers. Il est bon quelquefois de le flatter ; mais il

[1] Hérodote, l. III.

ne faut s'y exposer que lorsqu'on sera sûr de l'accabler, s'il voulait se révolter contre la main qui le caresse . » Tantôt, par des discours flatteurs, le tyran cherchait à retenir auprès de lui le jeune héros, lui faisant entrevoir qu'il pourrait gouverner de concert avec lui. « Je n'ai point de fils, lui disait-il, restez avec moi; vous me succéderez au trône de Samos, et vous pourrez un jour, avec nos forces réunies, rendre la liberté à votre patrie, et vous trouver par ce moyen maître d'un vaste et puissant empire. »

C'est ainsi que Polycrate, par ses paroles flatteuses, tâchait de séduire Protidas. Mais celui-ci, en feignant de l'écouter, se défiait toujours de ses caresses, et songeait aux promesses qu'il avait faites à tout un peuple, et aux glorieuses destinées que les dieux lui réservaient.

[1] Voyez la note VII.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

NOTES DU LIVRE QUATRIÈME.

NOTE Ire, PAGE 70.

Samos... Toute l'île de Samos est occupée par une montagne que ses habitans appellent *Ampelos* (Ἄμπελος), vigne. On ne sait trop pourquoi ce nom lui a été donné, car cette île n'est pas renommée pour la bonté de son vin. Cependant, dit Strabon, si elle n'est pas fertile sous ce rapport, elle l'est sous beaucoup d'autres. (Strabon, l. XIV, p. 438.)

NOTE II, PAGE 78.

Et de vos amis... C'était un souhait à faire à Polycrate, car il périt bien misérablement, comme nous le verrons plus loin.

NOTE III, PAGE 79.

Sur les mêmes autels... C'était au Panionion que se tenaient les assemblées de toutes les villes qui composaient la ligue ionienne.

NOTE IV, PAGE 83.

Devoirs de l'hospitalité... Ces premiers devoirs consistaient, dans cette circonstance, à s'avancer vers l'étranger, à lui prendre la main, à lui faire les offres de l'hospitalité, sans lui demander son nom, à le conduire au bain. Dans des temps plus reculés, c'était l'hôte lui-même qui lui lavait les pieds. Cette coutume orientale se rencontre souvent dans l'Écriture.

NOTE V, PAGE 83.

Sont destinés... Dans les palais des rois et dans les maisons des hommes riches se trouvait la salle et les appartemens des étrangers, qui n'étaient jamais habités que par eux. Ce lieu était regardé comme sacré.

NOTE VI, PAGE 84.

De la ligue ionienne... Polycrate était un roi-modèle pour la perfidie et la cruauté. Lors du siége de Milet par son armée navale, les

Lesbiens, avec une flotte considérable, allèrent au secours des assiégés. Polycrate, ayant pris toute la flotte, condamna tous les prisonniers à creuser un large fossé autour de Samos. (Hérodote, l. III.)

NOTE VII, PAGE 92.

La main qui le caresse... « Aucun roi, dit Barthélemy, ne sut mieux que Polycrate employer tous les moyens imaginables pour opprimer les hommes. On pourrait intituler l'histoire de son règne : *l'Art de gouverner à l'usage des tyrans.* »

LIVRE CINQUIÈME.

Cependant l'Aurore sortait pour la troisième fois du sein de l'Océan, depuis que les vaisseaux phocéens avaient abordé à Samos. Déjà l'orient s'était coloré des feux du dieu du jour, déjà ses rayons avaient éclairé les sommets verdoyans des montagnes. Tous les habitans de Samos avaient déjà prévenu le lever du soleil pour faire les apprêts du grand jour où deux peuples devaient se réunir et se confondre dans la joie et les plaisirs.

Les Samiens et les Phocéens, rassemblés sur le rivage de la mer retentissante, et tournés vers le dieu de la lumière, qui s'avançait majestueusement dans sa vaste carrière, lui offraient un pompeux sacrifice, et le saluaient la coupe en main par des hymnes et des libations.

Après avoir offert au roi de l'Olympe les prémices de l'encens le plus pur, chaque peuple immole au dieu des mers cinquante taureaux aux cornes dorées et entrelacées de fleurs, et autant de génisses qui n'ont point encore porté le joug. Le fiel amer des victimes et leurs entrailles fumantes sont jetés au milieu des flots, qui les dévorent à l'instant[1].

Quand le sacrifice fut achevé, les habitans de Samos disposent des tables sur les places publiques, dans les rues, sur le rivage; on y sert les chairs des victimes qu'on vient

[1] Homère, Iliade, passim. Voyez la note 1re.

d'immoler. Chaque Samien apporte lui-même les mets qu'il a préparés la veille[1], et qu'il veut offrir à ses hôtes. Le roi, accompagné de Protidas et suivi de sa cour, vient visiter le repas; il fait distribuer le vin dans de vastes urnes; et le peuple, oubliant un instant ses misères, ne voyait plus en lui le tyran, mais il l'élevait jusqu'aux nues par ses acclamations et ses joyeuses chansons.

Après le repas, Polycrate invita aux jeux de la course, du disque et du pugilat, tous ceux des deux nations qui aimaient ces exercices; il distribua des prix magnifiques aux vainqueurs, des casques où brillaient l'or et l'airain, des cuirasses et des épées, ouvrage des plus fameux ouvriers de Samos. Pour consoler les vaincus, et afin que chacun se retire content, il leur donne de sa main des présens qu'ils devaient garder comme un gage de sa généreuse munificence.

Quand tous les jeux furent terminés, le soleil, parvenu au bout de sa carrière, allait se plonger dans le sein de l'Océan; alors les Samiens veulent prolonger les plaisirs de ce grand jour. Pour dissiper les épaisses ténèbres de la nuit, ils allument des feux nombreux sur tous les points de la ville, sur les montagnes, sur les temples des dieux, dans les rues, sur le rivage; on dirait qu'un incendie va dévorer Samos. La flamme se réfléchit au loin sur les flots, et la mer Égée paraît toute en feu.

Cependant un splendide banquet avait été préparé au palais de Polycrate. Une salle vaste et magnifique avait été décorée pour recevoir les chefs des deux nations; l'or et l'argent y brillaient de tous côtés, et l'éclat des lumières sans nombre, dissipant les ténèbres de la nuit, l'aurait disputé au jour le plus pur. Là, les arts avaient déployé

[1] Voyez la note 11.

leurs richesses et leurs prestiges. Sur le plafond de la salle, la peinture avait représenté le banquet des dieux, lorsque le roi de l'Olympe réunit dans un festin tous les habitans du divin séjour; on les voyait se nourrir avec joie de l'immortelle ambroisie. Là le beau Ganymède, que Jupiter avait enlevé au ciel, versait le doux nectar dans une coupe d'or et de diamant, et la présentait au maître du tonnerre; ici Vulcain s'agite en boitant, et court de tous côtés dans le palais pour servir les autres divinités, qui rient de son empressement. Plus loin, Apollon, tenant en main sa lyre sonore, faisait retentir les voûtes sacrées, en préludant à ses divins accords, et tous les dieux se disposaient à l'écouter [1].

Tout autour de la salle [2] on avait dressé une table de cèdre odoriférant, dont les pieds d'ivoire [3], artistement sculptés, représentaient différens animaux. Vis-à-vis de la table étaient disposés des lits [4] superbes, couverts de riches tapis de pourpre, où les enfans chéris de Minerve avaient déployé toutes les merveilles de leur art. Au milieu un lit plus élevé [5] et décoré de tout le luxe asiatique était destiné à recevoir le roi et le chef des Phocéens. Au fond de la salle on voyait un buffet [6] magnifique chargé de vases précieux qui devaient servir dans le festin. Cent esclaves préparaient les mets [7]; cent autres plus jeunes et couronnés de fleurs devaient servir les convives; d'autres faisaient brûler l'encens et les parfums sur les autels domestiques en l'honneur de Vesta et des dieux pénates [8].

Quand tout fut préparé, le roi, accompagné de Protidas

[1] Ce tableau est tiré d'Homère. — [2] Voyez la note III. — [3] Antiquités grecques, t. II, p. 316. — [4] Athæn., l. II, ch. 9. — [5] Eusthat. in Iliad., ζ', v. 498. — [6] Antiquités grecques, t. II, p. 328. — [7] Virgile, Énéide, l. Ier. — [8] Virgile, ibid.

et suivi d'un cortége nombreux de seigneurs samiens et phocéens, entre et fait placer à sa droite le jeune héros.

Le roi s'assied sur son lit; tous les convives en font autant. Alors de jeunes garçons, portant les uns des bassins, les autres des aiguières d'argent, versent l'eau pure sur les mains [1]; d'autres présentent le tissu du lin le plus fin pour les essuyer [2].

Avant de commencer le repas, Polycrate prend en main une large coupe toute pesante d'or et de pierreries; on y voyait gravée toute la suite de ses aïeux. Il la fait remplir de vin de Chio jusqu'aux bords, il l'élève et invoque à haute voix Jupiter, qui préside à l'hospitalité [3]; ensuite il répand quelques gouttes sur la table, puis, après avoir effleuré légèrement de ses lèvres la liqueur sacrée, il la présente à Protidas [4]. Mais, au moment où le héros phocéen allait la saisir, la coupe chancelle dans ses mains, et une partie du vin s'épanche sur la table. A cette vue Protidas pâlit; il pense à son père; il craint que cet accident ne soit un funeste présage. Le roi, qui s'en est aperçu, ordonne de jeter de nouveau de l'encens sur les autels, de faire de nouvelles libations, en priant les dieux de rendre ce présage favorable. Cependant la coupe a fait le tour, et chaque convive a goûté à la liqueur de l'hospitalité [5].

Après cette cérémonie, que l'usage a ordonnée pour marquer l'union qui doit régner entre tous les convives, on apporte dans un vaste bassin d'argent les viandes consacrées; c'était le dos et la cuisse d'un jeune taureau qu'on venait d'immoler à Jupiter. Polycrate, après en avoir offert les prémices aux dieux, présente à son hôte le mor-

[1] Virgile, Énéide, l. Ier, v. 705. — [2] Virgile, Énéide, l. Ier, v. 706. — [3] Virgile, Énéide, ibid. — [4] Virgile, Énéide, ibid. — [5] Anacharsis, t. II, ch. 5.

ceau le plus exquis[1]. Alors les mets se succèdent sans interruption, et chacun a pu se rassasier d'une nourriture abondante et délicieuse.

Quand la faim fut apaisée, Orsiloque, le premier ministre de Polycrate, que le sort avait désigné roi du festin[2], ordonne qu'on enlève tous les plats. A peine il a parlé que ses ordres sont exécutés. L'éponge moelleuse a passé sur les tables[3], et les a rendues aussi luisantes que le miroir des eaux, lorsque le plus léger zéphyre n'en ride pas la surface. Alors cinquante esclaves placent devant chaque convive une coupe d'or ciselé[4]; douze jeunes filles couronnées de fleurs, aussi belles que la jeune Hébé, et douze jeunes garçons[5], dignes chacun de servir à la table des dieux[6], prennent les urnes, et versent dans les coupes un vin plus doux que le miel. La joie circule avec la liqueur pétillante, et les voix confuses des convives retentissent dans les vastes appartemens. Polycrate paraissait au comble de la joie, et tous ceux qui l'entouraient semblaient partager son bonheur. « Voyez, disait-il à Protidas, comme tous mes sujets sont heureux! rien ne manque à ma félicité. »

Pendant qu'il vantait ainsi son bonheur à son hôte, et, qu'il cherchait à le distraire de la profonde mélancolie dans laquelle il était plongé, Simos, qui avait été placé à l'écart, auprès d'Iphicrate, dit au prudent vieillard :

« Sage Iphicrate, vous qui avez vécu long-temps à cette cour, faites-moi connaître quelques-uns des personnages qui composent cette brillante réunion. Apprenez-moi d'abord, je vous prie, quel est cet aimable vieil-

[1] Voyez la note IV. — [2] Horace, l. II, ode 7me. — [3] Homère, Odyssée, l. Ier, v. 112. — [4] Homère, Odyssée, l. Ier, v. 149. — [5] Homère, Odyssée, ibid. — [6] Voyez la note V.

lard qui est placé au bout de la table, au milieu de ces jeunes seigneurs qui semblent l'écouter attentivement. Chacune de ses paroles excite leur gaîté. Son front est calme, son visage est riant; et, quoique la vieillesse ait blanchi ses cheveux, on voit briller dans ses yeux tout le feu du jeune âge. Au commencement du repas, une douce mélancolie était répandue sur ses traits; il paraissait même un peu rêveur; mais depuis il s'est animé, et maintenant, sa gaîté s'est communiquée à tout ce qui l'entoure. — Comment! dit Iphicrate, vous n'avez pas reconnu le poète si vanté de l'Ionie? Il est vrai qu'il a quitté bien jeune sa patrie, et qu'il n'y est pas retourné depuis. Mais cette parure négligée avec art, ces cheveux parfumés, ce gracieux enjouement, ce désir de plaire à la jeunesse, tout aurait dû vous annoncer le poète du plaisir et de la volupté. — Oui, je le reconnais maintenant, dit Simos, c'est Anacréon, le vieillard de Téos, ce chantre aimable de l'amour et du vin. — Beaucoup trop aimable, répondit Iphicrate; sa morale facile et relâchée, ornée de tous les charmes de la poésie et autorisée par l'exemple d'un vieillard à cheveux blancs, a porté la corruption dans nos mœurs. C'est un doux poison dans une coupe d'or. Anacréon, quoique dans un âge très-avancé, est dans toute la force de son talent. Depuis qu'il habite la cour de Polycrate, le roi, pour le retenir, le comble tous les jours de nouvelles faveurs [1]. Le poète favori ne le quitte presque jamais [2]; il l'égaie par ses saillies, le flatte dans ses vers [3], et charme par là les ennuis inséparables du trône. Lui seul a le droit de tout dire au tyran; et tous deux ils vivent dans la plus grande intimité [4]. Vous entendrez sans doute Anacréon vers la fin du

[1] Hérodote, l. III, ch. 121. — [2] Voyez la note VI. — [3] Voyez la note VII. — [4] Hérodote, l. III, ch. 121.

repas; vous serez étonné de la pureté et de la facilité de sa poésie, il improvise ordinairement ce qu'il chante. Bacchus est son Apollon, et les Grâces sont les seules divinités auxquelles il sacrifie. Ces aimables filles de Vénus et du dieu de la joie semblent s'être fixées pour toujours auprès de lui: Anacréon s'accompagne avec la lyre, et sa voix conserve encore toute sa souplesse et sa fraîcheur. »

« Maintenant, dit Simos, tournez les yeux à gauche, de ce côté-ci. Dites-moi, je vous prie, quel est ce seigneur dont la magnificence éclipse tous les autres courtisans. L'or et la pourpre brillent sur ses vêtemens. Il est placé à la droite du roi, il n'en est séparé que par Protidas. Voyez comme il s'agite sur son siége; tous ses traits se composent sur ceux de son maître; il épie ses moindres gestes, il applaudit à toutes ses paroles, il va au-devant de tous ses désirs. Mais ce qui m'a étonné le plus en lui, c'est qu'il se penche tellement sur les mets qu'on lui a servis qu'on dirait qu'il mange avec les yeux; il a sans doute la vue faible... — Parlez plus bas, dit Iphicrate, craignez qu'on ne vous entende! Celui dont vous parlez est un des flatteurs les plus adroits du tyran, et c'est assez dire un des plus vils. Ne vous y trompez pas, il a de très-bons yeux; mais Polycrate en a de mauvais, et ses courtisans se donnent bien garde de voir clair à tout ce qu'ils font. Aussi voyez-les commettre à chaque instant des distractions, ne pouvoir distinguer les mets qui sont devant eux, et, semblables à des aveugles, promener leurs mains sur la table pour les saisir. Simos, continua Iphicrate, je veux vous faire connaître une autre espèce de flatteurs qui, selon moi, n'est pas moins méprisable. Voyez, à l'extrémité opposée de la table, ce convive dont l'habit simple et sévère contraste, d'une manière frappante, avec la liberté

de ses gestes et de ses propos : il se nomme Néoclide ; vous seriez bien étonné si je vous disais que c'est un disciple de Pythagore. — S'il en est ainsi, répliqua Simos, le disciple m'a paru bien indigne d'un si grand maître. Celui-ci défend l'usage des viandes, parce que, selon lui, elles peuvent contenir les âmes de nos parens ou de nos amis ; et je puis vous assurer que ce Néoclide a mangé plus d'une âme à son repas. Il serait capable, je crois, de manger à lui seul les âmes de son père, de sa mère, et celles de tous ses aïeux. Je l'ai vu toucher à tous les plats qui passaient devant lui, et engloutir, avec une voracité étonnante, toutes les viandes qu'il s'était servies ; il semblait éprouver une certaine jouissance à violer la loi du maître. — N'en soyez point étonné, la morale de Pythagore est ici fort relâchée ; on en conserve l'extérieur, et l'on méprise le précepte. Aussi ce grand philosophe, voyant sa patrie opprimée, et le désordre introduit dans les mœurs, a quitté Samos depuis plusieurs années. Il habite maintenant la ville de Crotone en Italie, où il a trouvé des disciples plus dociles et plus fidèles à sa loi ; puissent-ils être aussi plus reconnaissans [1] !...

« Je ne finirais pas si je voulais passer en revue tous les personnages qui composent cette réunion. Je vous ferais voir les génies les plus distingués de la Grèce. Polycrate a attiré à sa cour un grand nombre d'hommes qui jouissent d'une haute réputation ; il sait les récompenser d'une manière vraiment royale ; ils obtiennent tout de lui, mais à une condition, c'est qu'ils le flatteront, chacun par son talent. Ainsi l'un le chante dans ses vers ; l'autre, par sa philosophie complaisante, calme ses scrupules et ses remords ; celui-ci..... »

[1] Voyez la note VIII.

Iphicrate allait continuer, lorsque le chef du festin ordonne qu'on fasse silence, et annonce qu'on va chanter. Alors chacun prend en main une branche de laurier consacré à Apollon [1]. Trois jeunes Lydiennes, couronnées de fleurs, représentant les trois Grâces, filles de Vénus, s'approchent d'Anacréon ; l'une pose sur sa tête une couronne où le lierre de Bacchus se mêle au myrte et à la rose des amours ; l'autre lui présente une lyre dont le sommet est entouré d'une légère guirlande de fleurs. Le favori des Muses la prend dans ses mains, il la pose sur ses genoux ; puis il prélude à ses chants par des accords mélodieux. Tous les cœurs ont tressailli de joie ; la gaîté brille sur tous les visages. Bientôt le poète, inspiré par deux divinités puissantes, ne peut plus contenir son enthousiasme ; alors, dans son ravissement, il fait entendre ces chants :

Amis, partagez mon délire,
Couronnez vos têtes de fleurs ;
C'est Bacchus, Bacchus qui m'inspire ;
A la gaîté livrez vos cœurs.

Jeunes garçons, versez encore,
Versez toujours ce jus divin ;
Je veux que la brillante aurore
Nous trouve ici la coupe en main.

Fuyez, mortels dont la sagesse
Ici-bas n'aima jamais rien.
Pour moi, c'est dans la douce ivresse
Que j'ai mis le souverain bien.

Quand je bois, la cruelle envie
Ne vient point tourmenter mon cœur ;
Et des rois jamais je n'envie
Ni les trésors ni la grandeur.

[1] Schol. Aristoph. in nub., v. 1367.

Quand je bois, je crois de la terre
M'élever au plus haut des cieux;
Je suis le maître du tonnerre,
Et je fais trembler tous les dieux.

Quand je bois, je dis à Bellone :
Immole tes nombreux guerriers;
Moi, je préfère pour couronne
Le lierre à tes sanglans lauriers.

Quand je bois, je dis : Que m'importe
La vaine frayeur du trépas ?
En buvant bien, au moins j'emporte
Quelque peu des biens d'ici-bas.

Buvons, amis, chantons la gloire
De l'heureux vainqueur de l'Indus.
Celui qui sait chanter et boire
Est le digne enfant de Bacchus [1].

Ces derniers chants sont répétés en chœur et accompagnés de vifs applaudissemens. Tous les convives, échauffés et exaltés par la musique et le vin, se livraient à tous les transports de la joie, quand tout-à-coup, au désordre, au bruit confus des voix, succède un silence profond. Tout le monde se regarde. « Que signifie cela ? dit Simos à Iphicrate. — Regardez la figure du roi, et vous le saurez. » En effet, elle était sombre. Le roi s'était peut-être offensé de la liberté des convives, ou bien, au milieu de la joie générale, quelque pensée sinistre sera venue tout-à-coup l'assaillir; car les tyrans ont beau vanter leur bonheur, ils ont beau s'étourdir, les cruels soucis les atteignent jusque sur le trône; ils les poursuivent au milieu des fêtes et des festins. Orsiloque, pour distraire le roi et cacher son émotion, saisit le moment favorable, et annonce qu'aux chants et à la musi-

[1] Voyez la note IX.

que vont succéder les jeux de la danse [1]. Le chef du festin fait retirer les tables, et, à son signal, comme à celui de la magicienne Circé, le fond de la salle s'entr'ouvre, et présente aux yeux un spectacle enchanteur. Sur un vaste théâtre on voit des jeunes garçons et des jeunes filles, couronnés de roses, s'avancer comme une armée rangée en bataille. Les uns portent dans leurs mains des corbeilles de fleurs; d'autres des lyres pour accompagner les danses; celles-ci sont armées du thyrse des Bacchantes; celles-là tiennent des guirlandes dont elles vont bientôt s'enlacer. Plus loin sont les musiciens avec les flûtes lydiennes [2], les sistres égyptiens [3] et le bruyant tympanum [4]. Au premier son des instrumens tout se met en mouvement. D'abord on représente la mort d'Eurydice. On voyait cette jeune nymphe, suivie des Naïades, ses compagnes, parcourir en dansant les prairies émaillées de fleurs. Tantôt, imitant les courses vagabondes des Bacchantes, elles se poursuivaient dans les champs, dans les bois et sur les montagnes; tantôt, réunissant leur troupe dispersée, elles formaient des chœurs et s'entrelaçaient de leurs guirlandes. Mais tout-à-coup, au milieu de leurs jeux innocens, on voyait Aristée, le rival d'Orphée, s'élancer vers la nymphe, s'attacher à ses pas, et la poursuivre à travers les campagnes. Celle-ci, plus légère que la biche timide, plus légère que le zéphyre, lui échappe. Mais hélas! tandis qu'elle fuyait encore épouvantée, elle n'aperçoit pas sous l'herbe fleurie un énorme serpent, qui, foulé par son pied, lui fait au talon une blessure mortelle. Elle tombe évanouie entre les bras de ses jeunes compagnes; la pâle mort couvre son front. A cette vue,

[1] Pour la danse voyez Lucian., de saltatione, t. Ier, p. 290; Anacharsis, t. VIII, p. 210; et Callimaque, in Delum, v. 303. — [2] Voyez la note x. — [3] Voyez la note xi. — [4] Voyez la note xii.

les Naïades sont saisies d'effroi ; les unes sont muettes, immobiles de frayeur ; les autres prennent la fuite, et remplissent les lieux d'alentour de leurs cris douloureux [1].

Après la mort d'Eurydice, on représente Thésée délivrant les Athéniens du honteux tribut qu'ils payaient tous les ans au Minautore. On voyait le fils d'Égée guidé dans les sombres et tortueuses sinuosités du labyrinthe par le fil précieux qu'Ariane avait confié à ses mains [2]. La victoire du jeune héros, les charmes de sa figure ont séduit la fille de Minos. Elle lui donne son cœur, et fuit avec lui loin d'un père éploré ; ensuite on voyait l'infortunée Ariane, pour prix de tant de dévouement et d'amour, abandonnée par l'ingrat sur les rochers solitaires de Naxos [3].

Pour terminer tous ces jeux, on représente Bacchus allant à la conquête des Indes. Le fils de Jupiter et de Sémélée était monté sur un char traîné par des tigres indomptés. Autour de son char, les Satyres joyeux, les Ménades aux cheveux épars, les Bacchantes armées de thyrses et de flambeaux, dansaient en cercle au son des sistres, des cymbales et des clairons. A leur suite venait la Folie. Alors un grand nombre de convives, descendant de leurs lits, se couronnent de lierre et de pampre vert, se mêlent à la troupe joyeuse, et, par mille orgies, célèbrent la victoire de Bacchus.

Cependant la nuit avait parcouru plus de la moitié de sa carrière. Polycrate, qui ne veut point fatiguer son hôte, fait cesser les jeux. Chacun se retire et va goûter le repos. Déjà le peuple de Samos et les Phocéens avaient cessé leurs chants ; les feux étaient éteints, et déjà le sommeil répandait ses plus doux pavots sur les mortels fatigués ; c'était

[1] Virgile, Géorgiques, l. IV, et Ovide, Métamorphoses, l. X. — [2] Virgile, l. VI. — [3] Catulle, Noces de Thétis et de Pélée.

l'heure où tout sommeille dans la nature, où les songes viennent amuser ou effrayer nos esprits sous mille formes variées. Les uns, sortant des enfers par la porte d'ivoire, ne représentent aux hommes que des illusions agréables ou de vains mensonges; tandis que les autres, qui présagent la vérité et les malheurs, sont envoyés sur la terre par la porte de corne [1].

Protidas était plongé dans un profond sommeil, lorsqu'un songe, sorti par la porte de corne, vint se placer au-dessus de sa tête [2]. Son père lui apparaît, pâle et accablé de douleurs; des larmes abondantes coulent de ses yeux. « Mon fils, lui dit-il, eh quoi! tu m'abandonnes! tandis que je suis étendu sur un lit de douleur, tu te livres à la joie des festins! N'aurai-je donc ici personne pour recueillir mon dernier soupir et fermer ma paupière? »

A la vue de ce songe effrayant, à ces accens douloureux, Protidas sent une sueur froide couler de tous ses membres; ses cheveux se hérissent sur sa tête; il ne peut plus douter que ce ne soit un avertissement des dieux. De tristes pressentimens viennent tout-à-coup assaillir son esprit; la tristesse qui l'avait accablé pendant tout le repas, le vin répandu sur la table, et la douleur obstinée de son père. A ce souvenir il se précipite hors de sa couche, et se dirige vers le port. Là, il trouve Nicéphore entouré de ses vieux amis et de ses fidèles serviteurs, qui pleuraient autour de son lit. Protidas se jette dans ses bras. « Mon père, s'écrie-t-il en sanglotant, ah! c'est moi qui suis la cause de votre mort; c'est moi qui vous ai forcé de quitter votre patrie : vous n'avez pu supporter une si grande douleur. Ah! pourquoi me suis-je séparé de vous? Quand j'étais au sein de la joie et des plaisirs, vous étiez en proie à la

[1] Virgile, Énéide, l. VI. — [2] Homère, Iliade, l. II, v. 20.

douleur. Pourquoi m'avez-vous caché cette tristesse qui vous accablait ? je ne me serais pas éloigné un seul instant de vos côtés. Et vous, cruels amis, pourquoi ne m'avez-vous pas instruit de l'état de mon père ? »

Le vieux Nicéphore a reconnu la voix de son fils ; ses cris ont réveillé un instant ses forces prêtes à s'éteindre. « Mon fils, lui dit-il d'une voix défaillante, ne te livre pas ainsi à la douleur. Les dieux ne veulent pas sans doute que je te suive à travers tous les dangers qui t'attendent sur la terre et les mers ; je les remercie d'avoir marqué ici le terme de mes souffrances : j'aurais été pour toi un inutile fardeau, et chaque jour je t'aurais affligé de mes cruels ennuis. Depuis long-temps les infirmités de la vieillesse m'ont presque rendu la vie odieuse ; ce n'est que pour toi que je l'ai supportée jusqu'ici avec patience. Mais, je t'en conjure au nom des dieux, si tu m'aimes, ne t'abandonne pas ainsi au désespoir ; songe bien que les dieux t'ont confié les destinées d'un peuple tout entier. Tu dois tout sacrifier à son bonheur ; tu dois même lui immoler tes plus grandes douleurs. Sans doute la perte d'un père est un de ces maux que les dieux ne sauraient réparer, et il n'est pas de larmes qui puissent la pleurer dignement ; mais, pour celui qui conduit les hommes, la nécessité et surtout le devoir lui font une loi de surmonter les grandes infortunes qui trouvent inconsolable le reste des mortels. Ainsi ce n'est point par des regrets ni des pleurs que tu honoreras ma mémoire, mais par le courage et la vertu. Adieu, mon fils ; aime et respecte toujours les dieux, si tu veux qu'un jour nous nous retrouvions dans ces lieux fortunés habités par les justes. C'est là, je l'espère, que nous nous réunirons pour ne plus nous quitter ; c'est là que la mort ne cause plus aucun regret. En attendant cet heureux temps,

ne te laisse point abattre par le malheur. Je veilleral sur tes destinées. Pendant que mon âme jouira d'un bonheur éternel dans les Champs-Élysées, mon ombre sera sans cesse errante autour de toi; elle t'inspirera les bons conseils, elle t'avertira des dangers; et dans toutes tes actions n'oublie pas un seul instant que je suis près de toi, que je te vois, que je t'entends... Adieu, mon fils... adieu pour la dernière fois. Je sens la mort, elle vient, elle approche, et déjà sa main glacée..... Adieu... »

En disant ces mots, le vieillard laisse paisiblement tomber sa tête, un sombre nuage couvre ses yeux, et son dernier soupir s'exhale dans les airs. Son âme se détache de son corps, et descend dans ce séjour de bonheur que les dieux ont préparé à la vertu; et son esprit, reprenant son essence éthérée, s'élève vers les astres et va habiter les plus hautes régions des cieux, tandis que son ombre reste auprès du corps, et le suivra jusqu'au bûcher pour veiller ensuite sur ses restes précieux renfermés dans le tombeau[1].

A la vue de son père qui vient d'expirer, Protidas ne peut plus contenir son désespoir; il se jette sur son corps déjà glacé par la mort, et semble vouloir l'arracher au trépas. Bientôt, donnant un libre cours à sa douleur, il s'écrie : « O mon père, c'en est donc fait! je t'ai perdu pour toujours! Nicéphore, ô mon vertueux père, pourquoi m'abandonner ainsi? C'est lorsque vos conseils m'étaient le plus utiles que vous me quittez. Que vais-je devenir? Ah! pourquoi les dieux vous ont-ils ravi à mon amour? Que leur ai-je donc fait pour mériter de leur part un pareil châtiment? Dieux cruels, c'est vous qui avez fait mon malheur. C'est pour obéir à votre voix que j'ai quitté ma patrie; c'est pour vous obéir que j'ai en-

[1] Voyez la note XIII.

traîné mon père sur mes pas ; ah ! c'est vous qui m'avez rendu le meurtrier de mon père ! »

La douleur lui avait ôté la raison. On ne chercha pas à le calmer, c'eût été en vain ; on pleura avec lui, et le vaisseau retentit des cris de douleur et de désespoir. Chacun pleurait Nicéphore comme un père. Toute la flotte, en apprenant sa mort, fut dans la consternation et l'abattement.

Mais rien ne pouvait égaler la douleur de Protidas ; il couvre sa tête de cendres et se roule dans la poussière[1]. Simos, qui le voit s'abandonner sans réserve au désespoir, veut l'entraîner loin du corps inanimé de Nicéphore. « Non, dit celui-ci, rien ne pourra m'en arracher ; nul autre que moi ne lui rendra les derniers devoirs. Eh[2] ! que diraient les Phocéens s'ils apprenaient que je n'ai point lavé moi-même le corps de mon père, que je n'ai point versé sur ses membres les derniers parfums[3] ? Quelle serait ma honte ! Je ne pourrais plus paraître devant les vieillards ; ils diraient en me fuyant : « Celui-là n'a point honoré son père ; une main étrangère lui a rendu les derniers devoirs. Puissent un jour ses enfans lui faire éprouver le même traitement[4] ! »

Cette religieuse pensée a rappelé Protidas à la raison, et autant il était transporté de désespoir, autant il paraît calme et tranquille maintenant. Il approche religieusement de son père, lui ferme les yeux[5], et lui couvre le visage d'un voile blanc[6]. Après avoir rempli ce premier devoir, il reste auprès de lui, plongé dans une morne douleur, et refuse de prendre toute nourriture[7] jusqu'à ce qu'il ait

[1] Homère, Iliade, l. XVIII, v. 22. — [2] Euripide, Iphigénie en Tauride. — [3] Athénée, Δειπνόσοφ., l. XV. — [4] Voyez la note XIV. — [5] Homère, Iliade, l. XI, v. 453. — [6] Euripide, Hippol., v. 1458. — [7] Homère, Iliade.

déposé son père sur le bûcher et recueilli ses cendres sacrées.

Polycrate, aussitôt qu'il eut appris le malheur de son hôte, s'empresse de venir le consoler. Mais hélas! quelle consolation peut donner celui à qui la fortune n'a jamais fait répandre une seule larme?

Pendant deux jours Protidas ne quitte point le lit funèbre de son père, et la troisième aurore [1] le trouve encore à la même place, gémissant et versant des larmes. Cependant il sort de son abattement, et ordonne aux esclaves de tout préparer pour laver le cadavre de Nicéphore. Ceux-ci apportent un grand bassin rempli d'eau tiède [2] et parfumée. Protidas lave le corps, et verse ensuite sur tous les membres une huile onctueuse [3]. Avant de se séparer pour toujours de celui qui lui donna la vie, il coupe une partie de sa chevelure flottante, et la dépose dans la main de son père [4]. A cette vue, tous ses compagnons ne peuvent retenir leurs pleurs. « Nicéphore, dit Protidas, emporte avec toi ce dernier gage de mon amour; qu'au-delà même du tombeau il t'apprenne ma douleur, et qu'il réjouisse ta grande âme par le tendre souvenir d'un fils chéri. » Après qu'il a dit ces mots il l'enveloppe d'un linceul blanc [5], et le recouvre d'une riche draperie brodée en or [6]. Ensuite on le dépose sur un lit décoré avec magnificence, et quatre vieillards l'enlèvent de terre et le portent sur leurs épaules [7]. Tous les Phocéens les suivent en versant des larmes. Les uns jettent des fleurs sur Nicéphore, les autres, leurs cheveux qu'ils viennent de couper [8].

[1] Voyez la note xv. — [2] Homère, Odyssée, l. XXIV, v. 44. — [3] Homère, Iliade, l. XV, v. 350. — [4] Homère, Iliade, l. XXIII, v. 135. — [5] Homère, Iliade, l. XVIII, v. 352. — [6] Laert., Socrat. — [7] Euripide, Alceste. — [8] Homère, Iliade.

Cependant sur le rivage qui regarde de loin l'Ionie, on avait élevé un vaste bûcher : c'est là que le cortége funèbre s'arrête. Sur le sommet du bûcher on dépose le corps avec tous les ornemens dont il est paré ; on y place aussi les choses qu'il avait le plus aimées pendant sa vie. Plusieurs victimes qu'on vient d'immoler sont rangées tout autour[1] ; enfin Protidas verse à gauche et à droite du cadavre de l'huile et du miel. Ensuite prenant une torche enflammée, il l'approche du bûcher en détournant la tête[2]. La flamme, excitée par un vent favorable, le parcourt en un instant, et de noirs tourbillons de fumée s'élèvent jusqu'aux nues. A cette vue, tous les Phocéens redoublent leurs gémissemens. « Adieu, mon père ! » s'écrie Protidas ; et quatre fois il répète : « Adieu, mon père ! [3] » En disant ces paroles il répand des flots d'huile et de vin dans les flammes dévorantes.

Quand tout fut consumé, Protidas, après avoir versé le vin consacré sur les cendres ardentes[4], recueille avec soin les os blanchis par le feu, les arrose deux fois d'huile et de parfums[5], et les renferme dans une urne d'or[6], qui est ensuite recouverte d'un voile blanc.

Après que la triste cérémonie est terminée : « Amis, dit Protidas à ses compagnons, sur cette place même où vous avez élevé le bûcher, élevez maintenant à Nicéphore un magnifique monument ; qu'il soit placé en face de l'Ionie, afin que son ombre vienne avec plaisir errer autour de sa dernière demeure, et que les flots, après avoir baigné le rivage de la patrie, effleurent doucement son tombeau ; son ombre en sera réjouie, elle sera consolée de n'avoir pu

[1] Homère, Odyssée, l. XXIV, v. 67. — [2] Virgile, l. VI. — [3] Homère, Iliade, l. XXIII, v. 220. — [4] Virgile, l. VI. — [5] Virgile, ibid. — [6] Virgile, ibid.

habiter avec celles de ses aïeux. Pour moi, j'emporterai ses restes précieux dans cette urne d'or, et quand nous serons arrivés aux lieux promis par les destins, je la renfermerai dans un superbe monument que je lui éleverai de mes mains. Ainsi, s'il n'a pu voir la nouvelle patrie où nous devons trouver enfin le bonheur, au moins ses os y seront déposés, et, plus doucement qu'ici, ils reposeront dans la terre de la liberté. »

Ses compagnons obéissent à sa voix, et un vaste cénotaphe [1] est élevé en peu de jours sur le rivage qui regarde de loin l'Ionie.

Cependant le séjour de Samos devenait odieux à Protidas; Polycrate et sa cour ne pouvaient lui rappeler que de tristes souvenirs : à l'instant même il décide de quitter cette terre de malheur. Les ordres sont donnés; Iphicrate et Simos sont chargés d'aller remercier Polycrate de l'hospitalité qu'il leur a donnée.

A cette nouvelle, le roi, consterné et montrant le plus vif regret d'un départ aussi précipité, s'empresse d'aller trouver le héros phocéen. Il veut le retenir encore quelque temps, il le prie, il le supplie; il emploie auprès de lui et de ses compagnons tous les artifices de la flatterie, il leur fait les promesses et les propositions les plus brillantes pour les fixer dans son royaume. Ce fut en vain : rien ne put retenir le fils de Nicéphore. Tout se disposait déjà pour le départ, et le lendemain, au lever de l'aurore, la flotte avait quitté les rivages de Samos.

[1] Un tombeau vide.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE CINQUIÈME.

NOTE Ire, PAGE 95.

Qui les dévorent à l'instant... Les entrailles et le fiel de la victime étaient la partie réservée à Neptune.

NOTE II, PAGE 96.

Qu'il a préparés la veille... Les repas publics étaient recommandés par Solon, comme contribuant à maintenir l'union entre les citoyens. Ils furent long-temps en honneur chez les Grecs, et notre première révolution, qui n'a fait que singer ce qu'il y avait de grand chez les anciens, eut aussi ses repas publics.

NOTE III, PAGE 97.

Autour de la salle... La table était ordinairement placée au milieu de la salle; mais dans les grandes solennités, et pour la commodité du service, elle avait la forme de fer à cheval. Cela se fait encore de nos jours.

NOTE IV, PAGE 99.

Le plus exquis... La partie de la victime que l'on offrait aux dieux était la cuisse entourée de graisse, et présentée ainsi à l'action du feu. Le morceau que l'on offrait de préférence à l'étranger était le dos de l'animal ou les entrailles. Voyez Homère, Iliade et Odyssée, passim.

NOTE V, PAGE 99.

A la table des dieux... La beauté était le plus grand titre pour être admis à la fonction d'échanson. Voyez Anacréon vantant les grâces et la jeunesse de ses jeunes garçons. Voyez Homère, Iliade, l. IV, v. 2, et Iliade, l. XIX, v. 232.

NOTE VI, PAGE 100.

Presque jamais... Hérodote nous fournit un exemple de la familiarité qui existait entre Polycrate et Anacréon. Orétès, un des satrapes de Cyrus, ayant envoyé un héraut vers Polycrate, le député fut introduit dans la chambre du tyran, qu'il trouva couché, et ayant auprès de lui Anacréon de Téos : καὶ τὸν Πολυκράτεα τυχεῖν κα-

ταχυμένον ἐν ἀνδρεῶνι· παρεῖναι δὲ οἱ καὶ Ανακρέοντα τὸν Τήϊον. Polycratem autem tunc forte in conclavi cubantem fuisse, assistente ei Anacreonte Teio..., l. III, p. 237, édition 1592.

NOTE VII, PAGE 100.

Dans ses vers... On voit avec peine un poète aimable, comme Anacréon, se mettre aux gages d'un tyran. On aura beau dire qu'il calmait ses passions; sa morale ne les autorisait-elle pas? et peut-on l'excuser d'avoir chanté sur sa lyre les vertus d'un despote, non moins raffiné dans tous les plaisirs de la débauche et de la volupté que dans l'art d'opprimer les peuples?... Mais les présens du maître, ses courtisanes et son bon vin de Chio, plaidaient puissamment en sa faveur auprès du poète complaisant.

NOTE VIII, PAGE 102.

Reconnaissans... Il est des auteurs anciens qui disent que parmi ceux qui persécutèrent Pythagore et qui causèrent sa mort, se trouvaient de ses propres disciples. Il ne faut pas s'en étonner. Cependant, comme on n'en a pas de preuves certaines, il vaut mieux rester dans le doute... Plus loin on verra dans une note quelques détails sur la mort de ce philosophe.

NOTE IX, PAGE 104.

De Baechus... Une grande partie des pensées de cette chanson est tirée des odes charmantes d'Anacréon, surtout de celle si connue et qui commence ainsi: ὅτε πίνω τὸν οἶνον, etc.

NOTE X, PAGE 105.

Flûtes lydiennes... Cette flûte, d'une forme simple, se tenait verticalement. Ses sons étaient doux, et son chant était sur le mode lydien. Elle était employée dans les danses molles et efféminées. Quelquefois à cette flûte on en joignait une autre qui prenait le nom de flûte gauche, et qui se jouait avec la main gauche. Ces deux flûtes n'avaient le plus souvent qu'une même embouchure.

NOTE XI, PAGE 105.

Sistre... Instrument qui consistait en un petit cerceau de métal, traversé par des verges de fer. Il servait dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la mesure de la danse et du chant. (Dictionn. d'antiquit.)

NOTE XII, PAGE 105.

Tympanum... Le tympanum était une espèce d'instrument qui res-

semblait à notre tambour de basque ; il était, comme celui-ci, garni de morceaux de cuivre ou de fer.

NOTE XIII, PAGE 109.

Dans le tombeau... Telle était la croyance la plus généralement reçue. Les philosophes enseignaient que la partie ignée, la partie éthérée, ou l'esprit, s'élevait au ciel et allait se réunir à l'auteur de la nature, à l'âme de l'univers. Une autre partie, à laquelle on donnait différens noms, descendait dans le Tartare ou les Champs-Élysées. En effet, nous voyons Thésée puni dans les enfers pour ses crimes, et récompensé dans le ciel pour ses vertus. Cette partie de l'homme conservait la forme humaine; mais ce n'était qu'une ombre, un fantôme, qui prenait le nom général d'*âmes* ou de *mânes*. Voyez Virgile, Énéide, l. VI. Quant à la troisième partie, les uns l'appelaient, *ombre* les autres *génie*; car on sait que les Grecs croyaient, comme presque tous les peuples, que chaque homme avait son génie tutélaire, son ange gardien (δαίμων). Voyez Dacier. Vers dorés de Pythagore. C'était cette ombre, ce génie qui, après la mort de l'homme, veillait à la garde du tombeau.

NOTE XIV, PAGE 110.

Traitement... Les plus proches parens étaient obligés par la loi et par devoir de rendre les derniers honneurs aux morts. Ils lavaient eux-mêmes le corps, le parfumaient, etc.

NOTE XV, PAGE 111.

La troisième aurore... On voit dans Homère les funérailles commencer plus tard encore. Dix-sept jours et dix-sept nuits étaient souvent l'espace qu'on laissait entre la mort du défunt et les cérémonies. Dans ce cas le corps était parfumé et embaumé. Cependant trois jours étaient le terme le plus ordinaire.

(APOLL. RHOD., Argon., l. II.)

LIVRE SIXIÈME.

Cependant les compagnons de Protidas, encore éblouis par les flatteries et les largesses de Polycrate, quittaient à regret le séjour de Samos. Le souvenir des plaisirs qu'ils y avaient goûtés venait se représenter à leur esprit, et ils voyaient avec peine s'éloigner d'eux le rivage.

Pour le fils de Nicéphore, renfermé dans le lieu le plus retiré de son vaisseau, il s'était dérobé à tous les regards, et se livrait à la douleur d'avoir perdu le meilleur des pères; l'urne qui contenait ses restes précieux était auprès de lui. Il n'avait pu s'en séparer. Tantôt il la prenait dans ses mains et la pressait contre son cœur, comme s'il eût eu le pouvoir de rendre la vie à ces cendres glacées; tantôt, succombant à sa douleur, et plongé dans un morne silence, il les arrosait de ses pieuses larmes. Tel on voit un génie funèbre pleurer incliné sur l'urne froide des tombeaux.

La flotte était arrivée en face de l'île d'Icare. Alors Protidas, se voyant déjà éloigné de Samos, rompit tout-à-coup le silence avec une joie mêlée de douleur : « Ah! je respire enfin, dit-il à Iphicrate; combien je craignais pour moi et mes compagnons le séjour de cette île! qu'il me tardait de n'avoir plus sous les yeux le spectacle de cette cour corrompue! que la vue de ce tyran m'était odieuse! combien j'étais révolté des flatteries de ses lâches courti-

sans ! Et quand lui-même il m'accablait de caresses et me faisait les plus tendres protestations d'amitié, mon cœur le repoussait ; il me semblait lire dans le sien le mensonge et la perfidie. Non, malgré toute la reconnaissance que je lui dois, puisqu'il nous a donné l'hospitalité, je ne puis me défendre d'un sentiment d'aversion pour un tel homme. Celui qui opprime ses semblables est digne à mes yeux de la haine des hommes et de toute la colère des dieux ; et ce que je ne puis concevoir, ce qui confond en moi toute idée de justice et de vertu, c'est que les dieux semblent prendre plaisir à combler de faveurs quelques mortels privilégiés, à les élever au faîte du bonheur, tandis que la vertu languit humiliée, sans récompense, et même persécutée sur la terre. Souvent, dans la lutte qu'elle est obligée de soutenir contre ses nombreux ennemis, elle succombe et devient un objet de dérision et de mépris ; et pourtant le crime triomphe et reçoit les hommages et les adorations des hommes ! Est-ce donc ainsi que les dieux récompensent ceux qui les aiment et les honorent ? »

« Les dieux, mon cher Protidas, dit Iphicrate, envoient bien souvent les prospérités aux hommes afin de les éprouver. Ceux-ci, éblouis par des succès qu'ils ne manquent jamais d'attribuer à leur mérite et à leurs vertus, veulent encore s'élever plus haut. Tout réussit à leurs désirs ; la fortune semble obéir à leur voix, et dans l'ivresse de leur orgueil ils se croient des dieux eux-mêmes ; la bassesse et l'adulation leur érigent des autels, la crainte leur offre des hommages et de l'encens. Ah ! c'est alors que les vrais dieux manifestent quelquefois leur justice d'une manière éclatante. Renversant d'un seul coup l'édifice sur lequel ces fausses divinités s'étaient appuyées, ils instruisent le monde par leur chute soudaine et épouvantable. Un jour

viendra peut-être où celui que vous avez vu élevé si haut tombera dans la dernière infortune [1].

« Oui, mon jeune ami, les dieux punissent toujours l'ambition et l'orgueil qui veulent trop s'élever; ce n'est pas sur les rois seulement qu'ils font tomber leur juste et terrible vengeance; de simples mortels ont aussi été punis par eux d'une manière qui ne doit pas moins exciter notre terreur que notre pitié. A l'instant même où je vous parle nous sommes arrivés sur des lieux témoins d'un malheur qui sera chez tous les peuples une salutaire leçon et un éternel sujet de larmes.

« Icare, vous le savez, était parvenu à s'échapper avec Dédale des prisons de Minos, à l'aide des ailes que cet artiste ingénieux avait fabriquées; déjà il avait laissé derrière lui les îles de Délos, de Naxos et de Calydon, lorsque, se laissant emporter par son vol audacieux, le jeune téméraire oublie les sages conseils d'un père, abandonne son guide, et, dans son désir insensé de s'élever jusqu'aux cieux, s'élance dans les plus hautes régions de l'empyrée. Mais, en approchant de trop près du soleil, ses ailes, retenues par la cire, se détachent, et l'infortuné, privé de son seul appui, tombe ici même dans cette mer à laquelle il a donné son nom [2]. Voyez-vous sur le rivage de cette île un amas de pierres que les flots semblent baigner en gémissant [3] ? C'est le tombeau que Dédale érigea de ses mains à son malheureux fils; c'est là qu'il déposa son corps en maudissant l'art funeste qui avait causé sa mort. Depuis ce temps, la terre qui reçut ses restes précieux fut nommée Icaros [4], et ce nom rappellera toujours la folle ambition d'un fils, et l'inconsolable douleur d'un père. Ah! si les

[1] Voyez la note 1re. — [2] Ovide, Métamorphoses. — [3] Ovide, ibid. — [4] Icarus Icareas nomine fecit aquas. (Ovide.)

dieux punissent ainsi l'erreur d'un jeune téméraire, de quels châtimens n'accableront-ils pas ces hommes orgueilleux et superbes qui se sont élevés par le crime et l'injustice, et qui ont sur la terre tout le pouvoir des dieux pour faire le mal, sans posséder leur bonté qui conserve, et leur clémence qui pardonne? Croyez-moi, mon cher Protidas, de tels rois peuvent échapper à la vengeance des hommes, ils peuvent jouir en apparence d'un bonheur constant et inaltérable; mais descendez dans leur cœur, c'est là que les dieux ont repris tous leurs droits; ils font subir à leurs victimes un supplice affreux qui commence sur la terre pour durer éternellement dans ces lieux de ténèbres et d'horreur où leur vengeance les attend. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, la flotte approchait des Cyclades [1]. Ces îles sont réunies en cercle autour de Délos, terre consacrée à Apollon, et qui semble avoir été fixée au milieu d'elles comme un temple pour recevoir leurs adorations et leurs hommages.

Déjà s'élevait à la gauche des Phocéens l'île de Naxos, la plus grande et la plus fertile des Cyclades [2]; mais ses hautes montagnes dérobaient à leurs yeux les riches trésors qu'elle renferme dans son sein [3]. C'est là que Bacchus reçut le jour; c'est là qu'il fut élevé par les Oréades, nymphes des montagnes. A leur droite, ils voyaient l'humble Myconos [4], qui s'élevait à peine au-dessus des eaux [5].

Quand on fut arrivé en face de Délos, Protidas fit arrêter la flotte; il ne voulut pas qu'on abordât dans l'île, mais il chargea Iphicrate d'aller au temple d'Apollon, d'immoler au dieu une hécatombe sacrée, et, en même temps,

[1] De κυκλὸς, cercle. Pline. — [2] Agathem., l. Ier, ch. 5. Pline, l. IV, p. 12. — [3] Anacharsis, t. 8, p. 201. — [4] Virgile, l. III, v. 74. — [5] Voyez la note 11.

de lui offrir de riches présens, afin qu'il daignât les éclairer sur l'avenir et favoriser leurs entreprises.

Cependant Protidas, après avoir offert un sacrifice au fils de Latone, ordonne à ses compagnons de préparer sur la flotte un repas solennel. On invoque à haute voix Diane et Apollon ; on fait des libations, on brûle l'encens en leur honneur. Quand le repas fut terminé, Simos, pour distraire son ami de sa douleur profonde, prend en main sa lyre, et chante la naissance d'Apollon et de Diane. D'abord il peignit la colère implacable de Junon, lorsque cette déesse jalouse apprit l'infidélité de son époux[1] ; il dit comment elle excita, contre son odieuse rivale, Iris[2], la messagère des dieux, et le terrible Mars[3], qui soulevèrent pour la venger l'air, la terre, les îles et les mers[4] ; il raconta comment Latone, poursuivie par le monstre affreux que Junon avait suscité contre elle, et ne trouvant aucune retraite assurée sur la terre, fut obligée de se réfugier sur l'île de Délos, qui s'approcha du rivage pour lui offrir un asile ; il dit les cruelles douleurs de cette mère, délaissée par la nature entière[5], la naissance de ses divins enfans, au pied d'un palmier sauvage[6] ; il exprima enfin en traits touchans la reconnaissance d'Apollon, qui revêtit d'une jeunesse éternelle l'arbre qui fut témoin de sa naissance, rendit immobile la terre de Délos, la fixa pour toujours entre Gyaros et Myconos, et voulut qu'elle pût braver sans crainte les vents et les orages[7].

Ainsi chanta l'ami de Protidas, et tous l'avaient écouté avec un religieux respect.

Cependant la nuit, qui termine les travaux des hommes,

[1] Callimaque, in Delum, v. 56. — [2] Ibid., v. 68. — [3] Ibid., v. 63. — [4] Ibid., passim. — [5] Ibid., v. 209. — [6] Ibid., ibid. — [7] Virgile, Énéide, l. III. Voyez la note III.

s'avançait à grands pas ; le ciel, brillant d'étoiles, réfléchissait ses feux dans l'azur des eaux, qui semblaient enflammées ; l'air était calme ; les flots reposaient en silence. Peu à peu les chants des Phocéens cessèrent, et le sommeil se glissa doucement dans leurs membres fatigués ; et Apollon, satisfait de leurs offrandes, leur envoya une nuit paisible et des songes flatteurs.

Le lendemain, au lever de l'aurore, les Phocéens reprennent leur route ; ils disent un dernier adieu à Délos, saluent de loin les sommets élevés de Ténos [1] ; à leur droite, ils laissent la fertile Scyros, fameuse par la honte d'Achille, mais illustrée depuis par la naissance de Phérécide, maître de Pythagore [2] ; ils laissent à leur gauche la blanche Paros [3], dont le front est sans cesse entouré de sombres nuages ; bientôt ils découvrent les sommets de Sériphos et Siphnos. En s'avançant entre ces deux îles, ils voient d'un côté, mais en s'écartant avec effroi, une terre couverte de montagnes escarpées, de rochers arides, où l'œil ne découvre partout qu'une nature âpre et sauvage [4]. C'est là, dit-on, que Persée, armé de la tête effroyable de Méduse, changea les habitans en rochers ; cette île affreuse est la sombre Sériphos [5]. Mais du côté opposé se présente à leurs regards enchantés une île charmante, un ciel pur et serein, des champs revêtus des plus riches dons de Flore et de Cérès, de vertes prairies où paissent de nombreux troupeaux. Tout offre ici l'aspect de la fertilité et du bonheur [6].

La flotte côtoie ensuite la stérile Cimolos [7], puis la douce

[1] Virgile, Énéide, l. III. Voyez la note IV. — [2] Diogène Laert., l. Ier. — [3] Virgile. l. III. Voyez la note V. — [4] Plutarque, de Exil., t. II, p. 602. Tournefort, Voyages, t. Ier, p. 179. — [5] Strabon, l. X, p. 487. — [6] Tournefort, Voyages, t. Ier, p. 172. — [7] Voyez la note VI.

Mélos, dont le sein toujours fécond donne des fruits abondans et délicieux[1].

Déjà on découvrait le promontoire de Malée, dont la vue remplit d'effroi les nautonniers. Les flots de la haute mer, en se précipitant avec furie contre ce cap, entraînent les vaisseaux et les engloutissent. Les rivages voisins sont couverts des débris des navires qui se sont brisés contre cet écueil[2].

« Prenez à gauche! s'écrie Iphicrate au pilote et aux matelots; hâtez-vous; évitez ce gouffre affreux, non moins terrible que Charybde et Scylla. J'ai vu moi-même, lorsque je passai devant pour la première fois, j'ai vu deux vaisseaux attirés par les flots, comme deux jeunes passereaux par l'haleine du serpent, je les ai vus engloutis et dévorés au même instant. Hâtez-vous, Athamas, et, formant un plus long circuit, voguez vers Cythère. »

A ce mot de Cythère, tous les Phocéens, oubliant les dangers qu'ils couraient encore, poussent des cris de joie. « Cythère! Cythère! s'écrient tous les matelots, allons à Cythère! C'est là, disaient-les uns, que Vénus, sortant de l'écume de la mer[3], se manifesta pour la première fois aux yeux des mortels et des dieux assemblés dans l'Olympe pour la recevoir[4]. Voyez le mont Cythère, où elle s'arrêta. A peine elle avait touché la terre, que les fleurs naissaient sous ses pas, les bêtes sauvages dépouillaient leur caractère féroce; les vents, à sa présence, adoucissaient leur haleine, et les oiseaux dans les bocages redoublaient leurs concerts amoureux. »

Un autre disait : « Voilà le temple de la déesse[5]; il est

[1] Tournefort, Voyages, t. Ier, p. 145. Voyez la note VII. — [2] Voyez la note VIII. — [3] Hésiode, Theog., v. 193. — [4] Ibid., v. 198. — [5] Pausanias, l. III, ch. 23.

formé de marbre de Paros aussi blanc que la neige. L'encens fume sur ses autels, qui sont ornés en tous temps des fleurs les plus nouvelles. Allons à Cythère, s'écrient tous ensemble les Phocéens; on doit y célébrer demain une fête en l'honneur de Vénus, tous les plaisirs nous y attendent. »

Ceux qui ne connaissaient point encore cette île, les jeunes Phocéens surtout, étaient transportés de joie. Les plaisirs de Cythère, dont ils avaient déjà entendu vanter tout le charme, les discours voluptueux de leurs compagnons, exaltaient leur imagination et enflammaient leurs cœurs; ils croyaient trouver dans cette île un bonheur pur et sans fin.

Bientôt un nouveau spectacle vint s'offrir à leurs yeux et redoubler leurs désirs. Comme la fête de la déesse devait avoir lieu le lendemain, on vit des différens côtés de la mer s'avancer de petites barques montées, les unes par de jeunes garçons, les autres par de jeunes filles de la plus parfaite beauté; ils allaient offrir des présens à la déesse des Amours. L'une tenait dans ses mains une corbeille de fleurs nouvelles; l'autre portait les premiers fruits des champs; celle-ci pressait contre son sein de jeunes colombes, oiseaux consacrés à la déesse.

Tous ces jeunes gens, qui devaient desservir l'autel de Vénus, étaient vêtus de robes blanches qui les couvraient comme un nuage léger et transparent. Leurs têtes étaient couronnées de roses ou de myrte; leurs barques, peintes de diverses couleurs, étaient parées de guirlandes qui allaient serpentant autour de leurs flancs recourbés, autour des mâts, des cordages, et des rames dorées. De jeunes enfans, imitant la troupe sans nombre des Amours, tenaient, les uns le gouvernail, les autres dirigeaient les voi-

les. Les impétueux sujets d'Éole, l'Eurus et le Notus, se taisent, enchaînés dans leurs cavernes profondes; Zéphyr seul de sa douce haleine enflait la voile, et les Néréides, filles de l'Océan, semblaient pousser ces légers navires, que les flots venaient caresser amoureusement. Pendant que ces théories s'avançaient ainsi vers Cythère, elles chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse, et se répondaient d'une barque à l'autre.

Un jeune prêtre de Vénus, qui conduisait la théorie de Paphos, chantait ainsi sur sa lyre d'or, et tous ses compagnons l'accompagnaient de leurs voix :

O Vénus! tout ce qui respire
Obéit à ta douce voix,
Et la terre et les cieux, l'air et l'humide empire,
L'enfer lui-même a reconnu tes lois.

Tu parais; la terre embellie
Se revêt de mille couleurs;
En tous lieux tu répands la vie,
Et les fleurs même aiment les fleurs.
O Vénus, etc.

L'oiseau caché sous le feuillage
Soupire et chante son amour;
Et moins heureux dans le bocage
Le berger soupire à son tour.
O Vénus, etc.

Tu domptes la fureur terrible
Du lion, l'effroi des troupeaux;
A tes plaisirs tu rends sensible
Le muet habitant des eaux.
O Vénus, etc.

Au fond de sa grotte liquide
Le Triton t'adresse des vœux;
Et le roi de l'empire humide,
Neptune, est brûlé par tes feux.
O Vénus, etc.

Le puissant maître du tonnerre,
Séduit par ton charme vainqueur,
Cesse enfin d'effrayer la terre
Du bruit de son foudre vengeur.
O Vénus, etc.

Jusqu'en ces lieux tristes et sombres,
Que les dieux ont horreur de voir,
Tu fais au noir tyran des ombres
Sentir tes feux et ton pouvoir.

O Vénus! tout ce qui respire
Obéit à ta douce voix,
Et la terre et les cieux, l'air et l'humide empire,
L'enfer lui-même a reconnu tes lois.

Bientôt on vit paraître la théorie de Lesbos. C'était une troupe de jeunes gens vêtus comme des femmes, les cheveux parfumés d'essences, la tête couronnée de fleurs. Ils semblaient s'exciter entre eux, et disaient :

Allons à Cythère
Embellir nos jours;
Voguons vers la terre
Des heureux Amours.

C'est là que la rose,
Mère du plaisir,
Est toujours éclose
Pour nouveau désir.

Toujours frais ombrage,
Toujours frais ruisseaux,
Toujours doux ramage
D'amoureux oiseaux.

Là jamais la guerre,
De ses pas sanglans,
N'a foulé la terre
Des heureux amans.

Ce séjour tranquille,
Qu'habite Cypris,

Est l'aimable asile
Des Jeux et des Ris.

Vous dont la jeunesse
Brille dans sa fleur,
Laissez la sagesse
Avec sa rigueur.

Chassant de la vie
Les tristes soucis,
La mélancolie,
Et les noirs ennuis,

Venez à Cythère
Embellir vos jours;
Voguez vers la terre
Des heureux amours.

Ces chants de plaisir[1], doucement répétés par le rivage; cet air, embaumé du parfum des fleurs; ce doux zéphyr, qui semblait amollir son haleine; ces jeunes prêtresses de Vénus, qu'un léger tissu couvrait à peine; tout respirait l'amour, tout portait dans les sens le trouble et le feu de la volupté.

Les jeunes Phocéens ne peuvent plus contenir leurs désirs. Ils voient de loin le rivage de Cythère, déjà couvert d'une foule immense de peuple qui fait les préparatifs de la fête; ils voient les prêtres couronnés de fleurs, l'encens fumer sur les autels; ils entendent même les hymnes en l'honneur de Vénus. A ce spectacle, ils redoublent leurs cris de joie, ils semblent déjà s'élancer sur la terre; mais Protidas, qui craint pour eux et pour lui-même le dangereux séjour de l'île de Vénus, fait un signal au pilote Athamas. Au même instant la proue de son vaisseau se dirige vers la haute mer; tous les autres navires, imitant

[1] Voyez la fête de l'île de Chypre, par M. de Châteaubriant, Martyrs, t. II, l. 17.

son exemple, passent en face de Cythère et se détournent.

En voyant la flotte prendre une autre route, ceux qui s'étaient promis tant de plaisirs demeurent interdits, consternés ; bientôt ils éclatent en murmures, ils ne peuvent concevoir une telle rigueur ; quelques-uns même s'écrient que c'est une impiété, et que l'on doit craindre que la déesse, irritée du mépris d'un seul homme, ne fasse retomber sa vengeance sur la flotte tout entière.

Mais les vieillards et ceux dont l'expérience a mûri la sagesse applaudissent aux ordres du jeune héros. Ils présagent de glorieuses destinées à celui qui sait vaincre les passions des autres et les siennes.

La flotte, en quittant la vue de Cythère, voguait tranquillement vers la Sicile, le vent de l'orient enflait les voiles, et tout semblait annoncer une heureuse navigation; mais les dieux voulaient encore éprouver le courage de Protidas et de ses compagnons. Ce n'est point assez pour celui qui conduit les hommes de savoir dominer ses passions ; il faut encore que son âme demeure ferme et inébranlable au milieu des plus grandes infortunes ; il faut qu'il sache s'immoler lui-même au bonheur de ses semblables.

Déjà les Phocéens découvraient au loin la Sicile, lorsque le vent commença à tomber. Une chaleur étouffante pesait sur l'air et les accablait. Tout-à-coup, par un ciel pur et serein, un nuage parut au fond de l'horizon ; il semblait s'élever de la mer ; peu à peu il s'avance, grandit aux yeux des matelots, et enveloppe bientôt tout le ciel d'un voile noir et ténébreux. Le vent, qui soufflait de l'aurore, change de direction, et vient frapper en flanc les vaisseaux. En un instant, au jour le plus pur a succédé une nuit aussi noire que celle des enfers. Tous les esprits sont

frappés d'épouvante ; un changement aussi subit paraissait un prodige ; les plus expérimentés en croyaient à peine leurs yeux. Protidas a vu l'abattement de ses compagnons ; il voit leur visage pâlir de frayeur, et la crainte de la mort enchaîner leur courage ; il voit leur désespoir prêt à éclater ; mais lui, qui connaît déjà toute la faiblesse du cœur de l'homme, se hâte de les prévenir par ces paroles : « Amis, les dieux veulent sans doute nous éprouver encore ; ne vous laissez point abattre par une lâche défiance qui vous serait plus fatale que le danger lui-même ; opposez le calme et le sang-froid à la tempête : c'est ainsi que vous pourrez, non pas la vaincre, mais l'éviter. Allons, que chacun soit bien attentif à mes ordres. » En même temps il ordonne aux matelots de plier les voiles le long des antennes, d'abaisser les grands mâts, et de tendre les cordages.

Chacun s'empresse d'obéir, et le vaisseau ne présente plus de prise aux vents. Pour lui, donnant l'exemple de la fermeté et du dévouement, il se place à la poupe, saisit le gouvernail, et ordonne aux autres navires de le suivre, sans chercher à lutter contre les vents déchaînés.

Cependant Protidas ne peut se dissimuler toute la grandeur du danger. Son front est calme, mais son cœur est agité par la crainte, non pas pour lui, mais pour ceux dont les destinées lui sont confiées.

« O Neptune ! s'écrie-t-il, ce n'est pas pour moi que je t'implore, mais pour tous ces infortunés que j'ai entraînés sur mes pas. Si nous avons offensé ta divinité, nous l'apaiserons par de nombreux sacrifices ; je te promets un temple magnifique, où le sang des nombreuses victimes ne cessera de couler en ton honneur. Ou bien, si c'est Vénus qui t'a excité à soulever cette horrible tempête, parce

que nous avons méprisé son culte, ô puissant roi des mers ! ne punis que moi seul; moi seul je suis coupable, moi seul ai fait le crime, c'est moi qu'il faut engloutir sous les flots. Que ta terrible colère ne tombe que sur moi, et qu'elle épargne mes compagnons. »

Pendant qu'il parlait ainsi, la tempête redouble ses efforts. Tous les vents déchaînés, l'Eurus, le Notus, le fougueux Aquilon, se livrent la guerre et se disputent l'empire des mers. Chacun d'eux semble vouloir engloutir à lui seul la flotte tout entière. Tantôt ils entr'ouvrent les vastes abîmes de l'Océan jusqu'au noir empire des morts; tantôt ils soulèvent jusqu'aux cieux des montagnes humides, qui retombent sur elles-mêmes avec un horrible fracas. Pendant que son vaisseau est porté du sommet des vagues au fond des mers, et va toucher le sable bouillonnant; pendant que les éclairs redoublés sillonnent les sombres nues, et que la foudre ébranle le monde sur ses antiques fondemens; Protidas, le front calme et tranquille, demeure ferme au gouvernail, et, les yeux fixés sur la tempête, il semble commander aux élémens. On dirait le génie des orages, dont le seul regard bouleverse la mer ou apaise les flots courroucés.

Pendant deux jours et deux nuits entières, les Phocéens furent le jouet des vagues et des vents, tantôt poussés vers le nord, tantôt vers le midi. Une nuit sombre couvrait le ciel et les mers, et aucun astre ne brillait pour diriger leur course. Enfin le troisième jour, au lever de l'aurore, le vent, qui s'était fixé, les jeta sur une plage déserte. Tous les Phocéens s'y élancent, et se croient déjà sauvés; mais Protidas, dont le malheur a éprouvé la prudence, ne se livre point aussitôt à la joie. A peine il a touché le rivage que, suivi de Simos, d'Iphicrate et de

plusieurs autres chefs de la flotte, il s'avance dans les terres. Partout il trouve un sable aride, ses yeux n'aperçoivent nul vestige humain, nulle habitation. L'oiseau qui annonce la demeure de l'homme ne s'y fait point entendre; un silence morne et profond règne dans ces lieux. Seulement ils remarquent çà et là quelques traces de bêtes sauvages imprimées sur le sable. A cette vue Iphicrate s'écrie : « Nous sommes sur les côtes d'Afrique ; la terre inculte que nous foulons est le désert de Barca. Devant nous est la Libye ; à droite s'étendent les sables brûlans habités par les Gétules et les Garamantes ; à gauche est la fertile Égypte, arrosée par le Nil ; mais cette plage affreuse, sur laquelle nous avons été jetés par la tempête, n'a jamais été habitée par des hommes civilisés. Elle est sans cesse inquiétée, le jour par les sauvages, et la nuit par les bêtes féroces. Puissent les dieux, en nous envoyant un vent favorable, nous donner de fuir au plus tôt ces affreuses contrées ! »

A ces tristes discours, tous les chefs qui entouraient Protidas sont consternés ; ils retournent vers leurs compagnons, et, sans leur communiquer d'abord toutes leurs craintes, ils font disposer les vaisseaux le long du rivage, et les mettent à l'abri du vent, qui continuait de souffler dans la même direction. Protidas établit un camp en face de la mer, non loin des navires, et l'entoure d'un fossé profond. Puis, pour relever le courage abattu de ses compagnons, et éviter toute surprise de la part des sauvages et des bêtes féroces, il leur adresse ces mots : « Compagnons, c'est maintenant qu'il faut montrer aux dieux que nous sommes dignes des hautes destinées qu'ils nous ont promises. Le danger où nous sommes (car je ne dois pas vous le dissimuler) est plus grand que vous ne pouvez

l'imaginer. Heureux si nous avions à lutter seulement contre les vents et les horreurs d'un désert! mais nous aurons à combattre des ennemis bien plus terribles encore. Ces lieux sont fréquentés par des peuples barbares qui harcèlent continuellement ceux que la tempête a jetés sur ces bords. Mais ne craignez pas; nous sommes assez nombreux pour leur résister; et que pourrait faire une troupe sauvage, indisciplinée, contre des hommes de cœur qui savent faire la guerre? Il faut donc nous attendre à chaque instant à voir ces hommes féroces fondre sur nous au moment où nous y penserons le moins. Vous, Arbate, vous placerez autour du camp des sentinelles vigilantes, qui, à l'approche du danger, donneront l'alarme; et qu'au premier signal chacun s'empresse de saisir ses armes. »

Après avoir dit ces mots, il va lui-même disposer ses compagnons, et les divise en différens quartiers. Mais, pendant qu'il était ainsi occupé, on vit au bout de l'horizon s'élever un nuage de poussière qui semblait sortir de terre. On crut d'abord que c'était le sable des déserts que le vent agitait en tourbillons; mais bientôt, le nuage s'approchant, on entendit un bruit sourd retentir sur la terre ébranlée. Quand il fut arrivé à la portée du trait, tout-à-coup il s'entr'ouvre, et de son sein s'élance une troupe de sauvages montés sur des chevaux aussi rapides que le vent. « Aux armes! » s'écrie tout le camp. On se hâte, on se presse, on se réunit en tumulte; mais pendant ce temps-là les barbares, ayant déjà franchi le large fossé, s'étaient précipités sur les Phocéens, leur avaient tué plusieurs guerriers et enlevé une grande quantité de butin. Ils les laissèrent tous dans le plus grand étonnement, car ils avaient passé comme l'ouragan des déserts. Cependant

quelques-uns d'entre eux, ou tués ou blessés sur le moment même, étaient demeurés dans le camp, semblables à ces oiseaux de passage qui, traversant à grands cris l'immensité des airs, sont percés par les traits des habiles chasseurs, et tombent expirans sur la terre. Les Phocéens ne pouvaient se lasser de regarder leurs sauvages ennemis étendus à leurs pieds. Ils voient des hommes presque entièrement nus, aussi noirs que le noir ébène; leur seul vêtement est une peau de tigre ou de lion qui ne leur couvre que les épaules. Ils sont armés, les uns d'une énorme massue, les autres d'un arc et d'un carquois rempli de flèches. Leurs chevaux n'ont pas un aspect moins sauvage; aucun ornement ne les couvre; ils ne connaissent ni le frein ni l'éperon; ils n'obéissent qu'à la voix de leurs maîtres.

Protidas, craignant une nouvelle attaque pendant la nuit, fit allumer des feux autour du camp, et voulut que tous ses compagnons fussent debout et sous les armes. La nuit étant survenue, il fallut combattre un autre danger. Les bêtes féroces, attirées par la présence des Phocéens, faisaient retentir le désert et l'écho des mers de leurs longs rugissemens. Plusieurs même s'approchaient du camp pour s'y élancer; mais elles étaient effrayées par les feux et la présence des soldats, qui, poussant tous ensemble de grands cris, les épouvantaient à leur tour, car la peur avait augmenté la force de leur voix.

Pendant huit jours entiers, les Phocéens furent en proie à toutes les horreurs du désert. Devant eux une mer irritée et des vents contraires; derrière eux un océan de sables brûlans, des bêtes féroces, des peuples sauvages : ainsi toute la nature semblait conjurée contre eux. Ce qui vint augmenter surtout leur désespoir, c'est

que les vivres allaient bientôt manquer : il ne restait même plus une seule victime digne d'être immolée sur les autels des dieux. Alors un mécontentement général éclata dans le peuple. Tous s'écriaient que tant de maux leur avaient été envoyés par les dieux, parce qu'ils avaient abandonné leur patrie sans combattre, parce qu'ils avaient fait des imprécations contre elle; d'autres disaient que Vénus, irritée d'avoir vu son culte méprisé, faisait retomber sa colère sur tous les Phocéens. Enfin on ne cessait de répéter que, si Protidas avait laissé aborder à Cythère, on aurait pu faire des provisions pour plus long-temps. Ainsi tout le peuple accusait Protidas.

Cependant les plus sages d'entre les vieillards vont consulter Aristarcée pour savoir ce qu'il fallait faire. La prêtresse de Diane répond qu'il n'y a qu'un moyen d'obtenir un vent favorable, c'est d'offrir un sacrifice au roi des mers, et de choisir une victime digne de lui être offerte.

On rapporte à Protidas la réponse de l'oracle; mais on lui dit en même temps qu'il n'y a plus sur la flotte une seule victime qui soit assez pure pour être immolée à Neptune. « Allez, dit le jeune héros, commencez toujours le sacrifice; la victime y sera. »

Cependant on s'empresse de dresser un autel sur le rivage de la mer. Les sacrificateurs font tous les préparatifs. L'un dispose les vases pour recevoir le sang des victimes; l'autre place le couteau sacré dans une corbeille d'or[1]; celui-là, dans un vase d'argent, apporte l'eau lustrale pour purifier l'assemblée[2]; celui-ci, le feu qui doit consumer tout ce qui est offert sur les autels des dieux.

Déjà l'encens brûlait et s'élevait vers les cieux en nuages odorans. Le grand-prêtre, après avoir prononcé

[1] Euripide, Iphigénie. — [2] Homère, Odyssé, l. III, v. 440.

les paroles sacrées, cherche en vain parmi les animaux qui lui sont présentés une victime pure et sans tache, comme il convient d'en offrir aux dieux immortels [1]. Il s'arrête, suspend le sacrifice; le peuple demeure interdit, et garde un profond silence.

Alors Protidas, se levant du milieu des chefs qui l'entouraient, s'avance avec courage et dignité vers l'autel. Les dieux avaient donné à sa démarche et à ses traits quelque chose de divin. « Compagnons, dit-il, je vous avais promis une victime..... Que ne puis-je, comme autrefois Agamemnon, vous offrir une fille pure et sans tache! si les dieux la demandaient pour votre salut, je la verrais d'un front calme et tranquille immolée pour vous sauver. Mais je puis vous en présenter une autre, qui sera peut-être capable d'apaiser vos murmures; puisse-t-elle surtout détourner de vos têtes le courroux des dieux! et cette victime que je vous ai promise, la voilà : c'est moi-même. » En disant ces mots, il saisit le couteau sacré; déjà il le tenait suspendu, et le fer allait s'abreuver dans son sang.... mais Simos, aussi prompt que l'éclair, s'est élancé vers l'autel, et a saisi le bras de son ami : « Arrête, malheureux, s'écrie-t-il, ne va pas offenser les dieux en répandant par tes mains un sang qui n'est plus à toi. Tu dois vivre pour ce peuple qu'ils t'ont confié; c'est toi qu'ils ont choisi pour le conduire. Non, les dieux ne peuvent exiger un tel sacrifice. Ah! s'ils veulent une grande victime, qu'ils prennent mon sang, il est assez noble pour leur être offert. Ne suis-je pas un descendant du fameux Ion? et si tant de titres ne suffisent pas, ne suis-je pas ton ami? Cruel, en t'immolant songe bien que tu me frapperais du même coup; je ne pourrais survivre à ta mort. Mais toi,

[1] Plutarque, de Orac.; Homère, l. Ier, v. 66.

après que mon sang aura coulé pour le salut commun, tu devras survivre à ton ami. Les dieux te l'ordonnent, ton devoir et la nécessité t'en font une loi. Compagnons, n'acceptez pas un tel sacrifice, ce serait un crime, une impiété, un affreux sacrilége.

« Et toi, Protidas, je t'en conjure par tout ce que les mortels ont de plus cher, au nom de notre amitié, puisque les dieux t'ont promis tant de gloire, ne m'envie pas la seule que je puisse obtenir, celle de mourir pour toi et pour nos compagnons. Assez d'autres actions illustreront ta mémoire ; vois les brillantes destinées que les dieux t'ont préparées, vois tous ces dangers surmontés, tous ces peuples humiliés ou vaincus ; vois un hymen fortuné ; vois cette superbe cité des mers, plus florissante que Tyr et Carthage : voilà l'avenir qui t'attend. Mais moi, à qui les dieux n'ont rien promis, laisse-moi arracher mon nom à la nuit des tombeaux ; laisse-moi par mon sang t'ouvrir les vastes champs de la gloire ; alors seulement je serai digne de toi, et nos deux noms..... »

Pendant le généreux combat de ces deux illustres amis, dignes émules d'Oreste et de Pylade, les Phocéens, frappés de terreur et d'admiration, gardaient un profond silence. Peut-être que chacun d'eux hâtait dans son cœur le moment où le sang d'une victime devait apaiser les dieux et leur obtenir des vents favorables. Cependant les dieux, témoins de tant de courage et de générosité, furent sensibles à un spectacle aussi touchant ; car peut-il y en avoir pour eux de plus beau sur la terre que celui de la vertu luttant avec le malheur ? aussi leur puissance et leur bonté se manifestèrent d'une manière grande et digne d'eux. Pendant que les deux amis se tenaient enlacés dans les bras l'un de l'autre, pendant que le peuple attendait

avec impatience la fin de ce généreux combat, un éclair sillonna la voûte des cieux, et le tonnerre gronda dans la nue embrasée. A cette vue, le grand-prêtre s'écrie : « Phocéens, les dieux sont satisfaits ; les vents sont changés, ils soufflent du midi. Voyez !... déjà ils enflent nos voiles et semblent nous inviter à partir. »

Frappé par un tel prodige, tout le peuple pousse des cris de joie ; il se précipite en tumulte vers le rivage, pour lancer les vaisseaux à la mer et fuir à jamais ces bords détestés ; mais Protidas retient la multitude. « Amis, leur dit-il, avant tout remercions les dieux. » A ces mots, tous les Phocéens reconnaissans se prosternent contre terre [1]. Pour achever le sacrifice déjà commencé, on se contente de brûler sur l'autel l'encens et les parfums.

Après cette pure offrande, le signal du départ est donné. On s'empresse de vider les larges sillons que la carène des vaisseaux avait creusés dans le sable, et à l'aide des câbles et des rouleaux que l'on place sous les navires, on les lance à la mer. On quitte avec joie ces affreux rivages, que l'on dévoue à tous les dieux infernaux.

[1] Submissi petimus terram... Virgile.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE SIXIÈME.

NOTE Ire, PAGE 119.

La dernière infortune... La prédiction d'Iphicrate s'est en effet réalisée plus tard. Orétès, un des satrapes de Cyrus, connaissant la cupidité excessive du tyran, l'invita à traverser la mer et à venir dans sa province. Il lui promettait de lui montrer de grands trésors qui pourraient lui servir à réaliser ses projets d'ambition. Polycrate amorcé par cet appât donna dans le piége; il n'eut pas plus tôt abordé en Asie que ce satrape le fit saisir et mettre en croix sur le rivage qui regarde Samos. Hérodote et Strabon racontent le même fait avec quelques légères différences.

NOTE II, PAGE 120.

Au-dessus des eaux... Ovide a dit : Humilis Myconos, quia insula illa videtur littus acclive habuisse.

NOTE III, PAGE 121.

Les orages... Ce passage est traduit de celui-ci de Virgile :

Quam pius arcitenens oras et littora circum
Errantem, Mycone celsa Gyaroque revinxit,
Immotamque coli dedit, et contemnere ventos.
(VIRGILE, Enéide, l. III.)

NOTE IV, PAGE 122.

Ténos... Des sommets élevés de Ténos on découvre un horizon immense. Toutes les îles répandues dans la mer Égée, les côtes de l'Attique, celles de l'Asie-Mineure, se déploient avec magnificence aux regards du spectateur.

NOTE V, PAGE 122.

Scyros... Voici ce qu'Homère dit en parlant de cette île : Elle n'est pas d'une grande étendue, mais au moins elle est bonne (ἀγαθή). Elle est fertile en bœufs, fertile en brebis, fertile en vins, fertile en blé :

εὔζοστος, εὔμηλος, οἰνοπληθὴς, πολύπυρος.

Jamais la famine ne l'a ravagée, jamais les maladies si funestes aux

mortels n'ont atteint ses habitans. Aussi quand des générations entières étaient parvenues à la vieillesse, Apollon avec son arc d'argent et accompagné de sa sœur Diane, les perçaient avec leurs douces et gracieuses flèches οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν. C'est le cas de dire qu'il fallait les *assommer*.

NOTE V BIS, PAGE 122.

Paros... Virgile, en parlant de cette île, semble la personnifier, il l'appelle Paros aussi blanche que la neige, *nivea Paros*. Cette épithète ne lui a pas été donnée à cause de la couleur de son terrain ou de son rivage, mais à cause de son marbre, qui avait la plus grande réputation de blancheur.

NOTE VI, PAGE 122.

Cimolos... Cette petite île de la mer Égée, remplie de rochers, est appelée par Ovide Cretosa, parce qu'on y trouve des champs entiers de craie. C'est là, sans doute, ce qui lui a fait donner le nom d'Argentine, qu'elle porte aujourd'hui, à cause de la ressemblance de couleur de la craie avec l'argent. Il est cependant des auteurs qui pensent qu'elle possédait autrefois des mines d'argent.

NOTE VII, PAGE 123.

Mélos... « La fertilité de cette île est produite par le soufre et d'autres minéraux cachés dans le sein de la terre, qui, y entretenant une chaleur active, donnent un goût exquis à toutes ses productions. »

(Barthélemy, Anacharsis).

NOTE VIII, PAGE 123.

Contre cet écueil... Le nom de Malée lui vient du roi d'Argos qui portait ce nom, et qui éleva à Malée même un temple à Apollon, appelé Maléotique.

(Note sur Ovide, au mot *Malæum*.)

LIVRE SEPTIÈME.

Un vent favorable poussait la flotte, et Protidas voyait fuir derrière lui les côtes de l'Afrique, qui peu à peu s'effacèrent de l'horizon. Bientôt on ne vit plus que le ciel et la mer, dont la surface était agitée comme un champ de blé, lorsqu'un doux zéphyr fait plier les épis jaunissans. « Où devons-nous diriger notre course? dit Protidas aux chefs qui l'entouraient. Nous pouvons choisir entre la Sicile et l'Italie; cependant ce ne peuvent être là les contrées que les destins nous ont promises, ce ne sont point là ces lointains rivages où nous devons trouver enfin le bonheur et la gloire. Si pourtant les dieux voulaient nous abuser..... » Dans cette incertitude, on résolut de consulter Aristarcée. La divine prêtresse de Diane leur répondit : « Lorsqu'au milieu des mers vous aurez trouvé deux sœurs, filles de l'Océan, c'est là qu'il faudra vous arrêter; là vous établirez vos demeures, après avoir élevé au héros du lieu un superbe monument[1]. » Chacun se demandait avec inquiétude quelles étaient ces deux sœurs, filles de l'Océan, personne ne pouvait saisir le sens de l'oracle; plus on cherchait, plus il devenait obscur. On commençait même à se livrer au désespoir, lorsque le vieux Polydamas, grand-prêtre de Neptune, s'écria : « O mes amis, nous touchons à la fin de nos maux; les dieux veulent nous

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 177.

faire jouir enfin du bonheur qu'ils nous ont tant promis. Les deux sœurs dont vous parle l'interprète de Diane sont les îles de Cyrnos [1] et de Sardinie [2]. Rappelez-vous le conseil que nous donna Bias, de nous réfugier dans l'une de ces îles [3]; sans doute ce grand homme était inspiré par les dieux. Livrons-nous donc à la joie, nous allons reposer enfin sur la terre de la liberté. Il y a vingt ans que j'ai passé à Cyrnos, et j'y ai été reçu par une colonie de Phocéens qui venaient de s'y établir [4]; déjà même ils avaient bâti une ville à laquelle ils ont donné le nom d'Alalie [5]. Tout nous fait espérer que nous les y retrouverons encore pour nous offrir l'hospitalité; cependant nous ne pouvons y aller maintenant : nous avons besoin de faire de nouvelles provisions. Allons d'abord en Italie pour nous reposer de nos fatigues, et de là nous arriverons facilement à Cyrnos. »

Protidas, Simos et tous les autres chefs applaudissent au conseil du prudent vieillard. Pendant qu'elle se dirigeait vers l'Italie, un vent léger poussait la flotte, et la rame aidait la voile à faire marcher les vaisseaux. A mesure qu'on avançait, l'air devenait embaumé de parfums délicieux. « Nous approchons de Mélita [6], disaient les matelots; l'odeur de ses roses nous l'a annoncée. Quoique nous en soyons assez près, cependant nous ne pouvons l'apercevoir, tant cette île semble se cacher sous les flots. Elle ne révèle sa présence que par le parfum de ses roses, qui y viennent en abondance, et qui sont de la plus grande beauté. »

Cependant on découvrait déjà le sommet des montagnes de la Sicile; peu à peu on voyait cette île sortir du sein des

[1] La Corse. — [2] La Sardaigne. — [3] Voyez ci-dessus, pag. 11. — [4] Hérodote, l. IV. — [5] Aleria. Voyez la note 1re. — [6] Malte. Voyez la note 11.

ondes, et monter vers les cieux avec ses riches collines, ses vertes prairies émaillées de fleurs, ses innombrables troupeaux, ses rochers retentissans du bruit tumultueux des flots. Dans le lointain, et près du rivage, l'Etna élevait son front dépouillé, majestueux, et semblait commander à toute la Sicile. C'était le vieux roi de ces contrées, qu'il n'avait que trop souvent épouvantées comme le plus redoutable des tyrans. Tout ce vaste tableau se développait sur un ciel d'azur, qui était obscurci de temps en temps par la fumée mêlée d'étincelles qui s'échappait de la bouche du volcan.

A ce spectacle imposant et enchanteur tout à la fois, les Phocéens ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer. D'un côté, des campagnes délicieuses, de l'autre des rochers menaçans. Ici, tout captivait les regards et séduisait les sens par des idées de plaisir et de bonheur; là, tout frappait l'imagination et l'esprit par des pensées de grandeur, de puissance et d'effroi. Partout on voyait empreinte la main des dieux.

Pour admirer plus facilement toutes les merveilles que la nature étalait à leurs yeux, Protidas ordonne à ses compagnons de naviguer vers Rhégium, en longeant tout le rivage de la Sicile.

« Voyez, dit Iphicrate lorsqu'on fut assez près de l'Etna, voyez ce terrible volcan; jamais peut-être il n'a été plus calme que maintenant. Tous les peuples qui l'entourent sont dans la plus grande sécurité, leur cruel ennemi sommeille; mais, hélas! combien de fois il a désolé ces fertiles contrées, combien de fois, après un long repos, et lorsqu'il paraissait plus calme que nous ne le voyons maintenant, il a éclaté tout-à-coup et a répandu autour de lui la désolation et la mort! Tel est l'homme dans ses pas-

sions ; tels sont les rois dans leur colère ; telles sont les nations dans leurs fureurs. Souvent un calme apparent a précédé ces grands orages qui agitent le cœur des mortels ; souvent il a annoncé aux peuples les cruelles vengeances du pouvoir, et ces grandes et terribles révolutions qui ont en tous temps bouleversé les états et les empires. A la vue de ces lieux si enchanteurs et si effrayans, que de réflexions profondes s'élèvent dans l'esprit de l'homme, qui confondent sa sagesse, et qui pourtant éclairent et consolent sa raison ! Ne semble-t-il pas que les dieux ont pris plaisir à placer ici le bonheur à côté des plus grands maux ? La contrée la plus fertile de la terre est entourée d'écueils et de gouffres affreux. Voyez la mer se précipiter avec furie contre ces rochers blanchissans d'écume. Là sont des dangers toujours nouveaux ; c'est là que l'affreuse Charybde a établi sa demeure. Combien de vaisseaux ont été engloutis dans son vaste flanc ! Le plus sage et le plus prudent des héros de la Grèce [1] ne put éviter qu'avec beaucoup de peine ce passage dangereux ; encore ce ne fut qu'après avoir payé un cruel tribut à Scylla, qui enleva sous ses yeux six de ses compagnons sans qu'il lui fût permis de venger leur mort [2].

« O mon fils, que de sages et utiles leçons ces lieux ne doivent-ils pas vous donner ? Ils vous apprennent que le chef d'un peuple doit joindre la prudence au courage ; ils vous enseignent aussi qu'il faut surmonter bien des dangers, éviter bien des écueils, traverser bien des orages, pour arriver enfin au bonheur. Allez donc, Protidas, il en est temps ; montrez-vous le digne émule du sage Ulysse. Hâtez-vous, faites éloigner vos vaisseaux de ce gouffre qui semble les attirer. »

[1] Ulysse. — [2] Voyez Homère, Odyssée, l. XII. v. 245.

Le prudent vieillard a dit, et déjà Protidas a commandé à ses compagnons de prendre vers la droite, et de gagner le rivage d'Italie.

L'Italie était alors habitée par un grand nombre de colonies grecques qui y avaient bâti plusieurs villes florissantes. Une des plus remarquables par sa position et son commerce était Rhégium. A cette époque cette cité et tout le pays qui l'entourait étaient gouvernés par le vertueux Arisba. Ce prince, dans sa jeunesse, avait parcouru toute la Grèce et l'Ionie; dans ses voyages il s'était arrêté quelque temps à Phocée, et les liens de l'amitié l'avaient uni au père de Protidas. Nicéphore avait parlé souvent à son fils de l'alliance qu'il avait contractée avec Arisba; souvent il lui avait dit que ce vieil ami habitait à l'extrémité de l'Italie.

Tous ces souvenirs se réveillent tout-à-coup dans l'esprit de Protidas. « Allons à Rhégium, dit-il à ses compagnons, nous y serons reçus par l'amitié. Prions les dieux qu'Arisba vive encore. » Pendant qu'il formait ces vœux, la flotte approchait du rivage; elle aborde, et le sage héros, après avoir rangé ses vaisseaux dans un lieu sûr, à l'abri des vents, quitte ses compagnons, et, suivi de Simos et d'Iphicrate, dirige ses pas vers Rhégium. En s'avançant dans le pays ils trouvent partout une terre bien cultivée; partout la paix et le bonheur règnent dans les campagnes. A mesure qu'ils approchent de la ville ils voient la vie et le mouvement se répandre autour d'eux. Enfin ils arrivent aux portes; ils entrent sans être arrêtés par les gardes, et tout-à-coup ils se trouvent au milieu d'un peuple actif et industrieux, tout occupé de son commerce. A peine si l'on remarque les nouveaux étrangers. « Eh quoi! dit Protidas, on m'avait assuré que ces contrées étaient sans

cesse le théâtre de guerres sanglantes entre les peuples voisins. — Non, répondit Iphicrate, depuis quelques années la paix règne ici parmi les nations. Depuis que la philosophie a apparu sur ces bords, les habitans vivent entre eux comme des frères. Puissent-ils jouir toujours d'un si rare bonheur[1] ! »

En parlant ainsi Protidas et ses deux amis montent au palais du roi. Il était bâti sur le sommet d'une colline ; car, de même qu'un bon pasteur, Arisba voulait avoir toujours les yeux sur le troupeau que les dieux lui avaient confié.

En apprenant que des Phocéens demandaient à paraître en sa présence, le vieux roi de Rhégium ne se fit point attendre ; il espérait reconnaître quelqu'un de ses anciens amis ; peut-être Nicéphore s'offrirait-il à sa vue. Cet espoir lui fait hâter le pas. Combien il fut surpris quand il ne reconnut d'abord que l'habit phocéen! Mais, en fixant les yeux sur Protidas, il fut tout-à-coup plongé dans une rêverie profonde, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler les traits d'une personne qu'il aurait déjà vue. Le jeune héros rompit le premier le silence : « Je suis Protidas, fils de Nicéphore. » A ces mots le vieillard s'écrie avec transport : « Mon cœur me l'avait dit! Venez dans mes bras ; venez, que je presse le fils de mon meilleur ami. Oui, je le reconnais, voilà bien ses traits, son air noble et fier ; voilà bien le feu qui animait ses regards. Mais répondez-moi : que fait votre père ? où est-il ? vit-il encore ? se rappelle-t-il notre ancienne amitié ? ou bien est-il descendu chez les morts ? Ah ! que je crains que la Parque inhumaine n'ait déjà tranché ses jours ! — Mon père n'est plus, répondit Protidas ; les dieux me l'ont ravi. » En même temps il versa un torrent de larmes ; le vieillard pleura

[1] Iamblique, Vit. Pyth., cap. 6.

avec lui. « Ah ! dit Arisba, les mortels n'étaient pas dignes sans doute de posséder tant de vertus ; les dieux jaloux l'auront envié à la terre. Pourquoi ces justes dieux, pour le bonheur des hommes, ne rendent-ils pas immortels ceux qui sont leur vivante image parmi nous ? »

Après avoir payé un juste tribut de regrets à la mémoire de son ami, le roi conduisit ses hôtes dans l'endroit de son palais qu'il leur destinait. C'était la salle des étrangers [1].

Aussitôt qu'ils y furent entrés de belles esclaves s'empressent de préparer le bain ; elles apportent l'eau bouillante, et la mêlent avec l'eau froide dans de vastes bassins d'argent. D'abord, avec des urnes aux anses recourbées, elles versent sur le corps des étrangers une onde pure ; ensuite elles répandent l'huile onctueuse et les parfums odorans qui, en coulant sur les membres fatigués, leur rendent la souplesse et la force. La main légère et timide des jeunes filles [2] entoure leur corps d'une tunique fine et moelleuse de Mélita, et attache à leurs épaules un manteau de la plus belle pourpre de Tyr.

Un repas frugal avait été préparé dans la salle des festins ; Arisba invite ses hôtes à venir s'asseoir à la table de l'hospitalité. Là on ne voyait point briller des vases précieux ornés de pierreries ; là on ne voyait pas non plus ces mets recherchés et sans nombre que l'art et le luxe ont inventés ; mais on remarquait partout une riche simplicité, et, ce qu'il est bien rare de trouver au banquet des rois, la pensée était libre, et la parole n'était point gênée par la présence d'un maître.

Quand la faim fut entièrement apaisée, après qu'on eut fait les douces libations de Bacchus, Arisba pria Protidas de lui raconter ce qui lui était arrivé, car l'hôte qui

[1] Homère, Odyssée, l. III. Voyez la note III. — [2] Voyez la note IV.

veut plaire au grand Jupiter ne doit point demander à l'étranger ses aventures avant d'avoir exercé envers lui les premiers devoirs de l'hospitalité[1].

Le héros phocéen raconte au vieillard son départ de Phocée, son séjour à Chio, son retour dans sa patrie, sa terrible vengeance et ses imprécations, son arrivée à Samos, les flatteries de Polycrate, la mort de son père ; il lui dit aussi ses voyages sur les mers, les dangers de la côte d'Afrique, la protection visible des dieux ; enfin il peignit avec reconnaissance la bonté de ces mêmes dieux qui l'avaient fait aborder sur des contrées hospitalières, chez l'ancien ami de son père. « O mon fils, dit le vieillard, Jupiter vous destine à de grandes choses ; les événemens que vous venez de me raconter me le prouvent assez. Aimez toujours les dieux ; continuez de les honorer comme vous l'avez toujours fait ; leur main puissante vous soutiendra dans les plus grands malheurs, leur protection vous couvrira comme un bouclier, et jamais ni la cruelle fortune ni les passions plus cruelles encore ne pourront vous faire succomber sous leurs traits. »

Pendant que Protidas jouissait ainsi des droits et des douceurs de l'hospitalité, ses compagnons, qu'il avait fait instruire de son heureuse réception, étaient arrivés à Rhégium, et se consolaient dans la joie des festins des souffrances qu'ils venaient d'essuyer.

Neuf jours s'étaient déjà écoulés depuis que Protidas avait abordé à Rhégium, lorsqu'il songea à partir pour la nouvelle patrie ; mais avant il avait le plus grand désir de connaître le pays qu'il allait quitter, et surtout l'histoire d'Arisba. La crainte de déplaire l'empêchait d'en faire la demande au vieillard ; cependant celui-ci, s'apercevant de

[1] Homère, Iliade, l. VI, v. 15 ; Odyssée, l. III, v. 34.

son désir aux questions multipliées que lui faisait Protidas, tantôt sur les états, les mœurs et les habitans de l'Italie, tantôt sur les événemens qui avaient amené sa famille dans ces lieux, il se disposa à le satisfaire.

« Je vois, mon jeune ami, lui dit-il un jour, que vous désirez ardemment connaître l'histoire de ma vie. Vous m'avez raconté vos aventures, il est bien juste que je vous raconte les miennes; elles sont loin d'être un tissu d'événemens comme les vôtres, mais qu'importe? Si j'entreprends de vous parler un instant de moi, c'est moins pour vous intéresser par le récit de grandes choses, que pour saisir l'occasion de vous faire connaître une partie de l'Italie et les mœurs de ses habitans. Pour cela je serai obligé de prendre les choses d'un peu haut.

« Avant la guerre de Troie ces contrées étaient incultes et habitées par quelques peuplades sauvages et indigènes[1]; des habitations irrégulières, des cabanes couvertes de chaume, étaient éparses çà et là. La plus grande partie du pays était occupée par des forêts immenses, aussi vieilles que le monde. Ce fut dans ce temps que les habitans de Chalcis[2], dans un temps de grande stérilité, envoyèrent, d'après la réponse des oracles, une colonie qui, des bords de l'Eubée, vint s'établir sur ces côtes, y bâtit une ville qui dut son nom à un événement surprenant. La grande Grèce et la Sicile n'étaient point alors, comme aujourd'hui, séparées par les mers; mais elles ne formaient qu'un seul continent. Dans le temps où les Chalcidiens[3] bâtissaient leur ville, un tremblement de terre, accompagné d'une éruption terrible de l'Etna, sépara la Sicile de l'Italie[4]. Ce fut à cet accident que la nouvelle ville dut le nom de Rhégium,

[1] Strabon, l. VI, p. 253, édition de 1620. — [2] Ibid, p. 257. — [3] Ibid., p. 258. — [4] Ibid., ibid.

qui, dans notre langue, veut dire séparation [1]. Rhégium, depuis plusieurs siècles, a pris des accroissemens considérables ; elle compte aujourd'hui autour d'elle de nombreux établissemens, et sert de rempart à l'Italie contre les envahissemens de la Sicile [2].

« Il y avait déjà long-temps que cette ville était bâtie lorsque les Grecs allèrent au siége de Troie. Après qu'ils eurent renversé le puissant empire de Priam, ils voulurent retourner dans leur patrie ; mais les dieux, encore irrités contre eux, dispersèrent leurs vaisseaux sur les mers, et leur firent éprouver mille traverses et mille dangers. Une grande partie de ces princes furent jetés sur ces côtes. Nestor, le vieux roi de Pylos, aborda dans le golfe de Tarente, et jeta sur les bords de la mer les fondemens de Métaponte [3] ; ses descendans règnent encore sur ces contrées. Diomède, fils de Tydée, aborda avec ses Étoliens aux rivages de l'Apulie, et, s'avançant jusque chez les Dauniens, il bâtit la ville d'Argyripe [4].

« Après la mort d'Ajax, fils d'Oïlée, que Pallas-Minerve foudroya au milieu des mers à cause de son impiété, une partie de ses Locriens [5], qui revenaient avec lui du siége de Troie, n'ayant pu rentrer dans la Locride, leur patrie, abordèrent près du cap Zéphyrum, et fondèrent en face de leur patrie une ville à laquelle sa position fit donner le nom de Locri [6]. Salente fut bâtie à l'entrée du golfe de Tarente par Idoménée, qui, chassé du royaume de ses pères pour avoir accompli un vœu téméraire, se réfugia en Italie, où il fit le bonheur de ses nouveaux sujets [7]. La

[1] Voyez la note v. — [2] Strabon, l. VI, p. 258, édition de 1620. — [3] Ibid., p. 264. — [4] Arpi. Strabon, l. VI, p. 283. — [5] C'étaient les Locriens de Naryse, près du golfe Maliaque. — [6] Virgile, l. III, v. 400, et la note du commentaire. — [7] Voyez Télémaque.

ville de Pétilie fut bâtie, ou plutôt fortifiée, par Philoctète, roi de Mélibée, en Thessalie [1]. Au-dessous de Pétilie s'élève Crotone. Cette ville dut son nom à un événement assez singulier. Lorsque Hercule, à son retour de la Sicile, parcourait les rivages de l'Italie, il tua par mégarde un habitant du pays qui s'appelait Croton [2]. Touché de la mort de ce malheureux, le fils de Jupiter lui fit de magnifiques funérailles, lui éleva un superbe monument, et prédit au peuple qui l'entourait qu'à l'endroit même où était mort Croton s'élèverait un jour une ville qui rendrait son nom célèbre dans les siècles à venir. En effet, quelque temps après cette prédiction, des Achéens, revenant du siége de Troie, ramenaient avec eux un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes troyennes. Jetés par la tempête sur les côtes du Brutium, les Achéens voulurent reconnaître le pays; mais, pendant leur absence, les Troyennes, fatiguées d'errer sur les mers, et craignant une plus longue navigation, profitent de l'occasion, et mettent le feu à la flotte. Les Achéens, obligés par la nécessité à demeurer dans ces contrées, jetèrent les fondemens d'une ville qui fut appelée Crotone, et la promesse d'Hercule se trouva accomplie [3]. Bientôt un plus grand nombre de leurs compatriotes se réunirent à eux, et formèrent en peu de temps une des cités les plus florissantes de l'Italie. Les Crotoniates sont adonnés à l'art militaire; ils se sont acquis surtout une grande réputation dans tous les exercices de la gymnastique. Leurs athlètes, les plus renommés de toute la Grèce, ont presque toujours remporté les prix dans les jeux Olympiques [4].

[1] Virgile, l. III, v. 401; Strabon, l. VI, p. 253, édition de 1620. — [2] Diodore de Sicile, l. IV, p. 231. — [3] Strabon, l. VI, p. 261, édition de 1620. Voyez la note VI. — [4] Strabon, ibid.

« Ils ne travaillent pas seulement pour la gloire ; le commerce et l'agriculture sont chez eux en honneur. Par leurs soins leur territoire est devenu le plus fertile de la grande Grèce, et leurs relations avec les peuples voisins les ont considérablement enrichis. Tous les avantages semblent réunis à Crotone. La température y est si pure et si douce que ses habitans jouissent généralement d'une santé saine et vigoureuse jusqu'à un âge très-avancé [1].

« A quelque distance de Crotone, et sur le rivage baigné par la mer Ionienne, une colonie d'Achéens et de Trézéniens bâtit vers le même temps une ville entre les deux fleuves Cratis et Sybaris ; elle prit le nom de ce dernier fleuve, et fut appelée Sybaris [2]. La nouvelle cité, établie dans une des positions les plus belles et les plus favorables sous tous les rapports [3], vit en peu de temps s'accroître sa richesse et sa puissance par la fertilité de ses campagnes et l'industrie de ses habitans. Quatre peuples, et plus de vingt-cinq villes, étaient sous sa dépendance [4], et lui donnèrent bientôt la prééminence sur tous les autres états qui l'entouraient. Tant de prospérité aveugla les Sybarites, et les rendit fiers et orgueilleux ; ils semblaient dédaigner les peuples leurs voisins, qu'ils traitaient de barbares. Leurs richesses augmentant tous les jours, ils s'adonnèrent à toutes sortes de débauches et de plaisirs [5] ; bientôt leur luxe n'eut plus de bornes, et leur mollesse ne tarda pas à passer en proverbe [6]. Puisque j'ai commencé à vous parler de ces deux peuples, et qu'ils ont déjà fait beaucoup de bruit dans le monde, je veux vous raconter comment l'orgueil des Sybarites fut puni et corrigé par

[1] Strabon, l. VI, p. 262. Voyez la note VII. — [2] Ibid., p. 263. — [3] Strabon, ibid. — [4] Diodore de Sicile et Strabon, ibid. — [5] Strabon, ibid. — [6] Voyez la note VIII.

les Crotoniates. Oh ! que ne puis-je ici être entendu de tous les peuples de la terre ! Ils apprendraient à ne point se laisser enfler par une vaine prospérité ; ils apprendraient surtout à ne jamais violer les lois sacrées de l'hospitalité ! Mais vous, Protidas, vous à qui le bonheur de tout un peuple a été confié, puisse un si terrible exemple n'être point perdu pour vous et pour ceux que vous êtes appelés à gouverner.

« Dans le temps de leur plus grande fortune (j'étais alors dans ma première jeunesse), les Sybarites étaient gouvernés par Télys[1], homme adroit et entreprenant. Ce démagogue ambitieux accusa un jour auprès du peuple les citoyens les plus riches et les plus puissans, et, sous prétexte de haute trahison, en fit condamner cinquante à l'exil et à la confiscation de tous leurs biens. Ceux-ci, en sortant de leur patrie, vont droit à Crotone, et, paraissant dans la place publique, tiennent embrassés les autels à la manière des supplians, et demandent un asile contre leurs persécuteurs[2]. Télys, apprenant ce qui venait de se passer, envoie des députés aux Crotoniates pour leur demander les exilés, ou, en cas de refus, pour leur déclarer la guerre. Les magistrats de Crotone convoquent l'assemblée du peuple et du sénat pour savoir si l'on devait livrer aux Sybarites ceux que les lois de l'hospitalité avaient rendus inviolables et sacrés, ou bien accepter une guerre avec un peuple beaucoup plus puissant qu'eux[3]. Les sentimens furent long-temps partagés ; enfin le peuple l'emporta, et fut d'avis que, vu les dangers certains de cette guerre, on rendit les supplians. Mais le philosophe Pythagore, qui était depuis peu arrivé en Italie, leur ayant persuadé qu'il était de leur devoir de protéger et de défendre ceux qui

[1] Diodore de Sicile, l. XII, p. 294. — [2] Diod., ibid. — [3] Diod., ibid.

s'étaient confiés à leur bonne foi, et qui avaient embrassé leurs autels, la décision du peuple fut révoquée, et tous, écoutant la voix de la sagesse, furent d'avis qu'il fallait prendre les armes pour le salut des exilés, et venger les droits les plus saints des nations. A cette nouvelle, les Sybarites mettent sur pied une armée de trois cent mille hommes[1], et les Crotoniates marchent à leur rencontre avec cent mille combattans; mais ils sont commandés par Milon de Crotone[2]. Ce fameux athlète, d'une taille et d'une force prodigieuses, avait remporté six fois le prix aux jeux olympiques, et l'on dit qu'alors il marchait au combat la tête ornée de toutes ses couronnes, couvert, comme Hercule, d'une peau de lion, et portant comme le demi-dieu une énorme massue[3].

« Les Sybarites s'avançaient de leur côté, vêtus de leurs plus riches habits, les cheveux parfumés, et la tête couronnée de fleurs nouvelles. Leurs armures, les ornemens de leurs chevaux, étaient tout resplendissans de l'éclat de l'or et de l'argent. Les uns chantaient des airs efféminés en s'accompagnant avec la lyre d'Éolie et la flûte lydienne; les autres des hymnes où ils célébraient d'avance la victoire qu'ils allaient remporter sur leurs vils ennemis. Dans leur aveugle confiance ils les accablent de loin de paroles outrageantes. Milon ne peut plus retenir la juste indignation de son armée; il donne le signal du combat. Lui seul, dit-on, combattant l'aile gauche de l'armée ennemie, la défit et la mit en fuite[4]; le reste n'opposa qu'une faible résistance et se dispersa comme une troupe de cerfs timides à l'aspect des chasseurs.

« Pendant la déroute des Sybarites, les Crotoniates ne

[1] Strabon, l. VI, p. 332, édition de 1620. — [2] Diodore de Sicile, l. XII, p. 294. — [3] Diod., ibid. — [4] Diod., ibid.

firent grâce à aucuns de ceux qui tombèrent entre leurs mains [1] ; tous ceux qu'ils saisirent furent impitoyablement massacrés. La plus grande partie de l'armée ennemie fut détruite, leur ville fut pillée et saccagée ; le fer et la flamme en firent bientôt un vaste désert. Enfin, désirant qu'il n'en restât plus une seule trace, les Crotoniates détournèrent les eaux du fleuve Sybaris, les firent passer sur ses ruines, qui furent entièrement submergées [2].

« Ainsi fut humiliée cette cité impie et orgueilleuse ; ainsi on vit le courage et la force surmonter le nombre et la mollesse. La vengeance des vainqueurs alla sans doute trop loin, et Pythagore, en conseillant de défendre les droits sacrés de l'asile, ne prétendait pas qu'on détruisît ainsi, non seulement une nation, mais encore une ville tout entière. Tant il est vrai que les hommes, par de coupables excès, ont trop souvent gâté les plus belles causes et trahi les intérêts de la justice ! Cependant les Crotoniates, après avoir fait ce terrible exemple, vécurent en paix, et adoucirent leurs mœurs un peu sauvages aux leçons de la philosophie.

« Avant l'arrivée de Pythagore les villes de la grande Grèce étaient souvent en guerre entre elles. Il fallait cimenter par le sang la possession et le droit, et chaque jour voyait se renouveler les combats ; mais depuis que ce grand philosophe a paru parmi nous, les esprits s'adoucissent [3], la concorde s'est rétablie, les champs se cultivent paisiblement, la confiance renaît entre les voisins, des lois sages gouvernent nos états, une morale divine instruit nos familles ; c'est à lui que la grande Grèce doit la paix et le bonheur dont elle jouit [4]. O mon fils ! tant que la phi-

[1] Diodore de Sicile, l. XII, p. 294. — [2] Strabon, l. VI, p. 332. — — [3] Iamblique, vie de Pyth., ch. 7. — [4] Iamblique, ibid., ch. 6.

losophie règnera sur les hommes, les hommes seront heureux !

« En vous exposant l'état de nos contrées, je ne vous ai parlé que des cités les plus remarquables ; mais, à diverses époques, des colonies grecques sont venues s'établir ici, soit lorsque dans la mère patrie la population était trop grande, soit pour chercher un terrain plus fertile, et vivre d'une manière plus indépendante. Ainsi toute cette partie de l'Italie est couverte d'autres nombreux établissemens ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de grande Grèce [1], si toutefois la philosophie ne lui a pas déjà mérité un titre si glorieux [2].

« Tous les jours nous voyons arriver dans nos ports des Grecs qui viennent s'instruire aux leçons de Pythagore. Ce n'est pas aux nations civilisées seulement que la philosophie fait sentir son heureuse influence ; comme elle est la reine et la bienfaitrice du monde entier, elle appelle à la participation de ses bienfaits les peuples que la nature et la position des lieux semblent avoir faits nos ennemis. Du fond du Latium [3] elle attire ici les sages d'un grand peuple qui prend chaque jour de nouveaux accroissemens. On dit que le roi qui règne aujourd'hui sur les Romains est originaire de Corinthe, et que ce prince n'est pas moins jaloux de s'illustrer par la gloire des sciences et des arts que par celle des conquêtes et des armes.

« Maintenant que vous connaissez la partie de l'Italie que nous habitons, je veux vous faire connaître le pays où les dieux vous ordonnent d'aller vous fixer. Ce que je vais vous en dire détruira peut-être en vous bien des illusions ; mais ne vous effrayez pas de la peinture que je vais

[1] Strabon, l. VI, p. 253, édition de 1620. — [2] C'est l'opinion d'Iamblique. — [3] Diogène Laërce, vie de Pythagore.

vous faire. Si les dieux vous ont promis que vous y trouveriez le bonheur, vous l'y trouverez ; car il n'est rien que l'homme ne puisse obtenir par le courage, le travail, une ferme volonté, et la protection des dieux. Peut-être est-ce une épreuve qu'ils vous ménagent, pour voir si vous êtes vraiment dignes de plus grandes destinées qu'ils vous réservent. »

Après avoir prononcé ces mots, qui étonnent Protidas, le vieillard continue ainsi : « Cyrnos [1], ainsi appelée de Cyrnus, un des fils d'Hercule, est une des îles les plus considérables de l'Océan. Une longue chaîne de montagnes la parcourt du nord au midi [2] ; des forêts vastes et sauvages couvrent sa surface ; elle est arrosée par un grand nombre de rivières qui, descendant des flancs des montagnes, se divisent en une infinité de canaux qui vont arroser la plaine [3]. Le terrain de Cyrnos est âpre et pierreux [4], et n'offre partout que des lieux d'un difficile accès. Les habitans peu nombreux de ces contrées ne vivent que dans les montagnes [5] ; ils se nourrissent de miel, de lait, et de la chair de leurs troupeaux, qui font leur principale richesse [6], et au milieu desquels ils demeurent continuellement, comme s'ils faisaient partie de leur société [7]. Ils ne les tiennent point enfermés ; mais ils les laissent errer à l'aventure dans les bois, sur les collines ; seulement chaque bête a une marque particulière qui indique le nom de son possesseur [8]. Entre eux ils respectent le droit de la propriété ; mais lorsqu'ils descendent de leurs montagnes ce n'est que pour se livrer à toute espèce de brigandage, soit sur les côtes, soit sur la mer [9]. Ce peuple, errant et va-

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 167. — [2] Diodore, l. V, p. 205. — [3] Diodore, ibid. — [4] Strabon, l. V, p. 224, édit. de 1620. — [5] Strabon, ibid. — [6] Diodore, l. V, p. 205. — [7] Diod., ibid. — [8] Diod., ibid. — [9] Diod., ibid.

gabond, vit sans loi, sans aucune espèce de gouvernement. Les Cyrniens ont l'aspect dur et sauvage ; ils sont cruels et vindicatifs, plus féroces quelquefois que les animaux eux-mêmes[1] ; ils aiment tellement la liberté et leurs montagnes que, lorsqu'ils sont pris par leurs ennemis, et menés en esclavage, ils tombent dans une apathie si inerte et si stupide, qu'ils se laissent mourir comme ces bêtes sauvages que nous voudrions en vain habituer à vivre au milieu de nous[2]. On croit généralement qu'ils sont indigènes ; aucun peuple jusqu'ici n'a revendiqué la gloire d'avoir été l'auteur de leur race.

« Il n'en est pas de même de la Sardinie[3], qui est voisine de Cyrnos ; on dit qu'elle fut presque entièrement peuplée par les enfans d'Hercule[4]. Vers le temps où cet illustre héros allait mettre fin à ses nobles travaux, il eut des filles de Thespius un grand nombre d'enfans qui furent nommés Thespiades[5]. D'après le conseil de l'oracle, il les envoya en Sardinie avec une colonie nombreuse de Grecs et de barbares, et leur ordonna de s'y établir[6]. Leur chef Iolaüs, neveu d'Hercule, y bâtit plusieurs villes, et donna son nom aux habitans, qui, depuis ce temps, furent appelés Ioléens[7]. L'île presque entière est couverte de rochers arides et stériles ; mais la plaine est d'une fertilité peu ordinaire[8].

« Les Sardiniens, dignes rejetons du fils de Jupiter, ont hérité de son courage. Plus d'une fois ils ont repoussé et vaincu les Carthaginois, et personne jusqu'ici n'a pu asservir leur liberté[9]. Les habitans de ces deux îles vivent

[1] Strabon, l. V, p. 224. — [2] Strabon, ibid. — [3] La Sardaigne. — [4] Strabon, l. V, p. 224. — [5] Diodore, l. IV, p. 29. — [6] Strabon, l. V, p. 224. — [7] Strabon, ibid., et Diodore, l. V. — [8] Diodore, ibid. — [9] Diodore, l. V, p. 296.

en assez bonne intelligence ; mais comme ils sont souvent inquiétés par les nations qui les entourent, ils sont obligés d'habiter comme des sauvages dans leurs montagnes, où l'air est plus sain que dans la plaine, qui est toute l'année couverte de brouillards épais et malsains [1].

« En face de Cyrnos et de la Sardinie est la Tyrrhénie. Ce pays a été peuplé autrefois par une colonie de Lydiens qui vinrent en Italie sous la conduite de Tyrrhénus, fils d'Atys, roi de Lydie, et l'un des descendans d'Hercule et d'Omphale [2]. Le chef de cette émigration se fixa dans la contrée qui a conservé son nom. Douze cités [3] fondées par lui devinrent en peu de temps très-riches et très-florissantes par le commerce et l'agriculture. Les Tyrrhéniens sont très-redoutables sur mer. Vous trouverez en eux des ennemis qu'il faudra combattre sans cesse, car ils exercent continuellement la piraterie [4]. D'autres ennemis bien plus terribles encore se partagent avec eux l'empire de l'Océan, ce sont les Carthaginois. Leur ville, qui fut fondée par une colonie de Tyriens [5], s'accroît tous les jours en richesse et en puissance. C'est la nation la plus expérimentée et la plus redoutable sur la mer ; ses flottes nombreuses parcourent les parages les plus éloignés de l'Océan. Personne jusqu'ici n'a pu lui résister, parce qu'elle ne dissémine point ses forces comme les Tyrrhéniens. Les Carthaginois sont braves et entreprenans ; mais trop souvent ils se sont montrés cruels et féroces. L'habitude du commerce les a rendus fourbes et dissimulés. Nulle fidélité dans leurs promesses, nul respect pour les traités, si leurs intérêts leur conseillent de les violer : aussi leur mauvaise foi a déjà passé en proverbe.

[1] Strabon, l. V, p. 219, édition de 1620. — [2] Strabon, ibid. — [3] Strabon, ibid. — [4] Strabon, ibid. — [5] Virgile, Énéide.

« Tels sont les peuples contre lesquels vous aurez sans cesse à lutter; mais ne vous laissez point abattre, allez avec courage au devant du danger, et les dieux combattront pour vous. Si jamais ces nations venaient à vous déclarer la guerre, comptez toujours sur mes secours et sur ceux des peuples d'Italie qui sont mes alliés. Enfin, si la fortune trahissait vos efforts, n'oubliez pas que mes états vous sont ouverts. Vous trouverez ici des contrées où vous pourrez vous établir; combien encore sont inhabitées, et ne demandent qu'un peuple laborieux qui les cultive et les fertilise! Dans votre malheur n'hésitez pas un seul instant à venir vous établir auprès de nous. Quel ennemi oserait vous attaquer, lorsqu'il saura que toutes les villes de la grande Grèce seront prêtes à réunir leurs forces aux vôtres pour vous défendre et le repousser ?

« Voilà donc, dit Protidas, ce bonheur tant promis par les dieux! et encore nous ne sommes pas sûrs d'en jouir long-temps ? — Mon fils, ne doutez jamais de la bonté des dieux. S'ils vous ont promis le bonheur, ils vous le donneront; mais comptez bien qu'ils vous le feront acheter peut-être bien cher. Songez aux travaux d'Hercule; songez aux malheurs d'Ulysse; voyez combien de temps les dieux et les oracles ont promené les compagnons d'Énée sur toutes les mers, et pourtant les dieux ont-ils trompé leur attente ? Tous ont joui après bien des traverses du bonheur qui leur était promis. Et si de si grands exemples ne vous suffisent pas, voyez presque tous les princes de la Grèce, après dix ans de souffrances, après avoir été long-temps le jouet des vagues et des tempêtes, trouver enfin le repos, et former des établissemens florissans. Et vous, le moindre obstacle vous arrête; l'idée seule de

dangers incertains vous épouvante ; vous vous troublez, vous tremblez, vous hésitez, vous doutez de vous-même, des hommes et des dieux. Rappelez donc dans votre cœur le sentiment de vos devoirs. Songez que vous êtes le chef de tout un peuple ; que vous lui devez l'exemple du courage et de la résignation. Comment pourra-t-il supporter ses malheurs, si son chef lui-même se laisse abattre et décourager ? N'oubliez jamais que son existence, son bonheur sont entre vos mains, et que vous avez été choisi par les dieux pour être le dépositaire de ses glorieuses destinées. »

Ces mots ont rendu Protidas à lui-même ; son courage renaît dans son âme. « Pardonnez, dit-il au vieillard ; je rougis d'avoir montré si peu de confiance. Vos paroles ont rappelé la vertu dans mon cœur ; je me sens maintenant la force d'affronter les plus grands dangers. Allons, Simos ; allons, Iphicrate ; allons, mes amis, il faut songer à nous remettre en mer à l'instant même. N'attendons pas que nos compagnons, en apprenant l'état de l'île de Cyrnos, se découragent ; hâtons-nous de quitter ces lieux, partons sans plus différer. C'est demain, demain que nous partons. »

En vain le vieux roi cherche à le retenir encore quelques jours. « Les dieux me sont témoins, sage et prudent Arisba, que mon plus grand désir serait de vivre auprès de vous, de recevoir vos conseils, et de consoler vos derniers jours ; mais, vous le voyez vous-même, je ne puis rester plus long-temps. Je veux profiter du moment où mes compagnons demandent avec instance à partir pour leur nouvelle patrie. Je sais trop avec quelle facilité ils se laisseraient effrayer, puisque moi-même je n'ai pu me défendre d'un moment de faiblesse. »

En disant ces mots il quitte le vieillard, et se hâte d'aller

vers la flotte. « Allons, mes amis, dit-il, c'est demain que nous quittons ces lieux ; hâtez-vous de faire vos derniers préparatifs. Demain le soleil nous verra loin de ces bords : nous voguerons vers les demeures promises par les destins. »

A ces paroles tous les Phocéens poussent des cris de joie. « Partons à l'instant même, se sont-ils écriés ; nous sommes prêts à partir, que tardons-nous ? » En même temps ils se précipitent dans leurs navires, disposent les voiles, tendent les cordages, et le rivage retentit des cris des matelots, qui s'excitent entre eux.

Tout est prêt pour le départ. Les Phocéens mêmes ne veulent plus quitter leurs vaisseaux, et, en attendant l'aurore, ils sont résolus d'y passer la nuit avec ceux des Rhégiens qu'ils ont invités à un repas sur la flotte. Le vin coule à grands flots, et les bruyantes chansons font retentir le rivage et les échos des mers. Dans les transports de leur joie, ils font des libations à tous les dieux de l'Olympe ; ils croient déjà toucher au bonheur tant promis. Insensés ! s'ils pouvaient prévoir tous les maux que les dieux leur réservent encore !

Quand l'aurore parut, elle les trouva la coupe en main, et, cette fois, Protidas n'eut pas besoin de faire entendre sa voix pour éveiller ses compagnons.

Le vieux roi de Rhégium voulut accompagner son hôte jusque sur le rivage. Pendant qu'ils marchaient vers le port, il ne cessait de faire des vœux pour son bonheur. Il lui donnait des conseils et des encouragemens ; lui disant tantôt de se défier des habitans de Cyrnos, qui sont cruels et perfides ; tantôt de se mettre en garde contre les Tyrrhéniens et les Carthaginois. En conversant ainsi, ils arrivent auprès des vaisseaux. A la vue de leur chef, les Pho-

céens sont transportés de joie. Sa présence est pour eux le signal du départ.

Le vieillard, avant de se séparer de Protidas, le serra dans ses bras en versant des larmes. « Allez, mon fils, lui dit-il; allez, accomplissez vos grandes destinées; aimez toujours les dieux, et pensez quelquefois à votre vieil ami. » Arisba ne put achever. A la vue des pleurs du vieillard, Protidas pensa à son père; il voulut parler, mais la douleur étouffa sa voix, et des larmes furent sa réponse. — Il s'arrache des bras d'Arisba, monte sur son vaisseau, et ordonne à la flotte de quitter le rivage. « Voilà donc la vie de l'homme, disait le jeune héros à Iphicrate et à Simos, c'est un voyage continuel, on ne se voit que pour se quitter. O mes amis! restez toujours auprès de moi : si j'éprouve tant de peine à quitter un vieillard que j'ai à peine vu, mais que j'ai connu assez pour l'aimer, quelle serait ma douleur si la cruelle fortune venait à nous séparer? Non, jamais je ne pourrais y survivre.

« Mon cher Protidas, dit Iphicrate, soumettons-nous aux volontés des dieux. Pourquoi se livrer à une douleur qui ne remédie à rien? Le temps, la nécessité nous séparent de nos amis. D'autres affections plus vives et plus tendres les refroidissent à notre égard; souvent des devoirs impérieux les éloignent pour jamais de nous. Toutes ces petites infortunes sont inhérentes à notre condition; ce sont des conséquences du grand mouvement qui entraîne tous les êtres; et, loin de nous révolter contre les dieux, bénissons leur bonté, qui, connaissant toutes les faiblesses de notre nature, toute la sensibilité de notre cœur, nous a préparés ainsi, par l'absence de nos amis, à une séparation bien plus cruelle, bien plus douloureuse, celle de la mort. Et d'ailleurs, quand nos amis nous quit-

tent, pourquoi les pleurer comme si nous les perdions à jamais? La présence est-elle absolument nécessaire à l'amitié? et nos amis, pour être éloignés, en sont-ils moins nos amis? Que dis-je? cette absence nous les rend encore plus chers. Je dirais même qu'elle nous les fait paraître meilleurs; leurs défauts, que nous apercevions lorsqu'ils étaient près de nous, s'effacent dans l'éloignement. Nous les voyons tels que nous les désirons; notre amitié se plaît à les orner de toutes les perfections; notre imagination, séduite par notre cœur, nous les fait voir tels qu'ils seront un jour, lorsque, dépouillés de ces malheureuses passions qui ternissent tout ce qu'il y a de grand dans l'homme, ils reprendront leur essence éthérée [1], et nous paraîtront comme des dieux [2], revêtus de gloire et de lumière.

Ah! puisque nous devons les retrouver un jour, ne nous abandonnons donc pas à une douleur sans bornes. Ne pleurons pas nos amis, comme ces faux sages pour qui l'espérance ne va pas au-delà du tombeau; ils sont inconsolables, parce que, n'appréciant que le bien présent, ils pensent que tout finit avec la vie du corps. Mais nous, à qui une philosophie plus vraie et plus consolante a révélé une autre vie, une patrie éternelle, commune à tous les hommes, où, des parties les plus éloignées de la terre, l'ami viendra se réunir à son ami, montrons plus de courage et de fermeté; honorons la mémoire de nos amis par de pieuses larmes; mais n'insultons pas à la bonté des dieux par une défiance injuste, par un désespoir indigne de nos grandes destinées. Supportons avec patience notre douleur, par l'espoir de retrouver un jour nos amis dans ces champs fortunés, dans ce séjour de bonheur habité par les justes qui sur la terre ont pratiqué la vertu; et,

[1] Voyez le livre Ier. — [2] Pythag., vers dorés.

puisque c'est par la vertu que nous pourrons y arriver comme eux, attachons-nous à la vertu ; elle seule pourra nous faire supporter l'absence ou la perte de nos amis ; et, quand la fortune et la mort frapperaient autour de nous tous ceux que nous aimons, quand nous resterions seuls sur la terre, persécutés même par nos ennemis, la vertu seule pourrait nous suffire. O mes amis ! que de consolations elle a données aux hommes ! que de larmes elle a essuyées ! que de chagrins elle a adoucis ! que de malheurs elle a appris à supporter ! Oh ! que la vertu est belle ! oh ! combien les hommes l'aimeraient s'ils en connaissaient tous les charmes et les attraits ! oh ! qu'elle est douce à pratiquer pour celui qui espère être réuni par elle à tout ce qu'il aimait sur la terre, à un père vertueux, à une mère adorée, à une famille chérie, à de tendres et de fidèles amis !...

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE SEPTIÈME.

NOTE Ire, PAGE 141.

Alalie... Il ne reste de cette ville que des ruines. Sa position était à neuf lieues sud-est de *Corte*, sur le bord de la mer.

NOTE II, PAGE 141.

Mélita... Ce nom lui venait, disaient les Grecs, de Mélita, fille du fleuve Égis. Il est plus vraisemblable qu'il lui vient du mot grec μέλιττα, *abeille*, car cette île était réputée pour ses abeilles et la qualité de son miel, qui ne le cédait point à celui d'*Hybla*.

NOTE III, PAGE 146.

La salle des étrangers... Voyez la note page 93, aux mots : *qui lui sont destinés*.

NOTE IV, PAGE 146.

Des jeunes filles... Dans l'Odyssée, c'est la fille elle-même de Nestor qui conduit au bain le jeune Télémaque, qui répand sur lui une eau pure, des parfums précieux, et le revêt d'une fine tunique et d'un manteau éclatant.

Τόφρα δὲ Τηλέμαχον λοῦσεν καλὴ Πολυκάστη,
Νέστορος ὀπλοτάτη θυγάτηρ Νηληϊάδαο.
αὐτὰρ ἐπεὶ λοῦσέν τε, καὶ ἤχρισεν λίπ' ἐλαίῳ,
ἀμφὶ δὲ μιν φᾶρος καλὸν βάλεν ἠδὲ χιτῶνα. . . . .

Odyssée, l. III, v. 465

NOTE V, PAGE 149.

Séparation... Le mot *Rhégium* vient du mot grec ῥηγὴ, qui veut dire *rupture*, *séparation*. Voyez la belle description que Virgile a faite de la séparation de la Sicile et de l'Italie.

NOTE VI, PAGE 150.

Se trouva accomplie... Il sera plus d'une fois question d'Hercule dans cet ouvrage. Il ne faut pas croire que ce soit le même homme qui ait fait tout ce qu'on lui attribue. On sait que presque toutes

messagère des dieux, porter ses ordres à Vulcain. Le dieu du feu ordonne à l'instant à Brontès [1], à Stéropès [2], à Pyracmon [3] d'exécuter les ordres redoutables du maître du tonnerre. Le premier mêle à la foudre le bruit qui ébranle la voûte des cieux, agite la terre sur ses fondemens, et épouvante les mortels; le second y joint ces éclairs brillans, rapides, qui sillonnent la sombre nue et embrasent les cieux; le dernier enfin y ajoute le feu qui renverse, qui dévore, qui consume, et auquel rien ne peut résister. Quand le faisceau de colère et de vengeance est entièrement composé, l'oiseau de Jupiter le saisit dans ses serres puissantes, et le porte au pied du trône du roi des dieux et des hommes.

Après avoir quitté les îles Vulcaniennes, Protidas dirige son vaisseau vers la Sardinie [4], en laissant à sa droite la Lucanie, la Campanie, le Latium. Il ne veut pas, en côtoyant ces rivages, s'exposer à être aperçu par les nations qui les habitent.

Le soleil s'était déjà plongé deux fois au sein de l'Océan; la nuit avait déjà parcouru deux fois les cieux depuis que les Phocéens étaient partis de Rhégium. Au lever de l'aurore, ils aperçoivent de loin l'île de Cyrnos. En ce moment, elle n'était pas, comme de coutume, environnée de nuages, le soleil frappait de ses premiers rayons le sommet de ses montagnes, qui paraissait tout en feu. A cette vue, les Phocéens saluent la nouvelle patrie par des cris de joie. Protidas modère leurs transports, et ordonne à la flotte de s'arrêter. Il veut, avant de les faire aborder, leur donner une idée juste des lieux qu'ils vont habiter, afin qu'en

[1] De βροντάω, *qui fait gronder le tonnerre*. — [2] Stéropès, de στεροπή, *éclair*. — [3] Pyracmon, de πῦρ et de ἄγω, *qui conduit le feu*. — [4] La Sardaigne.

voyant d'avance se détruire une grande partie de leurs illusions, ils ne se laissent pas décourager par la vérité. Tel est l'homme en effet : son esprit embellit toujours ce qu'il désire, quand il ne le voit que dans un espace éloigné ; et, presque toujours, en approchant, il est détrompé, et devient la première victime de son imagination. Protidas, qui connaît déjà le cœur de l'homme, veut épargner à ses compagnons la douleur de voir leur attente déçue. Avant tout, il envoie Simos et Iphicrate prévenir leurs compatriotes de leur prochaine arrivée ; puis, s'adressant aux Phocéens, il leur dit : « Enfin, mes amis, nous allons toucher la terre qui nous fut promise par les dieux. Bientôt vont s'accomplir les oracles d'Apollon et les conseils du plus sage des mortels [1] ; une nouvelle patrie va nous recevoir ; puisse-t-elle remplacer un jour celle que nous avons perdue, et nous consoler de tous nos malheurs. Sans doute, nous n'y trouverons pas un terrain aussi fertile, un ciel aussi beau, un air aussi pur qu'en Asie ; mais, au moins, nous y vivrons libres et indépendans, et ce bonheur est le seul vraiment digne de l'homme ; car, habitât-il sur un rocher sauvage et désert, s'il est libre, il est plus heureux que s'il coulait ses jours dans des palais riches et somptueux, soumis aux lois d'un tyran, et l'esclave de ses passions et de ses caprices.

« Jusqu'ici les dieux nous ont fait acheter bien cher cette douce liberté dont nous jouissons ; ils vont enfin nous récompenser de nos longues fatigues, en nous donnant un asile assuré contre nos cruels ennemis. Amis, nos plus grands malheurs sont finis. Nous aurons encore, il faut nous y attendre, quelques maux inévitables à supporter ; la nécessité, les lieux, les circonstances nous en

[1] Bias de Prième.

feront une loi. Nous allons aborder dans une île habitée par des peuples sauvages ; nous trouverons un terrain inculte qu'il faudra fertiliser, des mœurs barbares qu'il faudra civiliser. Une nouvelle ville devra sortir de terre pour recevoir nos dieux pénates, et nous protéger contre nos voisins. Voilà bien des obstacles et des difficultés, mais elles sont dignes d'hommes de cœur ; avec de l'audace et du courage nous les vaincrons, nous les soumettrons. Mais que dis-je ? les dieux, dont la bonté s'est manifestée si souvent envers nous, nous ménagent encore une faveur nouvelle. Nous pouvons espérer de n'être point repoussés, en arrivant, par une nation barbare, et l'hospitalité du rivage ne nous sera point refusée. Par un bonheur inespéré, la côte où nous allons aborder est habitée par une colonie de nos compatriotes. Il y a vingt ans que des Phocéens se sont établis à Cyrnos, et y ont bâti une ville qu'on appelle Alalie [1]. Quoiqu'ils aient eu beaucoup à souffrir d'abord des habitans de l'île, ils se sont pourtant maintenus jusqu'ici dans un état assez florissant. Ainsi, en arrivant, nous trouverons en eux des hôtes bienveillans pour nous recevoir ; et eux, de leur côté, trouveront en nous des amis fidèles pour affermir leurs possessions et leur puissance. Notre union fera notre force, et nous pourrons être en état de défendre contre nos voisins la cité nouvelle dont nous allons jeter les fondemens. »

Quand les Phocéens apprirent qu'ils auraient encore quelques périls à essuyer, ils furent un instant découragés ; mais quand Protidas leur annonça qu'ils trouveraient des compatriotes, alors leur courage revint, et ils ne songèrent plus qu'au bonheur de les voir ; ils allaient trouver, loin de leur patrie, un peuple qui avait la même origine,

[1] Hérodote, l. Ier.

qui avait les mêmes coutumes, qui parlait la même langue, cette langue du pays qui est si douce à l'oreille de l'étranger, sur la terre étrangère. Il leur semblait qu'ils allaient retrouver leur chère Phocée, qu'ils avaient quittée avec tant de regrets.

Protidas ne veut point contenir plus long-temps leur impatient désir. Il fait donc avancer la flotte... Tous les yeux sont tournés vers Cyrnos, toutes les mains sont étendues vers le rivage, et chacun semble hâter la marche des vaisseaux.

Cependant les habitans d'Alalie, avertis par Simos de l'arrivée de leurs nombreux compatriotes, avaient déjà rempli le port de leur foule empressée. Dans le désir d'embrasser leurs compagnons, ils criaient, ils appelaient, ils s'agitaient, et, tendant vers eux leurs mains impatientes, ils semblaient vouloir unir le rivage aux vaisseaux. Enfin la flotte a touché la terre; on s'élance sur cette terre tant désirée; on se mêle, on s'embrasse, on s'adresse mille questions. Les uns retrouvent un frère, des parens, des amis qu'ils croyaient avoir perdus pour jamais; les autres racontent comment ils se sont établis sur cette côte : ceux-ci disent les malheurs de la grande patrie; ceux-là pleurent en écoutant le récit de tant d'infortunes. Enfin ils se consolent mutuellement, et rendent aux dieux mille actions de grâces de les avoir réunis. Le malheur est plus facile à supporter quand l'amitié en partage avec nous le fardeau.

Cependant Protidas et Simos, accompagnés des chefs de la colonie, s'avancent vers Alalie; ils admirent la ville naissante, dont une forte muraille environnait les habitations. Là, on ne voyait pas de magnifiques palais élever jusqu'aux cieux leurs dômes majestueux; partout on ne

rencontre que des demeures simples et solidement construites. Ce n'est point la capitale d'un vaste empire avec ses portiques, ses colonnes, ses temples tout resplendissans de marbre et d'or; c'est l'habitation d'un peuple industrieux et libre; c'est le simple séjour des enfans de Neptune, dont la mer est la véritable patrie.

Le héros était accompagné par les vieillards qui composaient le gouvernement d'Alalie. Le plus âgé d'entre eux lui dit: « Voyez tout ce qu'a pu faire un petit nombre d'hommes courageux qui ont lutté pendant long-temps contre la nature des lieux, contre les mœurs des habitans et les nations ennemies qui les entourent de tous côtés. Mais, grâce aux dieux, à force de travail et de patience, nous nous sommes accrus peu à peu et conservés heureusement jusqu'ici; et, maintenant, nous ne devons pas désespérer de l'avenir, puisque les dieux nous envoient de nombreux amis pour consolider ce que nous avons fait. »

Le premier soin de Protidas, en arrivant à Alalie, fut de demander aux anciens habitans du terrain, afin d'y établir des demeures pour ses compagnons. Il trace, en forme de demi-cercle, un long fossé dont les deux extrémités vont s'unir aux murs de la ville. Ensuite il distribue le terrain à chacun; donne des lois à son peuple; consacre la possession par des sacrifices et des libations; jette lui-même les fondemens de plusieurs temples, en élève un plus magnifique à Diane Éphésienne, dont il confie la garde à la divine Aristarcée, et un autre, non moins beau, au héros Cyrnus, ainsi que l'oracle l'avait ordonné. Le port, qui ne pouvait contenir que quelques vaisseaux, fut agrandi, et devint bientôt en état de recevoir une flotte nombreuse.

Chaque jour voyait s'accroître la puissance et la prospérité d'Alalie. Les Phocéens, ne pouvant trouver

dans leur île toutes les choses nécessaires à la vie, songèrent à rétablir leur commerce. Leurs vaisseaux parcoururent de nouveau les plaines de l'Océan. Ils allaient tantôt sur les côtes de l'Italie, tantôt sur celles de la Sicile; quelquefois le souvenir de Phocée les attirait vers la Grèce; mais, craignant de violer leurs sermens, ils se contentaient de revoir le beau ciel de leur patrie.

Cependant une année entière s'était à peine écoulée depuis que les Phocéens étaient établis à Cyrnos, que déjà la Renommée, qui exagère les plus petites choses, qui confond le vrai et le faux, parlait par toutes les nations de l'agrandissement merveilleux de la nouvelle colonie, la représentait à ses voisins comme un peuple redoutable sur mer par ses flottes innombrables et sa puissante influence sur le commerce maritime.

Quoique tous ces bruits n'eussent alors aucun fondement, cependant les Carthaginois et les Tyrrhéniens ne virent pas sans envie une nation rivale s'élever à côté d'eux, et prendre des accroissemens si effrayans; ils se la représentaient déjà dans l'avenir comme une barrière qui s'éleverait entre eux et tous les peuples de la terre; déjà ils la voyaient leur arrachant des mains le sceptre de l'Océan.

L'envie ayant exagéré leurs craintes, ils refusèrent d'abord de négocier avec les Phocéens, et engagèrent tous leurs alliés à leur fermer leurs ports.

Les Phocéens, irrités d'un pareil traitement, résolurent de faire cruellement repentir leurs perfides ennemis de leur jalousie et de leur mauvaise foi. Dès lors ils ne conservent plus avec eux aucun ménagement; ils vont réaliser tout ce qu'avait d'abord redouté leur défiance et leurs craintes. Ils commencent par porter la guerre et le ravage sur les côtes voisines. Les troupeaux, les moissons, tout

ce qui tombe sous leurs mains est enlevé [1]. La mer offre un plus vaste champ à leur vengeance. Leurs légères galères parcourent tous les parages de l'Océan ; ils sont partout, on les rencontre partout ; rien n'échappe à leurs regards non plus qu'à leur poursuite ; ils s'attachent à leur ennemi comme l'oiseau s'attache à sa proie. Jamais ils ne s'engagent dans des affaires générales, mais, s'ils aperçoivent quelque navire voguant paisiblement, ils se réunissent plusieurs, fondent sur lui, l'attaquent, le pillent et s'enfuient avant même qu'il ait songé à se défendre. Les Tyrrhéniens et les Carthaginois ne peuvent plus communiquer entre eux ni avec les autres peuples, sans être continuellement assaillis par un ennemi acharné. Leurs flottes ne suffisent pas pour protéger leurs vaisseaux marchands, tous les jours ils apprennent que quelques-uns ont été pris par les Phocéens, et que toutes les richesses de leur commerce vont s'engloutir dans le port d'Alalie.

Tant de témérité et d'audace ont soulevé la haine des deux puissantes nations. Leurs chefs, ne cherchant que le prétexte de détruire un peuple qui leur portait ombrage, se réunirent à Carthage ; et là on résolut de faire conjointement la guerre aux Phocéens [2], de les chasser loin de Cyrnos, ou de les anéantir. Ils disaient tous que les Phocéens, en s'agrandissant, finiraient par devenir les maîtres de la mer ; que l'île de Cyrnos était située au milieu de tous les peuples avec lesquels ils avaient des relations ; qu'ils ne pourraient plus communiquer sans être exposés tous les jours à de nouvelles attaques ; que cette île serait un véritable repaire d'où ces brigands s'élanceraient, comme des vautours, sur toute l'étendue des mers, et qu'on ne pourrait jamais les forcer dans leurs monta-

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 166. Voyez la note III. — [2] Hérodote, ibid.

gnes[1]. « Qui sait, disaient plusieurs d'entre eux, si un jour ils ne voudront pas nous faire payer le droit de passage? Encore, si nous avions pu nous emparer de la Sardinie, nous pourrions balancer la puissance des Phocéens; mais nos efforts ont été vains jusqu'ici[2], et aujourd'hui il ne nous reste plus d'espoir de pouvoir nous y établir. On dit que les deux îles ont fait alliance entre elles; on dit même que quelques peuples de la grande Grèce leur prêteront leur appui. Ainsi nous ne pourrons plus communiquer tranquillement avec l'Italie, la Tyrrhénie, la Ligurie, la Gaule et l'Ibérie. Combien de fois déjà nos vaisseaux n'ont-ils pas été enlevés par ces infâmes pirates? Souffririons-nous plus long-temps qu'une misérable colonie d'exilés et de fuyards, qui n'ont pas su défendre leur pays, viennent inquiéter des peuples qui sont dans leur patrie; qui, depuis des siècles sans nombre, possèdent l'empire de la mer? Allons, pourquoi hésiter encore à les attaquer? ce sont nos ennemis communs; réunissons toutes nos forces pour les anéantir; que de tous ces barbares il n'en reste pas un seul, que leur ville soit détruite, et qu'on ne puisse pas dire un jour qu'une misérable nation ait osé nous braver impunément. »

Le peuple répondit par ses acclamations, et demanda le départ, disant qu'il suffirait de paraître pour dissiper une troupe d'Asiatiques efféminés. Mais les chefs, qui connaissaient la force et l'habileté des Phocéens sur mer, continrent leur ardeur, et ordonnèrent des préparatifs de guerre comme s'il s'agissait de renverser un empire tout entier. Les ports des Carthaginois et des Tyrrhéniens armèrent chacun trente vaisseaux de guerre[3].

[1] Diodore de Sicile, l. V. — [2] Diodore, ibid., p. 296.—[3] Hérodote, l. Ier, ch. 166.

Cependant le roi de Rhégium, informé des projets qu'on méditait contre les Phocéens, fait avertir Protidas, et, sans attendre qu'il les lui demande, il lui envoie des secours d'hommes et d'argent, et invite tous les peuples de la Grèce à secourir des compatriotes et des alliés.

Protidas, en apprenant les dispositions de ses ennemis, ne fut point étonné, il s'attendait tous les jours à une guerre, mais il n'avait jamais pensé qu'elle dût être si formidable ; il s'empresse de communiquer cette nouvelle à ses compagnons, qui, loin d'en être effrayés, la reçurent avec joie. Depuis long-temps d'odieuses vexations avaient accru leur haine contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens; aussi depuis long-temps ils désiraient en venir aux mains avec eux, pour prouver au monde entier qu'ils n'avaient point fui par lâcheté, et qu'ils ne craignaient sur mer aucune nation, quelque puissante et redoutable qu'elle fût. Ils se préparaient donc avec joie à la guerre, et attendaient avec impatience le moment où ils pourraient combattre pour leur nouvelle patrie, et pour venger leur honneur outragé.

Protidas, prévoyant que ses ennemis ne lui déclareraient pas la guerre, selon les coutumes et les droits des nations, envoya sur différens points de la mer quelques légers navires qui l'avertiraient à temps de leur approche. Afin de n'être point surpris, il rassemble d'avance ses compagnons, leur communique ses desseins et l'ordre que chacun doit suivre dans le combat. Il savait que les Carthaginois avaient équipé trente vaisseaux, et les Tyrrhéniens le même nombre[1] ; il ne veut pas leur opposer des forces supérieures, afin de se ménager des ressources dans le malheur. Ensuite il veut que les Phocéens et les auxi-

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 166.

liaires ne forment d'abord qu'une seule flotte, et cherchent à séparer celle de l'ennemi. Après ce premier succès, s'ils peuvent l'obtenir, Simos doit, à la tête des Rhégiens et des Sardiniens, faire face aux Tyrrhéniens, et les poursuivre sur l'Italie en les éloignant de la Tyrrhénie ; tandis que lui, avec les Phocéens, il combattra les Carthaginois, et les poussera contre la Sardinie, pour les faire échouer ou les briser contre les rochers. Après ces dispositions, Protidas, qui s'attendait à chaque instant à être attaqué, ordonne d'offrir, selon la coutume, un sacrifice aux dieux des mers.

Tous les soldats et les matelots, impatiens d'en venir aux mains avec leurs ennemis, demandaient à grands cris qu'on les menât au combat, lorsqu'un des légers navires qu'on avait envoyés en observation arrive à la hâte, annonce que l'ennemi approche avec toutes ses forces réunies. Protidas veut les surprendre en les attaquant le premier. Après avoir laissé quelques troupes dans le port, pour le garder, il fait avancer la flotte dans la mer de Sardinie[1], qui va devenir le théâtre d'un combat sanglant, dont elle transmettra le souvenir à la postérité la plus reculée.

« Jupiter, dit Protidas en élevant les mains vers les cieux, tu vois quelle est l'injustice et la mauvaise foi de nos ennemis. Sans nous avoir déclaré la guerre, ils viennent tout-à-coup fondre sur nous. Ne permets pas, grand dieu, que ces peuples barbares violent ainsi les lois les plus saintes des hommes, les droits les plus sacrés des nations. »

Après cette prière, que tous les soldats ont entendue, Protidas aperçoit les vaisseaux des ennemis, et il profite de l'étonnement dans lequel les a jetés sa démarche har-

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 166.

die pour observer l'ordre dans lequel ils s'avancent[1]. A sa gauche il voit les Tyrrhéniens rangés sur deux lignes ; à sa droite, les Carthaginois tenant le même ordre : cependant les deux flottes étaient unies, et semblaient n'en faire qu'une seule. L'intention de Protidas était de les séparer. Pour y parvenir, il fait prendre à sa flotte la figure d'un angle aigu dont les deux côtés vont toujours en s'éloignant. Le côté gauche, où sont les Sardiniens et les Rhégiens, est donné à Simos, et le droit sera commandé par lui. Son ami réclame l'honneur de diriger le premier vaisseau de la tête, celui qui doit ouvrir le passage aux autres. En un instant chaque navire a pris sa place ; toutes les voiles sont déployées, toutes les rames soulèvent les flots écumeux, et la flotte fend la plaine liquide dans le même ordre que nous voyons, à l'approche des frimas, les grues voyageuses traverser l'océan des airs. Protidas ne laisse pas à ses ennemis le temps de ramener en avant les deux ailes de leur flotte, et de former un angle profond pour recevoir son impétueuse attaque. Le signal sanglant du combat a brillé sur le haut du grand mât[2] ; l'hymne de Mars est entonné, la trompette a retenti, et les cris des soldats se confondent de part et d'autre. Tout-à-coup l'air est obscurci d'un nuage épais de flèches, de javelines et de pierres. Cependant rien n'arrête l'intrépide Simos ; à travers mille morts il s'élance, en criant à ses rameurs de redoubler d'efforts. Déjà la proue de son vaisseau a enfoncé le milieu de la flotte ennemie ; il s'ouvre un large passage. Tous les autres, s'abandonnant à l'impétuosité de leur élan, retirent leurs rames, et suivent le vainqueur.

[1] Tous les détails de ce combat naval sont tirés de Thucydide, de Diodore, de Silius Italicus, de Lucain. — [2] C'était un drapeau rouge qu'on hissait au grand mât.

Un horrible craquement se fait entendre, et la flotte est séparée. Les Phocéens baissent les voiles, et, resserrant leurs deux côtés, s'arrêtent, immobiles comme un mur impénétrable. A la vue d'un si pressant danger, les Carthaginois et les Tyrrhéniens ramènent leurs deux ailes, et font face de tous côtés. Alors l'engagement devient général. Chaque vaisseau touche un vaisseau ; les longues piques se croisent d'un bord à l'autre, l'épée frappe l'épée ; et pendant que la foule des guerriers s'acharne ainsi, la faux tranchante coupe les agrès, les cordages ; l'énorme bélier s'élance des grands mâts, et brise les flancs des vaisseaux, qu'il fait voler en éclats [1].

Cependant l'impétuosité de cette première attaque mêle et confond bientôt les deux ennemis ; la scène du combat se divise et change à chaque instant. Ici deux galères, se précipitant avec violence l'une contre l'autre, s'enfoncent leurs éperons et entr'ouvrent mutuellement leurs proues fracassées. Là une autre, à demi vaincue et voulant éviter la honte d'être prise, veut fuir, lorsqu'une main de fer s'étend sur elle, l'arrête, et la ramène au vainqueur. Ici deux navires, retenus et unis par de fortes chaînes et par leurs rames entrelacées, présentent aux combattans un champ de bataille immobile comme la terre : mais tout-à-coup l'un d'eux, trop chargé par le poids des deux ennemis, et brisé par le bélier, s'enfonce ; la mer ouvre ses abîmes, engloutit les vainqueurs et les vaincus, et se referme à jamais sur eux.

Déjà les soldats ont épuisé tous leurs traits ; mais la fureur et le désespoir font des armes de tout. Les uns se servent de leurs rames pour repousser l'ennemi ; les autres balancent à force de bras leurs mâts rompus, et les préci-

[1] Voyez la note IV.

faits prisonniers ; ils étaient en grand nombre, mais la victoire lui avait coûté cher. Quarante galères avaient été prises ou submergées, et parmi celles qui lui restaient plusieurs étaient bien endommagées [1]. Leurs éperons étaient faussés, les rangs de rames arrachés, les mâts brisés, les voiles déchirées ; mais, ce qui le consolait dans son malheur, c'est qu'il avait remporté la victoire ; il avait vu fuir son superbe ennemi, et il recueillait un immense butin. Aussi, en retournant à Alalie, il ordonna à ses compagnons de chanter l'hymne de la victoire, en l'honneur d'Apollon vainqueur de ses ennemis [2]. Mais Protidas, en revoyant le théâtre sanglant du combat, avait le cœur oppressé. « Voilà donc, disait-il, le sort des malheureux humains. Il faut s'entr'égorger pour défendre de misérables rochers, un terrain ingrat et stérile, comme si la terre n'était pas assez grande pour tous les hommes. Ce n'est point assez : l'on veut même marquer des limites sur les mers, comme si l'esprit de l'homme pouvait en concevoir toute l'étendue, et comme si l'Océan n'était pas assez fertile en dangers et en naufrages, on y transporte toutes les horreurs de la guerre et de la destruction. »

Pendant qu'il exprimait ainsi ses tristes pensées, la flotte approchait d'Alalie. Tous les autres Phocéens, qui attendaient le résultat du combat, étaient sur le rivage, et lorsqu'ils entendirent les chants de victoire de leurs compagnons, ils les reçurent avec des cris de joie et des transports d'allégresse. Mais quelle fut leur douleur quand ils apprirent les pertes qu'ils avaient faites, quand ils virent le petit nombre et l'état affreux des vaisseaux qui restaient aux vainqueurs ! Protidas, plus que tous les autres, sentait toute la vérité de sa position. Que de temps ne lui fau-

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 167. — [2] Voyez la note VI.

dra-t-il pas pour réparer la flotte ! et n'est-il pas à craindre que l'ennemi, profitant de la détresse des Phocéens, ne vienne les attaquer avec des forces nouvelles? Combien il lui serait facile de les détruire !

Dans cette cruelle perplexité, il va consulter Aristarcée. La prêtresse était alors dans le temple, et offrait un sacrifice à Diane, pour la remercier de la victoire que les Phocéens venaient de remporter, et la prier de venir encore à leur secours. « Divine prêtresse, dit Protidas, daigne nous dévoiler la volonté des destins : que devons-nous faire ? La victoire que les dieux nous ont envoyée va bientôt nous être fatale. Dans une telle extrémité quel parti devons-nous prendre ?

« O Phocéens, dit Aristarcée, vous touchez bientôt au terme de vos maux. La patrie que vous avez adoptée n'est point la terre que les dieux vous ont promise : les oracles vous ont dit d'élever un monument au héros Cyrnus, qui a donné son nom à cette île [1] ; mais ils ne vous ont pas dit d'y fixer pour toujours vos demeures. Vous avez déjà accompli la volonté des dieux, un monument magnifique lui a été élevé : maintenant quittez ces lieux, qui ne sont pas le séjour annoncé par les promesses de l'oracle. Rassemblez de nouveau vos compagnons, vos femmes, vos enfans, et voguez vers Rhégium [2] ; là les dieux vous dévoileront leurs volontés. Vous avez supporté avec patience le triste séjour de cette île ; allez aujourd'hui vers de meilleures destinées. Annoncez à vos compagnons cette heureuse nouvelle. » Elle dit, et la déesse qui l'inspirait ferma sa bouche prophétique.

Protidas se hâte de faire part à ses compagnons des pré-

[1] Hérodote, l. Ier, ch. 167. — [2] Hérodote, l. Ier, ch. 166. Voyez la note VII.

dictions de la prêtresse. « Amis, leur dit-il, depuis un an que nous habitons ces contrées, nous avons eu beaucoup d'obstacles à surmonter; nous avons eu à combattre et la nature et les hommes. Vous avez toujours montré une patience digne de vous et de vos ancêtres; et dans le combat que nous venons de livrer vous avez donné les preuves les plus éclatantes de votre courage. Mais vous voyez combien nous a coûté cher la victoire; nos ennemis, s'ils le veulent, pourront bientôt nous accabler, et finir par nous détruire. Est-ce là, direz-vous, ce bonheur tant promis par les dieux? Non, mes amis. Aristarcée, que je viens de consulter, m'a dévoilé enfin la volonté des dieux. « Ce n'est point ici, dit-elle, que vous devez fixer pour toujours vos demeures. Les dieux vous ont ordonné d'élever un monument au héros Cyrnus, vous l'avez élevé; maintenant voguez vers Rhégium, et là vous apprendrez ce qu'il vous restera à faire. »

Tous les compagnons de Protidas s'écrient qu'ils sont prêts à obéir aux ordres des dieux. Les anciens habitans de Cyrnos demandent à se joindre à eux; le héros y consent avec joie, et les sauve ainsi de la vengeance des Carthaginois, qui les auraient certainement exterminés. Les Phocéens avaient encore quelques vaisseaux en bon état; le reste fut réparé à la hâte, et, le huitième jour après leur victoire, ils quittèrent sans regrets l'île de Cyrnos. Ils abandonnaient un pays où ils avaient toujours souffert, pour aller revoir un peuple et un roi qui les avaient bien accueillis, et se réunir aux autres colonies grecques de l'Italie, dans lesquelles ils trouveraient des voisins dévoués et bienveillans; ils allaient y arriver, comme les Pyliens, les Crétois et les Locriens, sous les auspices du malheur. « Au moins, disait Protidas, si, comme Nestor, Diomède

et Idoménée, je pouvais espérer de trouver enfin le repos et la paix, et, après tant de traverses, de fonder comme eux une cité florissante ! » Déjà, dans son esprit, il jetait les fondemens d'une ville semblable à Tarente ou à Crotone ; il la voyait grandir et s'élever ; il bâtissait des temples, donnait des lois à son peuple, et, afin de vivre plus long-temps dans la mémoire des hommes, il voulait que la nouvelle cité portât son nom.

Pendant tout le trajet son esprit faisait mille projets ; et il se livrait encore à toutes ses pensées, lorsque le troisième jour vit entrer la flotte dans le port de Rhégium.

Le roi, averti de l'arrivée de Protidas, avait quitté son palais pour aller au devant de lui. « O mon fils, lui dit-il en le serrant dans ses bras, la fortune aurait-elle trahi vos généreux efforts ? — Arisba, les dieux ne nous ont point abandonnés, nous avons vaincu ; mais nous n'étions pas en état de profiter de notre victoire. Nous vous ramenons une partie des secours que vous nous avez envoyés ; et, d'après les conseils d'Aristarcée, nous revenons vous demander l'hospitalité, que naguère vous nous avez offerte avec tant de générosité : nous venons vous prier de nous désigner un lieu où nous puissions aller établir nos dieux pénates.

« — Venez, mon fils ; puisse la fortune ne jamais nous séparer ! En attendant de meilleurs destins, reposez-vous de vos fatigues, ainsi que vos compagnons. Plus tard nous parlerons de nos projets. »

Plusieurs jours furent employés à réparer les vaisseaux des Phocéens, et à en construire de nouveaux. Les Rhégiens, suivant le désir de leur roi, aidèrent leurs hôtes dans leurs pénibles travaux. Quand la flotte fut entièrement réparée, Protidas, roulant toujours dans son esprit

ses projets d'établissement, désirait fonder à son tour une cité puissante comme celle de Rhégium, dont il ne pouvait s'empêcher d'envier la prospérité. Le vieux Nestoride [1] devinait son désir, et, quand il vit qu'il était temps de communiquer ses vues à Protidas, il lui dit : « J'ai cherché long-temps dans mon esprit quelle serait la partie de l'Italie qui vous conviendrait le mieux ; je n'ai pas voulu vous placer trop près de moi ; parce qu'il faut vous laisser le moyen de vous étendre pour vous agrandir ; et je n'ai pas voulu vous placer trop loin, parce que je veux qu'il nous soit facile de nous voir souvent. Au nord de Rhégium, et dans la Lucanie, est une contrée fertile, située du côté de la mer Tyrrhénienne, entre la mer, le promontoire de Palinure et le golfe de Pestum [2]. Elle est défendue vers l'orient par la chaîne des Apennins, qui la séparent des Sybarites et des Tarentins. Ce pays n'est point encore habité ; les voisins qui l'entourent ne sont point de mœurs sauvages et barbares, et vous pourrez facilement étendre vos limites jusqu'au fleuve Achéron. Vos états seraient ainsi défendus de tous côtés par des barrières naturelles. C'est là qu'il faut mener vos compagnons, et jeter les fondemens d'une grande ville [3].

« Nous voilà donc enfin fixés pour jamais, dit Protidas ; et je ne puis plus douter maintenant que ce ne soient là les lieux tant promis par les destins. » Le lendemain, au lever de l'aurore, les Phocéens avaient une seconde fois levé l'ancre pour s'éloigner de Rhégium. Protidas et le petit-fils de Nestor s'étaient promis de franchir souvent la distance qui allait les séparer ; aussi leurs adieux ne furent point douloureux comme à leur première séparation.

[1] Arisba, petit-fils de Nestor. — [2] Aujourd'hui Pesti. — [3] C'est en effet le lieu que les Phocéens choisirent. (Hérodote, l. VI, p. 252.)

Protidas était à peine sorti du port, qu'il ordonna à la flotte de côtoyer le rivage d'Italie, afin d'offrir à ses compagnons un délassement pendant le voyage. Les Phocéens voient se développer devant eux les campagnes fertiles du Brutium; passent devant l'embouchure du noir Achéron [1], qui prend sa source dans les enfers. Bientôt s'élève à leurs yeux la citadelle de Pandos, à la triple colline; enfin ils découvrent les campagnes de la Lucanie, et, au troisième jour, depuis leur départ, la flotte avait déjà doublé le cap de Palinure, qui doit son nom au fidèle pilote d'Énée [2].

Protidas fait aborder dans un petit golfe que les flots avaient creusé. A peine il a mis le pied sur la terre si long-temps désirée, qu'il offre un sacrifice aux dieux de la patrie, aux dieux pénates, pour les prier de se fixer dans leur nouvelle demeure; enfin, aux nymphes des bois, des fleuves et des montagnes, et à toutes les divinités champêtres qui gardent ces contrées [3].

Après avoir rempli ce pieux devoir, que les coutumes et la religion ont consacré, il jette les fondemens d'une ville, à laquelle il donne le nom d'Élée [4], parce que le fleuve Eléès [5] coule non loin de son enceinte.

[1] Voyez la note VIII. — [2] Voyez Virgile, Énéide. — [3] Voyez la note IX. — [4] Strabon, l. VI, p. 252. On écrit aussi Hélée. — [5] Aujourd'hui l'Alento.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE HUITIÈME.

NOTE Ire, PAGE 167.

La vierge de Séna... Séna est aujourd'hui l'île de Sain, vis-à-vis la pointe méridionale de la baie de Brest. C'est là qu'était établi un collége de druidesses qui adoraient la lune. Dans la suite de l'ouvrage il sera question de ces jeunes prêtresses.

NOTE II, PAGE 167.

Des îles Vulcaniennes... Ces îles sont appelées ainsi parce qu'elles renfermaient des feux *volcaniques*, et étaient souvent agitées par des tremblemens de terre, ce qui a fait supposer que Vulcain y avait établi ses forges. On les appelle aussi *Éoliennes*, parce qu'Éole y avait, dit-on, fixé son séjour. Ce sont sans doute les vents violens qui règnent sur ces îles et sur la mer qui les entoure, ainsi que les phénomènes qui les accompagnent, qui auront fait regarder ces lieux comme la patrie des vents. (Virgile, livre Ier.) Ces îles sont au nombre de sept. Aujourd'hui elles portent le nom de *Lipari*, et sont situées au nord de la Sicile.

NOTE III, PAGE 174.

Est enlevé... La piraterie exercée par les Phocéens est un fait rapporté par Hérodote, qui dit qu'elle fut la cause de la guerre combinée des Tyrrhéniens et des Carthaginois contre les Phocéens. (Hérodote, l. Ier, ch. 166.) Quoique ce fût pour ces deux peuples alliés un motif de faire la guerre à leurs rivaux sur la mer, il ne faut pas croire pour cela que le métier de pirate fût assimilé à celui de brigand. Justin dit en parlant des Phocéens eux-mêmes : Pescando, mercando, plerumque etiam latrociniis maris, quod illis temporibus gloriæ habebatur, vitam tolerabant..... Les Phocéens vivaient de la pêche, du commerce, et le plus souvent même de la piraterie, qu'on regardait alors comme un métier honorable.

NOTE IV, PAGE 179.

En éclats... Le bélier était une énorme poutre dont l'extrémité était armée d'une tête de bélier en fer, et qui était suspendue au grand mât à l'aide d'un cable. Les soldats, à force de bras, le balançaient

et le dirigeaient contre les flancs des vaisseaux. Il y avait aussi d'autres instrumens qui servaient au même usage, c'étaient des dauphins en plomb, qui étaient pareillement attachés au grand mât par un énorme cable.

NOTE V, PAGE 181.

Postérité... Après le combat naval, les Carthaginois et les Tyrrhéniens se réfugièrent à Cœré, emmenant avec eux leurs prisonniers. A peine descendus sur le rivage, ils les tirèrent au sort et les assommèrent à coups de pierres. Depuis ce temps, le champ où ils furent massacrés devint tellement funeste aux troupeaux et aux hommes, qu'on ne pouvait le traverser sans être frappé de quelque maladie. Plus tard on consulta l'oracle, qui répondit qu'il fallait faire des sacrifices expiatoires, et instituer en l'honneur des Phocéens des jeux gymniques et des courses de chars. (Hérodote, l. Ier, ch. 167.)

NOTE VI, PAGE 182.

Vainqueur de ses ennemis... Protidas remporta la victoire, mais il n'avait pas trop lieu de se féliciter. Hérodote dit à ce sujet que les Phocéens remportèrent une victoire cadméenne, faisant sans doute allusion au combat d'Étéocle et de Polynice, descendans de Cadmus. On sait que ces deux frères, se disputant le trône de Thèbes, s'entretuèrent dans un combat singulier. Voyez la Thébaïde de Racine.

NOTE VII, PAGE 183.

Vers Rhégium... Hérodote dit que les Phocéens, après leur fatale victoire, voyant qu'ils ne pouvaient rester plus long-temps à Cyrnos (en Corse) prirent avec eux leurs femmes, leurs enfans, et tout ce qu'ils purent emporter, et firent voile vers Rhégium. (Hérodote, l. Ier.)

NOTE VIII, PAGE 187.

Achéron... Selon Strabon, ce fleuve est ainsi nommé à cause de ses relations, de sa parenté avec Pluton, κατὰ τὴν πρὸς Ἅιδην οἰκειότητα ὀνομαστός; ce mot est composé en effet de ἄχος, *douleur*, et de ῥόος, *fleuve; fleuve de douleur.*

NOTE IX, PAGE 187.

Ces contrées... C'était la coutume des anciens d'offrir ces sortes de sacrifices quand ils se fixaient sur une terre étrangère.

LIVRE NEUVIÈME.

Déjà une nouvelle ville semblait sortir du sein de la terre, déjà des demeures nombreuses couvraient le sol de la patrie adoptive, déjà les temples élevaient vers le ciel leurs faîtes majestueux; les champs étaient oultivés, et se couvraient des riches présens de Cérès; la paix régnait dans la ville et dans les campagnes; le travail et l'industrie enrichissaient la cité; le commerce avait repris son cours, sur terre et sur mer, sans exciter l'envie des voisins : enfin tout annonçait aux Phocéens que leur bonheur était fixé, tout leur promettait un brillant avenir; mais, hélas! qui peut pénétrer les secrets impénétrables des destins? Les dieux n'avaient point encore accompli leurs dernières volontés.

Un jour que Protidas, selon sa coutume, offrait à Diane un pompeux sacrifice pour la remercier du bonheur dont ses compagnons jouissaient, Aristarcée, qui présidait à la cérémonie, se sentit tout-à-coup possédée par l'esprit divin, et ces paroles sortirent de sa bouche prophétique :

« O mon fils! les dieux sont satisfaits; déjà ils ont récompensé ton courage et ta piété; cependant tu n'as point encore touché le terme de tes destinées. Une plus grande gloire t'est réservée : de ton peuple sortira une cité puissante dans l'univers, et, de ton sang, une famille grande, opulente et célèbre dans les siècles à venir par son cou-

rage et ses vertus [1]. Hâte-toi de quitter ces lieux ; choisis les plus jeunes de tes compagnons ; laissez ici vos femmes et vos filles [2] ; l'hymen vous recevra sur d'autres bords. O Protidas ! je te l'annonce au nom des dieux, c'est là le terme de tous tes malheurs. La promesse que je te fais est aussi sûre que si Jupiter te la faisait lui-même en jurant par le Styx, serment qu'il ne fait jamais en vain.

« — O divine prêtresse ! quelles sont ces destinées que je ne comprends pas ? Faudra-t-il encore courir mille dangers ? je suis tout prêt ; mais comment décider mes compagnons à me suivre ? Quels sont les lieux où nous devons aller ? qui pourra nous guider ?...

« Que ce soin n'occupe point ton esprit ; dirige tes vaisseaux vers l'occident ; je serai avec toi, je ne t'abandonnerai jamais, je guiderai tes pas. Va, ne songe qu'à préparer tes compagnons à ce nouveau voyage ; mais, avant de quitter ces lieux, va consulter la Sagesse ; elle habite sur ces bords ; va entendre ses leçons, et grave-les profondément dans ton cœur. »

Quand la prêtresse eut cessé de parler, Protidas achève le sacrifice, adore la divinité qui vient de lui parler par son interprète ; ensuite il s'empresse de revoir ses compagnons, et leur annonce la volonté des dieux. Qui pourrait dire quelle fut la douleur des pères et des mères, lorsqu'ils apprirent qu'ils allaient se séparer pour jamais de leurs enfans ? Dans leur désespoir, ils accusaient tantôt Protidas, tantôt les dieux et les destins.

Pour les jeunes Phocéens, ils se livraient à la joie ; ils allaient, sous les auspices de l'hymen, tenter la fortune, et le plus brillant avenir se découvrait à leurs yeux. « Nous

[1] Les Protiades. Aristote, Ath. Deipnosoph., l. XIII, ch. 5, p. 576. — [2] Voyez la note 1re.

ne pouvons plus douter, disaient-ils, du bonheur qui nous est promis ; les dieux se sont expliqués d'une manière qui ne laisse plus aucune incertitude. » Tous auraient voulu accompagner Protidas, mais le sage héros est obligé de les faire tirer au sort.

Cependant, avant son départ, il songe à exécuter la volonté de la prêtresse. Elle lui a dit d'aller consulter la Sagesse ; il n'en faut plus douter, c'est Pythagore qu'elle a voulu désigner par ces paroles. Depuis long-temps il en avait le plus grand désir, et il vit alors que ce désir lui venait des dieux. Il communique son projet à Iphicrate, qui veut l'accompagner, tandis que Simos restera pour remplacer sonami. Ils sont d'avis de faire le voyage par terre, afin de connaître le pays qu'ils vont quitter pour jamais, et de donner à leurs compagnons le temps de faire tous les préparatifs pour le grand voyage. Le lendemain, au lever de l'aurore, ils prennent avec eux quelques cavaliers, et sortent d'Élée. Ils traversent les Apennins, à l'endroit où le fleuve Siris [1] sort de sa source pour se précipiter dans la mer ; ensuite ils suivent le penchant de la montagne. « Allons voir, dit Protidas, ce qu'est maintenant Sybaris. » En conversant sur le désastre de cette ville, ils touchaient presque à son enceinte, qu'ils s'en étaient à peine aperçus. — Ils ne virent qu'un vaste champ de ruines et de cendres, inondé en grande partie par le fleuve Sybaris. « Voilà donc, dit Iphicrate, tout ce que la mollesse et l'orgueil ont pu faire d'une ville naguère si florissante ! O vanité ! ô folie des hommes !

Le second jour de leur départ d'Élée, la nuit vit entrer Protidas et Iphicrate dans les murs de Roscianum. De Roscianum, en suivant le rivage, ils arrivèrent à Pétilie,

[1] Strabon, l. VI, p. 263, édition de 1620. Aujourd'hui le Sinno.

où ils voulurent prendre quelque repos. Là ils furent reçus par Adreste, descendant de Philoctète. Le petit-fils de ce grand héros, voulant traiter dignement les hôtes que les dieux lui avaient envoyés, fit disposer un navire pour Protidas et ses compagnons, y fit mettre des présens pour le philosophe de Crotone, avec qui il était en relation d'amitié, et, le lendemain, il les accompagna lui-même au port, en les priant de revenir lui demander l'hospitalité; Protidas le promet, et se sépare de lui avec l'espérance de le revoir bientôt.

Les vents enflent la voile, et, pour gagner la haute mer, les rames n'ont pas besoin de soulever les flots. Le vaisseau arrive à Crotone lorsque le soleil avait à peine atteint le milieu de sa carrière.

Le premier soin de Protidas, en entrant dans la ville, fut de demander la demeure de Pythagore; un homme du peuple lui répondit que le philosophe était alors à son école, et que c'était l'heure à laquelle il donnait ses leçons; il lui montra en même temps un vaste bâtiment placé dans le lieu le plus élevé de la ville; sa forme était demi-circulaire, et, soit à cause de sa grandeur, soit à cause de sa noble destination, il avait reçu le nom de Grande-Grèce [1]. Déjà l'on voyait de nombreux auditeurs se presser sous ses larges portiques.

Protidas et ses compagnons se dirigèrent vers le temple de la philosophie; quand ils furent arrivés, tous les disciples étaient réunis. En entrant dans la vaste enceinte, ils furent frappés du religieux silence qui y régnait. Plus de trois mille [2] auditeurs étaient placés autour de la salle et sur un amphithéâtre qui s'élevait jusqu'au comble. Ils

[1] Iamblique, Vie de Pythagore, ch. 6. Voyez la note II. — [2] Iamblique, ibid.

étaient muets et immobiles sur leur siége ; on eût dit à les voir qu'ils n'avaient tous qu'une même pensée, tant l'expression de leurs figures était semblable ! Protidas, muet comme eux, mais d'étonnement, n'ose interroger Iphicrate ; il lui semblerait commettre une impiété ; il cherche des yeux le maître de l'école, et se dit à lui même : « Sans doute il va bientôt arriver, mais pourquoi ne vois-je point ici la place qui doit lui être réservée? Il se livrait à ces réflexions, lorsque, tout-à-coup, des accords mélodieux de voix réunies frappèrent ses oreilles. Ils partaient d'une espèce de sanctuaire qui était en face des auditeurs, et dont la vue leur était cachée par un voile impénétrable aux yeux. La musique était grave et majestueuse, et élevait l'âme dans les hautes régions de la pensée. Quand tous ces accords eurent cessé, une voix grave et imposante s'éleva du fond du sanctuaire, c'était celle de Pythagore ; il parla sur le bonheur, et il prouva qu'il consistait à se bien connaître soi-même ; que celui qui possédait cette science connaissait tous ses défauts, tous ses vices, et trouvait dans la philosophie tous les remèdes pour les guérir. Il dit, en second lieu, que celui qui se connaissait bien lui-même connaissait tous les hommes ; car ils ont tous la même nature et les mêmes dispositions au bien et au mal, et qu'alors il lui était facile d'établir une comparaison entre lui et ses semblables. Enfin il conclut par affirmer que celui qui possédait parfaitement ces deux connaissances pouvait facilement s'instruire de toutes ses obligations envers les dieux, envers lui-même et envers la société, et parvenir au bonheur, qui n'est autre chose que l'accomplissement de tous ses devoirs.

Quand le philosophe eut cessé de parler, une musique aussi majestueuse que la première se fit entendre, et tous

les auditeurs se retirèrent dans le plus profond silence. Protidas suivit la foule, et alla attendre Pythagore à la porte de son école. Il le vit bientôt paraître, entouré de ceux de ses disciples qu'il admettait en sa présence, et qui avaient la faveur de converser avec lui [1]. Protidas, à la vue du vieillard, demeura frappé d'admiration, il ne fut point étonné qu'on l'eût pris pour un dieu [2]; lui-même, à sa vue, se sentait pénétré d'un respect religieux.

Sa stature était haute et bien proportionnée, sa démarche grave et pleine de majesté; une robe de laine, dont rien n'égalait la blancheur [3], descendait jusqu'à ses pieds et traînait derrière lui; par dessus il avait jeté une stragule de même couleur [4].

L'âge, et encore plus l'étude, avaient depuis long-temps sillonné son front; ses cheveux, aussi blancs que la neige, étaient encore nombreux et retombaient sur ses épaules. C'était un vieillard, mais sa vieillesse était celle d'un dieu.

Son regard semblait pénétrer jusqu'au fond des cœurs et les interroger, et dans ses yeux, qui brillaient d'une douce lumière, on pouvait lire à son tour et y voir toute la pureté de son âme, qui s'y réfléchissait comme dans un miroir. Enfin dans tous ses traits il y avait quelque chose d'indéfinissable, qui tient de la divinité, qui commande le respect et attire l'amour. Ses plus intimes disciples osaient à peine l'interroger, et, quand il parlait, on l'écoutait comme l'oracle de la sagesse. Son éloquence douce et persuasive ressemblait à un fleuve majestueux qui, sans jamais sortir de son lit, entraîne doucement ceux qui se confient à ses ondes, et offre à chaque instant à leurs

[1] Iamblique, Vie de Pythagore. Voyez la note III. — [2] Diogène Laerce, l. VIII, p. 574. Voyez la note IV. — [3] Diogène, ibid, p. 579. — [4] Ce portrait est tiré en partie de Diogène Laerce, Vie de Pythagore.

regards enchantés des rives fleuries, des sites variés, de riantes campagnes, une onde toujours pure et un ciel toujours serein.

Protidas, en suivant de loin le philosophe, était arrivé presqu'en même temps que lui à la demeure du fameux athlète Milon, chez lequel Pythagore habitait. Ainsi, sous le même toit, on voyait réunis, par le lien de la plus tendre amitié, les deux hommes qui avaient donné à la grande Grèce la paix et le bonheur, l'un par son courage, et l'autre par sa sagesse.

Protidas se fit annoncer comme chef des Phocéens et ami de Nestoride, roi de Rhégium. Pythagore, à ce nom, s'empressa de venir recevoir le héros : « Mon fils, lui dit-il, soyez le bien venu; vous m'êtes envoyé par un des hommes que j'aime le plus, et qui mérite, sous tous les rapports, l'estime et l'amour de ses semblables. »

Le fils de Nicéphore demeurait immobile d'étonnement et d'admiration en voyant qu'un si grand philosophe fût d'un abord si simple et si prévenant; il pensait trouver un homme qui lui aurait parlé de toute la hauteur de sa vertu, et déjà il se trouvait entraîné vers lui par un attrait, une puissance incompréhensible. Ce qui charmait tant en lui n'était point cette familiarité qui établit à l'instant même l'égalité entre les hommes; mais cette douce bienveillance d'un être supérieur qui gagne les cœurs et les domine. O charme irrésistible de la vertu! on ne peut la voir sans l'aimer, on ne peut entendre sa douce voix sans être touché; elle attire nos âmes, elle s'empare de nos cœurs et les remplit de joie et de bonheur! Il n'y a que l'homme vicieux et corrompu qui se sente mal en sa présence, parce qu'il est accablé par sa dignité; parce qu'en se comparant à elle il se sent déchu de sa gran-

deur. Mais celui qui, de bonne heure, s'est attaché à la vertu, celui qui en a déjà senti toutes les douceurs, reconnait à l'instant sa voix; il devine sa présence par un instinct tout divin. En voyant un homme vertueux, il semble qu'il a trouvé un ami; la vertu est le lien secret qui les unit; il semble qu'ils appartiennent à une même famille; il semble qu'ils soient frères; ils se comprennent sans se parler; ils s'aiment en se voyant.

Protidas fut si charmé de l'accueil et des bontés de Pythagore, qu'il voulut rester à Crotone plus long-temps qu'il n'avait d'abord résolu. Tous les jours il voyait le philosophe, assistait à ses leçons; et les momens de loisir que les exercices de l'école leur laissaient, ils les passaient à converser ensemble, tantôt sur des sujets de morale, tantôt sur l'art difficile de gouverner les hommes.

C'était toujours sur le bord de la mer qu'ils dirigeaient leurs promenades solitaires. « C'est là, disait Pythagore, que j'aime à venir méditer sur les mystères de la nature, sur la grandeur et la puissance des dieux, sur le néant de l'homme et sur ses hautes destinées. La vue de l'Océan agrandit nos idées; notre esprit aime à s'égarer sur sa vaste étendue; il éprouve un charme singulier à errer dans les champs de l'infini. Pour moi, cette mer a des charmes particuliers; elle baigne le rivage de Samos: combien de fois, lorsque ses flots venaient, en se jouant, mouiller mes pieds, je leur ai demandé si ma patrie était libre et heureuse! O ma chère patrie! toutes les fois que mes regards attendris se tournent vers toi, mon cœur est oppressé de douleur, et mes yeux se remplissent de larmes!..... »

Un soir qu'ils se promenaient comme de coutume sur le rivage, Protidas dit à Pythagore qu'il était décidé à tout quitter pour s'attacher à lui comme disciple. « O mon fils,

je vous loue de votre désir ; la philosophie est sans doute la première de toutes les sciences, puisque c'est elle qui enseigne la sagesse, sans laquelle l'homme ne peut être heureux ; mais, croyez-moi, ce n'est pas là que les dieux vous appellent ; leur volonté s'est manifestée plus d'une fois ; ne résistez point à leurs ordres ; vous êtes destiné par eux à conduire un peuple, comme moi je l'ai été à instruire les hommes : j'ai tout quitté pour leur obéir ; vous en avez fait autant, persistez maintenant dans vos projets. Je veux, pour achever de vous persuader, vous faire l'histoire de ma vie. Vous y verrez un désir dominant de connaître la vérité qui m'a porté à embrasser la philosophie ; et, comme vous n'avez pas le temps de suivre toutes mes leçons, je trouverai l'occasion de vous dévoiler les secrets et les mystères de ma science, que je ne communique qu'à ceux de mes disciples que j'ai éprouvés pendant long-temps, et qui se sont rendus dignes de ma confiance par leur savoir, leur patience et leur discrétion. Asseyons-nous sur ce rocher qui domine au loin sur les flots. »

En ce moment les vents tumultueux n'agitaient point la surface de la mer ; un léger zéphyr venant de l'Océan rafraîchissait la chaleur du jour ; le soleil se couchait derrière les montagnes, et la lune, se levant du côté de la Grèce, s'avançait lentement dans les cieux pour remplacer l'astre du jour. Déjà ses feux naissans scintillaient comme une étoffe d'or sur la surface des eaux.

Pythagore, les yeux fixés sur le vaste horizon qui était en face de lui, semblait l'interroger et lui demander des souvenirs. Enfin, après s'être recueilli pendant quelque temps, il commença ainsi :

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE NEUVIÈME.

NOTE Ire, PAGE 191.

Vos femmes et vos filles... A l'exception d'Aristoxène, qui avait apporté la statue de Diane, nous ne trouvons dans aucun auteur ancien qu'il y ait eu des femmes dans cette première colonie.

(VILLENEUVE, *Statistique des Bouches-du-Rhône.*)

NOTE II, PAGE 193.

Grande Grèce... Iamblique dit que, pour recevoir les nombreux auditeurs de Pythagore, on avait construit un vaste édifice, aussi grand qu'une ville. Là se réunissaient ensemble les hommes, les femmes et les enfans.

NOTE III, PAGE 195.

Converser avec lui... Pythagore partageait ses disciples en plusieurs classes, selon leur âge et leur capacité. Cependant il y avait deux grandes divisions de ses auditeurs. Les uns étaient appelés ακουσμάτικοι, *disciples auditeurs*, et qui étaient obligés de se taire et d'écouter pendant cinq ans; et les autres μαθηματικοὶ, *disciplinis vacantes;* c'étaient ceux qui étaient initiés à la doctrine. C'est parmi ces derniers que le philosophe choisissait ceux qui devaient accompagner partout sa personne.

NOTE IV, PAGE 195.

Qu'on l'eût pris pour un dieu... Pythagore avait tant de majesté dans toute sa personne, que ses disciples eux-mêmes le prenaient pour l'Apollon des contrées hyperboréennes. C'était dans ces régions lointaines que les Grecs avaient placé le bonheur. (Diogène Laerce, l. VIII, p. 574.) Il n'y a pas de choses merveilleuses qu'on n'ait dites sur Pythagore. On disait qu'il était fils d'Apollon; que sa naissance avait été annoncée à son père par l'oracle de Delphes, et que c'était pour cela qu'on l'avait appelé Pythagore, qui veut dire *annoncé par l'oracle de Delphes*, de deux mots grecs Πυθὼ, *Delphes*, et ἀγορεύειν, *annoncer*. (IAMBLIQUE, ch. 2.)

LIVRE DIXIÈME.

« Samos, comme vous le savez déjà, est ma patrie. Si une illustre origine était quelque chose aux yeux du sage, je pourrais me vanter de descendre de la famille la plus ancienne et la plus noble de Samos, puisque je remonte jusqu'à Ancée [1], qui fut le premier roi de cette île, et lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui [2]; mais comme j'ai toujours pensé que ce n'est point la naissance, mais la vertu, qui fait toute la noblesse de l'homme, je remercie les dieux de m'avoir fait naître dans une humble condition.

« Mon père était sculpteur [3], et possédait une modeste fortune. Cet homme vertueux, dont je ne me rappelle jamais le souvenir sans la plus tendre émotion, éleva ma jeunesse dans la crainte des dieux; de bonne heure il m'apprit à les honorer; et je puis dire maintenant qu'il n'y a pas sur la terre de délices plus pures que les hommages d'un cœur innocent qui s'élève au ciel par le secours de la prière. O doux plaisirs de l'innocence! ô sublimes ravissemens d'une jeune âme! votre seul souvenir inonde mon cœur d'une joie ineffable. Avec quelle effusion mon cœur s'épanchait devant les dieux! comme je les priais avec

[1] Voyez la note 1re. Iamblique, ch. 2. — [2] Voyez la note II. Iamblique, ch. 2. — [3] Il s'appelait Mnésarque. Diogène Laerce, l. VIII, p. 567.

ardeur, surtout lorsque je leur demandais de prolonger les jours de mes parens, et de m'accorder à moi la force et la sagesse! Ah! c'est maintenant plus que jamais que je vois qu'on obtient tout de leur bonté, lorsque, pour demander les choses qui nous sont nécessaires, on les implore avec des mains pures et un cœur innocent.

« Quoique je fusse encore bien jeune, et malgré ma confiance et ma soumission aux dieux, il s'élevait dans mon esprit des doutes qui le tourmentaient ; je sentais, il est vrai, le besoin de les adorer, mais bientôt je sentis le désir de les comprendre. Il est si doux pour un cœur reconnaissant de connaître son bienfaiteur ! J'adressais sans cesse à mon père des questions sur leur origine, sur leur essence, leurs perfections infinies ; je voulais savoir aussi comment avaient été formés le monde, le ciel, les astres, l'homme. Chaque objet qui frappait mes regards ou mon esprit excitait chez moi des questions multipliées. Mon père me répondait selon nos croyances religieuses ; mais plusieurs questions que je lui fis sur les dieux demeurèrent sans réponse satisfaisante pour moi : il me dit qu'il fallait croire. Je me gardai bien de l'accuser d'ignorance ; il était mon père, et à mes yeux c'était un titre suffisant pour tout savoir. Plus tard cependant l'expérience m'a appris que le plus simple enfant pouvait embarrasser le philosophe le plus profond et le plus fier de sa science.

« Cependant l'âge arriva bientôt où il fallut choisir une profession. Mon père désirait que je fusse sculpteur [1] ; il n'avait pas une grande fortune à me laisser, il voulut au moins l'augmenter en me faisant l'héritier de son précieux talent. Je contentai son désir. Je m'adonnai donc à son art avec toute l'ardeur dont est susceptible un jeune homme

[1] Diogène Laerce, Vie de Pythagore, l. VIII, p. 568.

qui a le désir de se faire un nom, et j'y réussis. Mon père ne s'arrêta point là. Ambitionnant une gloire plus grande, il m'envoya de bonne heure à une école de gymnastique. En peu de temps je me distinguai dans tous les exercices, et plus d'une fois je remportai la victoire sur mes jeunes rivaux. J'acquis par là une grande souplesse de corps, et une santé robuste, qui m'a préparé une vieillesse saine et vigoureuse ; aussi j'ai toujours pensé qu'il était très-bon d'exercer les forces des enfans[1]. Il faut, pour ainsi dire, que l'âme et le corps se fortifient en même temps ; l'un l'autre se prêtent un mutuel appui. L'âme pourra-t-elle acquérir toute sa force et son énergie, si le corps, énervé ou languissant, se refuse à seconder ses nobles efforts ? et n'est-il pas à craindre qu'une grande âme, qui est toujours agissante, ne finisse par tuer le corps qui n'est plus capable de la contenir ? Je veux donc que l'on cultive également ces deux parties, qui constituent tout l'homme. Par ce moyen on préparera à la patrie des citoyens en état de la défendre par l'énergie de leur âme et par la force de leurs bras.

« C'est d'après ces principes que j'ai été élevé. Zoïle[2], mon oncle maternel, un des hommes les plus instruits de Samos, se chargea de cultiver mon esprit ; mais il ne fit qu'augmenter mes inquiétudes ; et, bien qu'il fût très-savant lui-même, il n'était pas en état d'éclairer tous mes doutes.

« Dans le temps que je me livrais aux premières études de la philosophie, Phérécide, le philosophe de Scyros, alla à Lesbos[3] ouvrir cette école qui depuis devint si fameuse. Déjà sa réputation s'était étendue au loin ; on ne parlait que de ce savant philosophe ; des contrées les plus éloi-

[1] Iamblique, Vie de Pythagore, ch. 20. — [2] Diogène Laerce, l. VIII, Vie de Pythagore, p. 568. — [3] Diogène, ibid.

gnées on accourait à ses leçons. J'étais tellement tourmenté du désir de l'entendre, que, sous le prétexte de voir un de mes parens à Lesbos, je suppliai mon père de me laisser faire ce voyage : il y consentit. Quelle fut ma joie lorsque je me sentis libre de mes actions, en pleine mer, sur le vaisseau qui me portait à Lesbos ! C'était mon premier voyage. Qui pourrait dire toutes les illusions, tous les songes brillans qui vinrent frapper mon imagination ? Le monde semblait s'agrandir devant moi, et je marchais à la conquête de la vérité !... J'arrive enfin, et, sans songer à mes parens, je vole à l'école de Phérécide. Au moment où je m'y présentai il parlait sur l'existence et l'immortalité de l'âme[1].

« Tous les disciples écoutaient dans le plus religieux silence ; je voyais leurs visages s'animer de toutes les émotions du maître. Leurs âmes semblaient se communiquer et se confondre. Quels transports ! quelles émotions ineffables il excita dans toute l'assemblée lorsque, joignant à toute la force du raisonnement tous les charmes de la plus brillante éloquence, il prouva que notre âme était une émanation de la divinité ! Ah ! qu'on est fier d'être homme, quand on approche de si près des dieux ! Pour moi, j'eus peine à contenir mon admiration ; elle aurait éclaté, si la majesté du lieu ne m'eût retenu. Jamais rien de pareil n'avait frappé mes oreilles ni touché mon cœur. Phérécide me parut un homme divin ; il semblait parler sous l'inspiration de la divinité, et cette inspiration, en se communiquant à tous ceux qui l'entouraient, était peut-être la plus grande preuve que l'on pût donner de l'existence de l'âme et de ses sublimes destinées.

« Cette éloquente leçon m'avait tellement frappé, que

[1] Feller, Dictionnaire historique.

je résolus à l'instant même de me faire disciple de Phérécide [1]. Mais il fallait obtenir le consentement de mon père; je retournai donc à Samos, et, en attendant l'occasion favorable pour faire ma demande, je repris mes occupations ordinaires. Malgré le grand désir que j'avais de remplir tous mes devoirs, je ne travaillais plus avec goût à la sculpture, une inquiétude vague s'était emparée de moi; pendant tout le jour j'étais rêveur, distrait, muet, comme un homme plongé dans un profond chagrin. Mon père fut alarmé d'un changement aussi subit, il voulut en pénétrer la cause; je ne pus résister à sa prière, je lui dévoilai mon secret. Quoiqu'il fût très-bon, il ne put s'empêcher de me témoigner tout son chagrin en voyant tous ses projets renversés. Mais Zoïle [2], mon oncle, qui avait une grande tendresse pour moi, parvint, par ses sollicitations et ses prières, à persuader mon père de me laisser suivre mon goût, lui assurant que je pourrais me faire un nom dans la philosophie. Enfin, pour calmer toutes ses inquiétudes sur l'éloignement d'un fils chéri, il lui rappela qu'il avait été l'ami de Phérécide, qu'il n'aurait qu'à me recommander à ce philosophe, et que je trouverais en lui un second père. Mnésarque se laissa persuader par ces paroles, et je le quittai muni d'une lettre dans laquelle mon oncle me recommandait à son ami [3]. De retour à Lesbos, j'allai trouver le philosophe pour le prier de m'admettre au nombre de ses disciples. Il m'accueillit avec bienveillance, et fut très-flatté lorsque je lui appris quel avait été mon goût depuis long-temps, et la circonstance qui m'avait décidé à embrasser la philosophie. Dès lors il voulut bien reconnaître en moi des dispositions, et encourager mes nobles

[1] Feller, Dictionnaire historique, article de Pythagore. — [2] Diogène Laerce, Vie de Pythagore, p. 508. — [3] Diogène, ibid.

efforts par les paroles les plus flatteuses ; depuis ce temps je m'attachai à lui, et je suivis assidûment ses leçons. Il ne se contenta pas de former mon cœur aux leçons de la sagesse, il voulut appuyer ses préceptes sur des bases solides, en donnant à mon jugement toute la force et la sagacité dont il avait besoin pour pénétrer tous les secrets de la philosophie. Il m'apprit donc les mathématiques [1], et, à l'aide de cette science, il m'expliqua le système du monde, me dévoila les mystères de la nature, science sublime qui éloigne de la divinité le savant orgueilleux, mais qui en rapproche le vrai sage. Ce fut lui encore qui m'enseigna la médecine [2] ; il voulait que j'apprisse en même temps à guérir les maux de l'âme et ceux du corps. Tout en suivant ainsi les savantes leçons du maître, je ne négligeai pas l'amitié du philosophe. Je me guidais d'après ses conseils, je lui confiais toutes mes pensées ; enfin je trouvai dans lui un second père, et moi je l'aimais autant qu'un bon fils peut aimer les auteurs de ses jours. Depuis ce temps jamais notre amitié ne s'est refroidie ; et plusieurs années après, lorsqu'il tomba dans le malheur, je ne voulus pas qu'un autre que moi lui donnât des soins dans sa maladie [3]. Je quittai tout pour aller lui offrir mes consolations et recueillir son dernier soupir. O grand homme, toi à qui la Grèce aurait dû déjà élever des autels, reçois ici l'hommage d'un cœur reconnaissant ! Tu as été le créateur, le père de la philosophie ; c'est toi qui le premier as fait luire son divin flambeau aux yeux des mortels ; c'est toi qui, empruntant sa douce voix, leur a appris à connaître, à aimer les dieux, et à supporter avec courage les maux de cette triste vie ; c'est toi enfin qui, leur entr'ouvrant les

[1] Diogène Laerce, l. VIII, p. 574. — [2] Diogène, ibid., p. 575. — [3] Iamblique, Vie de Pythagore, ch. 30.

cieux, leur a dévoilé leurs sublimes destinées! Oui, tant que la philosophie sera honorée sur la terre, tant qu'il y aura des maux qu'elle pourra guérir, des douleurs qu'elle pourra consoler, le souvenir de tes bienfaits vivra éternellement dans la mémoire des hommes!

« Pardonnez-moi, Protidas, cette petite digression; j'avais besoin de payer en passant ce léger tribut à l'amitié : je continue. Je passai trois années auprès de Phérécide. Quand il m'eut enseigné tout ce qu'il pouvait m'apprendre, mon père, dont l'âge était déjà fort avancé, me rappela auprès de lui, disant que puisqu'il n'avait plus que quelques années à passer sur la terre, il ne voulait pas se priver plus long-temps de ma présence, et que d'ailleurs si je voulais continuer de me livrer aux études de la philosophie, je pourrais le faire également à Samos, où une nouvelle école venait de s'ouvrir. En effet, Hermodomante [1] y donnait depuis quelque temps des leçons que les Samiens suivaient avec le plus grand intérêt. Phérécide lui-même fut le premier à m'engager à partir.

« De retour à Samos, mon temps fut consacré à suivre les leçons de mon nouveau maître, et à consoler les vieux jours de mon père. Je ne jouis pas long-temps de ce bonheur; il semblait qu'en me rappelant il avait eu un pressentiment de sa fin prochaine. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que la mort vint le frapper. Il me laissa seul sur la terre, en proie à la douleur. Ah! c'est alors que je sentis quels secours peut nous offrir la philosophie. Il est des momens où, sans elle, l'homme se laisserait accabler sous le poids du chagrin.

« Je me jetai dans son sein et me livrai à l'étude avec plus d'ardeur que jamais; j'y trouvai des consolations

[1] Diogène Laerce, l. 8, p. 568.

abondantes, et je prouvai par là que, pour guérir les grandes douleurs, il fallait tenir son esprit et son cœur occupés à de grandes choses. Cette solitude dans laquelle je me trouvais au milieu des hommes me permit de perfectionner mes connaissances. J'avançai à grands pas dans la science, et en peu de temps je sus tout ce qu'un homme pouvait savoir alors. Mais quelle fut ma douleur lorsque, arrivé à ce terme, une nouvelle lumière vint luire à mon esprit, et éclaira une foule d'erreurs que je n'avais pas aperçues d'abord! Je vis que je ne savais rien, et je demeurai accablé par mon ignorance. Ainsi tout mon travail n'avait réussi qu'à me faire voir que je m'étais trompé. C'était pourtant un grand profit, et je remerciai les dieux de m'avoir éclairé ; je puis dire même que ce fut alors seulement que je conçus toute leur grandeur et tout mon néant.

« Cependant le désir de connaître la vérité n'était point éteint dans mon cœur ; plus les difficultés s'élevaient devant moi, plus mon esprit s'obstinait à vouloir les pénétrer. Je ne goûtais aucun repos. O vérité, mystère incompréhensible, tu feras toujours le tourment de l'homme qui est fait pour te désirer sans cesse, mais qui ne doit jamais te comprendre!

« Dans cette cruelle perplexité, voyant que tous mes efforts seraient inutiles pour la trouver, je résolus de consulter ceux des savans qui jouissaient dans le monde de la plus grande réputation. J'avais entendu dire que les prêtres égyptiens étaient initiés à tous les mystères de la science et de la nature, et qu'ils les tenaient cachés dans leurs temples, loin des regards profanes du vulgaire ; je résolus d'aller en Égypte[1]. Mon père m'avait laissé quel-

[1] Diogène Laerce, Vie de Laerce, l. VIII, p. 568.

ques biens ; je vendis ce que je possédais, et je disposai tout pour ce grand voyage.

« Polycrate, qui venait de monter sur le trône de Samos, ayant appris mon dessein, me recommanda à Amasis[1], roi d'Égypte, avec qui il était en relation d'amitié. Sous des auspices aussi favorables, je m'embarquai ; je traversai seul, à pied, les régions brûlantes de l'Afrique. Dans ma périlleuse entreprise rien n'eût été capable de me rebuter ; pour chercher la vérité j'aurais, je crois, pénétré jusqu'au fond des enfers. Enfin, après bien des fatigues, j'arrive à Memphis[2] ; je vais au temple, et me présente devant les prêtres. Je leur dis que j'étais philosophe, c'est-à-dire ami de la sagesse ; que j'avais entendu vanter leurs vertus et leur profond savoir, et que je désirais, en écoutant leurs doctes leçons, approfondir les secrets de la nature, et connaître la vérité.

« Ils me regardèrent comme un insensé, traitant de folie une pareille témérité ; ils ne pouvaient s'imaginer qu'un étranger pût concevoir une telle entreprise. Je jugeai alors qu'ils n'avaient point encore reçu d'ordre ; mais bientôt je reparus avec une lettre écrite de la main même d'Amasis[3], et les portes du temple s'ouvrirent devant moi. Voyant qu'ils ne pouvaient pousser plus loin leurs refus, ils crurent m'épouvanter en me disant que, pour être initié à leurs mystères, il fallait d'abord se séparer entièrement du commerce des hommes, et passer un grand nombre d'années dans de vastes souterrains cachés aux entrailles de la terre ; qu'ensuite il fallait subir les épreuves les plus terribles, et apprendre la langue des livres saints, ce qui demandait un temps et des études infinies. Enfin, pour

[1] Diogène Laerce, l. VIII, p. 568. — [2] Iamblique, ch. 2. — [3] Dacier, vers dorés de Pythagore.

achever de m'effrayer, ils me laissèrent entrevoir que, lorsqu'une fois j'aurais fait les premiers pas, si je venais à reculer, je ne devais pas espérer de revoir la lumière du soleil. Rien ne fut capable de m'épouvanter, j'acceptai tout. Pendant deux ans je fus condamné à un silence absolu ; je devais tout voir, tout entendre, sans proférer un seul mot. On condamna mon corps aux travaux les plus pénibles, et l'on ne me donnait de nourriture que ce qu'il fallait pour soutenir mon existence. Joignez à cela les veilles, les jeûnes, les privations de toute espèce, qui devenaient plus nombreuses à mesure que j'approchais du terme. Peut-être ceux qui m'éprouvaient en augmentèrent-ils la sévérité pour me faire succomber dans mon entreprise : leur espoir fut trompé. Mon tempérament, que j'avais exercé de bonne heure, supporta toutes les fatigues. Ce n'est pas tout : quand mon corps était épuisé, on exerçait mon âme par des épreuves qui n'étaient pas moins terribles. Outre les prières et les fréquentes purifications, les extases et les contemplations, on lui fit subir des épreuves d'un genre plus terrible, pour savoir si elle était en état de supporter toutes les souffrances plutôt que de dévoiler les secrets qu'on devait lui confier. Quelque dieu vint sans doute à mon secours ; je ne perdis point courage, et les prêtres eux-mêmes furent réduits à admirer ma force et ma patience.

« Les deux premières années écoulées, je vis les plus grandes difficultés s'aplanir devant moi. Il restait encore une grande chose à faire, il fallait apprendre la langue des mystères ; mais je trouvai dans ceux qui devaient me l'enseigner tant de patience et de bonté, que j'y fis des progrès surprenans. Enfin je possédais tout ce qu'il fallait savoir, et le moment approchait où mes yeux allaient s'ou-

vrir à la vérité. Les livres saints me furent confiés. Ces précieux écrits, laissés aux hommes par le plus grand des législateurs, contenaient l'histoire du monde[1]. C'est là que je trouvai un Dieu existant de toute éternité, créant l'univers par la seule puissance de sa volonté, communiquant la vie et le mouvement aux parties les plus cachées de la matière. C'est là que je vis l'homme sortir de ses mains, animé par lui de ce souffle immortel qui doit après la mort se réunir à l'auteur de toutes choses; c'est là que je vis des génies veillant sur les destinées des hommes, et servant d'intermédiaires entre la puissance et la faiblesse[2]; là je trouvai des peines réservées au crime, des récompenses promises à la vertu. Sublimes vérités, admirable morale, que j'ai été obligé de déguiser sous des figures et des allégories, pour ne point choquer les croyances du peuple, et que je ne dévoile qu'au petit nombre de mes disciples, lorsque je les trouve dignes d'une telle confiance !

« O mon fils, faut-il vous l'avouer maintenant? presque toutes ces vérités je les avais devinées; elles s'étaient déjà manifestées à moi dans mes profondes méditations. Ainsi l'auteur de la nature se révèle à celui qui, se séparant des croyances vulgaires, le cherche avec un cœur pur, un esprit droit et sain. Dès lors tous mes doutes furent dissipés, et je pus m'affermir dans mes principes en voyant que l'autorité de tous les siècles passés venait les appuyer. J'avais donc fait un grand pas dans la connaissance de la vérité; mais cette vérité ne s'était point manifestée à moi tout entière; je n'avais soulevé qu'un coin du voile qui la dérobait à mes regards; les plus grands mystères de Dieu et de la nature me restaient toujours inconnus.

« Si ma curiosité ne fut point entièrement satisfaite, au

[1] Voyez la note III. — [2] Voyez les vers dorés expliqués par Dacier.

moins je trouvai dans les livres saints un trésor qui me paya bien toutes mes peines, c'est un code de morale où le législateur apprend à l'homme quels sont ses devoirs envers l'auteur de son être, envers lui-même et envers ses semblables. Ces préceptes de morale, je les ai trouvés fondés sur toutes les vertus que les peuples ont admirées. Ah ! s'ils étaient mis en pratique par tous les hommes, ils en feraient bientôt un peuple de frères!... J'ai tâché depuis de les répandre dans la plus grande partie de l'Italie ; ils y ont déjà produit des fruits abondans; mais je crains bien que la corruption ne finisse par en étouffer les précieux germes. Un jour viendra où ces grandes vérités, où cette morale si pure, dont le dépôt n'est confié aujourd'hui qu'au petit nombre des sages, descendront du ciel pour être annoncées à tous les peuples, et répandre ses bienfaits sur toute la terre. Puissent-elles, lorsqu'elles seront apportées au monde, ne point attirer sur ceux qui les enseigneront toutes les horreurs de la persécution ! Pour moi, mon fils, je ferai du bien aux hommes sans compter sur leur reconnaissance. Je le sais, en corrigeant les mœurs dissolues que nos dieux semblent eux-mêmes autoriser, j'attire sur moi l'attention du gouvernement[1] : on m'accuse déjà de soulever le peuple, on me taxe d'impiété ; mais que m'importe ? je vois avec un grand contentement, je dirais même avec un noble orgueil, que, partout où la morale que j'enseigne fait des progrès, la vertu est en honneur et les bonnes mœurs sont cultivées. Cela suffit à ma gloire, et si les hommes aveuglés par leur ingratitude me persécutent, l'auteur de tout bien me récompensera. Est-il rien de plus désirable pour le sage que de mourir en combattant pour la vérité et la vertu ?...

[1] Justin, l. II, ch. 4.

« Ainsi vous voyez, mon cher Protidas, que je ne me suis pas contenté de puiser chez les prêtres égyptiens ces sublimes préceptes de morale. Je fais plus qu'eux, je les répands ; j'appelle tous les hommes à la participation du bienfait, toutefois en gardant le plus grand secret sur certaines vérités qu'ils ne sont pas en état de comprendre. C'est encore des sages de Memphis que j'ai appris cette réserve et cette discrétion si nécessaire au législateur.

« Quand je fus suffisamment instruit de leurs doctrines et de leur religion, je les quittai, non sans regrets, car, dans les dernières années que je passai avec eux, ils m'avaient témoigné la plus grande bienveillance. En sortant de Memphis, je résolus de visiter les principales villes de l'Égypte [1] ; j'allai ensuite à Tyr [2], et de là chez les Chaldéens : c'était alors le peuple le plus instruit dans l'astronomie, la magie et l'astrologie ; je passai quelque temps au milieu de leurs mages [3], et c'est dans leurs doctes entretiens que je perfectionnai les connaissances que j'avais déjà acquises dans ces sciences qui, en nous dévoilant les secrets des cieux [4], nous apprennent aussi à lire nos destinées dans le cours des astres. Après un séjour de douze ans à Babylone [5], je parcourus toute l'Arabie, étudiant les mœurs et les coutumes des peuples, consultant tous les savans qui jouissaient de quelque réputation. Plusieurs années furent encore consacrées à ces différens voyages.

Cependant je ne voulus pas rentrer dans ma patrie sans avoir visité les savans distingués qui honoraient alors la Grèce. A mon retour d'Égypte, je passai à Milet, où je vis

[1] Diogène Laerce, l. VIII, p. 569.—[2] Porphyre, Vie de Pythagore. —[3] Diogène Laerce, l. VIII, p. 569.—[4] Voyez la note IV.—[5] Porphyre, Vie de Pythagore. Voyez la note V.

Thalès [1], dont la vertu lui avait mérité le nom de sage, et qui pensait, comme moi, que ce titre était trop ambitieux pour l'homme ; que le nom seul de philosophe, c'est-à-dire ami de la sagesse, pouvait lui convenir.

De Milet je m'embarquai pour l'île de Crète [2], patrie d'Épiménide ; j'allai voir le poète philosophe qui, dit-on, avait des entretiens avec les dieux ; je descendis avec lui dans l'antre du mont Ida [3] ; j'admirai en lui, non seulement une imagination riche et brillante, mais surtout une sagesse toute divine. La réputation de sa vertu était si grande, qu'Athènes étant ravagée par une peste affreuse, on vint le consulter. Ce grand homme, dans un beau mouvement de générosité, quitta son pays, se rendit à Athènes, et, soit par le pouvoir de l'eau lustrale, soit par ses prières, il parvint à dompter le fléau dévastateur [4].

« Il en est beaucoup qui n'ont point ajouté foi à ce prodige ; pour moi, sans admettre le pouvoir de l'enchantement, je crois que le ciel, touché par les prières d'Épiménide, guérit les Athéniens. Et pourquoi ne pas le croire ? vaut-il mieux supposer que celui qui gouverne le monde s'inquiète si peu des humains ? et n'est-ce pas une impiété des plus grandes que de croire qu'il soit sourd à la prière de la vertu ?.... Oui, quelle que soit la manière de le prier, je suis persuadé que le ciel exauce les vœux de l'homme vertueux lorsqu'il s'adresse à lui avec confiance. Le fait dont je viens de vous parler en est une preuve bien touchante. Dans l'affreux malheur que les dieux faisaient peser sur les Athéniens, malheur que leurs crimes avaient sans doute attiré sur eux, le sage Épiménide seul fut jugé digne d'élever les mains vers les cieux, et de détourner l'horrible fléau.

[1] Iamblique, vie de Pythagore.—[2] Diogène Laerce, l. VIII, p. 568.—[3] Diogène Laerce, l. VIII, p. 569.—[4] Voyez le Dictionnaire historique.

Certes, c'était un hommage bien éclatant que l'on rendait à la puissance de la vertu!

« J'ai vu Épiménide pendant peu de temps, mais je l'ai assez connu pour assurer que j'ai rencontré peu d'hommes qui honorent l'humanité plus que lui. De tous les savans de la Grèce que j'ai vus dans mes voyages, c'est lui que j'ai visité le dernier.

Après quelques mois que je passai en Crète pour connaître la patrie de Minos et étudier ses lois, je me disposais à retourner à Samos, lorsque Épiménide me conseilla de visiter la Gaule. Il avait appris que les Druides, qui sont les prêtres de ce pays, possédaient des connaissances profondes dans toutes les sciences, et surtout sur Dieu et l'immortalité de l'âme; j'embrassai ce projet avec joie. Un vaisseau phénicien devait bientôt mettre à la voile pour ces contrées éloignées; je saisis cette occasion favorable; je quitte la Crète, et, après une longue traversée, je découvre enfin les rivages de la Gaule. Mon premier soin, en arrivant, fut de me présenter au chef des Druides, et ce ne fut pas sans peine que j'obtins d'être admis à leurs secrètes assemblées. Tous les jours j'allais dans leurs sombres forêts m'asseoir avec eux sur la pierre de Teutatès, à l'ombre du chêne consacré au redoutable Hésus. Là, j'entendis leurs sublimes entretiens sur Dieu et l'immortalité de l'âme. J'ai vu un grand nombre de peuples, mais chez aucun de ceux que j'ai visités je n'ai trouvé une connaissance plus approfondie, un enseignement plus pur de ces deux grands dogmes de la philosophie. Quelle honte pour nos nations, qui sont si fières de leurs arts, de leur savoir et surtout de leur civilisation! C'est chez un peuple encore dans l'état sauvage qu'il faut aller chercher la sagesse.

« En quittant la Gaule je résolus de retourner par l'Italie, et de la traverser à pied dans toute sa longueur. Je m'arrêtai quelque temps à Rome pour y étudier les lois de Numa. De là je gagnai la grande Grèce, où je ne fis pas un long séjour, tant j'eus honte de la corruption de ses habitans. Je me hâtai de retourner en Crète, où je retrouvai Épiménide, qui me félicita sur l'heureux succès de mon entreprise.

« Cette fois j'étais déterminé à mettre fin à mes voyages, et à rentrer dans ma patrie. J'y retournais plus fier que le vainqueur qui, après une grande conquête, revient dans ses états, chargé des riches dépouilles des nations. Quelle joie! j'allais partager avec mes concitoyens les précieux trésors que je rapportais, et qui m'avaient coûté tant de peine à recueillir; je me réjouissais d'avance de les éclairer, de faire briller à leurs yeux la vérité!

« Mais quelle fut ma douleur, lorsqu'en descendant sur le rivage, mes amis m'apprirent que Polycrate, qui avait donné d'abord de si brillantes espérances, gouvernait sa patrie en tyran [1]! A cette nouvelle je pleurai sur le sort de Samos, et, persuadé que la philosophie et la vérité ne devaient point respirer l'air de la servitude, je résolus de m'éloigner. En vain le roi m'offrit une place dans son palais, en vain il me fit les promesses les plus flatteuses; rien ne put me retenir, et, sans attendre qu'il pénétrât mon dessein, le lendemain de mon arrivée, après avoir réglé mes affaires, je remontai sur mon vaisseau, et, suivi de quelques amis, je partis et me dirigeai vers l'Italie [2]. Je savais que des colonies grecques s'étaient depuis long-temps établies sur ses côtes, et qu'en se mêlant aux anciens habitans de ces lieux elles avaient pris leurs mœurs barba-

[1] Diogène Laerce, l. VIII, p. 569. — [2] Diogène Laerce, ibid.

res, et vivaient dans les plus grands désordres de l'intempérance et de la volupté ; j'avais moi-même été témoin de leur horrible corruption [1]. Je formai donc le projet de les éclairer, et de leur faire entendre la voix de la raison. C'était une entreprise bien difficile ; mais je devais être aidé par un homme qui a contribué autant que moi à régénérer la grande Grèce. En descendant sur ces bords, je fus reçu par Milon, ce célèbre athlète qui venait d'établir à Crotone une école de gymnastique [2]. Ma famille était liée depuis long-temps avec la sienne, et moi-même je l'avais connu lorsqu'il parcourut la Grèce, après avoir remporté tous les prix aux jeux olympiques. Je trouvai chez lui tous les égards d'un ami et les soins officieux de l'hospitalité. Quelque temps après mon arrivée, j'ouvris une école à Crotone ; j'étais résolu de me livrer tout entier à l'éducation de la jeunesse, et à l'enseignement de la philosophie. Je ne voyais point de fonction plus noble et plus digne de l'homme que celle du savant qui consacre ses travaux et ses veilles à éclairer ses semblables. En dissipant les ténèbres que l'ignorance et les vices ont répandues dans leur esprit et leur cœur, il leur révèle le secret de leur âme, et par là leur donne pour ainsi dire une seconde existence, bien plus précieuse que celle qu'ils ont reçue de leurs parens. Dans ses sages leçons il leur apprend à détester les vices qui rabaissent l'homme au rang de la brute ; à cultiver sa raison, qui l'élève au-dessus du reste des animaux, et à s'attacher à la vertu, qui l'approche des dieux. Enfin, en lui offrant les consolations de la philosophie, il leur apprend à supporter avec patience les maux et les chagrins inévitables de la vie. Toutes ses actions, toutes ses paroles

[1] Justin. L'abbé Paul, t. Ier, p. 24. — [2] Diogène Laerce, l. VIII, p. 592.

sont des bienfaits ; c'est un exemple vivant de courage, de résignation, que chacun doit se proposer d'imiter ; c'est un être privilégié qui, placé entre le ciel et la terre, est comme le canal par lequel Dieu se communique aux hommes.

« Telle est l'idée grande et sublime que je me faisais de la nouvelle profession que j'allais embrasser. Je trouvai d'abord les plus grands obstacles à l'exécution de mon projet : la morale que j'annonçais ordonnait la tempérance, proscrivait les plaisirs honteux de la volupté. Cependant le bruit de mes premières leçons s'était répandu au loin ; on vint m'écouter par curiosité. Je fus assez heureux pour profiter de cet empressement. Ce fut alors que je cherchai à toucher mes auditeurs, non plus en leur parlant de leurs vices, mais en leur faisant entrevoir les avantages de la morale que je leur annonçais ; et j'eus bientôt la satisfaction de voir que ceux qui s'étaient le plus déclarés contre moi devinrent des auditeurs assidus, et, par la suite, mes disciples les plus dévoués.

« Ce premier succès m'encouragea ; je redoublai de zèle et d'ardeur. Enfin quelques années s'étaient à peine écoulées, que, de toutes les parties de l'Italie, de nombreux disciples accouraient à mes leçons. Il en vient de la Lucanie, de la Campanie, de la Messapie ; Rome elle-même m'en a envoyé plusieurs [1]. Un grand nombre, dit-on, voyage de nuit pour assister à mes leçons. Aujourd'hui je compte plus de six cents disciples qui s'adonnent entièrement à la philosophie [2] ; je ne compte pas les auditeurs bénévoles, dont le nombre est infini. Ne croyez pas, mon cher Protidas, que j'attribue à mon mérite seul un si grand succès ; non, la gloire en est due tout entière à la philosophie, ou

[1] Diogène Laerce, l. VIII, p. 576. — [2] Iamblique, vie de Pythagore, ch. 6.

plutôt au Dieu qui a daigné me communiquer sa divine morale. Je ne suis que l'instrument de ses bontés, et je lui rends grâce de m'avoir choisi de préférence à beaucoup d'autres qui auraient pu, aussi bien que moi, servir ses desseins.

« Vous me demanderez sans doute comment je suis parvenu à opérer un tel changement dans l'Italie. Je vais vous l'apprendre en peu de mots ; les moyens ne vous paraîtront pas moins étonnans que les effets. D'abord je commençai par réunir en masse tous mes auditeurs, sans aucune distinction de sexe ni de rang. Je leur inspirai l'horreur des vices dans lesquels ils étaient plongés. Comme le désordre le plus général dans les mœurs était une intempérance excessive dans la nourriture, qui les rabaissait au rang de la brute, je commençai par les attaquer de ce côté-là. Prévoyant que tous mes raisonnemens ne parviendraient pas à les en détourner, je voulus frapper leur imagination. Je leur persuadai que nos âmes, après notre mort, rentraient, selon leurs bonnes ou mauvaises actions, ou dans le corps d'autres hommes, ou dans celui des bêtes, et qu'enfin celles qui s'étaient souillées dans les honteux plaisirs de l'intempérance rentraient dans le corps des plus stupides et des plus immondes animaux[1]. Ainsi, d'un côté, la crainte de faire souffrir l'âme d'un parent, d'un ami, en tuant un animal ; d'un autre, l'appréhension de la redoutable métempsycose, les retint dans les bornes du devoir, et leur fit faire des efforts pour atteindre à la vertu.

« Mais le plus grand désordre existait dans le secret du ménage[2]. Pour y remédier je rassemblai en particulier d'abord les maris, ensuite les épouses. J'appris aux uns à

[1] Tim. ap. Plat., t. III, p. 104. Voyez la note VI. — [2] Iamblique, ch. 27.

ne point abuser de l'autorité que la nature et la loi leur donnaient sur leurs compagnes ; aux autres, à n'exercer sur leurs maris que l'empire de leurs charmes et de leur modestie ; et à tous je rappelai les devoirs de la fidélité et de la chasteté conjugale [1].

« Je ne bornai pas à Crotone la réforme que je voulais faire dans les mœurs ; je parcourus la plus grande partie de l'Italie. Partout je trouvai les peuples dociles à mes leçons ; plusieurs villes même me demandèrent des lois en harmonie avec leur gouvernement. Dans quelques-unes j'ai laissé des règlemens pour l'éducation de la jeunesse, et plus tard j'y ai envoyé quelques-uns de mes disciples, qui y ont ouvert des écoles de philosophie [2].

A mon retour à Crotone je songeai à me marier. Le mariage est, selon moi, la première des institutions ; c'est véritablement le fondement de la société. Ainsi l'homme qui n'a pas rempli cet important devoir n'a pas atteint le but pour lequel il a été envoyé sur la terre ; il n'a pas acquitté la dette qu'il a contractée envers la société.

« Il est des hommes qui ont prétendu que le philosophe, qui par état doit être dégagé de tous soins, de tous soucis, ne doit pas se marier ; que son esprit ne sera pas assez libre ; que son temps ne pourra pas être consacré tout entier aux nombreux travaux de la science et à l'étude de la sagesse. Pour moi, je ne pense pas ainsi. Le philosophe vraiment digne de ce nom sera toujours libre dans toutes les positions de la vie. Dans quelque situation qu'il se trouve, il aura des passions à vaincre, des soins, des soucis, des chagrins domestiques à supporter. Et d'ailleurs celui qui enseigne la morale aux hommes doit connaître le cœur humain. Comment connaîtra-t-il parfaitement les

[1] Justin. L'abbé Paul, t. Ier, p. 24. — [2] Iamblique, ch. 27.

devoirs d'un père, d'un époux, si son cœur n'a point l'expérience de ces devoirs? Cependant je crois que le philosophe doit se marier le plus tard possible, afin d'être plus en état de faire un bon choix.

Aussi ce ne fut qu'à mon septième lustre [1] que je me décidai à faire choix d'une compagne. Jusqu'à cet âge la philosophie avait rempli tous mes instans, tous mes désirs; j'avais consacré à l'étude le temps si difficile de la jeunesse, ce temps où les passions livrent tant de combats au cœur de l'homme, et l'entraînent trop souvent dans les plus grandes erreurs. Je rends mille actions de grâces à l'auteur de tout bien de m'avoir donné de bonne heure le goût de l'étude; sans ce précieux secours j'aurais été le plus malheureux des hommes. Je n'étais pas, il est vrai, emporté par des passions fougueuses, indomptables; mais je possédais un cœur sensible à l'excès, et qui m'aurait infailliblement égaré, si de bonne heure je n'avais appris à réfléchir et à veiller sur moi-même.

« Quand donc je fus bien résolu à me marier, je ne m'adressai point aux familles les plus distinguées et les plus riches de Crotone. Je ne possédais qu'une modeste fortune, qui ne pouvait pas élever bien haut mes prétentions; cependant j'étais en droit d'espérer que ma femme fût au moins aussi riche que moi. Je désirais, avant tout, trouver en elle les précieuses vertus de son sexe, et, ce qu'il est bien rare de rencontrer, un grand attachement à la religion de ses pères, un grand respect pour les dieux. Sans la crainte des dieux il est bien rare qu'une femme puisse inspirer de la confiance à son époux. Je voulais aussi qu'elle eût l'esprit cultivé, qu'elle fût en état de me comprendre. Je blâme ces hommes qui, dans la femme qu'ils

[1] Le lustre était l'espace de cinq ans.

veulent épouser, ne voient que la dot, ne prennent une compagne que comme une esclave qui sera chargée des soins de la famille, et dont ils rougissent lorsqu'ils paraissent avec elle dans la société. Tout doit être en rapport, autant que possible, entre le mari et la femme, ou, du moins, tout doit être compensé ; c'est cette égalité, c'est ce juste équilibre qui est le principe et la base du bonheur.

« La femme que je cherchais, celle que je rêvais depuis si long-temps, et que j'aimais d'avance sans l'avoir vue, je la trouvai dans la famille du vertueux Brontinus de Crotone[1]. Théano[2], sa fille, réunissait au plus haut degré toutes les qualités de son sexe, et ce qui fait surtout son éloge, c'est que je n'ai jamais trouvé dans mes disciples plus de fermeté et de discrétion. Aussi devint-elle dépositaire de tous les secrets de la philosophie[3]; et je puis assurer que, pour la délicatesse de l'esprit et la profondeur du jugement, il est peu d'hommes qu'on puisse lui comparer.

« Ce mariage me détermina à mettre fin à mes voyages, et à me fixer à Crotone. J'avais besoin de repos pour réunir en corps de préceptes la morale que j'avais enseignée, et former des disciples en état d'en répandre au loin les bienfaits, et de continuer après moi le bien que j'avais commencé. Pour accomplir mon projet j'exécutai un plan d'éducation que j'avais médité depuis long-temps, et que j'ai suivi jusqu'à présent.

« Celui qui a le désir d'être mon disciple doit subir d'abord un examen scrupuleux de toute sa conduite antérieure. Je m'informe comment il a été élevé ; comment il s'est conduit envers ses parens, ses amis. Dans mes con-

[1] Diogène Laerce, l. VIII, p. 594. — [2] Diogène Laerce, ibid. — [3] Diogène Laerce, ibid.

versations avec lui je cherche à connaître son caractère, son esprit, son jugement, ses goûts, ses passions. Je l'examine jusque dans ses moindres gestes, dans sa démarche, dans son attitude, dans son sourire, dans son langage, et jusque dans son silence[1]. Quand je me suis bien assuré de son caractère et de sa ferme résolution, il doit apporter tout ce qu'il possède, et le mettre en commun avec ses autres compagnons[2]; il ne doit rien avoir à lui en propre. Je veux par ce moyen qu'il n'y ait parmi mes élèves aucune distinction de rang ou de fortune, car l'égalité est le fondement de la solide amitié[3]. Après ce premier sacrifice, je les oblige tous à garder le silence le plus rigoureux pendant deux ans, et je le prolonge jusqu'à cinq pour ceux qui n'ont pu résister au désir de parler[4]. Pendant ce temps je leur fais subir en partie les épreuves que j'ai supportées moi-même chez les prêtres égyptiens. Toute ma doctrine ayant pour but de rapprocher l'homme de la divinité, chaque élève doit faire tous ses efforts pour y arriver. Je lui indique trois moyens d'y parvenir : la *préparation*, la *purification*, la *perfection*[5]. Par le premier il prie les dieux et honore les génies; par le second, il purifie son âme de toutes ses souillures; par le troisième enfin, il élève vers les dieux son âme dégagée de tout ce qu'elle avait d'impur, et devenue digne de s'unir à eux.

« D'après ces principes, il est facile de voir que tous mes soins tendent au perfectionnement de l'intelligence. Je veux que celle-ci domine entièrement sur le corps, qui doit lui obéir comme un esclave à son maître. Pour tenir l'un continuellement dans la dépendance de l'autre,

[1] Iamblique, vie de Pythagore, ch. 17. — [2] Iamblique, ibid. — [3] Diogène Laerce, l. VIII, p. 573.—[4] Diogène Laerce, l. VIII, p. 574. — [5] Vers dorés de Pythagore, expliqués par Fabre d'Ollivet.

je fais observer à mes élèves toute la rigueur du régime de vie des prêtres de Babylone et de Memphis. Je leur défends absolument l'usage de la viande, du moins pendant tout le temps qu'ils sont à mon école. Par ce moyen leur esprit est plus libre et mieux disposé à l'étude que lorsque l'estomac est chargé de mets qui excitent notre appétit et réveillent nos passions [1]. D'un autre côté, comme le philosophe doit faire profession de mépriser les richesses, n'est-ce pas rendre à mes disciples un grand service que de les accoutumer de bonne heure à se contenter d'une nourriture simple et frugale, qu'ils peuvent se procurer partout et à peu de frais [2] ? Je ne vous parlerai pas de tous les exercices de cette éducation, non plus que de ceux qui ont rapport à la gymnastique [3]. Je vous dirai seulement que, pour en faire supporter la rigueur, j'ai trouvé un moyen qui dans tous les temps a exercé sur les hommes une heureuse influence; c'est la musique [4]. Cet art divin est l'écho de l'harmonie que les sphères célestes forment entre elles [5]; c'est l'image de tout ce qu'il y a de grand sur la terre, de l'ordre, de l'amitié, de la vertu. Je ne connais rien de plus capable d'adoucir les mœurs de l'homme, de lui inspirer de grandes pensées, que le chant accompagné de la lyre; mais je veux que l'on ne chante que les dieux ou les héros qui se sont distingués par leurs vertus ou leurs grandes actions; le reste n'est pas digne d'être chanté.

« Tous les matins, avant de commencer leurs travaux, mes élèves exécutent des chants graves et majestueux en

[1] Iamblique, vie de Pythagore, ch. 16, p. 55, et ch. 24. — [2] Diogène Laerce, vie de Pythagore, l. VIII, p. 576. Voyez la note VII. — [3] Voyez la note VIII. — [4] Iamblique, vie de Pythagore, ch. 25. — [5] Voyez la note IX.

s'accompagnant avec la lyre [1], afin de disposer leur cœur à la prière, et d'élever leurs âmes vers les grandes choses qu'ils doivent étudier. Dans le courant de la journée, chaque exercice, chaque leçon, est précédé d'un chant analogue à la chose qui doit se faire; et, quand tous les travaux sont terminés, après qu'on a invoqué les dieux pour la dernière fois, alors une musique douce et mélodieuse, en chassant de notre esprit toutes les pensées qui pourraient le troubler, nous dispose à un doux et paisible sommeil.

Enfin, chacun se retire, et avant que le sommeil ferme sa paupière, il doit examiner dans son cœur chacune des actions de la journée, en se demandant [2]: Où suis-je allé? qu'ai-je fait? qu'ai-je omis? S'il se trouve coupable, il doit prendre une ferme résolution de mieux faire le lendemain; s'il a bien rempli tous ses devoirs, il doit s'en réjouir.

Pendant tout le temps que durent les épreuves, mes élèves assistent à mes leçons, se contentant d'écouter sans me voir [3]. J'en agis ainsi, parce que j'ai toujours pensé que, si les leçons des philosophes ne faisaient pas toute l'impression qu'ils voulaient produire, c'est que l'homme et ses passions se faisaient voir trop souvent en eux. Ainsi je cache l'homme pour ne laisser parler que la raison; vous ne sauriez croire comme ce mystère inspire de respect, de vénération pour la philosophie et le philosophe. J'enveloppe la plupart de mes préceptes de figures et de symboles [4], afin d'exercer de bonne heure l'esprit de mes disciples à trouver eux-mêmes les vérités de la morale, et

[1] Iamblique, vie de Pythagore, ch. 25, p. 95; Quintilien, de Orat., l. IX, ch. 4. — [2] Diogène Laerce, l. VIII. Voyez la note x. — [3] Diogène Laerce, l. VIII, p. 574. — [4] Iamblique, ch. 23, vie de Pythagore. Voyez la not' XI.

afin de les graver plus facilement dans leur mémoire.

« Ceux de mes élèves qui n'ont pu résister à toutes les épreuves, et qui, après cinq ans, ont montré peu de dispositions, sont invités à se retirer après avoir repris tout ce qu'ils avaient mis en commun [1]; quelquefois même on leur rend le double de leur fortune. Après leur départ, leurs collègues leur élèvent un tombeau comme s'ils étaient morts [2].

« Pour les autres, qui ont fait preuve de talens, de courage et de discrétion, je les admets en ma présence [3], ils conversent avec moi, ils m'accompagnent partout; je gagne toute leur confiance, j'entre dans leurs plus intimes pensées. Quand j'en suis venu là, alors je leur dévoile tous les secrets des sciences, tous les mystères de la philosophie; je leur découvre la vérité tout entière, en leur faisant jurer par serment qu'ils ne la dévoileront pas au vulgaire; car il est des choses que le peuple ne doit jamais savoir [4]; il peut être heureux sans les connaître. Respectons son ignorance; la vérité ferait son tourment; il ne pourrait en supporter l'éclat. Il peut d'ailleurs sans cela remplir la mission pour laquelle il a été envoyé sur la terre; et, quelle que soit sa religion, sa doctrine, et la forme de sa prière, je suis convaincu qu'il recevra sa récompense s'il a été de bonne foi, s'il a toujours écouté la voix de sa conscience, qui ne peut jamais le tromper.

« Les hommes, mon fils, ont varié à l'infini le nombre et le culte des dieux. Combien de fois, dans leur coupable aveuglement, ils leur ont prêté leurs propres passions!

[1] Diogène Laerce, vie de Pythagore, ch. 17, p. 60. — [2] Diogène Laerce, ch. 17, p. 61, et Iamblique, ch. 17. — [3] Diogène Laerce, l. VIII, p. 573. — [4] Diogène Laerce, l. VIII, p. 577; Aristote, de legibus, l. X.

Mais la vertu a toujours été la même ; de toutes les divinités inventées par les hommes, celle-là est vraiment immortelle ; son culte est universel ; on la retrouve partout, chez les nations civilisées, comme chez les peuples sauvages. On a toujours regardé comme un devoir d'adorer les dieux avec des mains pures et un cœur innocent ; d'honorer ses parens, d'être bon père, bon époux ; d'être fidèle à sa promesse, de cultiver l'amitié [1], de secourir le malheur, de défendre sa patrie, d'obéir aux loix, de vaincre ses passions [2].

« Voilà le fond de la morale que j'enseigne, et si dans plusieurs points elle semble condamner celle qui est en pratique dans presque toute la Grèce, ne croyez pas pour cela que j'aie du mépris pour les dieux de mon pays ; je leur rends moi-même un culte public, et le premier de tous mes préceptes est d'honorer les dieux comme il est ordonné par la loi [3].

« Cependant, dans mes leçons publiques, je suis conséquent avec la morale secrète que j'enseigne à mes disciples. J'apprends au peuple à n'adorer dans les dieux de leur pays que leur puissance, leur bonté, leur justice, leur bienfaisance, et non point toutes les faiblesses, toutes les turpitudes que les hommes ont divinisées.

« Moi-même je les honore de bonne foi ; seulement, je crois que Saturne, Jupiter, Neptune, Pluton, étaient jadis des rois puissans, de simples mortels, qui ont fait aimer leur règne et leur puissance, qui ont été les bienfaiteurs des hommes, et que la reconnaissance de ceux-ci aura divinisés ; et, en cela, ils méritent bien nos hommages, nos prières et notre encens.

[1] Voyez la note XII. — [2] Vers dorés. — [3] Vers dorés. Voyez la note XIII.

« Cette doctrine secrète, ces précieuses vérités, je ne les dévoile qu'à ceux de mes disciples que je crois en état de les comprendre et de les conserver religieusement. J'en ai trouvé un grand nombre dignes d'ouvrir eux-mêmes des écoles. Il en est quatre surtout que je me fais gloire d'avoir formés ; c'est Lysis, Architas, Empédocle et Philolaüs [1].

« Maintenant que j'ai des disciples en état de répandre au loin mes doctrines, je suis résolu de finir paisiblement mes jours à Crotone, au milieu de ma famille.

« Les dieux m'ont comblé de plus de bienfaits que je n'osais l'espérer ; ils m'ont conservé une épouse tendre et fidèle, qui fera la consolation de ma vieillesse ; ils m'ont donné deux enfans qui seront la gloire de mon nom. Télaugès [2] mon fils me succédera. A peine il entre dans l'adolescence, et déjà il a surpassé tous les enfans de son âge ; il sera, je l'espère, un grand philosophe. Ainsi je ferai du bien aux hommes après ma mort.

« Mon épouse n'est pas moins heureuse que moi ; elle laissera après elle une fille qui sera l'héritière de toutes ses vertus [3]. O mon fils ! qu'il est doux, pour l'homme qui a bien rempli sa carrière, de pouvoir se reposer avec joie dans l'avenir ! il semble que les dieux, en le faisant revivre dans ses enfans, lui donnent une double immortalité.

« Comment alors la mort pourrait-elle paraître un mal, lorsqu'elle laisse derrière nous tant de consolations, tant d'espérances, et qu'elle nous fait entrevoir une autre vie qui n'aura plus de fin ? Pour moi, je la vois s'avancer sans en être effrayé. Toute ma vie a été employée à combattre mes passions, à orner mon esprit, à perfectionner ma raison,

[1] Iamblique, ch. 23. — [2] Diogène Laerce, l. VIII, p. 594. Voyez la note XIV. — [3] Voyez la note XV.

et à consacrer au bonheur de mes semblables tous les talens que le ciel m'a donnés. J'ai fait du bien aux hommes, autant qu'il a été en mon pouvoir ; si les hommes m'en sont reconnaissans, je devrai m'en réjouir, non pas pour moi, mais pour l'honneur de la vertu ; s'ils sont ingrats, je devrai m'en consoler. J'ai déjà trouvé dans mon cœur la plus douce récompense que je puisse goûter ici-bas, et tout me fait espérer que j'en trouverai une bien plus grande encore lorsque mon âme, dépouillée de l'enveloppe grossière qui l'appesantit, s'élevera, dans son sublime essor, vers ces régions inconnues, vers ces mondes sans fin, où, se réunissant à l'auteur de son être, elle pourra contempler en face la vérité, et la contemplera éternellement. »

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE DIXIÈME.

NOTE 1re, PAGE 200.

Jusqu'à Ancée... Voici le passage tel qu'il est dans Iamblique, vie de Pythagore, chap. 2.

Φασὶ τοίνυν Μνήμαρχον καὶ Πύθαϊδα τοὺς Πύθαγοραν γεννήσαντας, ἐκ ταυτῆς εἶναι τῆς οἰκίας καὶ τῆς συγγένειας τῆς ἀπ' Ἀγχαίου γεγενημένης τοῦ ἀποικίαν στείλαντος.

On dit que Mnémarque et Pythaïs, parens de Pythagore, étaient de cette maison et de cette famille, issue d'Ancée, qui fut le chef de la (première) colonie. Ancie était, selon les croyances populaires, issu du sang de Jupiter, et habitait Samé (aujourd'hui Céphalonie). Son illustre origine et ses vertus l'avaient élevé au premier rang des citoyens de cette ville. On dit que l'oracle lui ordonna de rassembler des Céphaloniens, d'en former une colonie, et d'aller s'établir dans l'île de Phyllas (aujourd'hui Samos).

NOTE II, PAGE 200.

Qu'elle porte aujourd'hui... L'île de Samos, comme nous venons de le voir, s'appelait primitivement Phyllas (Φυλλὰς), *tas de feuilles*, ou l'*île des feuilles*, parce qu'on prétendait que de loin la montagne dont elle est couverte la faisait ressembler à un amas de feuilles.

Ancée changea son nom et lui donna celui de Samos, en souvenir de Samé sa patrie. La ville qu'il bâtit porta le même nom que l'île elle-même.

Προσαγόρευουσι τὴν πόλιν Σάμον ἀντὶ τῆς Σάμης τῆς ἐν Κεφαλληνίᾳ. (IAMBLIQUE.)

NOTE III, PAGE 210.

L'histoire du monde... C'est l'opinion de plusieurs philosophes que Pythagore avait puisé une grande partie de sa morale dans les livres de Moïse, que les prêtres égyptiens lui avaient communiqués lorsqu'il passa plusieurs années dans leur temple. Voyez l'*Histoire de la philosophie*, par Dégerando, pages 293, 299 et 355.

NOTE IV, PAGE 212.

Les secrets des cieux... Pythagore croyait à la divination. C'est une erreur qui lui fut commune avec les sages de son temps, avec ceux d'un temps postérieur, avec Socrate lui-même; il disait que sa doctrine émanait de l'oracle d'Apollon. Si c'est un crime, il faut accuser d'imposture Minos, Lycurgue, presque tous les législateurs, qui, pour donner plus d'autorité à leurs lois, ont feint que les dieux mêmes les leur avaient dictées.

(BARTHÉLEMY, Anacharsis).

NOTE V, PAGE 212.

A Babylone... Plutarque pense que dans son séjour à Babylone Pythagore eut de fréquentes conférences sur les principes des choses avec Zardust ou Zoroastre, et la chronologie n'est pas contraire à cette opinion. (Plutarque, *de Procreat. anim.*)

NOTE VI, PAGE 218.

Animaux... Pythagore, pour accréditer la métempsycose, disait qu'il se souvenait d'avoir été autrefois au siége de Troie sous le nom d'Euphorbe. Combien de philosophes dans l'antiquité ont fait usage de pieuses ruses pour le bonheur même des hommes! Socrate avait son génie, Mahomet sa colombe, Numa sa nymphe Égérie, etc.

NOTE VII, PAGE 223.

Et à peu de frais... Leurs repas se composaient de pain, de vin, de légumes cuits ou crus. Ils ne pouvaient manger de viande que celle des animaux immolés aux dieux. Il leur était défendu surtout de manger de celle du bœuf qui avait travaillé à la charrue, de celle des animaux domestiques qui vivent avec nous, et qui semblent ne faire qu'une même famille, *nobis cognata* (IAMBLIQUE, chap. 24). Parmi les légumes, la fève était exclue, et en général tout ceux dont la digestion laborieuse alourdit les sens et empêche l'esprit de s'élever aux pensées religieuses, qui nous font communiquer avec les dieux. (IAMBLIQUE, chap. 24.)

NOTE VIII, PAGE 223.

Gymnastique... Ces exercices étaient la lutte, le palet, et surtout la promenade. Pour s'y livrer plus commodément, Pythagore avait, dans les dépendances de son école, des arènes, des jardins, des bois. Au sortir de ces délassemens, les disciples prenaient des bains qui étaient très-fréquens; du bain on passait au repas. (IAMBLIQUE.)

NOTE IX, PAGE 223.

Forment entre elles... Pythagore disait avoir entendu cette harmonie (Iamblique). On sait que les anciens croyaient que chaque sphère avait une muse qui en dirigeait les mouvemens aux sons de la lyre, et que ces filles du ciel, sous la présidence d'Apollon, qui jouait aussi de la lyre, formaient une divine harmonie. Cette ingénieuse allégorie a été imaginée par les savans, les philosophes qui, ayant étudié le système du monde, auront été frappés de l'ordre et de l'harmonie qui règnent dans toutes ses parties. Il n'est donc pas étonnant que Pythagore ait dit qu'il avait entendu le concert des sphères célestes.

NOTE X, PAGE 224.

En se demandant... Cet examen de conscience est en toutes lettres dans les vers dorés de Pythagore. Voici le passage :

Μηδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ἐπ' ὄμμασι προσδέξασθαι,
Πρὶν τῶν ἡμερινῶν ἔργων τρὶς ἕκαστον ἐπελθεῖν.
Πῇ παρέζην; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη;
Ἀρξάμενος δ' ἀπὸ πρώτου ἐπέξιθι· καὶ μετέπειτα
Δειλὰ μὲν ἐκπρήξας ἐπιπλήσσεο· χρηστὰ δὲ, τέρπου.

Traduction littérale : Il ne faut point permettre le sommeil à tes yeux fatigués, avant d'avoir examiné chacune des actions de la journée (avant de t'être demandé) : Où suis-je allé? Qu'ai-je fait? Que n'ai-je point fait de ce que je devais faire? Repasse ainsi tes actions, en commençant par la première. Enfin, si tu as fait des choses mauvaises, réprimande-toi; si au contraire des choses bonnes, réjouis-toi.

NOTE XI, PAGE 224.

Symboles... Pythagore avait emprunté aux prêtres égyptiens l'idée d'envelopper de symboles ses préceptes de morale. En voici quelques-uns rapportés par Diogène Laerce :

Μὴ ζυγὸν ὑπερβαίνειν, *ne marche pas par-dessus la balance*, c'est-à-dire, ne transgresse jamais la justice.

Μὴ φορεῖν στενὸν δακτύλιον, *ne porte pas un anneau étroit*, c'est-à-dire, ne te donne pas des entraves dans la vie.

Μὴ ἐσθίειν καρδίαν, *ne mange pas ton cœur*, c'est-à-dire, ne te laisse pas ronger par les soucis.

Τὰ στρώματα ἀεὶ συνδεδεμένα ἔχειν, *que ton bagage soit toujours prêt*, etc.

NOTE XII, PAGE 226.

Cultiver l'amitié... Pythagore faisait un devoir à ses disciples de s'aimer tendrement. On cite d'eux plusieurs beaux traits de dévouement et d'amitié. C'est ce philosophe qui le premier a dit que deux amis ne faisaient qu'une âme en deux corps. Mon ami, disait-il, est un autre moi-même (Porphyre, vie de Pythagore, page 37). Lorsque nous voulons choisir un ami, dit-il encore, prenons le plus vertueux.

τῶν δ' ἀλλῶν ἀρετῆ ποίει φίλον ὅστις ἄριστος.

(VERS DORÉS.)

NOTE XIII, PAGE 226.

Par la loi... C'est le premier précepte de Pythagore, dans ses vers dorés :

Ἀθανάτους μὲν πρῶτα θεοὺς, νόμῳ ὡς διάκειται.
Τίμα.

Immortales primum Deos sicut lege sancitum est cole.

Les vers dorés sont un des plus précieux monumens qui nous soient restés de la philosophie des anciens. Ils respirent la morale la plus pure. Excepté le pardon des injures qui n'y est point positivement exprimé, mais qui résulte naturellement de l'ensemble de la doctrine, nous y retrouvons les préceptes principaux de l'Évangile: aussi ont-ils été appelés *aurea carmina*, vers d'or, et non vers dorés, comme on le dit improprement. On les attribue à Pythagore. Mais il paraît certain que ce grand philosophe, ainsi que Socrate, n'a rien écrit. L'opinion la plus générale est qu'ils sont de Lysis, son disciple, qui a renfermé dans soixante-dix vers l'essence de la morale de son maître. C'est ici l'occasion de remarquer la sagesse des chefs de sectes, qui ne laissaient point par écrit leur doctrine. Ce n'est pas sans de puissantes raisons qu'ils en ont agi ainsi.

NOTE XIV, PAGE 227.

Me succédera... Télaugès en effet succéda à son père, et fut le maître d'Empédocle; ce philosophe n'a rien écrit non plus. Sa philosophie se sera sans doute communiquée par tradition dans l'école d'Italie.

NOTE XV, PAGE 227.

L'héritière de toutes ses vertus... La fille de Pythagore s'appelait Damo. Ce fut à sa fille que ce philosophe laissa par écrit toute sa

doctrine expliquée et dévoilée, en lui recommandant de ne la communiquer à personne. Plus tard, Damo se trouvant dans le besoin, on lui offrit une somme considérable d'argent pour obtenir d'elle ce précieux trésor : mais ce disciple, fidèle et discret, aima mieux souffrir la pauvreté et le besoin que de trahir la dernière volonté d'un maître et d'un père... Et pourtant c'était une femme !... (Diogène Laerce, l. VIII.)

LIVRE ONZIÈME.

Protidas, persuadé par les paroles de Pythagore, ne songeait plus à s'attacher à lui comme disciple. Le philosophe, en lui faisant l'histoire de sa vie, lui avait appris qu'il fallait tout supporter pour accomplir sa destinée. Son courage, qui en lui se laissait facilement abattre, fut de nouveau ranimé par les exhortations de la sagesse; il voudrait même partir à l'instant, car il se figure l'impatience de ses compagnons, et les cruelles inquiétudes de son ami. Mais il doit encore prolonger son séjour à Crotone, afin de recueillir les derniers conseils de Pythagore sur l'art de gouverner. Comme il craint que sa mémoire ne les retienne pas fidèlement, il les écrit de sa main, et il pourra par ce moyen rapporter ce riche trésor à ses compagnons; Pythagore lui confie aussi le code des lois qu'il avait rédigées, et qui gouvernaient alors presque tous les états d'Italie.

Quand il eut fini ce précieux travail, il se présenta avec Iphicrate devant le philosophe, pour le remercier de ses leçons et de l'hospitalité qu'il lui avait donnée. «O Pythagore, lui dit-il, recevez nos adieux. Sans vos sages conseils je ne vous aurais jamais quitté; j'aurais voulu m'attacher à vous comme le plus ardent de vos disciples. Mais si je ne puis jouir plus long-temps de votre présence, au moins j'emporte dans mon cœur le souvenir éternel de

vos vertus et de votre amitié ; j'emporte avec moi le précieux trésor de votre divine morale et de vos lois immortelles. J'aurai la gloire de répandre au loin vos bienfaits, et les peuples reconnaissans, en apprenant que c'est à vous qu'ils devront leur bonheur, chériront votre mémoire, et rendront hommage à la philosophie. Maintenant que, grâce à vos sages conseils et à vos divines lois, je me sens capable de rendre heureuse la nation que les dieux m'ont donnée à conduire, je vais avec confiance m'exposer de nouveau à tous les dangers de la mer, pour chercher cette nouvelle patrie où nous devons trouver enfin le repos et la gloire.

« Allez, mon fils, je ne vous retiens plus ; allez où le devoir et les ordres des dieux vous appellent. Accomplissez avec courage la noble mission qu'ils vous ont confiée ; vous les trouverez toujours prêts à vous seconder quand vous les prierez avec ardeur, et surtout quand vous apprendrez aux autres à les honorer.

« Protidas, vous êtes appelé à former une grande cité. Songez bien que des premiers fondemens que vous aurez jetés dépendra son bonheur et sa prospérité. La religion est ce premier fondement. Ensuite que des lois peu nombreuses, mais justes et sévères, soient les gardiens de votre état, la force des chefs, et les garans de chaque citoyen. N'oubliez pas que vous êtes le premier sujet de la loi, et qu'en lui obéissant, loin de diminuer votre autorité, vous la rendrez plus sainte aux yeux du peuple, en lui prouvant que ce n'est point à vous, mais aux lois, qu'il doit obéir. N'oubliez jamais que dans toutes vos actions, dans toutes vos pensées, dans toutes vos affections, vous ne devez avoir en vue que le bonheur de ceux qui vous sont soumis. Pourtant qu'un trop grand désir de les rendre

heureux ne vous aveugle pas au point de vous faire commettre des faiblesses ; vous seriez obligé plus tard d'exercer des rigueurs, et d'en venir peut-être à la tyrannie. L'amour d'un roi pour son peuple est sans doute celui d'un père, mais d'un père qui contient dans son cœur sa bonté, qui dérobe aux regards de ses enfans ses pleurs de joie et de tendresse, afin de conserver sur eux tout l'ascendant et toute la fermeté paternelle. Le peuple est comme un enfant qui épie le côté faible d'un père pour en abuser. Et dans combien de familles ne voit-on pas régner le désordre et l'anarchie, parce que le chef, aveuglé par sa tendresse, n'a pas su, par une juste fermeté, maîtriser de bonne heure le caractère de ses enfans, naturellement disposés à secouer le joug des devoirs? ·

« Comme vous devez aimer vos sujets, non point pour vous, mais pour eux-mêmes, vous devrez donc plus d'une fois immoler votre tendresse, et même votre pitié, à la justice et à la sévérité. Montrez avant tout la fermeté du législateur, vous montrerez après sans danger les sentimens du père ; il vaut mieux commencer par la sévérité, et finir par la douceur, que de montrer d'abord trop d'amour, et de finir par la faiblesse, qui mène au mépris de toute autorité. La main trop long-temps habituée à caresser un fils tendrement aimé ne peut plus frapper quand il faut le corriger. Heureux encore le père quand, surmontant sa faiblesse, il ne fait pas plus de mal que de bien, et si, au lieu de sauver son fils, il ne le perd pas tout-à-fait ! Puissiez-vous, mon cher Protidas, ne vous trouver jamais dans cette cruelle perplexité, qui est la grande douleur de l'homme sensible appelé à gouverner les hommes! »

Après lui avoir donné ces conseils, Pythagore s'approcha du jeune héros, unit sa main à la sienne en signe d'a-

mitié, puis l'accompagna jusqu'à la porte de la ville, où l'attendaient les cavaliers qui l'avaient accompagné. Protidas se sépara de lui avec douleur; il aurait voulu rester plusieurs années auprès de lui, pour être initié à tous les secrets des sciences et de la philosophie. Quelques entretiens avec ce grand homme l'avaient éclairé sur de grandes vérités; mais son esprit n'était point encore assez préparé pour en comprendre toute la profondeur et la sublimité. Les préjugés de l'enfance et de l'éducation combattaient contre la nouvelle doctrine, semblables aux ténèbres de la nuit, qui luttent pendant quelque temps avec les premiers feux de l'aurore, mais qui, devant la vive lumière du jour, s'enfuient et disparaissent.

Comme Protidas ne voulait point être distrait dans ses pensées, il résolut de retourner à Élée par terre, au lieu de prendre la mer jusqu'à Pétilie, quoiqu'il eût promis à Adreste de le voir à son retour.

Il traverse donc le Brutium, et franchit les Apennins à l'endroit où l'Achéron prend sa source pour porter dans la mer le tribut de ses noires ondes.

Pendant tout le chemin Protidas était plongé dans de profondes réflexions; il repassait dans son esprit les leçons du philosophe de Crotone; il formait des plans pour exécuter sa divine morale, sans toutefois toucher à la religion de ses pères, à laquelle il voulait rester fidèlement attaché, parce qu'il n'était point assez éclairé des vérités de la philosophie; sa conviction n'était point encore formée, et dans ce cas il aurait cru commettre une lâcheté que de rejeter les croyances de ses ancêtres. « Si le temps et de mûres réflexions, se disait-il, m'en font voir la fausseté, alors je n'hésiterai plus. »

Cependant il était impatient de revoir ses compa-

gnons, qui devaient accuser sa lenteur, et surtout de revoir Simos, dont il avait été séparé trop long-temps. Combien il lui tardait de communiquer à son ami les sages conseils du philosophe; de lui raconter l'histoire de sa vie, mais sans lui dérouler les mystères de sa doctrine, parce que Pythagore avait exigé sur ce point le secret le plus inviolable! Et c'est là surtout ce qui faisait le tourment de Protidas; car il serait obligé de taire quelque chose à son ami, pour lequel il n'avait jamais eu rien de caché.

Enfin, après trois jours de marche, les voyageurs revoient les murs de la nouvelle ville, de cette patrie mensongère qu'ils allaient bientôt quitter. Aussitôt qu'il fut arrivé, il alla se jeter dans les bras de Simos. « Cher ami, lui dit celui-ci après avoir satisfait aux premiers embrassemens, pourquoi es-tu resté si long-temps éloigné de nous? Combien de fois j'ai craint que la fortune, qui s'est plu si souvent à nous persécuter, ne t'ait fait éprouver quelque malheur! et je n'aurais pas été là pour le repousser, ou du moins pour le partager avec toi. Les lieux déserts que tu as traversés avec une faible escorte sont fréquentés par des hordes de barbares. Quelle eût été notre douleur, si nos craintes s'étaient réalisées! Tu avais promis d'être de retour avant le huitième jour, et ce n'est que le douzième qui te ramène au milieu de nous. Tous nos compagnons et moi, nous comptions les jours qui nous séparaient de toi. Tout était prêt avant l'époque fixée pour notre départ; en vain j'ai envoyé plusieurs fois des cavaliers pour m'annoncer ton arrivée; ils revenaient tous les soirs augmenter nos peines... Mais parle, Protidas, apprends-moi quel motif a pu te retenir si long-temps loin de nous. »

Alors Protidas : « Aucun malheur n'est venu traverser

mon voyage; calme tes inquiétudes, tout a réussi au-delà de mes désirs; seulement, j'ai regretté bien des fois de ne t'avoir pas emmené avec moi: tu aurais vu le plus grand homme que la Grèce ait produit; tu aurais entendu ces sublimes leçons, qu'un dieu seul peut avoir inspirées. Oh! combien les émotions qu'elles m'ont fait éprouver m'auraient paru plus douces encore si je les avais partagées avec toi!...

« Mais pourquoi nous arrêter ici plus long-temps à parler de ce qui m'est arrivé? Il me tarde de voir nos compagnons, et de leur annoncer le départ pour demain. » En disant ces mots, il s'achemine avec Simos vers le rivage; à sa vue, tous les Phocéens poussent des cris de joie; jamais ils n'ont donné à leur jeune chef des preuves plus manifestes de leur tendre attachement.

Protidas est vivement ému des démonstrations de leur amitié; il les félicite sur l'empressement qu'ils ont mis à tout préparer, sur le bon ordre qu'il voit régner dans toute la flotte; il reconnaît partout l'activité et la vigilance de son ami.

« Chers compagnons, leur dit-il, combien je dois louer en vous le noble empressement qui vous anime! Je suis coupable d'avoir retardé votre départ de quelques jours; mais croyez que c'est pour votre bonheur que je suis resté si long-temps éloigné de vous. Il est temps que je vous fasse part du sujet de mon voyage. Je voyais arriver avec joie la fin de tous nos malheurs, et le moment où les dieux, vaincus par notre courage et notre patience, devaient nous accorder le bonheur qu'ils nous ont tant promis; un grand avenir nous était annoncé; c'était moi que les dieux appelaient à vous conduire. Mais au moment de voir s'accomplir nos grandes destinées, vous l'avoue-

rai-je maintenant? j'ai senti seulement alors toute la grandeur de mes obligations; j'ai senti que, pour jeter les fondemens d'une puissante cité et du bonheur de tout un peuple, outre une ferme volonté, il fallait encore d'autres secours, que l'homme ne trouve pas toujours en lui. Ainsi, pour travailler avec plus de succès au grand ouvrage de votre félicité, j'ai voulu, avant de quitter ces bords, aller consulter le sage dont le nom a sans doute frappé vos oreilles. Ce grand homme, à qui les dieux se sont plus d'une fois révélés, a daigné m'instruire de sa morale, et me communiquer ses lois, qui font aujourd'hui le bonheur de l'Italie. J'apporte au milieu de vous ce précieux trésor, qui est déjà pour notre nation le plus sûr garant de sa gloire et de sa prospérité.

« Chers compagnons, demain nous quittons ces lieux; nous nous dirigerons vers l'occident, en suivant la côte d'Italie, jusqu'à ce que nous trouvions les contrées qui nous sont promises. Mais quelles sont ces contrées? Amis, je ne les connais pas. Qui pourrait pénétrer les secrets des dieux? La prêtresse de Diane qui nous a été envoyée par eux a promis de diriger notre course; elle se mettra à la tête de la flotte avec le vaisseau qui lui est destiné. Ainsi nous ne pouvons mieux faire que de nous laisser guider par la volonté des dieux; ils veulent sans doute que ce soit à eux seuls que nous devions la récompense de nos longs malheurs. Elle sera grande cette récompense, si leur volonté s'accomplit tout entière. Nous devons, dit l'oracle, jeter les fondemens d'une ville qui possédera un jour l'empire des mers, et qui sera célèbre par son commerce, son opulence et l'industrie de ses habitans. Un jour viendra, dit-il, où ces mêmes rivages où nous allons descendre enverront des vaisseaux pour délivrer la Grèce de

l'esclavage... Mais, pour accomplir ces grandes destinées, Diane nous ordonne de faire alliance avec les peuples qui vont nous donner l'hospitalité, et qui doivent former un jour avec nous la première nation de l'univers; elle veut que le sang soit le lien sacré qui nous attache à eux pour jamais; elle veut enfin que tous ceux des jeunes Phocéens qui n'ont point encore allumé les flambeaux de l'hymen soient les seuls choisis [1] pour exécuter ses desseins, leur promettant que l'amour et l'hymen les recevront sur le rivage étranger...

Qui pourrait dire quelle fut la joie de tous les jeunes Phocéens en apprenant la dernière volonté des dieux? Ils allaient, sous les auspices de l'amour, tenter la fortune; le plus brillant avenir se découvrait à leurs yeux. « Nous ne pouvons plus douter, disaient-ils, du bonheur qui nous est promis; les dieux se sont expliqués d'une manière qui ne laisse plus aucun doute; mais quels sont ces lieux tant promis par les destins? » Les uns disaient : « Ce sont sans doute les contrées hyperboréennes, qui sont séparées du monde entier : c'est là, dit-on, qu'habite le bonheur; c'est là que la nature est revêtue d'un printemps éternel; là des fleuves de lait et de miel coulent à travers des prairies émaillées de fleurs; c'est là que les arbres sont couverts toute l'année de fruits inconnus au reste des mortels. Non, disaient les autres, c'est une île que Neptune, avec son redoutable trident, fera sortir pour nous du sein de l'Océan, toute parée des riches dons de Pomone et de Cérès. Là nous trouverons de jeunes nymphes semblables à celles qui formaient la cour de la belle Calypso. Plus heureux que le trop prudent Ulysse, nous ne serons point tourmentés par le souvenir de notre patrie et de nos fidèles épou-

[1] Justin, l. XLIII. Voyez la note 1re.

ses ; à l'abri de tout soin, de tous soucis, nos jours couleront dans la joie et les charmes d'un doux repos ; de jeunes beautés nous combleront de tous les plaisirs, épuiseront pour nous toutes les douceurs de la volupté, et nous serons immortels ! »

Le lendemain, à peine l'aurore avait éclairé le monde de ses premiers rayons, que tous les jeunes Phocéens se sont arrachés aux douceurs du sommeil. Leurs cris de joie éveillent Protidas et les autres chefs de la flotte. Le rivage était déjà couvert de femmes, de vieillards, d'enfans, de jeunes filles qui venaient dire le dernier adieu à ceux qui allaient s'éloigner d'eux peut-être pour jamais. D'un côté l'abattement et la douleur, de l'autre l'empressement et la joie, faisaient de ce départ une scène vraiment triste et pénible. Toute cette jeunesse se précipitant sur le rivage, poussant les navires à la mer, tendant les cordages, et s'excitant par ses cris au départ, comme si en s'éloignant ils n'allaient point faire couler les larmes de leurs parens, de leurs amis, et leur causer d'inconsolables regrets : voilà un de ces mystères du cœur de l'homme qu'il est bien difficile d'expliquer.

Douze vaisseaux avaient été préparés pour recevoir les voyageurs ; quelques-uns étaient tout récemment construits, et les autres avaient été réparés et peints de diverses couleurs, car ils ne devaient plus servir à la guerre ; mais ils étaient destinés à accomplir la volonté des dieux. Un d'eux surtout se faisait remarquer par sa richesse et son élégance. Le bleu d'azur colorait ses flancs ; des voiles aussi blanches que la neige étaient attachées à ses antennes élevées ; des rameurs choisis et vêtus de blanc devaient le faire glisser sur l'humide élément avec des rames dorées ; sur le haut de la proue on voyait l'effigie de Diane s'avan-

cer et dominer au-dessus des flots. Elle était toute en or, et, quand elle était frappée par les rayons du soleil, elle ressemblait de loin à l'astre éblouissant du jour, lorsqu'il est au milieu de sa carrière. Sur la poupe on avait figuré Neptune armé de son redoutable trident, dont il semblait menacer les flots. Sur les flancs du navire on voyait en relief Mercure avec son caducée à la main, apprenant le commerce aux mortels ; plus loin la fille de Saturne et de Cybèle ; la bienfaisante Cérès, enseignant à Triptolème l'art de cultiver la terre. Là était représenté Minos, fils de Jupiter, donnant aux habitans de la Crète le code immortel de ses lois, qui lui mérita le titre de juge des enfers. Enfin on y voyait les fidèles compagnons de Jason, les Argonautes, fendant l'immensité des mers sur le vaisseau prophétique pour aller à la conquête de la toison d'or[1].

Tel était le navire qui devait recevoir Aristarcée et ses jeunes compagnes. Protidas veut que tous les objets du culte des dieux y soient transportés ; les dieux de la patrie, les dieux pénates, les dieux lares ; il y fait placer aussi le feu sacré de Vesta, qui, allumé à Phocée, doit continuer de brûler sur les autels de la nouvelle patrie. Ensuite il en donne le commandement au vieux Polydamas, grand-prêtre de Neptune.

Les autres navires n'approchaient point de la richesse de celui-ci ; ils avaient la forme que les Phocéens donnent à tous leurs vaisseaux ; ils étaient peints de diverses couleurs, et sur la proue de chacun d'eux on avait sculpté la figure d'un phoque, emblème de ce peuple navigateur. Quand tout est disposé pour le départ, Aristarcée, d'après

[1] Voyez la note 11.

les ordres de Protidas, offre un sacrifice à tous les dieux de l'Olympe. Ensuite elle prend sur l'autel sacré de Diane l'effigie de la déesse, la tient élevée dans ses mains, couverte d'un voile blanc, et, chargée de ce divin fardeau, elle se place à la proue de son vaisseau, et tourne l'image sacrée vers l'occident. Ce fut le signal du départ. Au même instant on livre les voiles au vent; on coupe les câbles qui retiennent les vaisseaux, et la terre semble se détacher et fuir derrière eux.

C'était pour la troisième fois que les jeunes Phocéens confiaient à la mer leurs pénates et leurs aventureuses destinées; mais cette fois ils s'éloignaient sans regret d'une patrie mensongère. Tandis que ceux qui restaient sur le rivage s'abandonnaient à la douleur, eux, éblouis par le brillant avenir qui s'ouvrait devant eux, se livraient à tous les transports de la joie. Ce ne fut qu'après qu'ils eurent perdu de vue leurs compagnons qu'ils songèrent qu'ils se séparaient d'un père, d'une mère, d'un frère, d'un ami; alors la nature reprit ses droits, et des larmes abondantes coulèrent de leurs yeux.

Cependant Protidas, en songeant quelle route la flotte devait tenir, se rappela que le roi de Rhégium lui avait dit que Rome était gouvernée par un prince d'origine grecque; il résolut donc d'aller voir ce roi, dont la renommée vantait les exploits et la sagesse, et ce grand peuple, qui remplissait déjà le monde entier de son nom. Mais avant il voudrait connaître les côtes de l'Italie devant lesquelles il allait passer. «Iphicrate, dit-il à son vieil ami, pendant que j'étais occupé à régler l'intérieur de notre cité, vous avez eu le loisir de visiter ces contrées, avec lesquelles nous étions en relations de commerce; vous avez pu les étudier, faites-les-moi connaître, je vous prie, et, pen-

dant que la flotte va suivre la haute mer, approchons-nous sur un léger esquif, et côtoyons le rivage.

« Venez, dit le prudent vieillard ; nous pouvons nous approcher sans crainte ; les peuples qui habitent cette partie de l'Italie ne nous inquiéteront pas, nous avons toujours été amis avec eux. »

La flotte reçut ordre de s'arrêter en face de l'embouchure du Tibre, en se tenant éloignée, d'abord parce que la mer est difficile à tenir en cet endroit[1], ensuite pour ne point attirer l'attention des Latins. Après avoir donné ces ordres, les deux amis s'avancent vers les côtes.

« La première ville que vous voyez dans le coin de ce golfe, dit Iphicrate, c'est Posidonia[2], qui doit son nom à Neptune. Elle mérite bien son nom, car elle est, comme vous voyez, presque entièrement bâtie sur les eaux ; il est à craindre que les habitans ne soient obligés de reculer dans les terres[3]. Le séjour de Posidonia est peu agréable ; l'air y est malsain, à cause des marais entretenus par le fleuve qui coule près de ses murs[4].

« Mais détournons les yeux de Posidonia pour les reposer plus doucement sur les champs fertiles de la Campanie. Excepté la Sicile, il n'est peut-être pas sur la terre de contrée qui puisse le disputer à cette partie de l'Italie[5]. C'est une plaine délicieuse entourée à droite et à gauche par des collines verdoyantes[6], et bornée dans le fond par la chaîne des Apennins, qui s'élèvent jusqu'aux cieux comme un superbe amphithéâtre. Des forêts d'une beauté admirable sont répandues sur ses montagnes ; ses coteaux sont couverts de vignes qui donnent un vin excellent[7] ;

[1] Strabon, l. V, p. 231. — [2] Ποσειδῶν, appelé par les Latins *Pæstum*. — [3] Strabon, l. V, p. 252. — [4] Strabon, l. V, p. 251. — [5] Strabon, l. V, p. 242. — [6] Strabon, ibid. — [7] Diod. de Sic., l. Ier, p. 29. Voyez la note III.

ses champs, ses prairies, sont traversés en tous sens par une multitude infinie de rivières qui, en récréant agréablement la vue, répandent partout la fertilité et l'abondance. Dans toutes les saisons de l'année des troupeaux innombrables de chèvres et de moutons y trouvent des pâturages abondans, et une herbe toujours nouvelle[1]. Le sol de la Campanie est si généreux, que c'est peu de produire le blé le plus beau de la terre, il peut encore fournir jusqu'à trois récoltes, et quatre quelquefois, sans être fatigué[2]. Avec tant de richesses les Campaniens se passeront toujours de toutes les autres nations; car, à l'aide de leurs fleuves, ils peuvent, des parties les plus éloignées de leur province, faire l'échange des choses nécessaires à la vie. Il semble que la nature, prodigue envers ce beau pays, ait voulu épuiser pour lui tous ses bienfaits; car, outre ces précieux avantages, il possède encore un grand nombre d'eaux thermales qui sont puissantes dans plusieurs maladies[3], des métaux de toutes espèces, du gibier en abondance, de riches produits maritimes, et tant d'autres choses excellentes qu'on ne pourrait les compter[4]. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est un ciel toujours beau, un air si tempéré dans chaque saison, que ni les fruits, ni les animaux, ni les hommes, ne ressentent jamais un froid ou une chaleur excessive[5]. Voilà sans doute un séjour digne d'être habité par les dieux; mais hélas! il est pénible de le dire, tout ce beau pays est placé sur des volcans[6]. Il semble qu'il soit dans la nature des choses qu'il n'y ait rien de beau et de bon en apparence qui ne cache quelque imperfection ou quelque danger. Rien de plus charmant,

[1] Diodore de Sicile, l. Ier, p. 29. — [2] Strabon, l. V, p. 242. — [3] Diodore, l. Ier, p. 29. — [4] Diodore, ibid. — [5] Diodore, ibid. — [6] Voyez, sur la fertilité de la Campanie, Strabon, l. V, p. 242.

dit-on, que l'île de Caprée, qui est à notre gauche. Elle est couverte partout de myrtes, d'orangers, d'oliviers, de figuiers ; c'est vraiment le jardin de la Campanie ; mais pour y aborder il faut s'exposer aux plus grands dangers. Le canal qui la sépare de la péninsule est très-étroit, et les eaux de la mer, en s'y engouffrant, rendent l'accès du rivage de Caprée très-difficile ; mais, grâce à notre léger navire, comme nous ne voulons que passer, nous le ferons facilement en nous rapprochant du cap Athœnéum, ce qui nous permettra de voir le temple de Minerve bâti par Ulysse à l'extrémité du promontoire [1].

« Maintenant, continua Iphicrate, nous voilà dans ce fameux golfe qu'on appelle le Cratère [2] ; tout l'espace compris entre l'enfoncement du rivage et les deux caps Misénum et Athœnéum [3] est ainsi appelé parce qu'il a la forme d'une grande coupe. Rien de plus ingénieux que cette idée ! Voyez en effet, à droite et à gauche, cette suite de campagnes délicieuses, et, dans le fond, cette chaîne non interrompue d'habitations qui semblent ne former qu'une seule ville [4] ; ne dirait-on pas une couronne, une guirlande de fleurs qui entoure cet immense Cratère ? Parmi les nombreuses cités qui couvrent ces côtes, il en est plusieurs que l'on doit remarquer ; là, c'est Syrrentum [5] et Pompæa [6], qui, après avoir été long-temps sous la dépendance, tantôt des Tyrrhéniens, tantôt des Samnites, appartiennent aujourd'hui aux Campaniens.

« Dans le fond du golfe, et sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer, s'élève Héraclæum [7] ; c'est une for-

[1] Strabon, l. V, p. 247. — [2] C'est le golfe de Naples. — [3] Strabon, l. V, p. 247. — [4] Strabon, ibid. — [5] Aujourd'hui Sorrento. — [6] Aujourd'hui Pompéi. — [7] Strabon, l. VI, p. 263. Aujourd'hui Herculanum.

teresse très-considérable. Cette ville a été bâtie par Hercule, qui lui a donné son nom [1]. Ce héros, après avoir pacifié toute l'Italie, et offert aux dieux les prémices du butin qu'il avait remporté, jeta les fondemens d'Héraclæum, à l'endroit même où il tenait toujours une flotte en station [2]. Avant de partir pour la Sicile, il y laissa un grand nombre de ses compagnons qui formèrent ce bel établissement. Non loin de là vous voyez Néapolis, c'est-à-dire la ville nouvelle [3], fondée autrefois par des Cyméens [4]; elle porta d'abord le nom de Parthénope, une des sirènes qui, n'ayant pu séduire Ulysse, se précipitèrent dans la mer. Les habitans de la côte trouvèrent le corps de la fille de Calliope, lui érigèrent un tombeau [5], et bâtirent auprès une ville qui, plusieurs années après, fut entièrement renversée. Mais ensuite une colonie de Chalcidiens et d'Athéniens, s'unissant à des Pythæcusains, la relevèrent de ses ruines; ce qui lui fit donner le nom de Néapolis, qu'elle porte aujourd'hui [6].

« En entrant dans Néapolis, lorsque je la visitai, je me crus transporté tout-à-coup dans une ville grecque; j'y retrouvai les coutumes et le langage de mes compatriotes; j'y vis célébrer les jeux gymniques, institués par ordre d'un oracle [7]; là je vis en honneur les arts d'Athènes, ses lois et ses institutions. O Grèce! ô ma noble patrie! tu seras toujours la première nation de l'univers, et si jamais tu succombes sous les armes de tes ennemis, tu règneras encore par les arts et le génie.

« Après Néapolis, vous voyez sur une hauteur Dicæar-

[1] Hercule en grec se dit Ἡρακλῆς. — [2] Denys d'Halicarnasse, l. Ier, p. 35. — [3] Ce mot est composé de νέος, *nouveau*, *nouvelle*, et de πολις, *ville*. — [4] Strabon, l. V, p. 246. — [5] Strabon, l. Ier, p. 15, édition 1587. — [6] Strabon, ibid. — [7] Strabon, l. V, p. 246, édition 1620.

chia, l'arsenal maritime des Cyméens [1]; plus loin, et dans l'enfoncement du rivage, est située Baiæ, renommée par ses eaux thermales [2]. C'est près de cette ville que se trouve ce fameux lac Averne, consacré à Pluton [3]. J'ai voulu le voir et m'assurer par moi-même de tout ce qu'on en dit; mais il me fallait quelqu'un pour me conduire; je ne trouvai qu'un misérable pêcheur, qui, à prix d'argent, consentit à me guider. A ses habits en lambeaux, à sa barbe hérissée, et surtout à sa sordide avarice, on l'eût pris facilement pour le hideux nocher des enfers. Monté sur sa frêle barque, qui ressemblait assez à celle que nous devons passer sans retour, j'entrai par l'embouchure du lac qui, du côté de la mer, présente un facile accès, quoiqu'elle soit resserrée entre deux rives élevées [4]; mais, à peine me fus-je avancé, que, semblant m'enfoncer sous la terre, autour de moi s'élèvent en cercle de hautes collines escarpées, couvertes de forêts sauvages, de bois impénétrables, qui projetaient sur les eaux leurs noires ombres, et leur donnaient une couleur effrayante [5]; je crus voir le sombre Achéron. Sur le bord du lac s'ouvre dans le roc une caverne immense, dont l'aspect est affreux; c'est la porte des enfers; c'est par là, dit-on, que le fils d'Anchise entra pour aller consulter son père dans le sombre empire de Pluton. De ce gouffre horrible, des exhalaisons si impures s'élèvent jusqu'aux cieux, que tous les oiseaux qui passent au-dessus sont frappés de mort, et tombent [6] dans les eaux du lac; ce qui lui a fait donner le nom d'Averne, qui veut dire fatal aux oiseaux [7]. L'Averne s'avance tellement dans les terres, qu'il forme une presqu'île de tout ce promon-

[1] Strabon, l. V, p. 245.—[2] Strabon, l. V, p. 244. — [3] Strabon, ibid. — [4] Strabon, ibid. — [5] Strabon, ibid. — [6] Virgile, Énéide, l. VI; Strabon, l. V, p. 244. — [7] Virgile. Voyez la note IV.

toire, que l'on appelle Misène, du nom d'un des compagnons d'Énée, lequel, pour avoir osé défier des dieux au combat du chant, fut submergé par un Triton jaloux de son talent, et brisé contre les rochers [1]. Le fils de Vénus lui éleva au pied de cette montagne, qui porte son nom, ce superbe monument funèbre, qu'il décora des armes et du clairon du héros [2].

« Nous voilà maintenant en face de Pythæcusa [3]; il paraît certain que cette île, ainsi que Caprée, tenait autrefois au continent, mais qu'elles en ont été détachées par des tremblemens de terre. En effet, ces lieux sont souvent agités par de violentes secousses; et, à différentes époques, des îles sont sorties de l'Océan, en laissant échapper de leur sein des flammes et des eaux bouillonnantes [2], ce qui fait croire que toutes ces îles, ainsi que la Sicile, Pythæcusa, Baiæ, et les environs de Néapolis, communiquent [4] entre elles par des canaux remplis de feux volcaniques, qui, venant à rencontrer la mer, combattent avec elle, la repoussent, sont repoussés à leur tour; ceux-ci, fuyant enfin devant les flots victorieux, veulent échapper à leur poursuite; ils déchirent le sein de la terre, brisent les barrières qu'elle lui oppose, s'ouvrent un passage, et forment ces terribles volcans, qui répandent autour d'eux la destruction et la mort.

« C'est sous cette vaste étendue de terre et de mer, si souvent ébranlée par des secousses volcaniques, que Jupiter a placé, dit-on, la couche du géant Typhon [5]. Cet horrible enfant de Titan et de Tellus, moitié homme et moitié serpent, ayant voulu escalader le ciel pour détrôner le roi de l'Olympe, le dieu du tonnerre le foudroya, et,

[1] Virgile, l. VI. — [2] Virgile, ibid. — [3] Strabon, l. V, p. 247. — [4] Strabon, p. 248. — [5] Strabon, p. 247.

pour le punir de son impiété, l'ensevelit profondément sous la terre qui lui donna le jour, posa la Sicile sur son immense poitrine, entassa l'Ætna sur ses cent hideuses têtes, et voulut que ses pieds, s'étendant sous les mers, allassent toucher, d'un côté le Vésuve, et de l'autre Pythæcusa [1]. On dit que toutes les fois que, fatigué de cet énorme poids, le monstre se retourne pour changer de côté, il fait trembler toute la Trinacrie, et lance, de ses nombreuses bouches, des pierres, des rochers calcinés avec des torrens de feux, de flamme et de fumée [2]. Voilà quelles sont les croyances populaires; mais qui ne voit que l'histoire de ce géant n'est autre chose que l'allégorie d'un des phénomènes de la nature? Quant aux combats des Titans, c'est un fait historique qui y a donné lieu. J'ai vu moi-même le champ, dit de Phlægra, où l'on raconte que se donna ce terrible combat [3]; il porte le même nom que celui de Thessalie, où nous plaçons, à notre tour, le théâtre de cette action. D'après la vue des lieux et les souvenirs des habitans que j'ai consultés, il est certain que la possession des fertiles campagnes de Cymé aura été la cause de guerres sanglantes entre voisins [4]; il est probable que le juste possesseur, le roi des Campaniens, aura vaincu et terrassé ses ennemis. Voyez vous-même si un lieu aussi beau n'est pas fait pour exciter l'envie des autres peuples de l'Italie. Approchons-nous du rivage pour le mieux admirer. — Voilà la ville de Cymé [5]. Voyez les flots se briser avec force contre ses rivages rocailleux, ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte aujourd'hui [6]. Elle a été bâtie dans des temps fort reculés, par une colonie de Chalci-

[1] Strabon, l. V, p. 248. — [2] Virgile, Énéide. — [3] Strabon, l. V. — [4] Strabon, ibid. — [5] Strabon, l. V, p. 243. — [6] Strabon, ibid. Voyez la note v.

diens et de Cyméens d'Asie [1] ; c'est la plus ancienne de toutes les cités grecques de l'Italie et de la Sicile [2]. De là à Caïete il n'y a pas d'établissement considérable ; cette ville est la première du Latium que nous rencontrerons ; elle est bâtie au pied d'une montagne, et sur le golfe qui doit son nom à la nourrice d'Énée [3]. Il est des habitans du pays, qui veulent que ce nom lui vienne du mot καίειν, parce que c'est là que les femmes troyennes, ennuyées d'une trop longue navigation, brûlèrent leurs vaisseaux [4].

« Nous voilà maintenant en face des fertiles campagnes du Latium [5] ; ce pays, sous beaucoup de rapports, le cède à la Campanie, parce que dans les lieux qui avoisinent la mer se trouvent beaucoup d'endroits marécageux [6]. Avant l'arrivée de Saturne dans ces contrées, elles étaient habitées par des peuples barbares qui vivaient épars dans les forêts, se nourrissaient du fruit du chêne, ne connaissaient ni l'art de cultiver la terre, ni de bâtir des villes. Ce fut lui, dit-on, qui, pour se consoler d'avoir été exilé des demeures de l'Olympe, rassembla autour de lui ces peuples sauvages, leur donna des lois, adoucit leurs mœurs, et les rendit si heureux que le temps pendant lequel il régna fut appelé l'âge d'or. Pour laisser à l'Italie un souvenir de sa reconnaissance, il donna à la contrée qui lui avait offert un asile contre les poursuites de Jupiter le nom de Latium [7], qui, dans la langue des Latins, veut dire se cacher.

« Mais, dit Iphicrate, pendant que nous observons ces côtes, la flotte nous attend peut-être depuis long-temps. Hâtons la marche de notre navire. » Il dit, et ordonne

[1] Strabon, l. V, p. 243. — [2] Strabon, ibid. — [3] Strabon, p. 232. — [4] Voyez la note VI. — [5] Strabon, l. V, p. 231. — [6] Strabon, ibid. — [7] A latente Deo.

aux matelots de faire force de rames. Bientôt ils ont passé Trachina, qui est bâtie sur un terrain âpre et pierreux[1]; déjà ils aperçoivent le Circœum[2], qui, séparé du continent par des marais, semble de loin une île baignée par les eaux de la mer. « C'est là, dit Iphicrate, qu'Ulysse vainquit la volupté; c'est là que j'ai vu cette fameuse coupe[3] que lui présenta la puissante magicienne, et qui fut sans effet sur l'âme forte du sage et prudent héros. Là j'ai vu, par un contraste singulier qui est une allégorie ingénieuse, le temple de Circé à côté de celui de Minerve[4]. »

Pendant qu'il parlait ainsi le navire s'éloignait du rivage, et gagna la haute mer pour aller se réunir à la flotte. Protidas fut à peine au milieu de ses compagnons qu'il rassembla les chefs, afin de savoir s'ils étaient d'avis qu'il allât à Rome avec une députation, pour faire alliance avec le roi, et étudier les lois de Numa, qui faisaient alors le bonheur des Romains. Beaucoup d'entre eux n'étaient point de ce sentiment; ils disaient que la renommée pouvait les tromper, et qu'il n'était pas prudent de s'exposer au milieu d'un peuple qui, descendant des Troyens, avait sans doute hérité de leur haine pour tous les Grecs. Pour ne rien hasarder, on envoie Simos et Iphicrate chez les peuples les plus voisins du rivage s'informer de la vérité. Si le bruit de la renommée se trouve confirmé par ce qu'on leur dira, ils devront aller jusqu'à Rome demander l'hospitalité du rivage, et sonder les dispositions de Tarquin.

[1] Trachina. Strabon, l. V, p. 233, τραχινὴ, *âpre*. — [2] Strabon, l. V, p. 232. — [3] Strabon, ibid. — [4] Strabon, ibid.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE ONZIÈME.

NOTE Ire, PAGE 241.

Les seuls choisis... Le choix que Protidas fait de ses compagnons est autorisé par le passage de Justin déjà cité : *Phocæensium delecta juventus*, etc..... M. de Villeneuve, dans sa *Statistique des Bouches-du-Rhône*, met à trois mille le nombre des Phocéens qui fondèrent Marseille, et d'après l'autorité des anciens il dit que la seule femme qui les accompagna fut Aristarcée.

NOTE II, PAGE 243.

La toison d'or... Diodore de Sicile dit que les Argonautes allèrent en Gaule.

NOTE III, PAGE 245.

Vin excellent... C'est de la Campanie qu'on tirait ce fameux vin de Falerne si souvent chanté par Horace.

NOTE IV, PAGE 249.

Oiseaux. . Le mot Averne est composé de deux mots grecs, ἀ privatif, et ὄρνις, *oiseau*.

NOTE V, PAGE 251.

Qu'elle porte aujourd'hui... Des auteurs veulent que le nom de cette ville lui vienne de χύματα, *flots*, par la raison que nous venons de donner dans ce passage. Strabon ajoute qu'Empedoclès de Cymé, en Asie, l'un des deux chefs de la colonie des Chalcidiens-Cyméens, lui donna le nom de sa ville natale. La ville de Cymé d'Asie et celle d'Italie sont les mêmes que les deux villes de Cumes.

NOTE VI, PAGE 252.

Leurs vaisseaux... Strabon prétend, avec plus de raison peut-être, que ce nom lui vient de sa position, et qu'au lieu de Caïeta on doit lire Caïatta, qui lui a été donné par les Lacédémoniens, parce que cette ville est bâtie dans un enfoncement. καίαττα, chez les Lacédémoniens, signifiait *creux*, *enfoncement*, *cavité*. *Lacones Caiattam appellarunt, quo nomine omnes cavitates ii afficiunt.* (STRABON, l. IV, p. 161.)

LIVRE DOUZIÈME.

Le lendemain Iphicrate et Simos étaient de retour, et annoncèrent qu'ils avaient vu le roi, qui les avait favorablement accueillis, leur ayant assuré qu'il verrait avec joie les enfans de la Grèce.

Protidas, réjoui d'un bonheur si inespéré, ordonne à la flotte de tourner les proues vers la terre [1]. En s'approchant du rivage ils voient devant eux une antique et sombre forêt; au milieu le Tibre, se frayant un passage entre deux rives fleuries, roule à grand bruit ses flots tumultueux, et précipite vers la mer ses sables jaunissans. Autour du bois, sur les rives et sur les eaux du fleuve, des oiseaux de toutes couleurs charmaient la vue, et faisaient retentir les airs de leurs chants mélodieux [2].

Les Phocéens, attirés par la beauté du lieu, veulent aborder en cet endroit. A l'aide de la rame ils entrent facilement dans le lit ombragé du fleuve. Non loin de l'embouchure du Tibre et des lieux où Énée avait bâti à ses compagnons leurs premières habitations, s'élevaient les murs d'une ville nouvelle, dont Ancus Marcus, quatrième roi de Rome, avait depuis peu d'années jeté les fonde-

[1] Justin, l. XLIII, ch. 3. Temporibus Tarquinii regis, ex Asiâ Phocœensium juventus, ostio Tiberis invecta amicitiam cum Romanis junxit. — [2] Virgile, l. VII, v. 34.

mens [1] ; elle reçut le nom d'Ostie [2], à cause de sa position. C'est là que Protidas fit aborder ses compagnons.

Après avoir disposé sa flotte dans le port, il fait préparer un léger navire, car il veut remonter le Tibre jusqu'à la ville de Romulus. Le fleuve alors était paisible, et sa surface n'était agitée que par le cours naturel de ses eaux. La rame n'eut pas besoin de fatiguer les flots de ses coups redoublés, le vaisseau glissait sans effort, et, suivant les sinuosités du fleuve, qui se repliait mille fois sur lui-même, il s'avança sous une voûte épaisse de feuillage formée par les arbres, qui, en se penchant sur les eaux, entrelaçaient leurs branches, et semblaient vouloir unir les deux rives.

Dieu puissant du Tibre, vous qui avez reçu jadis dans votre lit les malheureux enfans de Dardanus, les tristes restes de l'antique Ilion, quel ne fut pas votre étonnement en voyant des Grecs, les successeurs des Ulysse et des Achille, se confier tranquillement à vos ondes !

L'astre brillant du jour avait parcouru la moitié de sa carrière lorsque Protidas aperçut de hautes collines sur les deux côtés du fleuve. A droite il voit le mont Aventin [3], qui doit son nom aux sinistres augures de Rémus ; à gauche le Janicule, habité autrefois par Janus [4]. Celui-ci est séparé des autres par le fleuve ; mais un pont de bois l'unit au reste de la ville [5].

A mesure que le héros avance, il voit la nouvelle ville se déployer devant lui sur le mont Aventin et sur le mont Tarpéien. Au bruit de son arrivée un grand concours de peuple couvrit les bords du fleuve. Tarquin avait envoyé

[1] Strabon, l. V, p. 232. — [2] *Ostia* veut dire en latin *embouchure*. — [3] Voyez la note 1re. — [4] D'où lui venait son nom. — [5] Tite-Live, l. Ier.

ses gardes, nommés Célères[1], pour conduire ses nouveaux hôtes auprès de lui.

Le palais du monarque était sur le mont Palatin, où, depuis Romulus, les rois avaient choisi leur demeure[2]. Depuis qu'il était monté sur le trône, Tarquin avait fait constamment le bonheur de ses sujets. Ce prince, grand guerrier, politique profond, amant passionné de la gloire, des grandeurs et de la magnificence, avait donné à son peuple cette attitude qui lui promettait l'empire du monde. Mais ce qui le rendait surtout remarquable, c'est qu'il joignait à la noble fierté du rang suprême une douceur, une affabilité qui lui permettaient de descendre avec dignité jusqu'au moindre citoyen[3]. Quoiqu'il fût alors à un âge très-avancé, il avait encore toute la vigueur de la jeunesse, et ce même amour de la gloire qui lui fit faire de si grandes choses.

Le roi, averti de l'approche des étrangers, s'était assis sur son trône, vêtu d'une robe d'une pourpre éclatante[4]. La couronne des Étrusques brillait sur son front[5]; dans sa main était un sceptre d'ivoire surmonté d'un aigle d'or[6]; à droite et à gauche on voyait les sénateurs en robes blanches, et derrière, le corps des chevaliers, qui ne quittaient jamais sa personne. En avant du trône, et sur les deux côtés, se tenaient debout les douze licteurs, appuyant contre leurs épaules les faisceaux entourés de lauriers et surmontés des haches redoutables[7]. A la vue de ce spectacle imposant et majestueux, Protidas, loin de se laisser troubler, sentit ses idées s'agrandir et s'élever; d'ailleurs l'air affable et gracieux du roi aurait enhardi sa confiance.

[1] De *celerare*, se hâter.—[2] Denys d'Halycarnasse, p. 113, édition de 1586. — [3] Den. d'Hal., p. 186. — [4] Den. d'Hal., p. 195. — [5] Den. d'Hal., ibid. — [6] Den. d'Hal., ibid. — [7] Den. d'Hal., ibid.

Après quelque temps de silence il lui tint ce discours :

« Illustre successeur de Romulus et de Numa, la renommée, qui a déjà répandu au loin le bruit de vos vertus et de la gloire de votre empire, nous a attirés sur ces bords ; un autre motif plus puissant nous a guidés ici. Nous avions appris que les Romains, par un de ces coups si ordinaires de la fortune, après avoir été gouvernés par des rois issus du sang troyen, avaient pour chef un prince d'origine grecque, un noble rejeton de l'illustre famille des Bacchiades ; jamais, sans cela, nous n'aurions eu la témérité de descendre sur un rivage habité par des peuples autrefois ennemis de nos pères. »

Tarquin lui répondit : « La renommée ne vous a point trompés, Corinthe est la patrie de mes aïeux [1] ; mais quand le sang d'Énée coulerait dans mes veines, vous pourriez sans crainte vous confier au milieu de nous. Les Romains ont oublié cette grande querelle qui exista entre leurs pères et les vôtres, et, loin de penser à venger sur vous les longues infortunes des Troyens et leur puissance renversée, ils doivent plutôt rendre grâces aux dieux de leurs malheurs, en songeant que c'est à leurs malheurs mêmes qu'ils doivent leur prospérité présente ; en songeant que du vieil empire de Priam doit un jour sortir un nouvel empire qui dominera sur toutes les nations de la terre. Puissiez-vous rester avec nous ! vous verriez deux peuples, qui devraient avoir tant de droit de se haïr, réunis par les liens de l'amitié, vivre heureux sous les mêmes lois, et accomplir ensemble les grandes destinées qui nous sont promises par la voix des oracles.

« Ce n'est point ici que les dieux nous appellent, répondit Protidas. Mes compagnons vous demandent en

[1] Denys d'Halycarnasse, p. 184.

mon nom l'hospitalité du rivage ; et moi je viens consulter les lois de Numa, et m'instruire auprès d'un grand roi dans l'art si difficile de gouverner les hommes.

« Venez, lui dit Tarquin avec bonté, venez étudier ces lois que le ciel semble avoir inspirées; et quand d'aussi puissans motifs ne vous conduiraient point ici, votre qualité d'étranger pour les Romains, et pour moi l'honneur d'être enfans de la Grèce, dont je tire mon origine, sont des titres plus que suffisans à notre intérêt, si déjà vos malheurs ne vous donnaient pas des droits sacrés à notre bienveillance. »

Protidas fut touché d'un accueil aussi flatteur, surtout lorsqu'il croyait trouver dans les Romains des ennemis jurés de sa nation. Tarquin, après avoir célébré par des jeux et des fêtes l'arrivée de son nouvel hôte, voulut satisfaire le noble désir qui l'avait amené. Il le conduisit dans le lieu où étaient déposées les lois de Numa; il lui montra la fontaine et le bosquet où l'on dit qu'il venait consulter la nymphe Égérie, et méditer avec elle le bonheur de son peuple.

« Je ne crois pas, dit Tarquin, que cette nymphe ait existé. Pour donner plus d'autorité à ses lois, Numa feignait d'avoir des entretiens secrets avec une déesse, et c'est à cet heureux stratagème que les Romains doivent en grande partie le bonheur dont ils jouissent maintenant.

« Je vois, dit Protidas, que Numa était un grand homme, et surtout un grand législateur; mais, ajouta-t-il, lorsque vous m'avez nommé les rois qui vous ont précédé sur le trône, vous ne m'avez point parlé d'Énée, qui a fait tant de bruit dans le monde par sa sagesse et sa piété. On l'a toujours regardé comme le père des Romains, et pourtant c'est à Romulus que Rome doit sa naissance. — Il est

vrai, répondit Tarquin, mais Romulus, quoique fils de Mars, descendait du roi des Troyens par sa mère. Rhéa Sylvia était fille de Numitor [1], dernier roi de ces antiques Albains qui ont été gouvernés pendant plusieurs siècles par des princes tous issus directement du fils de Vénus.

« Cependant si vous désirez savoir comment le sang d'Énée est arrivé jusqu'à Romulus, et comment le siége de l'empire du Latium a été transporté d'Albe à Rome, je vous l'apprendrai en peu de mots. Allons nous placer sur le mont Capitolin [2]; là, en face du berceau de Rome, je vous raconterai l'établissement d'Énée en Italie, le règne de ses descendans sur le royaume d'Albe, et la fondation de Rome. Je vous ferai connaître les rois qui m'ont précédé; je pourrai même vous raconter comment, de simple citoyen que j'étais, et malgré mon origine étrangère, je suis parvenu au trône de Romulus. »

En disant ces mots, le roi conduit Protidas vers la colline des Sabins [3], qu'ils gravissent avec peine. Arrivés au sommet, ils se placent sous l'antique chêne de Jupiter Férétrien, qui portait encore les dépouilles opimes que Romulus y avait suspendues [4]; quand ils furent assis sur la pierre qui servait de siége au premier roi des Romains, Tarquin commença ainsi :

« Long-temps avant l'époque où Énée arriva en Italie, toutes ces contrées étaient habitées par des peuples barbares et sans lois. Des colonies de toutes les nations voisines étaient venues s'y fixer [5]. La Ligurie et l'Étrurie étaient habitées par des Ibériens; l'Ombrie et la Sabinie, par des Illyriens; des Galates même se trouvaient mêlés à

[1] Tite-Live, l. Ier. — [2] Pour la position du Capitole voyez Tite-Live, l. Ier, ch. 18. — [3] Le mont Capitolin. — [4] Tite-Live, l. Ier, ch. 13. — [5] Voyez Denys d'Halycarnasse et Tite-Live, passim.

ces différentes colonies ; mais le plus grand nombre d'habitans étaient des Arcadiens, qui, sous la conduite d'Évandre, s'étaient établis sur le mont Palatin [1], que vous voyez en face de nous. Celui-ci y jeta les fondemens d'une petite ville qu'il nomma Pallantée ; la nouvelle cité donna son nom à cette montagne, et devint long-temps après le berceau de Rome [2]. Mais alors, à la place de ces palais, de ces temples magnifiques, on ne voyait que des cabanes couvertes de chaume, qui rappelaient les mœurs des Arcadiens [3].

« Tel était encore, à peu près, l'état de ces contrées lorsque Énée aborda à l'embouchure du Tibre. Non loin du rivage, et dans les champs de Laurente [4], le chef des Troyens bâtit des demeures à ses compagnons [5], dans le lieu même où, plusieurs siècles après, Ancus Martius jeta les fondemens de la ville d'Ostie. Après ce premier établissement, Énée fait alliance avec Latinus, roi du Latium [6] ; ils unissent leurs armes contre les Rutules, leurs ennemis communs ; et Latinus, pour récompenser Énée, et resserrer plus étroitement les liens de leur alliance, lui donne en mariage Lavinie, sa fille unique. Le prince troyen va bâtir près de là une ville qu'il appelle Lavinium, du nom de son épouse [7].

« Après la mort d'Énée, Ascagne, son fils, laissa Lavinium à sa mère, et alla fonder, au pied du mont Albain [8], une ville qui fut appelée Albe-la-Longue, à cause de sa position à mi-côte de la montagne. Telle fut l'origine du royaume d'Albe, qui forma bientôt une nation puissante. Une lon-

[1] Den. d'Hal., p. 25. — [2] Den. d'Hal. — [3] Virgile, Énéide. — [4] Strabon, l. V, p. 228. — [5] Virgile, l. VII ; Den. d'Hal., Antiquités rom., l. Ier, ch. 53. — [6] Strabon, l. V, p. 229. — [7] Virgile, Énéide. — [8] Strabon, l. V, p. 229.

gue suite de rois, tous issus du sang d'Énée, se succédèrent sur le trône d'Ascagne, jusqu'à la mort de Procas, que l'on regarde comme le dernier de cette race [1]. Ce grand roi, en mourant, laissa deux fils, Numitor et Amulius; voyant la mort approcher, il donna l'empire à Numitor, qui était l'aîné; mais Amulius, ne respectant ni les droits sacrés de la naissance, ni la volonté sainte d'un père, chassa Numitor, et monta sur le trône à sa place [2]. Pour priver à jamais sa famille de tout droit à la couronne, il fit massacrer tous ses enfans mâles; une fille restait à son malheureux frère, Amulius la renferme dans un temple, et consacre aux dieux sa virginité [3]. Mais on rapporte que Rhéa Sylvia (c'était le nom de la vestale), devenue enceinte du dieu Mars, mit au jour deux jumeaux. Amulius, à cette nouvelle, fait saisir ces deux enfans, et ordonne à un de ses officiers de les noyer dans le Tibre [4]; mais les dieux, qui avaient présidé à leur naissance, voulurent sans doute les sauver par un nouveau prodige. Les eaux du fleuve, en se retirant, les laissèrent à sec sur le rivage, et ce fut une louve qui les sauva et qui les nourrit de son lait [5]. Rémus et Romulus furent ensuite recueillis et élevés par des bergers. A peine eurent-ils atteint l'âge viril, qu'ils chassèrent Amulius du trône qu'il avait usurpé, et y replacèrent leur aïeul. Après cet acte de justice, Rémus et Romulus jetèrent les fondemens d'une nouvelle ville sur le mont Palatin, où ils avaient été élevés [6]. Comme les deux frères étaient du même âge, il fallut consulter le vol des oiseaux, pour savoir lequel donnerait son nom à la ville naissante [7]; le sort désigna Romulus. Celui-ci, usant à

[1] 300 ou 400 ans après la fondation d'Albe, Strabon, l. V. — [2] Den. d'Hal., l. Ier, Strabon, l. V, p. 229.—[3] Den. d'Hal., ib.—[4] Den. d'Hal., ib. — [5] Den. d'Hal., ib. — [6] Den. d'Hal., ib. — [7] Den. d'Hal., ib.

l'instant même des droits que les dieux lui donnaient, entoure la ville d'un fossé d'une vaste étendue, et défend à qui que ce fût d'oser le franchir; mais Rémus, se moquant d'un pareil retranchement, le franchit, et reçoit la mort. Romulus, devenu seul roi par ce coup hardi, songe à se former un peuple. Il appelle autour de lui des bergers latins et étrusques, des étrangers, des barbares même, qui ne vivaient que de rapines [1]; il ouvre à ces derniers un asile dans un petit bois, entre le Capitole et la citadelle [2], à cet endroit, derrière nous, où vous voyez s'élever un temple qui a conservé le nom d'Azylum [3]. Ensuite Romulus fait entre ses sujets le partage des terres, leur donne des lois, distribue par ordre le peuple et les grands, et forme, avec la jeunesse, une armée qui devait se tenir toujours sous les armes, pour repousser les attaques soudaines de l'ennemi. Toutes les nations voisines voyaient avec envie le nouveau peuple s'élever. Les Céniciens, les premiers, pillèrent le territoire romain [4]; Romulus marche à leur rencontre, les taille en pièces, tue leur roi de sa main, et, suspendant ses dépouilles à ce chêne, sous lequel nous sommes assis, il les consacre à Jupiter Férétrien [5], à qui il élève le temple que vous voyez derrière nous, auprès de l'Azylum. Telle fut l'origine du premier monument [6] qui fut ici consacré aux dieux; cet autre que vous voyez vis-à-vis de nous, auprès du mont Palatin, fut dédié par lui à Jupiter-Stator; il est placé à l'endroit même où, après avoir invoqué le roi des dieux, il arrêta les Sabins qui s'étaient emparés de la citadelle, et qui, ayant déjà franchi la vallée qui s'étend à nos pieds, allaient forcer le Pala-

[1] Strabon, l. V, p. 230. — [2] Strabon, ibid. — [3] Vitruve, l. IV. — [4] Tite-Live, l. I, ch. 13. — [5] Tite-Live, ibid. — [6] Tite-Live, ibid., ch. 14.

tium [1]. Les Sabines, dont l'enlèvement avait causé cette guerre terrible, la firent cesser tout-à-coup en se jetant au milieu des combattans, et parvinrent à réconcilier les deux peuples, qui bientôt n'en formèrent plus qu'un seul [2]. Tatius, avec les Sabins, occupa le Capitole et le mont Quirinal; Romulus, le Palatin et le mont Cælius. Entre la demeure des deux rois, et dans cette plaine, au pied du Capitole, on traça l'enceinte du forum qui devait servir de lieu de réunion aux deux peuples [3]. Tatius ayant été tué dans un soulèvement à Lavinium, Romulus devint roi des Sabins et des Romains, qui, depuis ce temps, restèrent confondus. Deux guerres, l'une contre les Fidénates, et l'autre contre les Véïens, terminèrent glorieusement le règne du premier roi de Rome. Sa mort n'est pas moins merveilleuse que sa naissance. On dit que, faisant un jour la revue de son armée, près du marais de Capra, il fut, au milieu d'un orage, enlevé au ciel par Jupiter, et placé au rang des dieux [4].

« Romulus ne laissa point d'enfant. Le peuple voulut choisir lui-même son successeur; ce fut au milieu des champs qu'il alla offrir la couronne à un homme renommé par sa vertu et sa piété [5]. Numa Pompilius, sacrifiant tout au bonheur des Romains, quitte le repos et les douceurs de la vie champêtre, pour les soins et les soucis des grandeurs. Rome s'était agrandie par la force et la guerre sous Romulus; elle va maintenant devenir florissante par la justice et la paix [6].

« En montant sur le trône, Numa régla le culte des dieux, l'ordre des cérémonies et des sacrifices [7]; donna

[1] Tite-Live, l. I, ch. 15. — [2] Tite-Live, ibid., ch. 16. — [3] Den. d'Hal., p. 113. — [4] Tite-Live, l. Ier, ch. 19. — [5] Tite-Live, ibid., ch. 20. — [6] Tite-Live, ibid., ch. 21. — [7] Tite-Live, ibid.

des lois sages qu'il disait lui être dictées par une déesse [1], et parvint, par cet heureux stratagème, à adoucir l'humeur farouche des enfans de Romulus. Pour ramener ce peuple guerrier à des mœurs pacifiques, il fit bâtir le temple de Janus, qui devait être ouvert pendant la guerre, et fermé pendant la paix; il le fit placer à l'orient du mont Palatin, au bas d'une éminence que l'on appelle Argylète [2]. Voyez cet autre édifice, au bas du mont Capitolin, c'est un temple qu'il fit élever à Vesta, au centre même de Rome, comme l'emblème du feu sacré de la patrie. Enfin Numa renferma le mont Quirinal dans l'enceinte de la ville. Après avoir marqué tous ses jours par des bienfaits, il termina sa longue carrière sans laisser d'enfans mâles après lui.

« Au roi pacifique succéda un guerrier que sa valeur seule éleva sur le trône. Tullus Hostilius était fils du fameux Hostilius, qui fut tué à la tête de l'armée romaine, dans la guerre contre les Sabins [3]. Numa, par ses lois, avait assuré la prospérité intérieure de l'état; celui-ci songea à préparer sa gloire militaire. Il fut le législateur de l'armée; après avoir établi une discipline sage et sévère, il porta la guerre contre les Albains, qui voulaient continuer leur domination en Italie [4]. Ces deux peuples, qui étaient unis par les liens du sang, allaient s'entr'égorger, lorsque, pour éviter toutes les horreurs d'une guerre civile, leurs chefs convinrent de confier à six combattans le sort de la prééminence [5]. Le côté des Romains eut l'avantage... Albe fut détruite, et ses habitans transportés à Rome; Tullus ajouta à la ville le mont Cœlius [6], qui est en face de

[1] Tite-Live, l. I, ch. 21. — [2] Tite-Live, ibid. — [3] Tite-Live, ibid., ch. 24. — [4] Tite-Live, ibid. — [5] Tite-Live, ibid. — [6] Den. d'Hal., l. III, p. 137.

nous, derrière le Palatin. Voyez le palais qu'il y fit élever afin d'encourager les Albains à y bâtir leurs habitations[1]; voyez encore la curia Hostilia qu'il fit construire, il voulut qu'elle fût assez grande pour recevoir les sénateurs des deux nations[2]. Une seconde guerre qu'il fit aux Sabins le couvrit de gloire et rendit la paix aux Romains; mais au milieu de ces prospérités une épidémie se déclara dans Rome, et lui enleva un grand nombre d'habitans. Le roi, attaqué d'une maladie de langueur, vit tout-à-coup son courage et son énergie l'abandonner[3]; se croyant frappé par les dieux, il se livra aux plus minutieuses pratiques de la religion. On dit que Jupiter lui-même, courroucé de sa superstition, le frappa de sa foudre, et le consuma avec tout son palais[4].

« Un coup si inattendu laissa quelque temps les Romains sans roi; ce fut le peuple qui élut Ancus Martius, petit-fils de Numa par sa mère[5]. Le sénat s'empressa de confirmer cette élection, qui rappelait de si chers souvenirs. Ce prince, qui avait toute la piété de son aïeul, commença son règne par remettre en vigueur les lois et les institutions religieuses qui avaient été négligées sous son prédécesseur[6]. Les peuples voisins, voyant le nouveau roi s'annoncer sous de tels auspices, crurent avoir affaire à un homme faible et pusillanime[7]; mais Ancus trompa leur attente, car, tempérant le courage de Romulus par la piété de Numa, il sut faire respecter la dignité de son caractère, et fit face à tous ses ennemis, qui furent très-nombreux.

« Comme Numa et Hostilius, il eut la gloire d'être lé-

[1] Tite-Live, l. I, ch. 20. — [2] Tite-Live, ibid., ch. 32. — [3] Tite-Live, ibid., ch. 33. — [4] Tite-Live, ibid. — [5] Tite-Live, ch. 34. — [6] Tite-Live, ibid. — [7] Tite-Live, ibid.

gislateur; ce fut lui qui le premier consacra les déclarations de guerre par des cérémonies religieuses [1]. Les dieux semblèrent vouloir l'en récompenser en couronnant d'un plein succès toutes ses entreprises militaires. Plusieurs peuples voisins, les habitans de Politorium, de Tellènes et de Ficana, vaincus par ses armés, vinrent augmenter la population de Rome. Pour recevoir les nouveaux habitans, il leur donna le mont Aventin [2], qui fut joint au mont Palatin et au mont Cœlius; le Janicule fut compris aussi dans l'enceinte de la ville, non qu'on eût besoin de terrain, mais parce qu'on craignait que l'ennemi ne pût, de cet endroit, assiéger Rome, s'il s'emparait de ce poste important [3]. Ce fut encore Ancus qui jeta sur le Tibre ce pont de bois que vous voyez à notre gauche, et qui unit le Janicule aux autres quartiers de la ville [4]. Voyez encore ce large fossé, qui défend l'accès des parties basses de la ville, c'est aussi un ouvrage de ce roi. Abaissez vos regards vers le forum; au milieu de la place, s'élève un vaste bâtiment dont l'aspect inspire l'effroi; c'est une prison qu'il a fait bâtir au centre même de la ville, pour effrayer et punir les citoyens turbulens et pervers, dont le nombre augmentait tous les jours avec la population [5]. Ce grand roi étendit, non seulement la ville, mais aussi le territoire de Rome, qu'il recula jusqu'à la mer, non loin de laquelle il fit bâtir Ostie, à l'embouchure du Tibre [6]. Pour consacrer tant d'heureux succès par un acte religieux, il agrandit le temple de Jupiter Férétrien [7].

« Ancus mourut après un règne de vingt-quatre ans, et laissa deux fils qui, à cause de leur trop grande jeunesse,

[1] Tite-Live, l. I, ch. 34. — [2] Tite-Live, ibid., ch. 35. — [3] Tite-Live, ibid. — [4] Tite-Live, ibid. — [5] Tite-Live, ibid. — [6] Tite-Live, ibid. — [7] Tite-Live, ibid.

n'étaient point capables de lui succéder. Les Romains avaient besoin d'un roi ; la volonté des dieux, mes longs services et les suffrages du peuple m'élevèrent à l'empire ; et c'est ainsi que les descendans des Troyens eurent pour chef un Grec d'origine. Mais avant de vous parler de mon avènement au trône de Romulus, je dois vous raconter comment ma famille est venue s'établir en Italie.

« Démarate [1], mon père, était de Corinthe et de cette famille des Bacchiades, qui, pendant plusieurs siècles, gouvernèrent la république. Une fortune considérable le mit de bonne heure en état d'entreprendre un commerce très-étendu [2]. Plusieurs vaisseaux, qu'il équipait et chargeait à ses frais, allaient de la Grèce en Italie, pour échanger les productions des deux pays. L'Étrurie surtout était la contrée qu'il affectionnait de préférence [3]. Plusieurs voyages lui réussirent, et il devint bientôt le plus riche citoyen de Corinthe. Il allait jouir paisiblement du fruit de ses travaux, à un âge où beaucoup commencent à peine leur fortune, lorsque Cypsile, ayant soulevé les Corinthiens contre le gouvernement aristocratique des Bacchiades, s'empara du pouvoir [4]. Mon père, qui craignait que sa naissance et sa fortune n'excitassent la vengeance, et en même temps l'envie du tyran, rassemble à la hâte tout ce qu'il possède, s'embarque, s'exile volontairement de sa patrie, et se dirige vers l'Étrurie [5]. Pendant ses voyages, il s'était fait de nombreux amis dans les familles les plus considérables de Tarquinium [6] ; ce fut cette ville qu'il choisit pour le lieu de sa retraite ; il y fut accueilli avec la plus tendre amitié ; chacun se disputait le

[1] Strabon, l. V, p. 219. — [2] Denys d'Halycarnasse, p. 184. — [3] Den. d'Hal., ibid. — [4] Den. d'Hal., ibid. — [5] Strabon, l. V, p. 219. — [6] Den. d'Hal.

bonheur de lui offrir les soins de l'hospitalité. Quelque temps après son arrivée, il épousa une femme d'une haute naissance [1], dont il eut deux fils, auxquels il donna des noms étrusques : mon frère fut appelé Aruns, et moi Lucumon [2]. De bonne heure nous fûmes instruits de toutes les sciences de la Grèce et de l'Étrurie [3]. Quoique notre éducation fût en tout semblable, elle n'eut pas pour chacun de nous le même résultat. Tel est l'empire de la nature sur le caractère des hommes, que l'éducation peut bien le modifier, l'améliorer, mais le changer, jamais.

« Aruns, mon frère aîné, était d'un caractère doux et tranquille ; il avait tous les goûts de mon père ; s'il se fût livré au commerce, il y eût acquis de grands trésors ; mais qu'avait-il besoin de richesses ? Démarate devait nous laisser à sa mort un très-riche patrimoine. Pour moi, dès que je fus en état de me connaître, je me sentis dominé par un désir sans bornes de me distinguer. Je voulais tout savoir, tout apprendre, pour m'élever au-dessus des autres ; je ne rêvais qu'honneurs, dignités, élévation ; l'amour de la gloire était ma passion ; la guerre, les combats, les victoires, les grandes vertus des héros ; les triomphes du génie, tout ce qu'il y a de grand chez les hommes enflammait mon cœur et exaltait mon imagination.

« Malgré cette différence dans les goûts et le caractère, nous nous aimions tendrement ; nous ne pouvions même vivre séparés l'un de l'autre. Quand nous eûmes atteint l'âge viril, mon père nous maria à deux filles des familles les plus distinguées de la ville [4]. J'eus le bonheur de trou-

[1] Den. d'Hal. — [2] Strabon, l. V, p. 219. — [3] Den. d'Hal. — [4] Den. d'Hal., p. 184.

ver dans Tanaquil, mon épouse, des goûts entièrement conformes aux miens; je pourrai même ajouter qu'elle portait encore plus loin que moi l'amour des honneurs et de la gloire; et cela, par un sentiment de fierté qui tenait à la noblesse de son origine [1].

« Aruns, mon frère aîné, peu de temps après son mariage mourut, laissant sa femme enceinte. Mon père, ne pouvant supporter une perte aussi cruelle, le suivit de près au tombeau [2], après m'avoir institué héritier universel de tous ses biens; il ignorait la grossesse de sa bru. Ainsi le fils de mon malheureux frère fut oublié dans le testament [3], et connut le malheur avant d'avoir vu le jour, ce qui lui fit donner le nom d'Égérius [4]. Mais plus tard, quand il fut grand, je le dédommageai bien des caprices de la fortune [5].

« Lorsque je me vis possesseur de l'immense patrimoine de mon père, je formai des projets de grandeur et d'élévation [6]. Je sentais en moi une force puissante qui me poussait; une voix secrète semblait me dire que j'étais né pour commander aux hommes. Sans doute que le souvenir de l'ancien état de ma famille à Corinthe réveillait en moi toutes ces pensées d'ambition. Tanaquil, mon épouse, qui était issue d'une famille qui avait toujours tenu le premier rang dans la république, ne pouvait supporter que je vécusse confondu dans la foule des citoyens obscurs [7]. Excité par ses vives sollicitations, je briguai les premières charges de l'état. Mais les Étrusques, loin d'accueillir ma demande, me rejetèrent dans la dernière classe du peuple [8], parce que j'étais d'origine étrangère, et le

[1] Den. d'Hal., passim. — [2] Den. d'Hal., ibid. — [3] Den. d'Hal., ibid. — [4] Du mot *egere*, être pauvre. — [5] Voyez la note 11. Den. d'Hal., p. 187. — [6] Den. d'Hal., p. 184. — [7] Tite-Live, l. Ier. — [8] Den. d'Hal., p. 185.

fils d'un banni [1]. Quelle humiliation pour un homme qui sentait couler dans ses veines le sang des Bacchiades! Mon épouse ressentit plus vivement encore ce cruel affront; son orgueil se trouvait humilié dans ce qu'elle avait de plus cher. « Eh bien! me dit-elle, quittons ce pays ingrat qui ne sait point apprécier le mérite; allons chercher une autre patrie. Lucumon, je brise pour toi les liens qui m'attachent au lieu de ma naissance; allons à Rome. Chez ce peuple nouveau les étrangers sont bien accueillis; là le mérite seul et le courage élèvent aux honneurs [2]; c'est là que deux étrangers, Tatius et Numa, n'ayant d'autres titres que leurs vertus, se sont assis sur le trône de Romulus [3]. »

« Ces paroles de mon épouse réveillèrent toute ma fierté. Le seul moyen de me venger des honneurs qu'on me refusait était d'aspirer à de plus grands encore. Je rassemble donc toute ma fortune, et, accompagné de ma femme, je vais chercher une autre patrie. Un grand nombre d'amis, de cliens, et d'autres citoyens de Tarquinium, voulurent s'associer à mon sort [4]. Pendant tout le chemin, Tanaquil et moi nous faisions mille projets de gloire et de grandeur. Enfin nous arrivons au mont Janicule; montés sur un char découvert, nous gravissions le flanc de la colline, déjà même nous apercevions les murs de Rome, quand tout-à-coup un aigle, descendant du plus haut des airs, vint planer au-dessus de ma tête, et l'effleurer légèrement; puis, voltigeant autour du char en agitant ses ailes à grand bruit, il regagne le haut des airs, et va se perdre dans les cieux [5]. A cette vue, Tanaquil, qui était très-habile dans l'art d'interpréter les augures,

[1] Tite-Live, l. Ier. — [2] Tite-Live, ibid. — [3] Den. d'Hal., p. 185. — [4] Den. d'Hal. — [5] Den. d'Hal., ibid.

m'embrasse avec transport, et me dit que cet oiseau était le messager de Jupiter ; que par son vol il m'annonçait que, de l'état de simple citoyen, je m'éleverais à la royauté [1]. « Tu seras roi, me dit-elle, je te l'annonce au nom des dieux ; va, marche avec confiance où leur volonté t'appelle ; mais surtout garde-toi bien de forcer ta destinée ; attends que les désirs des Romains t'appellent au trône, et fais tous tes efforts pour te rendre digne d'un si haut rang [2]. » A ces mots je me sentis élevé au-dessus de moi-même. Tu seras roi !... ces paroles semblaient retentir du ciel dans mon cœur. Cependant, malgré cet heureux pressentiment, je craignis un instant que les dieux ne m'abusassent ; aussi, quand je fus près des portes de Rome, je les priai de rendre heureux les auspices sous lesquels j'allais entrer dans ma nouvelle patrie. Cette prière me rendit toute ma confiance ; je poussai mon char, et m'abandonnai à ma destinée [3].

« Quelques jours après mon arrivée, je me présentai au palais de Marcius, qui m'admit en sa présence [4]. Je lui dit que j'étais étranger, que j'avais apporté à Rome tous mes biens pour y fixer mon séjour, et que je venais lui offrir ma fortune et mes services, s'il voulait m'adopter au nombre de ses sujets. Le roi m'accueillit avec bonté, et me dit qu'il acceptait mes services ; que je pouvais me regarder comme citoyen romain ; puis il me donna lui-même du terrain où je pourrais bâtir des demeures pour me loger, moi et tous ceux qui m'avaient suivi [5]. Après avoir obtenu une telle faveur, je voulus appartenir, autant qu'il était en moi, à la nation qui m'avait reçu dans son sein. Je changeai mon nom en celui d Lucius, et

[1] Den. d'Hal., p. 185. — [2] Den. d'Hal., ibid. — [3] Den. d'Hal., ibid. — [4] Den. d'Hal., ibid. — [5] Den. d'Hal., ibid.

j'y ajoutai celui de Tarquinius [1], moins pour me rappeler le souvenir de Tarquinium que pour me conformer à l'usage des Romains, qui joignent à leur nom propre celui du lieu de leur naissance.

« Je ne tardai point à attirer sur moi l'attention et la faveur de tous les Romains. De nombreuses constructions, des travaux utiles au public, de l'argent distribué à propos, me gagnèrent l'affection du peuple. Il ne me fut pas moins facile d'obtenir les bonnes grâces des patriciens [2]. Je leur offrais mes richesses : tantôt je les réunissais dans de splendides festins ; tantôt je leur donnais des fêtes et des jeux à la manière des Étrusques.

« Le roi, instruit du noble emploi que je faisais de mes richesses [3], apprenant en outre que mes talens pourraient être utiles à l'état, m'appela auprès de lui, et voulut m'attacher à sa cour. Je m'appliquai d'abord à étudier ses goûts ; j'allais au-devant de ses moindre désirs. De riches présens m'eurent bientôt gagné son amitié [4]. Plusieurs guerres avaient épuisé les ressources du royaume ; je lui offris de nouveau mes trésors [5]. Non content de lui être utile par mon argent, je voulus le servir par mon courage. J'acceptai d'abord un grade inférieur dans l'armée ; mais en peu de temps j'eus le bonheur de me distinguer par mon audace dans les combats, et par ma prudence dans les conseils. Le roi, témoin de mes succès qu'il voulait bien encourager par ses paroles flatteuses, les récompensa d'une manière éclatante. Il me nomma général de la cavalerie ; bientôt après il me fit patricien, sénateur, et enfin il m'admit dans ses plus secrètes pensées. Rien ne se décidait sans moi ; j'étais l'arbitre souverain de la paix, de la

[1] Den. d'Hal., p. 185. — [2] Den. d'Hal., p. 186. — [3] Tite-Live, l. Ier. — [4] Den. d'Hal., p. 186. — [5] Den. d'Hal., p. 185.

guerre. Élevé à ce haut rang, je me gardai bien de laisser enfler mon cœur par l'orgueil ou la vanité ; mes amis me suivirent dans mon élévation, et le peuple fut plus que jamais l'objet de mon affection et de mes soins ; je m'appliquai surtout à gagner son amitié et sa faveur. Je savais que c'était lui qui, à Rome, faisait les souverains ; aussi, par mes égards, mes libéralités, l'accès facile que je donnais au moindre citoyen, enfin par mes bons offices, je m'entourai de reconnaissance et d'amour, et en même temps de force et d'appui pour l'avenir. Quoique le désir de m'élever fût le principal mobile de ma conduite, cependant, je puis l'avouer ici à ma gloire, je ne voyais pas pour moi de plus grand plaisir que de faire du bien aux hommes, c'était là tout mon bonheur. Jamais le moindre citoyen ne me demanda rien en vain. Je m'estimais tellement heureux, que je crus un instant l'oracle des dieux accompli. En effet, j'étais déjà roi, je régnais sur le cœur de tous les Romains ; et, ce qui est bien rare chez les hommes, l'envie ne vint point troubler mon bonheur ; à force de succès, je la réduisis au silence.

« Telle fut ma conduite pendant la paix et pendant la guerre, jusqu'aux temps où le roi fut atteint d'une maladie qui devait le conduire au tombeau. Avant de rendre le dernier soupir, Ancus me fit appeler, et m'institua le tuteur de ses deux enfans, laissant au peuple le soin de choisir pour roi celui des Romains qui en serait le plus digne. Après sa mort, le peuple, réuni en assemblée, autorisa le sénat à établir le genre de gouvernement qu'il jugerait le plus convenable dans les circonstances présentes. Le sénat créa d'abord des inter-rois [1] en attendant qu'on pût choisir un successeur à Martius.

[1] Den. d'Hal.

« Le peuple romain avait besoin d'un chef suprême qui fût capable de résister aux nombreux ennemis qui, profitant de l'état des choses, allaient fondre sur le royaume. Les fils de Tarquin étaient trop jeunes pour supporter un pareil fardeau : l'un était encore en bas âge, et l'autre touchait à peine à l'adolescence.

« Quand la douleur qu'avait causée la mort d'Ancus fut calmée ; quand tous les esprits furent disposés pour l'élection d'un souverain, les inter-rois assemblent de nouveau le peuple par comices, recueillent les suffrages,... et tous les Romains, d'une voix unanime, me choisissent pour leur roi[1]. Ce fut Tanaquil qui, transportée de joie, vint la première m'annoncer mon élection. Bientôt après, une députation du sénat m'apporta la couronne d'or, la robe de pourpre et le sceptre d'ivoire. Voyant alors que les présages qui m'avaient été envoyés par les dieux étaient confirmés par les suffrages du peuple, j'acceptai la couronne[2], et, précédé des douze licteurs, j'allai au forum remercier les Romains, et de là au Palatium prendre possession du trône.

« Le premier usage que je fis de mon pouvoir fut de témoigner ma reconnaissance au peuple qui m'avait choisi. Je voulus que de son sein on tirât cent nouveaux sénateurs que j'ajoutai aux deux cents institués par Romulus[3]. Le mérite seul, et des services signalés pendant la paix ou la guerre, devaient donner accès à cette dignité et à toutes les autres charges de l'état. La religion fut ensuite l'objet de tous mes soins[4]. La volonté des dieux s'était manifestée d'une manière si visible dans mon élection, que j'ordonnai par une loi qu'on ne déciderait rien dans l'état sans avoir consulté les augures[5].

[1] Den. d'Hal. — [2] Voyez la note III. — [3] Den. d'Hal., p. 199. — [4] Den. d'Hal., ibid. — [5] Tite-Live, l. Ier.

« Le nombre des vestales fut augmenté, et porté jusqu'à six. Pour conserver la plus grande pureté de mœurs dans cet ordre religieux, j'instituai la peine de mort contre la vierge qui violerait ses vœux de chasteté [1].

« Pendant que je m'occupais à régler l'intérieur de l'état, les Apiolains se croyant, par la mort d'Ancus, dégagés de tout traité, me déclarent la guerre, entraînent dans leur parti les autres peuples latins, et ravagent le territoire de Rome [2]. Je ne tardai point à leur montrer que la royauté n'avait point amolli mon courage; je ravageai à mon tour leur territoire, et j'allai mettre le siége devant Apioles, avec toutes les forces dont je pouvais alors disposer. La ville fut prise, le plus grand nombre de ses habitans périt dans les combats; le reste fut emmené en esclavage [3]. Je voulais faire un exemple, afin d'épouvanter les autres nations qui commençaient à remuer. Un premier acte de sévérité fait à propos et avec justice épargne quelquefois bien du sang. Ce fut en vain que je montrai de la rigueur; je me vis bientôt entouré de toute part. Quand les Crustumiens étaient domptés [4], les Nomentains se soulevaient; il fallait ensuite marcher, tantôt contre les Collatiens, tantôt contre les Corniculiens [5]. L'hydre de la guerre semblait se multiplier sous les coups que je lui portais. Quand j'avais vaincu tous ces peuples les uns après les autres, des nations entières menaçaient de m'accabler. Au moment où je pensais jouir de quelque repos, les Latins, les Étrusques, les Sabins me déclaraient la guerre. Il fallait avoir toujours l'épée à la main. Lorsque, après bien du sang répandu, j'avais vaincu ces différens ennemis, je leur pardonnais [6]; ils recevaient de moi une

[1] Den. d'Hal., p. 200. — [2] Den. d'Hal., p. 186. — [3] Den. d'Hal., ibid. — [4] Den. d'Hal., ibid. — [5] Den. d'Hal., ibid. — [6] Den. d'Hal., ibid.

paix honorable. Je voulais les gagner par la douceur, ce fut encore en vain ; car, bientôt après, toutes ces nations humiliées de leurs défaites, se liguèrent entre elles et s'avancèrent contre Rome avec des armées formidables [1]. Il fallait leur opposer toutes les forces du royaume ; ce fut alors que j'eus besoin de la faveur et de la protection des dieux. A la vue d'un si grand danger, je sentis mon courage s'enflammer d'une nouvelle ardeur ; une force supérieure s'était communiquée à tout mon être, et me poussait au milieu des combats. Rien ne put résister au pouvoir de nos armes ; mais ce ne fut qu'après de longs efforts que nous obtînmes la victoire ; elle nous coûta beaucoup de sang [2]. C'était bien là l'occasion d'exercer sur nos ennemis une juste vengeance ; je pardonnai encore, je les accablai à force de clémence ; je me contentai seulement de punir les auteurs de ces guerres.

« Je recueillis bientôt le fruit de ma modération. De toutes les villes du Latium, de la Sabinie, et surtout de l'Étrurie, des députations vinrent me demander la paix [3] : je n'exigeai d'elles qu'une seule chose, c'est qu'elles me reconnussent par serment comme chef et protecteur de leurs cités.

« A la nouvelle d'un succès si inespéré, les Romains, pour me témoigner leur reconnaissance, m'accordèrent des honneurs jusqu'alors inouïs. Le sénat et tout le peuple assemblé m'attendait aux portes de Rome. Là on me revêt d'une robe d'or ; je monte sur un char magnifique, traîné par quatre chevaux, et, au milieu des acclamations du peuple et de l'armée, je suis porté en triomphe au Capitole. Quel beau jour que ce jour glorieux où, couronné des lauriers de la victoire, je suspendis aux voûtes du

[1] Den. d'Hal., p. 189. — [2] Den. d'Hal., p. 190. — [3] Den. d'Hal., p. 191.

temple de Jupiter les dépouilles sanglantes des ennemis de la patrie!...

« O nobles élans de la gloire! ô jouissances ineffables! ô sublimes ravissemens de l'âme!... Il me semblait que j'étais l'égal des dieux! il me semblait déjà que je partageais leur immortalité!...

« Mais que cet enchantement fut pour moi de courte durée, lorsque le lendemain, descendu de mon char de victoire, dépouillé des insignes du triomphe, je me disais : « J'ai sauvé, il est vrai, ma patrie; les hommes vont me compter au nombre des grands guerriers, peut-être même m'éleveront-ils des autels!... Mais, hélas! combien cette gloire m'a coûté cher! Que de travaux! que de soins! que de soucis!... L'envie, l'injustice, l'orgueil et la malice des hommes à combattre ou à ménager; et, comme si ce n'était pas assez, pour la payer de ce que je pouvais lui donner en lui sacrifiant le repos de ma vie, il a fallu encore l'acheter, pendant trente ans, au prix du sang et des larmes des peuples. Et voilà donc la gloire? Non, non, ce n'est point encore là ce que je cherchais; mon cœur n'est point satisfait; il conçoit quelque chose de plus noble et de plus grand. Travaillons, me disais-je, à une gloire plus vraie et plus utile; appuyons sur de plus solides fondemens le bonheur du peuple qui m'est confié. Sachons mettre à profit l'heureux temps de la paix et les jours que les dieux voudront bien encore m'accorder. Nous avons assez fait pour le présent, travaillons maintenant pour l'avenir. »

« Dès lors je m'occupai sans relâche à m'assurer de plus justes droits à la reconnaissance de la postérité. Je voulus attacher mon nom à des monumens plus durables que le souvenir des victoires et des conquêtes.

« Je commençai par rendre à la religion tout l'éclat et l'autorité qu'elle avait perdu pendant la guerre. Les dieux avaient promis à Rome une durée éternelle et l'empire du monde. Je voulus que tout fût digne d'une si grande destinée : je fis abattre les anciens murs, qui tombaient déjà en ruines [1]. Je les remplaçai par de hautes et larges murailles construites avec des pierres capables de résister à tous les efforts du temps [2].

« La ville, bâtie en grande partie sur le penchant des collines, était dégradée par les pluies qui en plusieurs endroits formaient des amas d'eau croupissante ; c'était un principe de destruction et de maladies. Pour y remédier, j'ai fait percer sous terre de nombreux égouts [3] qui traversent Rome dans tous les sens, et vont aboutir au cloaque principal, creusé au milieu du forum ; et celui-ci, recueillant toutes les immondices de la ville, va les décharger dans le Tibre [4]. Des fontaines placées d'espace en espace lavent les larges pavés des rues, et y entretiennent la propreté et la salubrité de l'air. Pour fournir sans cesse de l'eau à ces fontaines, j'ai fait construire des aqueducs [5] qui, passant à travers les rochers, les montagnes et au-dessus des vallées, vont chercher l'eau à plusieurs milles d'ici, la conduisent dans l'enceinte de Rome, et la distribuent dans les lieux les plus élevés de la ville. Tant de travaux ont dû fatiguer le peuple, je l'avoue, mais je l'encourageais par ma présence, par quelques paroles flatteuses ; je lui faisais entrevoir la reconnaissance de nos descendans, et cet empire du monde dont ils jetaient les fondemens. A ces encouragemens je joignis les fêtes publiques ; j'instituai des spectacles, des jeux à la manière de la Grèce ; je tirai

[1] Den. d'Hal., p. 200. — [2] Den. d'Hal., ibid. — [3] Strabon, l. V, p. 235. — [4] Den. d'Hal., p. 200. — [5] Strabon, l. V, p. 235.

d'Étrurie [1] des hommes en état de former les Romains à ces différens exercices : c'est dans cette vue que j'ai fait bâtir ce grand cirque [2] entre le mont Aventin et le mont Palatin. Là le peuple est assis sur des siéges commodes [3] à l'abri des intempéries de l'air ; chaque curie y a sa place qui lui est désignée [4]. Cependant je ne me bornai pas à créer moi-même, je voulus ajouter à ce que mes prédécesseurs m'avaient laissé ; tout ce qui était déjà grand fut embelli. Le forum, où le peuple s'assemblait et où l'on rendait la justice, ne me parut pas assez digne de sa haute destination. Je fis construire autour de superbes édifices [5] à l'usage du public, des palais pour les grands de l'état, et de riches boutiques [6] où le commerce étale tous ses trésors. Je veux que l'étranger, en arrivant dans le forum, reconnaisse, à la magnificence et à la majesté du lieu, le tribunal où les nations et les rois des nations viendront un jour pour être jugés.

« J'ai commencé mon règne par un acte religieux ; je veux le finir de la même manière. Pendant la guerre contre les Latins, j'ai fait vœu de bâtir sur le Capitole un temple à Jupiter, à Minerve et à Junon [7]. Après avoir consulté les augures, nous avons choisi le lieu le plus élevé de la roche Tarpéienne, là où vous voyez de nombreux ouvriers occupés à préparer le vaste emplacement [8] qui doit recevoir le superbe édifice : son enceinte renfermera les temples des trois plus grandes divinités du ciel ; celui de Jupiter occupera le milieu, à droite sera celui de la déesse de la sagesse, et à gauche celui de l'auguste reine des dieux ; tout le monument dédié au roi de l'Olympe portera le nom de la mon-

[1] Tite-Live, l. Ier. — [2] Tite-Live, ibid. — [3] Den. d'Hal., p. 200. — [4] Den. d'Hal., ibid. — [5] Den. d'Hal., ibid. — [6] Den. d'Hal., ibid. Tite-Live, l. Ier. — [7] Den. d'Hal., p. 201. — [8] Den. d'Hal., ibid.

tagne sur laquelle il sera bâti. Comme je n'ai point voulu déplacer sans leur consentement [1] les divinités qui avaient déjà leurs demeures sur l'emplacement que j'ai choisi, le même temple renfermera encore ceux de Jupiter Férétrien, du dieu Terme, et de la déesse de la jeunesse; on y conservera même la chaumière de Romulus [2]. Je veux qu'il soit assez grand pour qu'un jour Jupiter puisse y recevoir les hommages de tous les dieux étrangers, et les vœux de toutes les nations de la terre.

« Pour achever un si grand ouvrage il faudrait, je le sais, le règne de plusieurs rois; mais moi je ne demande aux destins que de m'accorder assez de jours pour en jeter les fondemens [3]. Si mon désir n'est point rempli, j'aurai encore assez fait pour la gloire et pour le bonheur des Romains. Je laisserai après moi des monumens utiles, qui porteront mon nom jusqu'aux siècles les plus reculés; je laisserai un empire établi sur des bases solides, et digne d'être un jour le maître du monde; et, ce qui est plus précieux encore, je laisserai aux peuples et aux rois le souvenir d'un règne que n'a point signalé l'injustice ou la violence, mais que j'ai tâché de faire aimer par l'équité, la modération, et surtout par un grand désir d'être utile aux hommes.

« Cependant, je ne l'ignore pas, un grand nombre de Romains, depuis mon avénement au trône, m'ont accusé d'avoir aimé trop la guerre et la gloire. Mais, grands dieux! était-il en mon pouvoir de changer les dispositions de nos ennemis? et, par amour pour la paix, fallait-il laisser anéantir le royaume naissant dont les destinées m'étaient confiées? D'ailleurs combien d'actes de clémence qui ont

[1] Den. d'Hal., p. 202. — [2] Dictionnaire d'Antiquités romaines. — [3] Voyez la note IV.

failli m'être funestes ne prouvent-ils pas que je ne pouvais obtenir la paix que par la guerre? Il en est d'autres qui m'ont accusé d'ambition, d'usurpation même; mais, dans un royaume aussi nouveau, le droit de succession n'était point établi et sanctionné par les lois. J'avais pour moi l'exemple de mes prédécesseurs[1]; et quand je ne l'aurais pas eu, n'est-ce pas le peuple qui fait les lois? ne peut-il pas donner l'empire au plus capable de le gouverner? Ne sont-ce pas mes services et son consentement unanime qui m'ont élevé au trône? Ceux-là même qui se déchaînent le plus contre moi ont été les premiers à me donner leurs suffrages. Après tout, que m'importent les jugemens de certaine faction condamnée d'avance à l'oubli? Un roi qui connaît son siècle, et qui veut faire le bonheur de ses sujets, doit pouvoir braver l'opinion de ses contemporains, pour arriver au but qu'il s'est proposé. Cependant il est une opinion que je redoute, et que j'ambitionne en même temps, c'est celle de la postérité. Ce juge sévère, mais équitable, me jugera d'après les circonstances qui m'ont amené, et surtout d'après mes actions; c'est dans la postérité seule que je me confie; à elle seule appartient le droit de condamner ou d'absoudre les rois. Elle m'accusera (et déjà j'ai prévenu moi-même son arrêt), elle m'accusera d'avoir trop aimé la gloire. Cette grande passion, j'en conviens, a fait le tourment et le bonheur de ma vie. Peut-être a-t-elle plus d'une fois égaré mon cœur et exalté mon orgueil; mais en voyant les grandes choses que l'amour de la gloire m'a fait entreprendre et exécuter, en voyant les monumens utiles que j'aurai laissés après moi, la postérité reconnaissante me pardonnera sans doute d'avoir tant fait pour mériter son admiration et ses éloges. »

[1] Tite-Live, l. 1er, ch. 37.

Quand Tarquin eut cessé de parler, Protidas ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou du peuple qui avait fait de si grandes choses, ou du roi qui avait tant fait pour son peuple, et lui avait préparé un si vaste avenir. « Grand roi, lui dit-il, l'amour de la gloire vous a élevé au-dessus des autres hommes et de vous-même. Cette passion, il est vrai, a causé au monde bien des désastres et des malheurs; mais lorsqu'elle s'est trouvée dans une belle âme, elle a été souvent la source des plus grandes vertus. Combien de fois, pendant votre récit, mon cœur a partagé vos nobles émotions! Que je voudrais, comme vous, mériter les éloges de la postérité! Mais les dieux ne nous ont point encore accordé de patrie. Qu'il me tarde de voir enfin leurs volontés s'accomplir! Cependant, si j'en crois les paroles des oracles, nous touchons au terme de nos malheurs..... Maintenant que je connais Rome et ses lois; maintenant que j'ai vu un grand roi que je veux prendre pour modèle, je ne dois plus goûter un instant de repos, que je n'aie assuré le bonheur du peuple qui m'est confié. Demain, je retourne auprès de mes compagnons, car tous les momens que je passerai désormais loin d'eux, quoique embellis par tous les charmes de l'hospitalité, seraient dérobés à la gloire et à l'avenir.

« Je loue, dit Tarquin, ce noble empressement; mais me quitterez-vous sans recevoir de moi un gage assuré de mon amitié? Je veux que demain, pour en conserver le souvenir à la postérité, nous offrions ensemble un sacrifice au nom de nos deux nations. Nous les unirons par la religion des sermens, afin qu'un jour nos descendans, apprenant cette alliance, soient toujours amis [1], et marchent ensemble à la conquête du monde, qui est promise

[1] Voyez la note v.

aux enfans de Quirinus. Ainsi, demain réunissez vos compagnons, et nous irons dans le temple de la Bonne-Foi nous jurer une constante et fidèle amitié... »

Le lendemain, aussitôt que le soleil eut éclairé l'horizon, Protidas et ses compagnons, Tarquin et sa cour, étaient réunis dans le temple bâti par Numa [1]. Cet édifice, de forme ronde, était d'une architecture simple et sévère; on n'y voyait aucun ornement; au milieu la déesse, représentée sous les traits d'une jeune femme vêtue de blanc, ayant les mains jointes, s'élevait sur un autel de marbre aussi blanc que la neige. Nul autre dieu ou demi-dieu n'était honoré dans ce saint asile [2]. La Bonne-Foi était la seule divinité du lieu, qu'elle semblait remplir de sa présence.

Les prêtres destinés à desservir ses autels étaient vêtus de blanc. Numa voulut aussi que, pour se préserver de tout contact impur, ils arrivassent au temple dans un char voûté, et traîné par deux chevaux blancs [3].

Pendant que le roi et Protidas attendaient les ministres de la déesse, le char sacré, roulant sur la terre, annonça leur arrivée. Le grand-prêtre s'avance vers l'autel, la tête couverte d'un voile blanc, et la main droite enveloppée jusqu'aux doigts [4]. Il jette l'encens dans la flamme, offre du lait, emblème de la candeur, et immole un jeune agneau, image de l'innocence [5]; puis, se tournant vers le sanctuaire, il dit à haute voix : « Antique déesse du Latium, toi qui fis le bonheur des hommes dans les siècles de l'âge d'or, fille de Saturne, je te prends à témoin de l'amitié que les Romains jurent ici aux Phocéens. Fais

[1] Tite-Live, l. Ier, ch. 23. — [2] Tite-Live, ibid., ch. 21. — [3] Tite-Live, ibid. — [4] Tite-Live, ibid., ch. 23. — [5] Dictionnaire des Antiquités romaines.

que ces deux peuples soient toujours unis, en quelque lieu et en quelque circonstance qu'ils se rencontrent; fais que leurs descendans observent avec fidélité l'amitié que leurs pères se jurent en ta présence. » En disant ces mots, il unit la main de Protidas à celle de Tarquin, et prononce les paroles sacrées. Ce fut ainsi que ces deux peuples firent le serment de l'amitié qui devait recevoir son accomplissement dans les siècles à venir.

Quand la cérémonie fut terminée, Tarquin retint Protidas un jour de plus, qui fut entièrement consacré aux fêtes, aux jeux, aux festins, pour célébrer l'union des Phocéens et des Romains.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE DOUZIÈME.

NOTE Ire, PAGE 256.

Aventin... Ce fut sur cette colline que se plaça Rémus pour consulter le vol des oiseaux, et pour savoir lequel des deux, de son frère ou de lui, devait donner son nom à la ville nouvelle. Le mont Aventin vient d'*aves*, *oiseaux*, et probablement de *venire*, *ventum*, qui signifie *venir*. Il s'agissait de savoir de quel côté *venaient* les *oiseaux*.

NOTE II, PAGE 270.

De la fortune... Après que Tarquin eut soumis les habitans de Collatie, qui lui avaient déclaré la guerre, il leur donna pour gouverneur le fils de son frère, qui depuis ce temps prit le nom de Collatin, qui resta à ses descendans. C'est lui qui fut le père de Tarquin Collatin, époux de Lucrèce.

NOTE III, PAGE 275.

J'acceptai la couronne...

Βεβαιωσάντων δὲ καὶ τῶν παρὰ τοῦ δαιμόνιου σημείων τὰ χρηθέντα ὑπὸ τοῦ πλήθους παραλαμβάνει τὴν βασιλείαν.

Les oracles des dieux ayant confirmé le suffrage du peuple, il accepta la royauté.

(DENYS D'HALICARNASSE.)

Tite-Live ne raconte pas l'élection de Tarquin de la même manière. Il dit que les fils d'Ancus étaient près d'atteindre l'âge de puberté, et que Lucius, sous prétexte de les envoyer à la chasse, les éloigna de Rome, assembla les comices, demanda la royauté, et l'obtint. Toute la vie de Tarquin, et les grandes choses qu'il fit, suffisent pour confondre une telle accusation.

NOTE IV, PAGE 281.

Pour en jeter les fondemens... Les vœux de Tarquin ne furent point

entièrement accomplis. Il choisit l'emplacement du Capitole, le consacra et le fit déblayer. Ce fut Tarquin-le-Superbe qui en jeta les fondemens et en construisit une grande partie. Le monument ne fut achevé que trois ans après, sous les consuls.

(Voyez DENYS D'HALICARNASSE.)

NOTE V, PAGE 283.

Soient toujours amis... Lorsque les Massaliotes étaient inquiétés par leurs nombreux voisins, ils invoquaient le secours des Romains en leur rappelant cette alliance qu'ils avaient autrefois contractée avec le roi Tarquin.

LIVRE TREIZIÈME.

A peine l'aurore avait paru, que Protidas avait quitté la ville de Romulus. Son navire, entraîné par le cours rapide du fleuve, fut bientôt de retour à Ostia. Le héros retrouve ses compagnons, à qui il annonce le départ. A l'instant même la flotte quitte le rivage, et arrive sur cette mer de Sardaigne, témoin de leur funeste victoire. A cette vue, Protidas croit voir encore les eaux teintes de sang, les vaisseaux brisés ou submergés, ses compagnons expirans sur les flots... Ce cruel souvenir a déchiré son cœur; il verse des larmes sur leur triste destinée : « Infortunés, dit-il, vous ne verrez pas avec nous cette glorieuse patrie que vous nous avez achetée de tout votre sang; car c'est à votre courage, à votre dévouement que nous devons d'avoir échappé à la fureur de nos ennemis. Ah! du moins, si vous ne pouvez jouir du bonheur qui nous a été promis sur la terre, vous habitez, oui, j'en crois la bonté des dieux, vous habitez une patrie que la fortune ne pourra plus vous enlever, une patrie qui ne fuira plus devant vous, comme celle que nous cherchons encore, et à laquelle nous ne pourrons arriver qu'à travers mille dangers. »

Après avoir parlé ainsi, il invite Iphicrate à immoler plusieurs brebis aux mânes de leurs compagnons, et à faire des libations sur la mer qui est devenue leur tombeau.

Tous les Phocéens furent touchés de ce tendre souvenir, et chacun appela trois fois, à haute voix, l'ami, le frère, le compagnon d'armes qu'il avait perdu [1].

En approchant d'Alalie, plusieurs demandèrent à revoir la patrie que la fortune et leur funeste victoire les avaient obligés d'abandonner; mais Protidas n'y consentit pas, il craignit de rencontrer les Carthaginois; en outre la vue de ces lieux pouvait réveiller de tristes souvenirs, et diminuer la confiance que ses compagnons devaient avoir aux promesses des dieux. Enfin, pour s'y arrêter, il eût fallu consulter Aristarcée, dont le vaisseau s'était déjà détourné de l'île de Cyrnos, et se dirigeait du côté de la Tyrrhénie.

A cette vue, Protidas, malgré toute sa confiance dans les Dieux, ne put se défendre d'un certain sentiment de crainte. Les mers qu'il allait parcourir, ni lui ni aucun de ses compagnons ne les avait traversées; et ce qui vint redoubler ses inquiétudes, c'est qu'il allait pour ainsi dire côtoyer des rivages habités par ses mortels ennemis, qui, saisissant l'occasion de venger la honte de leurs défaites, réuniraient toutes leurs forces pour anéantir les Phocéens jusqu'au dernier.

Un jour qu'il était seul sur la poupe avec la divine prêtresse de Diane, il lui exprima toutes ses craintes, qui allèrent même jusqu'au désespoir; celle-ci, le réprimandant avec douceur de sa défiance, lui dit:

« Mon fils, vous avez échappé à de grands dangers, vous avez fui avec bonheur les ennemis de votre patrie, vous êtes sorti heureusement des déserts brûlans de l'Afrique, vous avez vaincu sur mer les deux plus terribles nations du monde, vous avez supporté avec courage tous

[1] Voyez la note 1re.

les maux que les Dieux vous ont envoyés; partout, et dans toutes les occasions, ces dieux ont manifesté pour vous leur puissance et leur bonté, et vous croyez qu'ils vous abandonneront au moment où ils vont accomplir leur dernière volonté! Cependant je puis calmer vos craintes, et puisque les promesses des dieux et tant de bienfaits dont ils vous ont comblé ne vous inspirent pas de confiance, les paroles et l'assurance d'une mortelle auront peut-être plus d'empire sur votre esprit. Écoutez donc : les mers que nous traversons, je les ai parcourues plus d'une fois..... Je vois votre étonnement;..... il cessera bientôt, quand je vous aurai raconté en peu de mots les principales circonstances de ma vie.

« Mon père était un des plus riches citoyens d'Éphèse. Ayant reçu de ses parens un immense héritage, il voulut l'augmenter encore en se livrant au commerce. Dès sa jeunesse il avait eu le goût des voyages. Il n'y avait pas un seul coin dans l'Italie qu'il n'eût visité, et il avait pénétré dans des contrées où personne avant lui n'avait osé aller. Il rapportait à Éphèse l'or de l'Ibérie, le fer, le cuivre et le corail des côtes de la Gaule [1].

« Ma mère, qu'il avait épousée fort jeune, mourut quelque temps après leur mariage. J'étais le seul enfant que l'hymen leur eût donné. Les années de mon enfance furent entièrement consacrées à la première éducation; mais quand j'eus atteint l'âge de l'adolescence, mon père, craignant d'un côté les dangers auxquels ma jeunesse serait exposée, et de l'autre ne pouvant quitter le commerce pour vivre tranquille auprès de moi, résolut de m'emmener dans ses voyages. Ce projet me combla de joie. Je partis avec lui; je parcourus les mers, et j'appris à con-

[1] Strabon, l. III, p. 146; Diodore de Sicile, l. V, p. 305.

naître les mœurs et les coutumes des peuples avec lesquels nous faisions le commerce. En peu de temps je connus assez leur langue pour être en état de rendre des services à mon père.

« Cependant, une année, il voulut tenter une course plus lointaine; son projet était de passer les colonnes d'Hercule, au-delà desquelles les Phéniciens seuls, mais dans un temps très-reculé, avaient été chercher le cuivre et l'étain [1] chez une nation entièrement séparée du reste du monde [2]. Comme il prévoyait que ce voyage serait long et périlleux, il me laissa à Éphèse sous la garde de sa sœur... O fatal voyage ! mon père ne revint pas; qui peut savoir quel a été son sort? Peut-être, en descendant sur des bords inhospitaliers, aura-t-il été la victime de quelque nation avide et cruelle, attirée par l'appât d'un riche butin; peut-être aura-il été englouti sous les flots par une affreuse tempête. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on entendit parler ni de lui ni de son vaisseau; aucun de ses infortunés compagnons ne reparut à Éphèse.

« Quand j'eus la certitude que mon père était perdu pour moi, je résolus de me consacrer au culte des dieux. Ce goût avait pris naissance dans une habitude de mélancolie, ou plutôt dans un certain pressentiment de quelque grand malheur. Si mon père eût vécu, j'aurais, avec joie, consacré ma jeunesse à consoler ses vieux jours; mais quand je me vis seule, jetée au milieu des hommes, sans guide et sans appui, je ne balançai pas à demander à Diane un asile dans son temple, et je fus reçue sans peine au nombre de ses prêtresses. Je trouvai dans le nouvel état que je venais d'embrasser ce bonheur que ceux qui

[1] Thierry, l. Ier, p. 21. — [2] L'île d'Albion, aujourd'hui l'Angleterre.

vivent dans le tumulte de la société ne peuvent ni concevoir ni apprécier.

« Depuis plusieurs années j'étais entièrement séparée des hommes, lorsque le malheur vous obligea à venir consulter la Déesse dont je desservais les autels [1]. Ce fut à moi seule qu'elle daigna dévoiler ses volontés. Elle m'ordonna de vous servir de guide dans votre route [2]. Ce songe réveilla tous les souvenirs de ma jeunesse. Combien je rendis grâce à la déesse de m'avoir choisie de préférence à mes autres compagnes ! J'allais revoir les mers que mon père avait traversées ; peut-être, me disais-je, trouverai-je sur des bords étrangers des compagnons de son malheur ; peut-être, au moins, pourrai-je élever un vain tombeau [3] sur le rivage où il aura péri, et rendre à son ombre les devoirs funèbres qui lui ouvriront l'entrée des Champs Élysées !

« N'ayez donc plus d'inquiétude sur la route qui nous est tracée par les destins ; je serai votre guide ; je ferai plus, je veux vous faire connaître les contrées que nous allons côtoyer, et les mœurs de leurs habitans. Demeurez auprès de moi, sur la proue du vaisseau, et ordonnez au pilote d'approcher du rivage.

« Devant nous, maintenant, est la Tyrrhénie, à laquelle les Romains donnent le nom d'Étrurie [4]. Ce pays, naguère dans un état sauvage, commence à se civiliser depuis qu'il entretient commerce avec la Grèce, surtout avec les Corinthiens [5]. Aucune nation ne surpasse les Tyrrhéniens dans l'art de fabriquer les vases précieux et autres objets de luxe ; c'est d'eux que les Romains ont emprunté les insignes de la royauté et des autres dignités de l'état [6], tous

[1] Strabon, l. IV. — [2] Strabon, ibid. — [3] Voyez la note 11. — [4] Strabon, l. V, p. 151. — [5] Den. d'Hal., p. 184. — [6] Salluste, ch. 51.

ces riches vêtemens, tous ces ornemens de la magnificence que Tarquin a introduits à Rome, et qui rappellent les usages et les modes de la Grèce. Il est à craindre pourtant qu'avec le goût pour le luxe, ils ne transmettent aux Romains leurs mœurs efféminées [1], et leur passion excessive pour les jeux et les spectacles que Tarquin vient d'admettre dans son royaume.

« Nous approchons maintenant de la Ligurie. Ce pays fut, dit-on, peuplé par une colonie d'Achéens qui, plusieurs siècles avant la guerre de Troie, vinrent s'y établir. Depuis, des Celtes se mêlèrent à ces premiers habitans. Presque toutes les peuplades liguriennes vivent retirées dans l'intérieur des monts Apennins, et sont rassemblées dans de simples bourgs [2]. Le sol de leurs champs est âpre et pierreux ; et l'on peut dire qu'ils combattent continuellement contre la nature, et la forcent à être fertile, car ils ont plutôt des rochers à tailler qu'un terrain à cultiver [3]. Mais au-delà des Liguriens la scène change, et présente aux yeux un spectacle enchanteur. Là se trouve située la Celtique cisalpine. C'est une plaine immense arrosée par le Pô, où viennent se jeter un grand nombre de petites rivières. Tout le pays est couvert de collines et de marais très-fertiles qui produisent de toute espèce de fruits [4]. »

C'est ainsi que la sage Aristarcée charmait les ennuis du voyage, et préparait Protidas aux grandes destinées qui l'attendaient sur le rivage étranger.

Il y avait huit jours que les Phocéens avaient quitté Élée ; enfin le neuvième ils aperçoivent de loin un pays hérissé de vastes et sombres forêts. Protidas était déjà auprès d'Aristarcée. La grande-prêtresse lui dit : « Mon fils,

[1] Den. d'Hal., p. 575. — [2] Strabon, l. V, p. 151. — [3] Strabon, ibid. — [4] Strabon, l. V, p. 146.

réjouissez-vous, vous voyez la terre qui va bientôt vous offrir un asile ; nous allons la côtoyer en grande partie, et demain, au lever de l'aurore, nous arriverons aux lieux marqués par la Déesse. Mais avant d'aborder dans ce pays je veux que vous le connaissiez ; je veux vous instruire des mœurs de ses habitans, afin que vous sachiez d'avance comment vous devrez vous comporter envers eux.

« La Gaule est séparée de la Germanie par le fleuve rapide du Rhin, qui, prenant sa source dans les Alpes, coule vers le nord, et se précipite dans l'Océan ; ici, vis-à-vis de nous, les Alpes, revêtues de neiges et de glaces éternelles, la séparent de l'Italie ; et, à notre gauche, les Pyrénées, avec leurs noires forêts de sapins, s'élèvent entre elle et l'Ibérie [1]. Ses côtes sont baignées par le vaste Océan, qui l'environne en grande partie. Ainsi la nature semble elle-même avoir posé ses limites. Dans toute son étendue la Gaule est couverte de forêts épaisses, aussi vieilles que le monde ; elle est traversée par un grand nombre de fleuves et de rivières ; le sol y est naturellement très-fertile [2], et, sur toute la terre, il n'est peut-être pas de contrée plus avantageusement située ; mais elle aurait besoin d'être cultivée par l'art de Cérès ; il faudrait aussi que la civilisation y apportât ses bienfaits.

« Les Gaulois en général ont les mœurs sauvages ; il faut en attribuer la cause à l'humeur guerrière de cette nation. Le désir des combats et l'appât des richesses ont trop souvent entraîné sa population dans des expéditions lointaines [3]. Ce peuple, le plus courageux de tous ceux qu'on appelle barbares, a porté la terreur de ses armes dans toutes les parties de l'univers ; c'est un torrent que rien ne peut

[1] Thierry, t. II, p. 2. — [2] Strabon, l. IV ; Pline, l. III, ch. 4. — [3] Thierry, Introduction à l'histoire des Gaulois.

arrêter. Tantôt il se précipite sur l'Italie, chasse devant lui les anciens habitans, et, pénétrant jusqu'au Latium, se mêle aux aïeux des Romains; tantôt, franchissant le Rhin, il traverse en courant les forêts de la Germanie, pour aller couvrir de ses hordes sauvages la Colchide, le Pont-Euxin, et les rivages de la mer Égée. L'Asie a plus d'une fois été en proie à ses ravages; c'est ce même peuple qui, sous le nom de Gallo-Grecs, y a fixé son séjour, et formé cette province, qui est voisine de la Phrygie. Il n'est pas de pays qu'il n'ait visité; il a mêlé son sang à celui de toutes les nations [1]. Tel a été ce peuple terrible pendant un grand nombre de siècles; mais, depuis quelque temps, dit-on, il commence à se fixer, il s'organise en corps de nation. C'est un torrent débordé qui rentre dans son lit et s'y renferme.

« La Gaule se divise en tribus qui tirent leurs noms de la nature ou de la situation du pays qu'elles habitent. Les principales sont : Les Celtes, ou habitans des bois; les Armoriques, ou tribus maritimes; les Arvernes, ou hommes des hautes-terres; les Allobroges, ou habitans des hauts lieux; les Helvètes, des pâturages; les Séquanes, qui se sont fixés sur les bords de la Séquana; les Édues, c'est-à-dire pasteurs de moutons.

« Les Gaulois qui s'attachent au sol de la patrie sont moins barbares que ceux qui parcourent le monde; les lois de l'hospitalité, surtout dans les contrées qui avoisinent les côtes, sont religieusement observées. Leur esprit est vif et pénétrant, et pourrait être cultivé avec avantage [2]; ils sont sensibles aux belles choses, aux récits des grandes actions; ce qui les distingue surtout, c'est la franchise et la

[1] Thierry, Introduction à l'histoire des Gaulois. — [2] Strabon, l. IV, p. 135,

bonne foi dans toutes leurs actions [1]. A la guerre ils dédaignent d'employer la ruse ; souvent même, pour ne devoir la victoire qu'à leur courage, ils combattent tout nus, et plus d'une fois cet excès d'audace a jeté la terreur chez leurs ennemis. Dans les relations de commerce, jamais les nations étrangères n'ont eu la moindre occasion de se plaindre de leur duplicité. Leur bonne foi peut passer en proverbe aussi bien que la perfidie des Carthaginois. La générosité est aussi une de leurs vertus distinctives ; le faible ne les a jamais implorés en vain. On les a vus se réunir plusieurs tribus ensemble pour venger une injure faite à un voisin [2], et presque toujours les Dieux ont mis la victoire de leur côté. La chasse et la guerre sont la profession des Gaulois [3]. Le plus adroit et le plus brave est le plus grand à leurs yeux. Celui qui a appendu aux murs de ses salles ou à sa porte le plus grand nombre de dépouilles de bêtes sauvages ou d'ennemis terrassés par son bras, est déclaré le Roi des gaies, des lances et des boucliers ; tous les autres lui rendent hommage et le choisissent pour chef ; mais si quelque concurrent lui dispute cet honneur, alors le sang doit couler, et c'est au fer seul à décider de la prééminence. Ce désir insatiable de briller produit chez les Gaulois une vanité excessive, qui leur a souvent été funeste [4].

« Les grands vantent sans cesse leur noble origine et leurs nombreux exploits. Jamais ils ne consentent à se mesurer avec un guerrier avant qu'il n'ait prouvé qu'il est au moins leur égal par le rang et la noblesse de ses aïeux. Ceux du peuple ont aussi leur fierté nationale ; ils ont la plus haute idée de leur origine ; ils croient tous être enfans

[1] Strabon, l. IV, p. 135. — [2] Strabon, ibid. — [3] Thierry, p. 54. — [4] Serpette, t. III, p. 399 ; Diodore de Sicile, l. V.

de Dis [1], qui est le même que Pluton chez nous, et se mettent au-dessus de tous les autres peuples de la terre [2].

« Ils choisissent eux-mêmes leurs chefs ; leurs suffrages unanimes les élèvent sur le trône, et bientôt après un caprice les renverse. Légers, inconstans dans leurs goûts, orgueilleux dans la prospérité, ils se laissent abattre par le moindre revers, mais se relèvent toujours avec courage, surtout quand il s'agit de combattre pour leur liberté. L'esclavage leur est tellement en horreur que, lorsqu'ils sont faits prisonniers, ils se laissent mourir de faim, ou se tuent avec leur chaîne, plutôt que de servir sous un maître odieux [3]. On a vu leurs femmes, après la perte d'une bataille, égorger leurs enfans, et s'immoler elles-mêmes pour ne point tomber aux mains de l'ennemi. Non moins jaloux de sa liberté nationale, le peuple Gaulois ne se laisse point asservir par ses rois. Ceux-ci, d'après une loi qu'ils ont jurée, doivent faire le bonheur de leurs sujets [4] ; si, par abus de leur pouvoir ou par faiblesse, ils ne remplissent pas ce grand devoir, leurs sujets les détrônent et en choisissent de plus dignes [5].

« Tout est grand dans ce grand peuple ; tout lui annonce les plus hautes destinées : c'est Hercule au berceau. Déja il porte en lui les germes de toutes les vertus ; et si, à tant de qualités, il peut joindre un jour la constance, je lui promets l'empire du monde. Tel est, mon fils, ce grand peuple auquel vous allez mêler bientôt vos destinées. »

Protidas avait annoncé à ses compagnons que le lendemain on aborderait ; aussi, dès que les premiers rayons de l'aurore eurent éclairé l'horizon, tous étaient debout, sur la poupe, sur la proue, sur les bancs des rameurs, cher-

[1] César. — [2] Serpette, t. III, p. 400. — [3] Orose, l. V. — [4] Dom. Martin, Histoire des Gaulois. — [5] Dom. Martin, Histoire des Gaulois.

chant à découvrir la terre. Quels furent leurs transports, lorsque, les yeux fixés sur le navire d'Aristarchée, ils virent sa proue se détourner vers le continent! Alors un vaste amphithéâtre se développa devant eux; des forêts verdoyantes couvraient le fond; seulement le rivage leur semblait nu et dépouillé[1]; mais un ciel d'azur couronnait ce beau spectacle. A mesure qu'ils approchaient, ils voyaient la mer s'enfoncer dans les terres, et former un petit golfe qui semblait venir au devant d'eux pour les recevoir. Ce fut de ce côté que le vaisseau de la prêtresse de Diane se dirigea; tous les autres le suivirent, et les vents ayant cessé d'enfler les voiles, il fallut aborder avec la rame.

A peine les vaisseaux avaient touché le rivage, que tous les Phocéens s'élancent avec transport sur la patrie tant désirée. Les uns baisent la terre; les autres s'embrassent entre eux en se félicitant; ceux-ci gravissent sur des éminences pour découvrir le pays; ceux-là montrent à leurs compagnons les sources d'eau qu'ils ont découvertes: mais, à la vue des sombres forêts et de leur morne silence, tous sont frappés de terreur, et aucun d'eux n'ose faire un pas pour y pénétrer.

« Amis, dit Protidas à ses compagnons, nous avons enfin touché la terre des destins; ne nous livrons pas à une joie imprudente. Disposez d'abord vos vaisseaux le long du rivage; puis, après avoir offert un sacrifice à Diane Éphésienne, qui a guidé notre course, faites des libations à tous les autres Dieux de l'Olympe, et que le vin coule à grands flots pour célébrer ce grand jour. Pendant ce temps-là, je vais, suivi de Simos et de quelques autres chefs de la flotte, avancer dans le pays, pour savoir quel est le peuple le plus voisin de ces bords, et lui demander

[1] Strabon, l. III, p. 124.

si nous pouvons sans danger occuper ce rivage,... » A peine il avait dit ces mots, qu'on entendit des pas retentir sur la terre. Les Phocéens tournent les yeux du côté du bruit, et aperçoivent au loin une foule d'hommes qui accouraient en suivant le rivage : ils demeurent tous interdits ; mais quel fut leur étonnement lorsque ces hommes, qu'ils ne pouvaient distinguer de loin, vinrent à la portée de leur vue!

« En croirai-je mes yeux? dit Protidas ; je reconnais l'habit grec : voilà bien la tunique et le manteau grecs ; leur démarche même annonce des Grecs. » Ses doutes furent dissipés lorsque ceux-ci, en s'approchant, se furent écriés : « Ne craignez pas, nous sommes Grecs... » Un des plus jeunes d'entre eux dit à Protidas : « Nous avons vu de loin arriver vos vaisseaux, nous avons reconnu à leur forme qu'ils étaient de notre nation, et nous nous sommes empressés de venir vous recevoir et apprendre des nouvelles de notre patrie... Venez-vous de la Grèce ou de l'Asie? venez-vous sur ces bords pour commercer comme nous? Nous l'avons cru d'abord, mais la forme de vos navires ne nous l'annonce pas... Et vous, seigneur, qui semblez le chef de cette brillante jeunesse, en voyant vos habits et vos armes, on croirait plutôt que vous servez le Dieu des combats que celui du commerce. »

« Nous sommes Phocéens, répondit Protidas ; nous fuyons notre patrie envahie par nos tyrans. Les dieux nous ont ordonné de chercher une terre étrangère pour y fixer nos pénates ; ce sont eux qui nous ont dirigés sur ces bords, et nous voyons que leur bonté se manifeste déjà, puisque les premiers hommes que nous rencontrons sont des enfans de la Grèce [1]. » — « Remerciez les dieux de vous avoir fait aborder sur ces rivages hospitaliers, répondit Méan-

[1] Voyez la note III.

der; les nations qui habitent l'intérieur du pays ne sont point encore civilisées, mais vous trouverez ici des mœurs moins barbares. Ces bords, depuis l'arrivée des peuples de l'Asie et des Phéniciens surtout, ne sont plus souillés du sang des étrangers que le malheur y a jetés. Ils ont été long-temps fréquentés par les Phéniciens; nous-mêmes nous avons couvert autrefois toute la côte de nombreux établissemens; mais depuis plusieurs années nous ne jouissons plus de notre ancienne prospérité [1]. Notre république ne nous protége plus de ses flottes, et il est à craindre que nous ne finissions par perdre ce que notre nation a eu tant de peine à acquérir depuis tant d'années... Venez dans les demeures que nous habitons sur le rivage de la mer; vous n'y trouverez pas des villes bien bâties et dignes de vous recevoir; mais vous y serez reçus par l'amitié et la bonne foi. Plus tard vous pourrez trouver un asile plus convenable à votre situation dans Rhodanousia, ville fondée autrefois par les Rhodiens, à l'embouchure du Rhodanus, à qui elle a donné une partie de son nom [2]. » En disant ces mots, le jeune Rhodien et ses compagnons conduisirent leurs nouveaux hôtes vers les demeures qu'ils habitaient. Les Phocéens marchèrent quelque temps le long du rivage; bientôt ils aperçurent une multitude de maisons amoncelées sans ordre dans une plaine non loin de la mer; elles étaient pour la plupart couvertes de chaume, et défendues par des arbres qui, élevant au-dessus leurs branches touffues, les préservaient des vents et des orages. « Voilà, dit Méander, les lieux que nous habitons; vous voyez, nos habitations ne sont point, comme en Grèce, capables de résister aux outrages du temps. Pourquoi, en effet, établir des demeures fixes sur des lieux que nous

[1] Thierry, t. Ier, p. 26. — [2] Pline, l. III, ch. 4. Voyez la note IV.

sommes peut-être destinés à quitter à chaque instant? La mer est la véritable patrie des Rhodiens; et vous venez vous-mêmes de prouver, par vos malheurs, que les peuples navigateurs ne doivent point compter sur les habitations de la terre, même quand elles seraient, comme Phocée, défendues par de solides remparts. » En disant ces mots, Méander fait entrer son hôte sous le toit hospitalier.

Quand il se fut acquitté des premiers devoirs prescrits par Jupiter envers les étrangers, il lui dit: « Ne soyez point étonné si je ne m'empresse pas de vous demander le récit de vos aventures; plus tard vous pourrez le faire; il s'agit maintenant de vous mettre à l'abri de toute inquiétude. Le roi de ces contrées, Nannus [1], veut qu'aucun étranger ne s'établisse sur ces côtes sans lui avoir demandé du terrain; il ne vous en refusera pas; ce roi aime beaucoup les Grecs, surtout ceux qui viennent d'Asie, parce que c'est à eux que son peuple doit, en partie, sa civilisation et son industrie. Ainsi il faut vous présenter à lui. Demain vous irez par mer à Arélas [2], où il a fixé son séjour, et vous pouvez espérer d'être bien reçu.

« Vous verrez un roi déjà blanchi par l'âge. Ses ancêtres ont, depuis des siècles sans nombre, régné sur ces contrées. Nannus gouverne un des peuples les plus braves de la Gaule, et qui a toujours conservé son indépendance au milieu des fréquentes invasions des Ligures [3]. Il a deux enfans [4]: Comanus, qui a hérité de la valeur de son père, mais qui ne promet pas autant de bienveillance pour les étrangers; il est même à craindre qu'il ne trahisse leurs intérêts, et ne les persécute lorsqu'il sera sur le trône [5].

[1] Aristote, apud Atheneum, l. XIII, ch. V; Justin, l. XLIII, ch. 3. — [2] Arles. — [3] Thierry, Histoire des Gaulois. — [4] Justin, l. XLIII, ch. 4. — [5] Ce qui est arrivé.

L'autre enfant de Nannus est une fille d'une rare beauté, si l'on en croit la renommée ; car, dans toute la Gaule, les femmes des grands ne se livrent jamais aux regards des hommes avant d'être mariées ; elles croient qu'un seul de leurs regards souillerait la pureté virginale de leur innocence. Aussi la belle Gypta[1] a passé tout le temps de son enfance, et les premières années de sa jeunesse, au milieu des Druidesses de l'île de Séna[2]. C'est là qu'elle a été initiée aux mystères d'Hélanus ; c'est là que son cœur et son esprit se sont formés aux leçons de la science et de la sagesse.

« Son père désirait d'abord consacrer sa virginité à la déesse de Séna ; mais, depuis, l'intérêt de son royaume l'a décidé à l'unir à quelque roi de la Gaule, afin d'avoir un allié puissant qui l'aidera à contenir les nombreux ennemis qui l'entourent. Heureux celui qui possédera un pareil trésor !

« Depuis quelques jours, dit-on, le roi a fixé le jour où Gypta doit choisir un époux ; la renommée a répandu le bruit qu'il avait envoyé des députés avec des bardes[3] chez tous les peuples voisins pour inviter les prétendans à se réunir à Arélas. Ils arriveront de toutes les parties de la Gaule où le bruit de la beauté et de la vertu de Gypta est parvenu. Elle est si belle, dit-on, que l'on craint déjà que les prétendans, excités par la jalousie, ne s'entretuent pour l'obtenir, ou ne la ravissent à celui qui aura été préféré. Mais il n'en sera pas ainsi ; le roi est sage et prudent, il saura contenir les mécontens en les liant par un serment solennel. Seigneur, lorsque Nannus vous verra ; lorsqu'il aura appris vos malheurs, et les auspices sous lesquels vous êtes abordé sur ces côtes ; lorsqu'il saura que vous

[1] Justin, l. XLIII, ch. 3. — [2] Aujourd'hui l'île de Sain. Voyez la note v. — [3] Voyez la note vi.

êtes le chef d'une grande colonie, ne doutez pas qu'il ne s'empresse de vous inviter au nombre des prétendans. Ah ! si les dieux inspiraient à Gypta de vous choisir, nous pourrions espérer de voir notre puissance, presque anéantie, se relever sur ces bords, et unir la Grèce et la Gaule par un lien que nulle puissance ne pourrait jamais briser. Mais un tel bonheur est trop grand pour oser l'espérer.

« Ne nous livrons pas à un espoir trop flatteur, répondit Protidas ; laissons aux Dieux le soin de l'avenir. Demain nous irons nous présenter au roi, et lui demander un asile. »

Le lendemain Protidas va retrouver ses compagnons, et leur annonce ses projets. Il compose une ambassade dont il sera le chef, et choisit, dans ses vaisseaux, les objets les plus dignes d'être offerts à Nannus. Ce sont des instrumens aratoires, des plants de vignes et d'olivier [1], parce qu'il sait qu'un roi qui veut rendre ses peuples heureux est plus sensible à de tels présens qu'à des étoffes enrichies d'or et de pierreries ; cependant il n'oublie pas de joindre à ses dons quelques amphores de vin de Chio, car il avait appris que le vin était la liqueur chérie des Gaulois. Il fait déposer tous ces présens dans un léger navire qui doit remonter le Rhodanus jusqu'à Arélas. Protidas fait aussitôt mettre à la voile, et un vent favorable le conduit à l'embouchure du fleuve.

A peine le soleil avait atteint la moitié de sa course, lorsque, après avoir lutté avec effort contre les flots impétueux du roi des Torrens, le héros phocéen et ses compagnons voient s'élever à leur droite la ville de Nannus [2]. Elle est assise sur le sommet d'une colline, dont les flancs

[1] Voyez la note VII. — [2] Villeneuve, Statistique des Bouches-du-Rhône.

sont entourés d'une triple enceinte de murs [1]; d'un côté elle est défendue par les eaux du fleuve [2], et de l'autre elle domine une vaste plaine et de nombreux marais. C'est à Arélas [3] que se retire toujours le chef de Ségobriges lorsqu'il est menacé par ses ennemis; c'est pour cela que cette ville est appelée la ville de la guerre.

Protidas gravit la colline, guidé par Méander, qui les conduit par des sentiers détournés. La première porte de la ville était placée dans l'endroit le plus escarpé, et cachée par d'épais buissons [4], et pour trouver les autres il fallait faire de grands circuits; tellement que les Phocéens se croyaient engagés dans les tortueuses sinuosités d'un labyrinthe. Enfin ils ont passé la troisième enceinte, et ils se trouvent tout-à-coup dans la ville. D'abord se présente à leurs regards une masse de maisons sans ordre rassemblées [5]; elles sont toutes couvertes de chaume [6], et de forme ronde comme des ruches d'abeilles [7]. La plupart sont appuyées contre des arbres qui les protégent de leurs rameaux touffus. Au-dessus de la porte de chacune d'elles Protidas voit, non sans frémir d'horreur, des têtes d'hommes avec leur chevelure, appendues au milieu des dépouilles de bêtes sauvages [8]. En avançant vers le milieu de la ville, il admire un temple magnifique bâti à la grecque, et du travail le plus parfait; il était consacré à Hercule Tyrien. D'autres édifices d'une construction régulière se font remarquer au milieu de toutes ces chaumières. Protidas était frappé de surprise en voyant la civilisation mêlée ainsi à la barbarie. Le palais du roi était placé dans le

[1] Villeneuve, Statistique des Bouches-du-Rhône. — [2] Villeneuve, ibid.—[3] Voyez la note VIII. — [4] Villeneuve, Statistique.— [5] Voyez la note IX. — [6] Vitruve. — [7] Strabon, l. V.— [8] Strabon, l. IV; Diodore de Sicile, l. IV. Voyez la note X.

lieu le plus élevé de la ville : c'était sur la partie supérieure que se plaçait le chef des Ségobriges pour découvrir les mouvemens des ennemis, donner ses ordres, et rallier ses troupes; aussi ce lieu était-il appelé la pierre du commandement [1].

A peine Protidas est-il entré dans la vaste cour qui conduit au palais, que l'air retentit d'aboiemens prolongés. « Que signifie ce bruit? » dit-il à son compagnon. — « Les rois et les grands de ces pays entretiennent un grand nombre de chiens, autant pour la chasse que pour donner une haute idée de leur richesse et de leur puissance. La chasse est surtout la passion des rois de la Gaule [2], et quoique Nannus soit déjà très-âgé, nous le voyons encore tous les jours dans les bois et dans la plaine fatiguer les plus jeunes et les plus vigoureux chasseurs. C'est peu que ce noble exercice procure du plaisir à ceux qui s'y livrent, il acquiert encore beaucoup de gloire à celui qui y déploie le plus de courage et d'adresse. »

Le roi, qui avait été instruit de l'arrivée des étrangers, parut sur le seuil de son palais. Il était vêtu d'une tunique de pourpre tyrienne, et couvert d'une vaste peau d'ours dont les pattes et les griffes, enrichies d'or, se croisaient sur sa poitrine. A ses côtés étaient deux énormes chiens aux regards terribles; d'une main il tenait la gaie [3] des chasseurs, et de l'autre il contenait les deux dogues, dont le sourd murmure ressemblait au bruit du tonnerre qui gronde dans le nuage.

Quand le vieillard vit la suite nombreuse de Protidas, il le fit entrer dans son palais, et monta sur son trône pour répondre à la magnificence de l'étranger.

[1] Voyez la note XI. — [2] Serpette, t. III, p. 295. — [3] Voyez la note XII.

« Seigneur, dit Protidas, nous sommes Phocéens. Sur le point de tomber au pouvoir de l'ambitieux Cyrus, qui avait envoyé contre nous toutes les forces de son vaste empire, nous avons préféré nous confier à la fuite que de faire de vains efforts pour nous soustraire à l'esclavage. Qu'ai-je besoin de vous faire ici l'histoire de nos malheurs ? le soleil aurait deux fois parcouru sa carrière avant que j'en eusse terminé le triste récit. Les oracles nous ont conseillé de chercher une autre patrie ; ce sont eux qui nous ont conduits sur ces bords, et nous venons vous supplier d'accorder l'hospitalité du rivage aux restes d'un peuple qui, depuis qu'il a quitté sa patrie, n'a cessé d'être poursuivi de mer en mer par l'inconstance de la fortune et les arrêts du destin. »

Nannus lui répondit : « Les peuples de la Grèce ont toujours été amis avec moi. Une grande partie de la Gaule, et surtout celle que je gouverne, leur doit ses arts, son industrie, sa civilisation. Quelle chose pourra jamais payer un tel bienfait ? Et d'ailleurs, sans compter tous les droits que vous avez déjà à notre reconnaissance, ne suffit-il pas que vous soyez tombés dans le malheur ? Tirez vos vaisseaux sur le rivage, fixez-vous dans le golfe où vous êtes abordés. Vous pourrez y creuser un port, jeter les fondemens d'une ville, et, comme vous n'êtes point assez nombreux pour achever bientôt un si grand ouvrage, vous pourrez prendre dans mon peuple le nombre d'hommes qui vous sera nécessaire. Plus tard, si tout répond à mes désirs, je vous donnerai en propre les lieux où vous allez vous établir. Que ma demeure soit la vôtre, illustres chefs des Phocéens, jusqu'à ce que vous ayez construit celles qui doivent vous recevoir. » En disant ces mots il fait retirer tous ceux qui l'entouraient, et reste seul avec Pro-

tidas et Iphicrate; ensuite il les conduit dans la salle des étrangers. Des esclaves lavent les pieds des voyageurs. Après ce premier devoir, Nannus les invite à un repas frugal qui se compose de lait, de fruits, de venaison. Pendant que ses hôtes satisfaisaient leur appétit, Nannus, qui connaît les lois de l'hospitalité, ne demande point le récit de leurs aventures[1]; mais lorsque le repas fut terminé, il leur dit: « La nuit est déjà avancée; demain, quand le sommeil aura réparé vos forces, vous me raconterez l'histoire de vos malheurs. Mon fils Comanus pourra les entendre. Il est allé, suivi de ses soldiures et de ses bardes, visiter le vergobret[2] des Cavares, et l'inviter à se mettre au nombre des prétendans à la main de ma fille. Je l'attends ce soir ou demain, car il m'a promis qu'il ne laisserait pas passer le huitième jour de la lune. Gypta vous entendra aussi avec intérêt. La renommée vous aura sans doute appris que le temps de son hymen approche, et tout me fait augurer que vous ne refuserez pas de vous mettre sur les rangs pour obtenir sa main. » A cette proposition le cœur de Protidas tressaillit; il ne put répondre que par un signe qu'il acceptait cet honneur.

Quand il fut seul avec Simos et Iphicrate, il leur dit: « Mes amis, si j'en crois un heureux pressentiment, nous touchons au bonheur promis par les dieux. Rappelez-vous que l'oracle nous a dit que l'hymen nous recevrait sur des bords étrangers. Peut-être me flatté-je d'une vaine espérance, cependant je brûle du désir de voir la fille du sage et vertueux Nannus. Je ne l'ai point encore vue; mais, d'après le portrait qu'on m'en a fait, je sens que je l'aime déjà..... Pourquoi ne l'aimerais-je pas sans l'avoir vue?

[1] Diodore de Sicile, l. V, p. 306. Voyez la note XIII. — [2] Titre équivalent à celui de roi. César, l. VII.

C'est sa sagesse que j'aime en elle ; et si je ne trouvais pas ce qui lui donne tant de prix à mes yeux, fût-elle aussi belle que Vénus, non, jamais je ne pourrais l'aimer.

« Modérez vos désirs, dit Iphicrate, vous seriez trop malheureux si vous vous trompiez, et vous seriez le dernier à vous en apercevoir. Quand même Gypta n'aurait point toutes les qualités qu'on lui donne, vous la verrez toujours telle que votre imagination vous l'a dépeinte, surtout si elle est belle. On représente ordinairement la vertu sous les traits d'une belle femme ; et lorsqu'on voit une jeune fille portant sur sa figure les traits de la candeur, on est toujours disposé à lui croire de la vertu, parce qu'elle en a tout l'extérieur ; mais combien de fois n'est-il pas arrivé qu'en pénétrant au-delà de cette enveloppe charmante, on trouve un cœur corrompu, une âme basse, des passions tumultueuses, de la cruauté ? sans compter qu'il n'est pas rare que l'esprit, chez une femme, est souvent en sens inverse de sa beauté. Le peu de temps que vous aurez vous permettra-t-il de connaître comme il convient celle qui devra unir sa destinée à la vôtre ? Après tout, pourquoi tant vous empresser d'aimer une femme que vous ne connaissez pas ? Vous êtes le dernier qu'elle devrait choisir : vous, étranger, vous, recevant une patrie du père de votre amante, vous qui n'avez pas même un toit à offrir à votre jeune épouse, vous voulez prétendre à sa main, tandis que des rois puissans la recherchent, et sont prêts à verser leur sang pour l'obtenir ; tandis qu'elle peut, par une alliance assortie à son rang, affermir la puissance de son père ! Loin d'avoir la moindre espérance pour vous, je crains bien plutôt que vous n'attiriez des guerres terribles sur votre bienfaiteur et sur vous-même ; car, songez-y bien, ces princes refusés ne resteront pas paisibles spec-

tateurs de votre bonheur. Tenez-vous donc sur vos gardes, et n'allez pas trop vous précipiter. Laissez faire aux dieux. »

Toute la nuit Protidas fut agité par la même pensée. Un songe enchanteur lui représentait la belle Gypta s'approchant de lui, et lui présentant une coupe d'or; mais au moment où il tendait la main pour la prendre, il lui semblait qu'un obstacle fatal s'opposait à son bonheur; et quand il faisait quelque effort pour saisir la coupe qui lui était offerte, l'heureux songe disparaissait à l'instant comme un nuage léger dissipé par les vents.

A peine l'aurore avait éclairé le ciel de ses premiers rayons, qu'il sort de sa couche, et va trouver Iphicrate et Simos, en attendant que le roi soit levé. Pendant que les trois amis s'entretenaient sur ce qui leur était arrivé, ils entendirent tout-à-coup la terre retentir d'un grand bruit de chevaux: c'était Comanus qui rentrait, suivi de nombreux cavaliers, et accompagné de ses bardes [1], dont les voix faisaient résonner le palais du chant du retour. Son père, averti par ce bruit, alla le recevoir, et s'empressa de le présenter à Protidas. C'était un jeune guerrier d'une haute stature; sur une tunique de laine [2] il portait une légère cuirasse [3] d'acier brillant comme le rayon d'Hélanus sur le lac de Tolosa; une partie de ses cheveux descendait en désordre sur ses larges épaules [4], l'autre partie était roulée sur le sommet de sa tête comme la crête du serpent [5]. Ses yeux, aussi bleus que le ciel, semblaient en avoir la douceur; mais lorsqu'il parlait ils prenaient un air farouche; ils étaient terribles dans la colère, et ressem-

[1] Serpette, t. III, p. 410. — [2] Strabon, l. IV, et Diodore de Sicile, p. 113. Voyez la note XIV. — [3] Serpette, t. III, p. 418. Diodore de Sicile, l. V. — [4] Thierry, t. II, p. 43. — [5] Diodore de Sicile, l. IV.

à l'égard de son voisin [1]. Pendant tout le repas on se servit de la même coupe.

La nuit commençait à paraître, et Protidas ne voyait point la belle Gypta ; seulement un siége vide était placé à la gauche de Nannus, et semblait lui être destiné.

« D'où vient, dit Protidas à Méander, que la fille du roi n'a pas encore paru ? » Le Rhodien lui répondit : « Dans la Gaule, les femmes, avant d'être mariées, ne s'asseyent jamais à table avec les étrangers. Gypta paraîtra sans doute au moment où vous devez raconter vos aventures. »

Quand le repas fut terminé, Nannus envoya chercher Gypta. Aussitôt elle paraît suivie de ses jeunes compagnes ; elle est vêtue d'une robe aussi blanche que la neige, et dont les plis ondoyans descendent jusqu'à ses pieds. Par-dessus ce vêtement est une tunique pressée par une ceinture sur laquelle l'art a brodé en or une bordure de feuilles de chêne entremêlée de signes mystérieux. A sa tête est attaché un voile blanc qui la cache aux regards des profanes, mais qui lui permet de tout voir : tel un léger nuage lorsqu'il nous cache un instant l'astre brillant des nuits.

Gypta va se placer auprès de son père. Protidas, se rendant à l'invitation du vieillard, fait le long récit de ses aventures. En vain, pendant qu'il parlait, le jeune héros voudrait pénétrer le voile qui dérobe tant de charmes à ses yeux ; mais, plus d'une fois, lorsqu'il racontait une de ces actions où son courage l'avait élevé au-dessus de lui-même, il avait saisi dans Gypta quelques mouvemens d'admiration qui trahissaient les émotions de son cœur.

Quand Protidas eut cessé de parler, tous les convives étaient dans l'admiration ; jamais ils n'avaient vu la vie d'un homme mêlée d'événemens aussi extraordinaires.

[1] Serpette, Histoire de la Gaule, t. III, p. 384.

Gypta allait se retirer, mais Nannus la retint, et lui dit : « Ma fille, ne veux-tu pas remercier ce noble étranger de t'avoir raconté ses aventures ? Prends ta harpe, et fais-nous entendre un de ces chants qui ont tant de fois charmé les soucis de ma vieillesse. Dis-nous comment Hésus créa le monde ; comment, avec sa baguette d'or, il partagea l'œuf du serpent mystérieux, et, de ses deux parties, forma le ciel et la terre ; ou bien chante-nous le grand Teutatès, le père de la nation gauloise, l'inventeur des arts, le dieu du commerce ; Bélénus, le dieu de la lumière ; Olloudius, le dieu de la guerre ; ou, si tu l'aimes mieux, dis-nous comment Hercule, venant de l'orient, arriva sur ces bords ; dis-nous son combat avec les géans de nos montagnes ; dis-nous comment il civilisa ces contrées, et leur enseigna les arts utiles à l'homme. » La vierge timide voulut refuser, mais les tendres instances de son père la décidèrent. Ses jeunes compagnes apportèrent sa harpe d'or, et prirent chacune un instrument pour l'accompagner ; alors il se fit un religieux silence.

La fille de Nannus, après avoir parcouru de ses doigts légers les cordes frémissantes : « Vierges de la Gaule, dit-elle, chantez le fils de l'orient ; que vos harpes sonores fassent retentir la voix des combats ; chantez Hercule, vainqueur des géans [1]... Rhodanus, roi des torrens, toi qui reçus le noble étranger sur tes bords, redis-nous ces terribles combats, toi qui en fus le témoin [2].

« A peine le fils de Jupiter s'est élancé de son vaisseau sur les rives du fleuve retentissant, que le dieu des mers, irrité de l'audace du héros, qui naguère avait usurpé son empire sur l'Océan [3], suscite contre lui deux énormes

[1] Thierry, Histoire des Gaulois, t. Ier, p. 22. — [2] Thierry, ibid. — [3] Pour avoir séparé l'Italie de la Sicile.

En disant ces derniers mots le cœur de Gypta s'est ému, et sa voix, devenue plus faible, a trahi son émotion. A travers le voile qui la cache comme un nuage transparent, on voit percer le rouge de la pudeur. Protidas a ressenti la même émotion, le même feu a coloré son front. Ainsi l'éclair enflamme au même instant deux nuages aux deux bouts de l'horizon.

La vierge tremblante a vu l'étranger pénétrer le secret de son cœur, et, ne pouvant surmonter le trouble qui l'agite, elle se lève, et, suivie de ses jeunes compagnes, quitte la salle des festins.

La nuit allait bientôt faire place au jour; car les Heures, filles de Jupiter, semblent hâter leur marche lorsque l'étranger raconte ses aventures à la table de l'hospitalité. Nannùs, voyant que l'aurore va paraître, invite ses hôtes à aller prendre du repos.

Quand Protidas fut seul avec Iphicrate, il lui dit : « Je l'avais pressenti; Gypta est vraiment une femme accomplie. Quelle dignité, quelle noblesse dans sa démarche! quelle douceur dans sa voix! quelle âme dans tous ses accens! que de charmes répandus dans toute sa personne! Elle réunit à elle seule toutes les perfections des femmes de la Grèce; et de plus elle possède ce que celles-ci ne peuvent avoir, ce qu'on trouve rarement chez les peuples civilisés, cette sagesse des premiers âges, cette innocence primitive de la nature, qui fait de la femme un objet sacré et divin. Ah! comment pourrait-on ne pas l'aimer, même sans l'avoir vue?... Les dieux ne se révèlent pas à tous les hommes, et pourtant on les adore!... » Iphicrate ne put sans douleur voir son jeune ami épris d'une passion naissante. « Eh quoi! lui dit-il, vous vous laissez séduire par la démarche et la voix d'une femme que vous connaissez

à peine! Qui pourra vous assurer qu'elle possède toutes les vertus dont votre imagination se plaît à la décorer? Eh! pourquoi ces vains projets? est-ce pour vous le temps de vous abandonner à une passion mensongère? Songez-vous à vos compagnons, qui sont maintenant sans asile? ils attendent votre retour pour savoir s'ils ont enfin une patrie. »

Le jeune héros entendit la voix de la sagesse..... « Les dieux, dit-il, vous ont donné la prudence en partage, et la raison parle toujours par votre bouche, Iphicrate. Demain nous irons retrouver nos compagnons et leur annoncer les bonnes dispositions du roi. »

FIN DU TREIZIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE TREIZIÈME.

NOTE Ire, PAGE 289.

Qu'il avait perdu... Comme on ne pouvait renfermer dans la terre ou brûler sur le bûcher ceux qui avaient péri dans les flots, les anciens supposaient que la mer était leur tombeau. Pour leur rendre les derniers devoirs, ils faisaient des sacrifices sur la mer, et y répandaient des libations.

NOTE II, PAGE 292.

Un vain tombeau... Cette espèce de tombeau, que les Grecs appelaient κενοτάφιον (cénotaphe), était élevé à ceux dont on n'avait pas retrouvé le corps. Comme les Grecs croyaient que ceux qui n'avaient pas reçu la sépulture devaient errer cent ans sur les bords du Styx, ils espéraient abréger le temps de leurs souffrances en leur rendant ces honneurs funèbres. Pour renfermer l'âme dans sa dernière demeure, ils l'appelaient trois fois vers la fin de la cérémonie. Thucydide, l. II, ch 34; Xénophon, *de exped.*, l. VI.

NOTE III, PAGE 299.

Enfans de la Grèce... En faisant rencontrer les Rhodiens par les Phocéens, j'ai voulu donner une idée du littoral de la Gaule vers ce temps-là. M. Thierry dit qu'à l'époque où les Phocéens abordèrent sur nos rivages, les Rhodiens y avaient encore quelques établissemens. Tome Ier, p. 26.

NOTE IV, PAGE 300.

Une partie de son nom... M. Thierry pense que le nom du Rhône lui vient de deux mots celtiques *rhed-an*, eau rapide. Mais qui empêche de croire que les Rhodiens, ayant bâti leur nouvelle ville, lui aient donné un nom qui rappelât celui de la métropole. Ainsi avec le mot grec Ῥόδος, qui veut dire *ville des roses*, ils ont formé Ῥοδανουσα, Ῥοδάνουσια, Rhodanousia, qui signifie *fille de Rhodes*. La ville aurait ensuite donné son nom au fleuve.

NOTE V, PAGE 302.

L'île de Sena... L'île de Sain est située vis-à-vis la pointe méridio-

nale de la baie de Brest. Elle était consacrée à Hélanus. C'est là que la déesse de la nuit et du mystère avait un temple desservi par neuf vierges, qui étaient choisies dans les plus nobles familles de la Gaule. Là il y avait un collége où elles se formaient au culte de la lune et à la divination. Elles avaient un empire tout-puissant sur les élémens et sur les maladies. Mais leur principal attribut était la divination. On venait les consulter des pays les plus éloignés. C'est une d'entre elles qui annonça à Alexandre Sévère sa mort et la trahison de ses soldats. (Voyez Mela, l. III, Thierry, Marchangy.)

NOTE VI, PAGE 302.

Avec des bardes... C'était la manière par laquelle les grands communiquaient entre eux dans des occasions solennelles. Ils observaient le même cérémonial à l'égard des étrangers riches et puissans. On voit dans l'histoire Bituitus, roi des Avernes, se présenter à Domitius précédé d'un barde, qui chantait les exploits de son maître.

NOTE VII, PAGE 303.

De vignes et d'oliviers... Presque tous les auteurs s'accordent à dire que la vigne, l'olivier, ainsi que divers instrumens, soit aratoires, soit mécaniques, furent apportés dans les Gaules par les Phéniciens et les Phocéens. Ils disent aussi que ce furent ces mêmes peuples qui y apportèrent le vin, dont les Gaulois étaient très-amateurs, et qu'ils appelaient *la liqueur étrangère*. Voyez Justin, l. XLIII, ch. 3.

NOTE VIII, PAGE 304.

Arélas... Le nom de cette ville est composé de deux mots grecs qui veulent dire *pierre de Mars*, *rocher de Mars*, Ἄρεος λάς. On peut conjecturer que cette ville ne fut d'abord que le simple établissement d'une colonie grecque ou phénicienne, antérieure à l'arrivée des Phocéens. Les Gaulois en firent depuis une place de guerre. Ces espèces de villes, selon M. de Villeneuve, étaient des lieux de rassemblemens où se rendaient ordinairement le chef et l'élite de son armée. La description que j'en donne est le résultat de l'idée que j'ai pu m'en faire d'après la lecture d'un passage de la Statistique des Bouches-du-Rhône, par M. de Villeneuve, qui pense aussi que c'est à Arélas que furent reçus les Phocéens par le roi Nannus qui y tenait sa cour.

NOTE IX, PAGE 304.

Sans ordre rassemblés... Ce ne fut qu'après l'arrivée des Phocéens que les Gaulois bâtirent des villes plus régulières. Jusqu'alors ils

n'avaient que des camps retranchés (oppida) ou des marchés (emporia), où ils se rendaient de toutes les parties de l'Europe.

NOTE X, PAGE 304.

Des bêtes sauvages... Cette coutume est confirmée par le rapport de plusieurs auteurs. Les Gaulois conservaient aussi, dans des boîtes de cèdre, les têtes des guerriers distingués qu'ils avaient tués dans des combats. Ils les montraient avec orgueil aux étrangers, et n'auraient pas voulu s'en défaire pour tout l'or du monde. C'était un trésor de famille; c'était un monument qui devait apprendre aux enfans les exploits de leurs pères.

NOTE XI, PAGE 305.

La pierre du commandement... M. de Villeneuve, dans sa Statistique des Bouches-du-Rhône, dit qu'à différens endroits de la colline sur laquelle était située Arélas, les Gaulois avaient déposé d'énormes quartiers de rochers où se plaçaient leurs chefs. La coutume de ces peuples était de bâtir, à la partie supérieure de la plate-forme, une tour élevée où se plaçait le roi. M. de Villeneuve dit qu'on voit encore les restes d'une de ces tours dans le Mallus d'Entremont. Le Mallus était le lieu de rassemblement des guerriers.

NOTE XII, PAGE 305.

La gaie des chasseurs... Cette arme était une espèce d'épieu ou javelot en bois, plus long qu'une flèche. Les Gaulois le lançaient avec la main, et s'en servaient surtout dans la chasse aux oiseaux : πρὸς τὰς τῶν ὀρνίων χρῶνται θήρας. (Strabon, l. IV.)

La gaie dont ils se servaient dans les combats était toute en fer et avait la même forme. Cette arme se nommait en grec γαισὸν, et en latin gæsum.

NOTE XIII, PAGE 307.

Leurs aventures... Les Gaulois, surtout ceux du littoral, suivaient en cela la coutume des Grecs. Ils ne demandaient à l'étranger ses aventures que lorsqu'il avait satisfait son appétit. Avant ce temps-là, on se gardait bien de lui faire la moindre question sur sa patrie, sur le sujet de son voyage, sur son nom, etc. Mais après le repas on l'accablait de questions. Les Gaulois, sous ce rapport, s'étaient fait une grande réputation de curiosité, surtout à l'égard des étrangers; ceux même qui venaient d'une province voisine étaient interrogés sur ce qui se passait dans leur pays; sur les nouvelles qu'on y débi-

tait. Ce caractère athénien s'est conservé jusqu'à nos jours. (Voyez César, Bell. Galli., l. 4, chap. 5 et passim.)

NOTE XIV, PAGE 309.

Une tunique de laine... Les Gaulois, comme les Grecs et les Romains, avaient des tuniques de laine, sur lesquelles étaient représentés des fleurs, des oiseaux et d'autres figures. Mirificus vertitus est illis : tunicas enim variis coloribus imbutas, ac floribus conspersas gestant. Diodore de Sicile, page 223. Ces tuniques, selon Strabon, étaient des espèces de chemises à manches (σχιστοὺς χειριδωτοὺς) qui descendaient un peu moins bas que le milieu des cuisses (περὶ γλουτῶν, *usque ad nates*). Ce vêtement ressemblait assez à nos blouses gauloises, excepté qu'il était un peu plus découvert des épaules et plus court. Strabon, l. IV, p. 196.

NOTE XV, PAGE 315.

Les arts et le bonheur... Ce récit sur Hercule Tyrien doit être regardé comme allégorique. Il est en effet facile de reconnaître sous ce symbole le peuple phénicien quittant les contrées de l'Orient et apportant les arts et la civilisation dans la Gaule. Il est assez naturel de représenter tout un peuple voyageur sous l'emblème d'un guerrier, d'un législateur. Presque toutes les nations ont leur Hercule. Si l'on voulait continuer d'expliquer cette fable, on pourrait dire qu'Hercule représente les Phéniciens ; Albion les habitans d'Albici ; Ligor les Liguriens. Ces deux peuples se réunirent pour empêcher le débarquement des Phéniciens. Quant au miracle des cailloux, il est probable que les Phéniciens, qui étaient d'habiles frondeurs, se trouvant dépourvus de munitions, auront pris des cailloux dans la plaine de Craux, où l'on met le théâtre du combat. On sait que cette plaine, près du Rhône, pouvait leur fournir abondamment de pareilles armes, car elle tire son nom du mot celtique, *craig*, qui veut dire pierre.

LIVRE QUATORZIÈME.

Le lendemain Protidas est auprès de ses compagnons, et leur annonce le bon accueil qu'il a reçu de Nannus. Alors il songe à jeter les fondemens d'une ville. Le lieu même où les Phocéens avaient abordé était un petit golfe, à l'extrémité d'un promontoire qui s'avançait au loin dans la mer, et qui ne tenait au continent que par un petit espace de terre[1]; ce fut l'endroit qu'il choisit pour élever cette grande cité, à laquelle de si hautes destinées étaient promises. Mais, avant tout, il veut consacrer le terrain en offrant un sacrifice à tous les dieux de l'Olympe; il ordonne donc à ses compagnons d'aller couper le bois nécessaire pour brûler les nombreuses victimes qu'on allait immoler.

Près de là était une sombre forêt dont l'aspect seul inspirait une religieuse terreur. Des chênes aussi vieux que le monde, entrelaçant leurs branches noueuses, élevaient leurs têtes jusqu'aux cieux, et avaient ainsi bravé tous les efforts des orages et du temps. Autour de leurs vieux troncs, les ronces sauvages et le lierre tortueux allaient serpentant jusqu'à leurs cimes. Nulle entrée, nulle issue n'indique le passage de l'homme ou de la bête sauvage: partout d'épais buissons présentent leurs remparts épi-

[1] Justin, l. XLIII, ch. 3; Cæsar, Bell. civ., l. II, ch. 1.

neux. A travers ces voûtes sombres d'épais feuillage jamais le rayon du jour n'a brillé ; l'œil ne pourrait en percer les noires profondeurs, et lorsque l'esprit y pénètre et s'y égare, le cœur est saisi d'effroi ; il ne peut se défendre d'une sainte horreur. Nul bruit ne trouble la paix profonde de ces lieux ; jamais l'oiseau dont la présence répand la vie dans la nature n'y fait entendre ses doux chants ; jamais le plus léger zéphyr n'agite ce feuillage immobile. Un morne silence habite cette forêt : c'est le silence des tombeaux. Seulement, dit-on, quand les grands vents d'orage soufflent avec violence, et, pesant sur le sommet des arbres, les balancent comme les flots de l'Océan, alors on entend un long et sourd gémissement qui ressemble à la voix des fantômes[2].

C'est vers cette forêt que Protidas veut conduire ses compagnons. Il leur ordonne de s'armer de haches ; mais, lorsqu'ils sont sur le point d'y pénétrer, plusieurs disent avec effroi qu'ils ont appris des Rhodiens eux-mêmes que ce bois était consacré au culte affreux des Gaulois ; que les autels et les arbres y étaient sans cesse arrosés de sang humain[3] ; que les Gaulois regardaient cette forêt comme la demeure de leurs terribles divinités, et que la foudre l'avait toujours respectée. D'autres ajoutaient que les arbres repoussaient les coups de hache contre ceux qui les frappaient[4], et que ceux qu'on renversait se relevaient d'eux-mêmes ; que du sein de la forêt des flammes s'élançaient sans la consumer ; que chacun des chênes était défendu par un énorme dragon qui l'entourait de ses replis tortueux[5]. Enfin ils disaient tous que les prêtres eux-mêmes, soit le jour, soit la nuit, n'y pénétraient qu'en

[1] Lucain, l. IV. Voyez la note 1re. — [2] Lucain, Pharsale, l. IV. — [3] Lucain, l. IV. — [4] Lucain, Pharsale, l. IV. — [5] Lucain, l. IV.

pâlissant, craignant à chaque pas de rencontrer les maîtres redoutables de ces lieux [1].

Protidas ne peut concevoir leur effroi, et, pour vaincre leur terreur superstitieuse, il arme son bras d'une hache, et s'avance pour frapper. Mais au moment où le coup allait tomber, une voix formidable semble sortir du sein de la forêt : « Arrête, téméraire, dit-elle; oses-tu bien profaner la demeure des dieux? » Tous les Phocéens sont glacés de frayeur, et se prosternent la face contre terre. Le jeune héros lève les yeux, et aperçoit près de lui un homme d'une taille extraordinaire; il est vêtu d'une robe d'une blancheur [2] éblouissante, une longue barbe descend sur sa poitrine [3], sa tête est couronnée de feuilles de chêne, et dans sa main est une serpe d'or [4]. Tout en lui annonce un ministre des dieux.

« Cette forêt est consacrée à Hésus, dit-il; qui t'a rendu si téméraire que d'oser venir te fixer ici sans avoir imploré les dieux de ce pays? Apprends que le ciel punit celui qui ne respecte point le culte des nations étrangères. — J'ai mérité votre courroux, répondit Protidas, pardonnez..... Qu'exigez-vous de moi? je veux réparer mon crime. Faut-il offrir un sacrifice à votre Dieu pour apaiser sa colère? est-ce une hécatombe, une brebis noire, ou un tendre agneau que je dois lui immoler? Répondez, que voulez-vous? — Suis-moi, et tu sauras comment tu pourras expier ta faute. »

Protidas, entraîné comme par un mouvement irrésistible, entre dans la forêt; mais Simos, qui avait entendu parler de la cruauté des prêtres d'Hésus, suit son ami à

[1] Lucain, l. IV. — [2] Serpette, t. III, p. 331. — [3] Dom Martin. — [4] Serpette, t. III, p. 332; et Bas-relief d'Autun; Montfaucon, Antiquité dévoilée.

quelque distance, afin de le secourir si l'on attentait à ses jours. Namnétus (c'était le nom du druide) marchait en silence, et Protidas, suivant ses pas, n'osait lui adresser la parole ; déjà il craignait de s'être engagé avec trop de confiance dans cette forêt, mais l'amitié veille sur lui. Après avoir marché long-temps dans un sentier qui se repliait en mille sinuosités, ils arrivent enfin au milieu de la forêt, dans une place dépouillée d'arbres, de forme octogone[1], et qui était entourée de chênes plus épais et plus élevés. Au milieu on en voyait un plus vieux que tous les autres ; il étendait au loin ses antiques rameaux, et semblait la divinité du lieu, car à chacune de ses branches étaient appendus des objets consacrés, des dépouilles d'ennemis, des armures, des casques, des colliers, et beaucoup d'autres choses précieuses. Au pied du chêne était un vaste autel sur lequel s'élevait une énorme pierre brute, sans forme, et couverte d'une mousse livide, qui s'étendait sur elle comme une lèpre affreuse.

« Jeune étranger, dit le vieillard avec bonté, depuis long-temps j'avais lu dans l'avenir votre arrivée dans la Gaule. Je vous ai vu aborder sur ce rivage, je sais que vous apportez d'autres dieux ; mais ne craignez point, la persécution n'habite plus ces forêts. Tous les dieux sont bons, si on les honore par la vertu ; seulement je désire que votre croyance n'entreprenne jamais de détruire la nôtre, que des siècles sans nombre ont consacrée. Tout homme sage doit respecter les religions étrangères, surtout lorsqu'elles ont le même but, qui est de rendre les hommes heureux. Vous trouverez la nôtre bien étrange, parce que, sous beaucoup de rapports, elle semble s'éloigner de vos croyances ; mais quand vous la connaîtrez,

[1] Serpette, Histoire de la Gaule, t. III, p. 326. Voyez la note 11.

peut-être vous paraîtra-t-elle plus digne de vos respects. C'est dans notre religion que le plus grand de vos philosophes est venu puiser la doctrine consolante de l'immortalité de l'âme. Oui, Pythagore s'est assis sur cette pierre sacrée que vous voyez devant vous[1]. » A ce nom, Protidas dit qu'il avait connu ce grand homme, et qu'il avait été initié par lui aux mystères de sa doctrine. — « Remerciez les dieux d'un si grand bonheur, et puisque vous avez eu la confiance de ce sage, venez comme lui visiter nos forêts ; je pourrai, si vous en êtes digne, vous dévoiler nos secrets comme le philosophe de Crotone vous a dévoilé les siens. Allez, mon fils ; en attendant ce moment retournez vers vos compagnons, allez calmer leurs inquiétudes. Vous trouverez à l'orient du golfe, et non loin du rivage, une forêt qui n'est point consacrée, et qui pourra vous fournir tout le bois qui vous est nécessaire pour le sacrifice que vous voulez offrir aux dieux et pour les constructions de votre ville ; mais pour celle-ci respectez-la comme vos temples et vos dieux mêmes. Entretenez dans l'esprit de vos compagnons la terreur religieuse qui les a frappés. Hâtez-vous de les rejoindre, car le jour est sur son déclin, et la nuit est déjà dans la forêt. » Le vieillard, en disant ces mots, reconduit Protidas par le même chemin qu'ils avaient suivi. Simos, en le voyant revenir sain et sauf, avait devancé ses pas ; leur retour rendit l'espérance à leurs compagnons, qui commençaient à croire qu'ils avaient été victimes de leur confiance et de leur témérité.

Le lendemain, au lever de l'aurore, on va dans la forêt de l'orient ; le chêne, le sapin et l'yeuse, tombent sous les coups redoublés de la hache. On dresse plusieurs autels sur le sol de la nouvelle patrie ; le sang des victimes coule

[1] Clément d'Alexandrie, Dom Martin.

à grands flots, et l'encens s'élève jusqu'au ciel en nuages odorans. Quand le terrain fut consacré, Protidas trace un fossé d'une vaste étendue, et le faisant passer par l'endroit qui joint le promontoire au continent, le conduit jusqu'aux deux extrémités du golfe [1]. Le port et la ville, qui s'élève en amphithéâtre [2] en face de la mer, seront compris dans la même enceinte [3]. Derrière le fossé une muraille flanquée de tours [4] devra s'élever et les défendre sur tous les points; du côté de la terre il fait construire un mur plus haut et plus solide, et creuser un fossé plus profond. La ville ainsi isolée semblera être bâtie sur la mer [5]. Son premier fondateur lui donne le nom de Massalie, à cause de sa position [6], et son port reçoit celui de Lacidon, parce qu'il avait fallu le creuser dans le rocher.

Le premier monument que Protidas élève dans l'intérieur de la ville est un temple magnifique à Diane Éphésienne; il le place au milieu d'un bosquet sacré, et il veut qu'il soit construit sur le modèle de celui d'Éphèse [7], afin de perpétuer le souvenir de la protection de la grande reine d'Asie [8]. C'est là qu'Aristarcée déposera l'effigie de la déesse; c'est là qu'elle présidera à son culte tant qu'elle vivra [9]; c'est là que sa famille enverra d'Éphèse toutes les grandes-prêtresses qui devront lui succéder [10].

A l'endroit où le promontoire s'unit à la terre ferme il bâtit la citadelle [11], et, dans son enceinte, trois temples superbes, l'un à Diane, l'autre à Apollon de Delphes, et le troisième à Minerve protectrice des remparts [12]. Au milieu

[1] Thierry, t. II, ch. 1. — [2] Thierry, t. II, p. 125. — [3] Thierry, ibid. — [4] Eumènes, Panegyr. in Constant., ch. 19. — [5] Fest. Avien, v. 701. — [6] De μάζος et de ἁλιεύς, ville des hommes de mer. Voyez la note III. — [7] Strabon, l. IV, p. 179. — [8] Thierry, t. II, p. 139. — [9] Thierry, ibid. — [10] Thierry, ibid. — [11] Cæsar, Bell. civ., l. II, c. 1er; Strabon, l. IV, p. 179. — [12] Strabon, ibid.; Justin, l. XLIII, c. 5.

de la ville il en fit construire un d'une forme plus simple, tout en marbre blanc, et le dédia à l'Amitié[1]; il éternisera par là le souvenir de l'attachement qui l'unissait à Simos, et apprendra à ses descendans à honorer et à cultiver ce sentiment, qui est le principe de tout bonheur pour les hommes[2].

Là, il fait graver des lois sur l'airain, et les expose aux regards de tous ses sujets[3]. Les devoirs du peuple et des magistrats y sont écrits; chaque citoyen, disait-il, saura par là que c'est la loi qui gouverne et non le caprice des hommes. C'est aussi un moyen d'effrayer l'audace et le crime, en leur mettant sous les yeux les sévères châtimens dont les lois les punissent. Ici, il unit par les liens de l'hymen un de ses compagnons à une femme étrangère, et fait des vœux pour leur bonheur. Il voit avec joie s'accomplir en partie les promesses des dieux; à ce souvenir, un soupir s'est échappé de son sein.

Protidas était partout, exhortait, encourageait ses compagnons, en leur rappelant les grandes destinées qui étaient promises à leurs descendans.

Quand les travaux de Massalie furent assez avancés; quand tous les Phocéens eurent des demeures, Protidas leur donna le gouvernement dont Pythagore lui avait tracé le plan, et qu'il n'avait cessé de méditer depuis son départ de Crotone. Il prit donc parmi ses compagnons un petit nombre d'hommes vertueux, en forma son conseil, et leur donna l'administration de la ville. Ces magistrats reçurent de lui le nom de Timoukhes[4], qui veut dire puissans. Une loi ordonna que cette dignité serait héréditaire, afin que Massalie conservât le nom de ses premiers

[1] Thierry, t. II, p. 137. — [2] L'amitié était particulièrement en honneur à Marseille. — [3] Strabon, l. IV, p. 179. — [4] Strabon, ibid.

fondateurs [1]. Pour lui, avec Simos, il devait présider cette assemblée. A eux deux seuls appartenait la souveraine autorité et le pouvoir de faire exécuter les lois [2]. Ce n'était là seulement que l'image du gouvernement qui devait plus tard régir cette grande cité, et mériter les éloges du plus grand génie [3] que les siècles aient jamais produit.

Tels étaient les soins, les travaux de Protidas. Son esprit n'était occupé nuit et jour qu'à faire le bonheur du peuple qui lui avait été confié. C'est alors qu'il comprit, mieux que jamais, cette grande vérité que lui avait enseignée Pythagore, que, pour se distraire d'une grande passion ou d'un grand malheur, il fallait occuper fortement son esprit à de grandes choses. Le souvenir de Gypta n'était point sorti de son cœur, mais il ne le tourmentait pas comme s'il s'y fût abandonné dans l'oisiveté. Cette pensée l'avait soutenu dans sa grande entreprise, et élevé au-dessus de lui-même. « Au moins, disait-il, si son choix tombe sur moi, je puis lui offrir un asile; je puis me présenter avec quelques droits à sa main, et même à son cœur. J'élève un monument impérissable; j'attache mon nom à une grande cité; est-il rien de plus capable de toucher le cœur d'une femme, qu'une grande action, et la gloire d'un brillant avenir.

Cependant, malgré tous ses soins et ses travaux, il allait tous les jours s'entretenir avec Namnétus, le chef des druides. Quand celui-ci se fut assuré de sa discrétion, quand il vit que Pythagore n'avait pas craint de lui dévoiler ses plus intimes secrets, il voulut à son tour lui faire connaître la religion des forêts et quelques-uns de ses mystères.

Un jour qu'ils avaient conversé déjà quelque temps

[1] Voyez la note IV. — [2] Voyez la note V. — [3] Cicéron.

sur les différens cultes des peuples de la terre, le vieillard, saisissant cette occasion, le fit asseoir près de lui sur la pierre de Teutatès, et lui parla ainsi sur l'établissement du druidisme, ses coutumes et ses dogmes

« Tous les étrangers ont cru jusqu'ici que notre religion était née dans nos forêts, et cette croyance subsistera encore long-temps, même parmi les Gaulois. Le peuple, qui n'a pour tradition que d'anciens souvenirs, a fini par le croire, et c'est peut-être ce qui la lui rend encore plus chère et plus sacrée; mais il n'en est pas ainsi. Pour en trouver l'origine, il faut remonter dans la nuit des temps jusqu'aux siècles les plus reculés.

« Lorsque ces forêts étaient habitées par des peuplades sauvages [1] que l'on a toujours regardées comme indigènes; Hésus, dit le puissant [2], suivi d'une horde innombrable de Kimris, vint des régions de l'orient [3] fondre sur la Germanie, et de là sur nos contrées. Rien ne put résister à son impétuosité [4]. Il envahit tout d'un coup la plus grande partie de la Gaule. Après avoir assuré sa conquête, ce roi guerrier et législateur confondit ensemble les vainqueurs et les vaincus, et les fit participer aux mêmes bienfaits. Il leur donna des lois, leur apprit à cultiver la terre, à bâtir des habitations plus régulières. Leurs mœurs étaient barbares, il les adoucit par la crainte des dieux et les enseignemens de la morale.

« Son nouveau peuple adorait tous les objets qui, dans la nature, frappaient son esprit [5]. Sans persécuter cette religion [6], il y joignit la croyance de l'immortalité de l'âme, et lui dévoila l'existence d'un être suprême, éternel, qui

[1] Voyez la note VI. — [2] Thierry, t. Ier, p. 36, et t. II, p. 74. — [3] Du Palus Méotide. — [4] Thierry, Histoire des Gaules, IIe partie, ch. I. — [5] Thierry, t. II, p. 76. — [6] Thierry, ibid., p. 75.

a tout créé par sa volonté, et qui remplit tout de sa présence [1].

« Pour conserver ces croyances parmi le peuple, et les transmettre aux générations à venir, il créa le corps des druides, qui furent dépositaires des secrets de la religion, de son culte et de ses mystères ; il les initia aussi dans la connaissance de tous les arts qu'il avait apportés d'orient, et leur recommanda de tolérer le culte des peuples conquis, et de le modifier avec le nouveau.

« Après la mort d'Hésus, les Gaulois et les Kimris lui rendirent les honneurs divins [2]. Bientôt son nom devint celui de l'être suprême, et depuis ce temps, Hésus veut dire, chez nous, puissance, grandeur, lumière [3]; enfin il exprime tous les attributs du dieu par excellence. Ainsi, chez les Gaulois comme chez tant d'autres peuples, le nom d'un homme, bienfaiteur des hommes, devint celui de la divinité.

« Depuis ce temps le peuple a toujours continué d'adorer Dieu sous le nom d'Hésus. Mais nous, nous ne le reconnaissons que par celui de ses attributs. Son nom ne nous est point connu [4]; il ne nous l'a point dit; c'est l'homme qui, dans son orgueil, a osé le nommer et le faire semblable à lui-même, et, par un excès d'audace et de témérité, il lui a prêté ses vices et ses passions. O erreur! ô faiblesse humaine! s'il en était ainsi, le monde depuis long-temps ne subsisterait plus [5]. L'idée que les druides se forment de Dieu est plus grande, plus digne de lui. Nous croyons qu'il est éternel, infini, présent dans toute la nature [6]. Nous l'adorons particulièrement dans les

[1] Thierry, t. II, p. 75. — [2] Thierry, ibid., p. 74. — [3] Serpette, t. III, p. 313. — [4] Strabon, l. III. — [5] Voyez la note VII. — [6] Serpette, t. III, p. 313.

forêts, parce qu'il aime le silence [1]; parce que c'est dans la solitude qu'il se révèle au cœur de l'homme. Nous ne lui bâtissons pas de temple, parce qu'il ne peut être renfermé dans l'enceinte des murs [2]; l'immensité est sa demeure, et la nature est son temple. Long-temps on a cru que ce chêne consacré était le dieu que nous adorons; mais il vous est facile de voir maintenant que ce n'est là qu'un emblème. Pour fixer les idées religieuses, nous avons dit qu'il résidait de préférence dans le chêne des forêts [3]. Notre religion nous apprend qu'il est partout; nous l'adorons dans la pierre brute, dans les montagnes, dans les fleuves, dans les lacs, dans les vents, dans les orages; mais si l'on en croit le peuple, c'est dans le chêne surtout qu'Hésus fait sa demeure [4]. Pour nous, le feu est l'image la plus parfaite sous laquelle nous puissions nous le figurer [5]. Le feu est la vie, l'âme de la nature; le feu, par sa pureté, représente mieux que toute autre chose l'essence de la Divinité. Aussi de jeunes garçons ou de jeunes vierges l'entretiennent sans cesse sur les autels d'Hésus et d'Hélanus, et ce feu sacré est aussi pour nous le symbole de l'éternité.

« Cependant, lorsqu'on suit les Gaulois dans leurs coutumes religieuses, on pourrait croire qu'ils n'ont pas une juste idée de la Divinité, et l'on aurait quelquefois raison. Sous des noms différens, ils adorent plusieurs dieux qu'ils ont personnifiés ainsi : Tanaris est le dieu du ciel et du tonnerre [6]; Olloudius, le dieu de la guerre [7]; Teutatès, le dieu des arts et du commerce [8]; Bélenus, le dieu de la

[1] Serpette, t. III, p. 314. — [2] Serpette, Histoire de la Gaule, t. III, p. 324. — [3] Claudien, de Lande Stilicon. — [4] Serpette, t. III, p. 320. — [5] Solin, Polyhist., cap. 22. — [6] Pharsale, l. Ier, v. 446. — [7] Voyez la note VIII. — [8] Serpette, t. III, p. 415.

lumière [1]; Dis, le dieu de la nuit [2]; et Hélanus, la déesse du mystère [3]; Bélésina, la déesse de la médecine. Mais tous ces noms ne sont que ceux des attributs d'Hésus divinisés, et que nous avons été obligés nous-mêmes de consacrer par un culte religieux.

« Une croyance non moins difficile à établir était la création du monde par un être suprême. Comme cette vérité toute nue n'était pas capable de frapper un peuple nouveau qui aime les images vives, les allégories, nous nous sommes encore conformés à son goût. Ainsi, pour étonner son imagination, nous avons dit, comme les prêtres égyptiens, que le monde avait été formé de l'œuf d'un serpent mystérieux; que cet œuf, divisé par une puissance divine, avait formé le ciel de sa partie supérieure, et de l'autre partie, la terre et tous les êtres vivans. Mais qui ne voit que ce serpent représente ici Dieu, c'est-à-dire la sagesse, la prudence, l'éternité, dont cet animal mystérieux est l'emblème; que cet œuf est l'image du monde, qui est l'ouvrage d'un être sage, prudent et éternel; et que cette puissance, qui divise, est sa volonté qui a créé, ordonné tout ce qui existe [4]?

« Depuis que cette croyance a été répandue dans la Gaule, l'œuf du serpent a acquis une célébrité de puissance et de vertus qu'on ne saurait imaginer. Celui qui le porte sur son sein est sûr de vaincre tous les enchantemens, les maléfices, de remporter la victoire dans les combats, enfin de réussir dans toutes ses entreprises [5]. Les druides eux-mêmes accréditent cette croyance, en portant sur leur poitrine un de ces œufs

[1] Tertullien, Apolog., ch. 24. — [2] Serpette, t. III, p. 415. — [3] Serpette, t. III, p. 352. — [4] Voyez la note IX. — [5] Thierry, t. II, p. 93.

de serpent, garni en or, et retenu à leur cou par une chaîne d'or [1].

« Le sentiment religieux est surtout ce qu'il faut conserver chez les peuples ; c'est le feu sacré qu'il ne faut jamais laisser s'éteindre. Nous avons donc recherché tout ce qui pouvait l'agrandir. Les Gaulois adoraient la matière, les pierres brutes, par exemple ; loin d'abolir un tel culte, nous l'avons ennobli en leur enseignant que la matière étant l'ouvrage de Dieu, elle serait éternelle comme lui ; qu'elle ne périrait point dans sa substance, mais qu'un jour arriverait où le feu et l'eau lui feraient éprouver de grandes révolutions [2].

« Un Dieu annoncé avec tant de majesté et de puissance, environné de ténèbres, accompagné de terreur, et menaçant les hommes de malheurs à venir, frappa tellement l'esprit des peuples, que, soit pour l'honorer plus dignement, soit pour apaiser sa colère, on lui immola des victimes humaines. Les mœurs sauvages d'une nation alors plongée dans l'ignorance et la barbarie firent supporter cette affreuse coutume, qui est encore en vigueur dans l'intérieur de la Gaule ; mais depuis qu'Hercule a visité nos contrées, nous n'offrons plus à nos dieux que des victimes ordinaires. La civilisation, en faisant des progrès, a détruit chez plusieurs tribus gauloises ces usages barbares que les druides n'ont autorisés d'abord que pour se conformer au goût du peuple, et conserver le culte d'Hésus, qui, sans cette concession, aurait été infailliblement abandonné. Cependant, il faut l'avouer, dans ces sacrifices qui révoltent la raison, le peuple n'exerçait pas toujours sa vengeance ou sa cruauté. Il était persuadé que non seulement l'âme de la victime allait, comme celles des autres

[1] Pline, liv. XXIX, ch. 3. — [2] Strabon, l. IV.

hommes, habiter un autre monde bien préférable à celui-ci, mais qu'elle y obtenait encore une place distinguée, et devenait semblable aux dieux. Cette croyance rendait le sacrifice plus facile, souvent même volontaire, et pouvait l'excuser jusqu'à un certain point; c'était même la conséquence d'un grand principe, je veux dire de l'immortalité de l'âme. Ce dogme, chez les Gaulois, n'est point environné de terreur, comme chez les autres peuples [1]. Les âmes, selon nous, ne vont point, comme vous le croyez, habiter les demeures silencieuses de l'Érèbe, ni les sombres royaumes de Pluton. Nous n'admettons point tous ces supplices si variés pour les crimes, ces fleuves de feu, ces lits de fer, ces roues rapides, ces rochers suspendus, ces furies vengeresses; croyances ingénieuses, sans doute, mais qui sont toutes sorties du cerveau de vos poètes. Nous n'admettons point dans l'homme cette âme qui descend aux enfers, tandis que son esprit habite les régions éthérées, et que son ombre erre sans cesse sur la terre; et si le peuple chez nous dit que les âmes des méchans deviennent des esprits malfaisans qui excitent les tempêtes, c'est une croyance purement populaire. Pour nous, nous enseignons et nous croyons que l'homme n'est composé que de deux substances, le corps et l'âme; que son âme, au sortir de ce monde, va dans une sphère nouvelle animer un autre corps [2]. Si elle est souillée par le crime, elle est condamnée à habiter un corps moins parfait que celui de l'homme, jusqu'à ce qu'elle se soit purifiée de toutes ses fautes [3]; mais nous ne saurions dire quelle est l'essence de ce corps, quels sont ces châtimens, et le temps de leur durée. Quel homme serait assez témé-

[1] Thierry, t. II, p. 81. — [2] Cæsar, l. VI, ch. 14; Diodore de Sicile, l. V, p. 306. — [3] Thierry, t. II, p. 81.

raire pour oser mesurer la justice et la bonté de l'être par excellence ?

« Pour les âmes qui ont conservé leur pureté primitive, et qui ont cultivé la vertu sur la terre, elles vont animer des corps plus parfaits ; une félicité sans bornes devient leur partage. Dans un monde que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre, elles retrouvent tout ce qui leur plaisait sur la terre. Là, le roi qui a fait le bonheur de son peuple retrouve son palais, sa couronne, son sceptre d'or, et règne éternellement sur ses sujets, qui sont heureux comme lui ; là, celui qui aimait les combats retrouve ses armes, son char, ses coursiers ; le chasseur, ses javelots et ses chiens. Là, le druide, contemplant en face la vérité, voit les secrets les plus cachés de la nature : l'auteur de tous les êtres se dévoile à ses yeux. Là, la vierge, qui consacra sa virginité au culte des dieux, ne craint plus de trahir ses sermens ; elle jouit sans crainte de son innocence, son cœur est inondé d'une chaste volupté, embrasé d'un feu aussi pur que le feu qu'elle entretient, et qui, trouvant en lui-même son aliment, brûle sans jamais se consumer [1].

« Cette croyance a tant de force sur les Gaulois, que, dans leurs cérémonies funèbres, ils placent sur le bûcher toutes les choses que le mort avait aimées pendant sa vie. Voilà pourquoi son épouse, ses amis, ses cliens, ses compagnons d'armes, se précipitent au milieu des flammes pour se réunir à lui dans un monde plus heureux. Ainsi la mort n'est, selon nous, que l'intervalle, le passage d'une vie périssable à une vie sans fin. Dogme sublime et consolant, qui est la source de tout ce qu'il y a de grand sur la terre ; c'est à lui que l'homme doit le bonheur, bien imparfait sans doute, qu'il goûte ici-bas, mais qui s'embellit par

[1] Thierry, t. II, p. 81.

l'espoir d'un plus grand encore. C'est cette croyance qui affermit son cœur, et le prémunit contre la terreur de la mort, si puissante sur l'esprit des mortels ; c'est elle qui lui fait supporter ses maux avec courage, parce qu'elle lui apprend qu'ils finiront un jour ; c'est elle enfin qui lui fait braver les plus affreux dangers, le trépas même, pour défendre le faible opprimé, ou pour sauver la patrie, parce qu'il sait qu'il ne mourra pas tout entier, et qu'il vivra après sa mort de la vie des dieux. Aussi voyez nos braves Gaulois s'avancer au combat la tête couronnée de fleurs. C'est au son des harpes et des lyres de leurs bardes, c'est en chantant eux-mêmes, qu'ils vont gaiment affronter le trépas. Voyez-les alors se précipiter sur le fer des ennemis, et regarder comme une honte d'épargner des jours qu'ils doivent échanger pour une vie plus longue et plus glorieuse[1].

« La croyance d'un être suprême qui récompense la vertu, et celle de l'immortalité de l'âme, devraient sans doute suffire au bonheur des hommes ; s'ils savaient tous se pénétrer de ces deux grandes vérités, ce serait la religion universelle. Mais il n'en peut être ainsi ; une telle religion ne pourrait être comprise que du petit nombre d'êtres privilégiés qui cultivent la sagesse. Le peuple a besoin de choses qui frappent ses sens ; la religion chez lui ne peut se soutenir sans culte extérieur, sans mystères, sans cérémonies. Ces cérémonies entretiennent l'amour des dieux, rappellent à l'homme ses devoirs, et réveillent son attention ; sans elles il se laisserait aller insensiblement à l'indifférence, et le sentiment religieux finirait par s'éteindre dans son cœur.

« Nous avons donc un culte extérieur, des dogmes, des mystères, qui sont en très-grand nombre. Le corps des

[1] Voyez la note x.

druides[1], institué par Hésus lui-même, est depuis des siècles sans nombre dépositaire de ces sublimes secrets, qui ne sont point à la connaissance des profanes; il en est même qui ne sont écrits dans aucuns livres; les initiés se les transmettent de vive voix[2]. Les druides instituent les rois, les consacrent aux yeux des peuples; c'est eux qui enseignent la morale[3], qui dirigent l'éducation de la jeunesse. Ainsi ils règnent en même temps sur l'esprit et le cœur du peuple; ils sont plus rois que les rois eux-mêmes[4]. Leur ascendant et leur pouvoir sont si grands que celui qui brave leur autorité, fût-il sur le trône, est exclu de tous les sacrifices, et devient pour les autres un objet d'effroi, d'opprobre et d'infamie, dont il n'est pas permis d'approcher sans partager l'horreur qu'il inspire[5]. Tel est cet ordre antique et révéré, dont la puissance n'est pas moins redoutée que celle des dieux.

« Les druides sont obligés par leurs institutions de consacrer tout leur temps aux profondes études de toutes les sciences[6], et en même temps de présider à toutes les cérémonies dans la religion. Pour les seconder dans leurs pénibles fonctions, ils ont sous eux les eubages[7], qui sont chargés particulièrement de tout ce qui a rapport au culte extérieur; ce sont eux qui préparent les sacrifices, qui conduisent les victimes, et les immolent sur les autels[8]. Comme les druides ne doivent point se livrer trop souvent aux regards des profanes, les eubages sont les représentans, les interprètes de leur autorité.

« Le troisième ordre religieux est celui des bardes[9]; ce

[1] Thierry, t. II, p. 102; Strabon, l. IV, p. 197. — [2] Thierry, ibid. — [3] Diodore de Sicile, l. V. — [4] Serpette, t. III, p. 328; Dion Chrysostome, Orat., p. 49. — [5] Cæsar, l. VI, ch. 13. — [6] Thierry, t. II, p. 102. — [7] Serpette, p. 327; Thierry, t. II, p. 102. — [8] Strabon, l. IV; Diodore de Sicile, l. V. — [9] Serpette, t. III, p. 327.

sont les poètes sacrés et profanes de la Gaule [1]. Leur fonction est de chanter dans leurs vers les sublimes enseignemens de la morale, d'enflammer les cœurs dans les combats, de faire l'éloge des héros pendant leur vie et après leur mort [2]; mais leur principale fonction est de célébrer la puissance et les bienfaits des dieux. Dans nos sacrifices, dans nos fêtes solennelles, ils chantent des hymnes sacrés en s'accompagnant avec leurs harpes harmonieuses.

« Celui qui veut entrer dans l'un de ces deux ordres doit observer la plus grande chasteté de mœurs, et consacrer tout son temps à l'étude des sciences religieuses; mais, s'il veut s'élever jusqu'au rang suprême de druide, il doit posséder d'abord toute la science des deux autres ordres [3], c'est-à-dire la poésie, l'astronomie, la divination, la médecine, et une connaissance approfondie de la nature; il doit passer vingt ans [4] dans la solitude, au fond des antres et des forêts [5]; là, on lui fait subir les plus rudes épreuves. Lorsqu'il les a supportées toutes avec patience et courage, lorsqu'il possède par cœur le nombre infini de vers mystérieux [6] qui contiennent toute la science du sacerdoce, alors il est admis au nombre des druides. Ce qui demande le plus de temps à apprendre, ce sont les rites, les usages qui ont rapport aux cérémonies. Tout y est grand, tout y est fait pour frapper l'esprit de la multitude, et exciter dans les cœurs le sentiment religieux le plus profond. Si vous voulez avoir une juste idée des cérémonies de notre religion, venez ici demain, à l'heure où le soleil aura entièrement disparu de l'horizon, car

[1] Strabon, l. IV, p. 197. — [2] Ammien Marcellin, l. XV, ch. 9. — [3] Thierry, t. II, p. 105. — [4] Serpette, t. III, p. 331. — [5] Mela, l. III, ch. 2. — [6] Serpette, t. III, p. 330, et Cæsar, Bell. gall., l. VI, c. 14. Voyez la note XI.

jamais ses rayons n'ont éclairé nos mystères. Demain nous célébrons la plus grande de nos fêtes, celle du gui. Le gui est une plante consacrée à Hésus ; on l'a toujours regardée comme divine, parce qu'elle vient sans être semée; sans se reproduire d'elle-même, elle croît sur un arbre qui lui est étranger. Le gui qu'on choisit de préférence est celui qui se trouve sur le chêne [1], parce qu'il est plus rare ; il faut que l'arbre qui le porte ait au moins un siècle. Quand cette plante est cueillie avec les cérémonies usitées, nous la regardons comme un remède puissant contre tous les maux [2] ; comme l'œuf du serpent, elle est, pour celui qui la porte avec respect, l'épouvantail de la mort, le gage assuré de la victoire et du succès dans toutes les circonstances de la vie. Venez donc demain prendre part à la distribution de l'arbuste sacré ; je veux que vous receviez de ma main ce précieux don. Ainsi quand Hélanus aura éclairé le monde de ses premiers rayons, trouvez-vous avec le peuple autour de la forêt ; vous y serez introduit par les eubages. Allez, mon fils. »

Protidas, en retournant vers ses compagnons, repassait dans son esprit les entretiens du philosophe des forêts ; mais une chose l'a frappé plus que toutes les autres, c'est la puissance de l'arbuste mystérieux. « Que je voudrais, disait-il, posséder ce rameau précieux qui fait réussir dans toutes ses entreprises celui qui le possède ! Au moins, s'il ne me donne pas la victoire sur mes nombreux rivaux, il pourra peut-être par sa puissante vertu me guérir d'une passion qui a fait de si grands progrès dans mon cœur. »

Le lendemain, à peine le jour avait paru que toute la campagne et les rivages d'alentour retentissaient d'un bruit tumultueux de chants et de cris de joie. Les eubages

[1] Voyez la note XII. — [2] Pline, l. XVI, ch. 44. Voyez la note XIII.

avaient annoncé la fête du gui, et de toutes les parties de la Gaule[1] les tribus arrivaient pour célébrer le renouvellement de l'année. Le lieu du rassemblement était une vaste plaine à l'orient de la forêt. En attendant que la nuit eût ramené son ombre mystérieuse, la journée pour le plus grand nombre se passa en jeux et en festins; tandis que ceux qui étaient venus pour demander au rameau d'Hésus la guérison de quelque maladie se préparaient par des sacrifices et des prières à recevoir dignement ce précieux don.

Cependant Hélanus, pour la sixième fois[2], paraît au-dessus de l'horizon. Les jeux et les chants ont cessé : c'est le moment du silence et du mystère. Quand la puissante déité de la nuit, descendant sur ses pâles rayons, a pénétré dans la sombre forêt, les eubages introduisent le peuple dans la demeure du redoutable Hésus; ils sont reçus par les druides, qui, la serpe d'or en main, et le front couronné du bandeau étoilé, marchent à leur tête.

On avance lentement dans le plus profond silence, chacun lève les yeux, cherchant l'objet de ses désirs, chacun prie la déesse de lui prêter sa plus vive lumière.

Après qu'on a visité en vain une grande partie de la forêt, on arrive devant un chêne dont les branches touffues s'étendent au loin, et semblent protéger les jeunes arbres qui l'entourent; son vieux tronc, creusé par les ans, ressemble au sanctuaire de la divinité. A sa vieillesse et à sa vigueur on le prendrait pour le père ou plutôt pour le roi de la forêt. La foule s'arrête d'admiration et de respect. Pendant que chacun cherche à pénétrer le secret de son feuillage, un rayon de la lune, se réfléchissant sur l'or de l'arbuste sacré, le fait briller à tous les regards. Les druides

[1] Thierry, t. II, p. 89. — [2] Thierry, ibid.

l'ont reconnu et s'écrient : « Gui l'an neuf[1] ! » Le peuple a répété « Gui l'an neuf! » et les nombreux échos de la forêt se réveillent, et rompent le long silence qui les tenait captivés. Le peuple, transporté de joie, se réunit autour du chêne révéré; tous les arbres qui l'entourent sont abattus par les eubages; une vaste enceinte en forme d'octogone est ouverte pour figurer le temple, et contenir les assistans. Au pied du chêne on roule une énorme pierre qui doit servir d'autel, et tout près de l'autel un trône est élevé pour le grand-prêtre. Quand tout fut préparé pour la cérémonie, le peuple se place en face du chêne, et s'entr'ouvre pour recevoir le corps des druides et son nombreux cortége. D'abord on voit s'avancer le sacrificateur, marchant les pieds nus[2]; il est vêtu d'une robe blanche rayée de pourpre[3]. Près de lui sont ses ministres, portant, les uns des haches sur leurs épaules, les autres les couteaux sacrés; viennent ensuite d'autres eubages conduisant deux jeunes taureaux blancs[4] qui n'ont point encore porté le joug. Derrière la victime marchent les bardes, chantant les louanges de la divinité, et après eux une foule de jeunes chanteurs qui accompagnent en chœur les enfans de l'harmonie. A leur tête est un héraut d'armes, vêtu d'une robe blanche, et tenant à la main droite une branche de verveine que deux serpens entourent de leurs anneaux. Trois druides choisis entre les plus anciens venaient ensuite; l'un portait les gâteaux sacrés dans une corbeille d'osier, l'autre un vase plein d'eau lustrale, le troisième un sceptre surmonté d'une main d'ivoire. Enfin on voyait s'avancer lentement et d'un air recueilli le prince des druides, décoré de tous les insignes de sa dignité. Par

[1] L'an nouveau. — [2] Dom Martin. — [3] Dom Martin. — [4] Thierry, t. II, p. 89.

dessus une robe blanche tissue d'or[1], il porte un large manteau qui, retenu à l'épaule gauche par une agrafe d'or, traîne au loin derrière lui. Un sceptre surmonté d'un croissant est dans sa main ; sur son front est le diadème des rois, qui resplendit de l'éclat de mille étoiles représentant les constellations ; un collier orné de pierres précieuses entoure son cou et descend sur sa poitrine[2] ; de riches bracelets chargent ses bras et le haut de ses mains[3].

Arrivé sur le lieu du sacrifice, le grand-prêtre brûle le pain sacré sur la pierre d'Hésus, verse par dessus quelques gouttes de vin, et prononce les paroles accoutumées. Après cette première offrande il va s'asseoir sur son trône. A son ordre, un eubage vêtu d'une robe blanche[4], après avoir purifié ses mains, monte sur l'arbre divin avec la faucille d'or, approche avec respect du rameau mystérieux, le coupe, et le tient suspendu au-dessus de la terre. Deux druides, étendant au-dessous un voile blanc[5], le reçoivent, et le cachent dans ses plis jusqu'à ce que le sacrifice soit achevé. Le chef des druides ordonne que l'on fasse couler le sang des victimes. Le sacrificateur les tourne vers l'astre des nuits, qui était au milieu de sa course, les frappe au milieu du front, et enfonce le couteau dans leur gorge : le sang coule à grands flots.

On invoque Hésus, on invoque Hélanus à haute voix, on les prie d'envoyer la prospérité sur l'année qui va commencer. Les bardes entonnent les hymnes sacrés, et le peuple leur répond.

Quand tous les chants et les prières eurent cessé, le grand-prêtre reçoit le gui, le découvre, et, faisant le tour

[1] Serpette, t. III, p. 33a ; Ammien Marcellin, l. XV.—[2] Serpette, t. III, p. 33a. — [3] Serpette, ibid. — [4] Pline, l. XVI, ch. 44.— [5] Pline, ibid.

de l'assemblée, en distribue les feuilles aux assistans. Chacun les reçoit avec respect, et croit emporter avec soi un talisman qui doit vaincre les poisons, les maladies, la stérilité, et la mort elle-même. La foule se retire en silence, et le calme est rendu à la forêt jusqu'à l'année suivante.

Protidas a reçu aussi la feuille précieuse des mains mêmes de Namnétus ; pour lui donner plus d'influence sur lui il la pose sur son sein ; il ne veut plus s'en séparer. C'en est fait maintenant, il est maître de son avenir, il pourra diriger à son gré les volontés de l'inflexible destin. Jusqu'ici son esprit n'avait jamais ajouté foi à la magie, aux enchantemens ; mais alors l'amour l'avait aveuglé, et l'amour est crédule et superstitieux !

FIN DU QUATORZIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE QUATORZIÈME.

NOTE Ire, PAGE 323.

Ce feuillage immobile... Cette forêt existait près de Marseille. La description en est presque entièrement imitée de Lucain. J'ai encore imité ce poète dans l'aventure qui arrive à Protidas. L'auteur de la Pharsale raconte que César, ayant besoin de bois pour construire ses machines lors du siége de Marseille, ordonna à ses soldats d'en couper dans la forêt voisine de son camp. Mais les soldats lui ayant rapporté tout ce qu'on disait de merveilleux sur ce séjour mystérieux des druides, ils n'osaient s'en approcher. César, pour vaincre leur crainte superstitieuse, s'arma d'une cognée, frappa le premier coup, et toute la forêt fut renversée.

NOTE II, PAGE 325.

De forme octogone... Les Gaulois donnaient de préférence la forme octogone à leurs édifices de tous les genres. Le Phare de Boulogne, la tour Magne, la colonne de Cussy et beaucoup d'autres monumens, quoique postérieurs à l'invasion des Romains, semblent indiquer que le nombre huit était mystérieux et consacré dans la mythologie de nos ancêtres. Serpette, t. III, p. 326.

NOTE III, PAGE 327.

De sa position... L'historien Timée, cherchant l'origine du mot Massalie, dit qu'il lui vient de ce que le pilote des premiers Phocéens ayant jeté un câble à un pêcheur qui était sur la côte, lui cria : Μᾶσαι ἁλιεῦ, attachez (le câble), pêcheur.

Ne pourrait-on pas, sans recourir à un fait aussi hasardé, tirer son nom du mot celtique *mas*, qui veut dire *demeure*, et du mot grec ἁλιεὺς, *pêcheur*, habitation des pêcheurs. Il n'est pas sans exemple de trouver dans la composition d'un mot deux mots de langues différentes.

L'évêque d'Agde faisait venir le mot Massalie de *mas* et de *Saliens*, nom des peuples qui habitaient anciennement le pays. Cette étymologie ne me paraît pas facile à prouver, car le golfe où Marseille a été fondé, ainsi que le territoire environnant, n'était point habité avant l'arrivée des Phocéens. Les premiers habitans étant

des Phocéens, il n'est pas naturel que les fondateurs de Massalie aient appelé leur ville la demeure des Saliens ; c'eût été une inconséquence, surtout lorsqu'on sait que la nouvelle colonie fut longtemps en guerre avec ses voisins.

On pourrait hasarder encore une étymologie, en faisant venir le nom de cette ville de deux mots grecs : μαζὸς, *nourrice*, et ἁλιεὺς, *pêcheur*, la nourrice des gens de mer.

NOTE IV, PAGE 329.

Fondateurs... Une des familles les plus anciennes de Massalie était les *Protiades*, qui, selon Aristote, remontait jusqu'aux premiers fondateurs de cette ville.

NOTE V, PAGE 329.

Exécuter les lois... Les Massaliotes, n'étant d'abord que peu nombreux, furent gouvernés par une espèce d'oligarchie, comme j'en donne une idée. Plus tard, Massalie devint une république aristocratique, c'est-à-dire gouvernée par un conseil formé des citoyens les plus distingués par leur naissance et leur fortune.

Cette assemblée était composée de six cents magistrats nommés à vie, qui étaient présidés par quinze d'entre eux, chargés d'expédier les affaires courantes. Ces derniers, à leur tour, avaient à leur tête trois magistrats, en qui résidait le souverain pouvoir.

Pour être admis à la dignité de timouque, il fallait être marié et avoir des enfans ; il fallait de plus sortir d'une famille qui fût en possession du droit de cité depuis trois générations au moins. Hérodote, l. III, p. 124, édition 1587.

PAGE VI, NOTE 330.

Peuplades sauvages... Presque tous les peuples ont eu la prétention d'être indigènes : c'est une folie. Voici comment on croit généralement que la Gaule a été peuplée.

A une époque que l'on ne saurait fixer, de nombreuses populations furent refoulées de la haute Asie vers l'occident, pour des causes que nous ne connaissons pas. Une partie de ces hordes sauvages, se dirigeant vers la Germanie, vint se fixer en Gaule sous le nom de *Galls*, et furent les premiers habitans de ce pays. L'autre partie de cette grande famille, sous le nom de *Kimmerii* ou *Kimris*, se forma en corps de nation, et s'établit sur les bords de la mer Noire et du Palus-Méotide [1], entre le Danube et le Tanaïs. Elle demeura pendant des siècles nombreux dans cette position, jusqu'à ce que, chassée de là par les Scythes, elle partit sous la conduite

[1] Mer d'Azof.

d'Hésus, remonta la vallée du Danube, traversa le Rhin, se jeta sur la Gaule, attaqua et vainquit les Galls, qui, par l'éloignement des lieux et des temps, étaient devenus pour elle une nation étrangère. Les deux peuplades, qui avaient été si long-temps séparées, se réunirent, et ne formèrent plus comme autrefois qu'une seule et même famille.

Voilà comment s'explique la division des Gaulois en deux branches, les Galls et les Kimris. Voilà aussi comment les croyances de l'orient furent introduites dans la Gaule.

Les Kimris dont il est ici question sont de la même origine que les Kimmerii des Grecs et les Cimbri des Latins, qui appelaient souvent de ce nom les Gaulois en général.

D'après les rapprochemens que l'on a faits entre les Kimris et les anciens habitans de la Crimée, sous le rapport des coutumes et de la religion[1], il est certain que ces deux peuples sortaient de la même source. Le lieu qu'ils habitaient s'appelle encore Krimm ou Crimée. On a été plus loin : les études récentes de la langue gallique ont prouvé qu'elle avait son origine dans le sanscrit, qui est regardé maintenant comme la mère de presque toutes les langues ; ce qui est une preuve de plus de l'origine asiatique des Gaulois. Un grand nombre d'historiens s'accordent à dire que les hordes sauvages des Galls ont parcouru toute l'Asie ; on ne peut donc douter que ce fut pendant leur séjour dans ces contrées qu'ils furent initiés aux religions secrètes de l'orient. Ainsi il faut s'écrier avec les savans d'aujourd'hui : Tout nous vient de l'Inde et des Brames de l'Indostan !

NOTE VII, PAGE 331.

Ne subsisterait plus... Les auteurs anciens nous apprennent, et nous avons pu l'observer nous-mêmes sur les statues, que les dieux, chez les Gaulois, n'étaient jamais représentés avec les signes de leur sexe. Cette nation, plus sage en cela que les Grecs et les Romains, voulait sans doute signifier par là que les dieux n'étaient point susceptibles de s'abandonner aux passions qui dégradent l'homme. Et, en effet, aucune tradition religieuse ou même fabuleuse ne rapporte d'eux ces aventures scandaleuses que l'on ne voit que trop souvent dans la mythologie des autres nations.

NOTE VIII, PAGE 332.

Olloudius... Le nom du Mars gaulois lui a été probablement donné par les Grecs ou les Phéniciens ; il vient du mot grec ὄλλυμι, qui veut dire *faire périr*.

[1] Voyez la note XXIII du livre XV.

Teutatès, en langue celtique, veut dire *père du peuple ;* c'était le dieu le plus vénéré chez les Gaulois. Ils le confondaient avec Mercure, le dieu du commerce, avec Ogmius, le dieu de la force et de l'éloquence, et avec Dîs, le dieu de la nuit.

Mercure à lui seul, chez les Grecs, réunissait les attributs de ces trois divinités. Il est de savans critiques qui pensent que ce dieu, ainsi que son nom, est d'origine gauloise; ils tirent leurs conjectures de l'étymologie du nom même. *Mercher*, en langue celtique, veut dire *marchandise*. Le mot *merch*, chez les Celtes, a toujours désigné l'espace de terrain libre qui séparait deux pays, et où se tenaient les *marchés* des peuples; de là le mot *marche*, dont on se sert encore pour désigner les mêmes lieux, *la marche d'Ancône*, etc.; ainsi le mot *merx*, chez les Latins, est d'origine celtique, et leur mot Mercure, composé de *merx*, *marchandise*, et de *cura*, *soin*, veut dire *dieu des marchands*.

Belenus veut dire, en langue celtique, *blond*, *splendeur*, *lumière*. C'est l'Apollon des Grecs, dont le nom est changé.

Dîs, chez les Grecs, était, comme chez les Gaulois, le dieu de la nuit.

Belesina. Minerve, chez les Gaulois, dit Dom Martin, se nommait Belesina. Elle était la déesse de la médecine, et prenait son nom et ses attributions de Belenus (Apollon), qui, selon quelques-uns, était son frère, comme chez les Grecs.

NOTE IX, PAGE 333.

Tout ce qui existe... La croyance de l'œuf du serpent, chez les Gaulois, a été regardée comme une bizarre absurdité. Pour moi, j'ai tâché d'en expliquer l'allégorie : qu'on la médite bien, et on y trouvera une pensée profonde, surtout quand on se rappellera que le serpent a joué un si grand rôle dans les religions d'orient, où il a été adoré, ou comme dieu, ou comme emblème de la divinité.

NOTE X, PAGE 337.

Et plus glorieuse... Cette croyance des Gaulois sur la vie future est de la plus grande exactitude. Qu'on lise l'histoire de tous les peuples, et l'on verra qu'il n'y en a pas qui ait affronté la mort avec plus de gaîté et de courage.

NOTE XI, PAGE 339.

De vers mystérieux... Cette doctrine était renfermée dans des hymnes dont le nombre de vers s'élevait à vingt mille. De même que chez les prêtres égyptiens, les druides avaient une doctrine secrète qui n'était transmise que de vive voix dans les temples de Memphis

et de Babylone. C'est encore un point de ressemblance entre la religion des Gaulois et des peuples de l'orient. Et je ne parle pas ici seulement des dogmes, mais encore des rites et des usages. Toutes les épreuves par lesquelles il fallait passer, pour être initié, sont à peu près les mêmes en Gaule qu'en Égypte.

NOTE XII, PAGE 340.

Qui se trouve sur le chêne... Les druides, dit encore Pline, croient que le gui qui vient sur le chêne est une marque que la divinité y fait plus particulièrement son séjour. Dom Martin pense que le culte du chêne, chez les Gaulois, a été apporté d'orient. On connaît l'histoire du chêne de Mambré, sous lequel Abraham offrait des sacrifices à Dieu.

NOTE XIII, PAGE 340.

Contre tous les maux... Pline dit que les Gaulois donnaient au gui le nom de *guérit tout. Omnia sanantem.*

LIVRE QUINZIÈME.

Cependant le jour où Gypta devait choisir un époux avait paru; tous les prétendans, avec leur suite nombreuse de bardes et de soldiures, se hâtaient d'arriver à la ville aux trois enceintes. Là on voyait le roi des Aquitains, le terrible et vaillant Iberus, dont le royaume est baigné par l'Océan, et borné par les Pyrénées; sorti du sang ibérien [1], il en a toute la fierté; son teint est noirci par le soleil, tout son extérieur a quelque chose de sauvage; cependant dans ses traits, dans sa démarche, on voit respirer la noblesse et la dignité.

Après lui, on voyait arriver le roi des Ligures, qui habitent sur les rives fertiles du Padus; il se nomme Achaïdès. Originaire d'une famille grecque, dont le sang s'est mêlé à celui des Celtes, il a conservé, au milieu de la barbarie de ses peuples, les manières et les coutumes du pays de ses ancêtres. Le chef des Tetosages, l'intrépide Béorix faisait son entrée dans Arélas, monté sur un char tout éclatant d'or; il habitait Tolosa, dont le temple et le lac renferment les plus riches trésors, formés des dépouilles enlevées autrefois aux peuples de l'Asie [2]. Béorix est jeune, bouillant, impétueux; l'audace respire dans tous ses traits, mais son cœur est noble et généreux; fidèle observateur

[1] Strabon, l. IV, p. 189 et 176. — [2] Serpette, t. III, p. 432; Strabon, l. IV.

des lois de l'hospitalité, il est toujours prêt à voler au secours du faible et de l'opprimé, et ses braves aïeux plus d'une fois ont, dans les pays lointains, délivré les peuples de l'oppression et de la tyrannie.

Mais celui qui se faisait surtout remarquer était Duciomar, roi des Allobroges. Ce terrible enfant des montagnes les dominait tous par sa taille colossale; une chevelure sombre et épaisse, que le pastel avait teint en rouge [1], s'agitait sur ses larges épaules, comme la comète sanglante qui annonce les malheurs aux mortels; une moustache [2] énorme descendant de sa lèvre supérieure, couvrait entièrement sa bouche, d'où sortait une voix semblable au bruit du torrent. Son seul vêtement est une saie [3] où l'on voyait brodés en or différens animaux sauvages [4]; sa seule arme est une longue épée de cuivre attachée à son côté droit [5] par une chaîne d'or [6]. Sa tête est nue; son sein, velu comme la toison d'une brebis noire, est découvert; seulement, à son bras gauche, est un vaste bouclier d'osier, qu'il porte plutôt comme un ornement que comme une défense [7]; car, selon lui, il n'y a que le lâche qui couvre son corps de fer et d'acier; le courage seul est la cuirasse et le bouclier du brave.

Tel était le farouche Duciomar; c'était lui qui avait le plus de prétentions à la main de la belle Gypta. La position qu'il occupait, comme voisin, le rendait redoutable à Nannus, et l'hymen pouvait en faire un allié puissant. Aucun des rois de la Gaule ne pouvait l'égaler par la richesse de son royaume, et surtout par le nombre et la force de ses

[1] Pline, l. XXVIII, ch. 12. Voyez la note 1re. — [2] Diodore de Sicile, l. V, p. 305. — [3] Voyez la note 11. — [4] Diodore de Sicile, l. V. — [5] Thierry, t. II, p. 47. — [6] Serpette, t. III, p. 419; Thierry, t. II, p. 47. — [7] Thierry, t. II, p. 45.

troupes; aussi, lorqu'il paraissait au milieu des prétendans, ses regards semblaient les défier d'oser se comparer à lui.

Nannus, depuis long-temps, exhortait, conjurait sa fille de le choisir pour époux, lui faisant voir que par cette alliance il serait plus en état de résister aux Ligures, qui l'inquiétaient continuellement. Gypta, pour obéir à son père, se laissait persuader, quoiqu'elle ressentit la plus grande aversion pour l'affreux roi des Allobroges.

Cependant Protidas, pour paraître avec avantage, et représenter dignement sa nation devant les rois gaulois, avait déployé toute la beauté et la richesse du costume grec. La pourpre et l'or brillaient sur son magnifique manteau; ses cheveux parfumés, semblables à la fleur d'hyacinthe, flottaient sur ses épaules : tel parut, aux yeux de la belle Didon, le roi des Troyens, après que Vénus, sa mère, eut répandu sur tous ses traits les charmes et les grâces de la jeunesse; ou plutôt tel était le beau Paris, lorsque, paré de tout le luxe asiatique, il se montra à la cour de Ménélas et séduisit le cœur de la belle Hélène; mais sous ses riches habits Protidas ne portait pas, comme le Phrygien, le cœur efféminé d'un lâche ravisseur.

Quand il parut devant tous ses rivaux assemblés dans le palais de Nannus, ils furent tous éclipsés comme les astres pâlissans de la nuit à l'approche du dieu du jour. Quelques-uns regardaient avec mépris une telle magnificence, et disaient qu'elle était plus digne d'une femme que d'un véritable héros.

Nannus avait tout observé, car rien n'échappe aux regards pénétrans d'un vieillard expérimenté; il savait déjà que plusieurs avaient fait des menaces, et que ceux qui n'obtiendraient point sa fille prendraient les armes contre le nouvel époux : il connaissait surtout les intentions du roi des

Allobroges. Pour éviter un si grand malheur, il eut recours à un heureux stratagème. Avant de réunir les prétendans au festin de l'hymen, il les invita à assister à un sacrifice, afin de prier les dieux d'inspirer à Gypta de faire un choix digne d'elle. Quand les prières sont terminées, il les fait approcher des autels, et leur fait jurer que tous ceux qui ne seraient point choisis par la jeune fille ne troubleraient point le bonheur des deux époux ; et que si quelqu'un d'entre eux violait son serment, tous les autres prendraient les armes, marcheraient contre lui, renverseraient sa ville et maudiraient sa mémoire.

Tous les amans répètent le serment, versent des libations sur les victimes ardentes, et, se donnant la main en signe d'alliance et de foi, promettent de s'unir contre celui qui violerait sa parole. Les Gaulois jurent par Teutatès et le taureau d'airain, et Protidas par Jupiter et les Furies vengeresses des crimes des mortels.

Après la cérémonie du serment, Nannus invite les guerriers à se réunir dans la salle des festins. C'était un vaste appartement destiné aux grandes solennités. Aux murs étaient appendues les armes des rois ses ancêtres, et les nombreuses dépouilles des ennemis qu'ils avaient vaincus. Ici, l'art avait représenté sur la toile des chasses, des lices, des combats ; là, on voyait le grand Teutatès apprenant aux hommes le commerce, et Hésus leur enseignant l'agriculture.

La table, qui avait la forme du croissant d'Hélanus, occupait le milieu de la salle ; autour régnaient des siéges peu élevés, recouverts non de tapis de pourpre, mais des dépouilles de bêtes sauvages.

Chacun des prétendans prend la place qui lui est désignée, et leurs écuyers, portant leurs armes, se tiennent

derrière eux debouts, immobiles [1]. Plus loin sont les bardes [2], appuyés sur leurs harpes. Nannus fait asseoir Ducioмar à sa gauche, et pour honorer dans Protidas sa qualité d'étranger, il le place à sa droite. Les autres convives, qui connaissaient cette loi de l'hospitalité, ne peuvent cependant s'empêcher de voir cette déférence avec un œil d'envie. En vain les jeunes garçons faisaient succéder les plats chargés de venaisons succulentes; en vain ils versaient l'hydromel et la cervoise [3]; une seule pensée occupait tous les esprits. La vierge de Séna était dans tous les cœurs; chacun se la figurait tantôt lui présentant la coupe d'hyménée, tantôt passant devant lui pour l'offrir à un rival détesté; mais personne n'osait confier à son voisin ses craintes et ses espérances. Protidas, de son côté, n'était pas moins agité; quand il rappelait à son esprit les oracles des dieux, les heureux pressentimens qu'il avait eus, l'impression favorable que ses aventures avaient produite sur Gypta, l'éloge qu'elle avait fait des enfans de l'orient, alors un rayon d'espérance se glissait dans son cœur; mais quand il se souvenait combien de fois les destins l'avaient trompé, et surtout le dernier songe que Morphée lui avait envoyé, il n'osait plus espérer.

Quand le repas fut avancé, de jeunes garçons apportèrent le vin étranger dans de vastes urnes; c'était un présent que des Phéniciens avaient fait à Nannus. A la vue de la liqueur si aimée des Gaulois, les prétendans chassèrent les sombres soucis; ce fut le signal de la gaîté. Pour entretenir la joie qui convenait à ce jour de fête, le roi fit avancer les bardes, et leur dit : « Heureux enfans de l'harmonie, prenez vos harpes sonores, et chantez-nous les exploits des

[1] Serpette, t. III, p. 384; et Posidonius, opere Athæneum. — [2] Serpette, t. III, p. 409. — [3] Voyez la note IV.

héros que vous servez, afin que je puisse dire quel est parmi eux le roi des lances et des boucliers, et parmi vous le roi des harpes et des lyres. »

LE CHEF DES BARDES.

Bardes, chantez les enfans de la gloire,
Rappelez-nous les anciens souvenirs!
La voix du barde est la mémoire
Des temps passés, des siècles à venir.

LE BARDE DE DUCIOMAR.

Quand le roi de la montagne
Paraît dans les sanglans combats,
Partout la terreur l'accompagne,
Et partout la mort suit ses pas.
Sa voix est la voix de l'orage [1];
Quand l'éclair a brillé dans ses yeux,
Son glaive est la foudre des cieux,
Et ses pas le torrent qui ravage.

LE BARDE DE BÉORIX.

Lorsque le roi de la plaine
Paraît devant ses étendards,
Ses ennemis, que la terreur entraîne,
S'enfuient au feu de ses regards [2].
Sa voix est la voix des tonnerres;
Quand la colère a brillé dans ses yeux,
Son regard est la foudre des cieux,
Et ses pas le kirk [3] des hautes terres.

PREMIER BARDE.

Qui pourrait compter le nombre
Des ennemis qu'il a vaincus?
De son palais la porte sombre
Voit tous leurs crânes appendus [4].
Dans les fêtes de la gloire,
Au bruit joyeux de mille voix,

[1] Voyez la note v. — [2] Voyez la note vi. — [3] Circius. Senec. quæstiò natur., l. V, ch. 17; Pline, l. II, ch. 47; Lucain, l. Ier, v. 408. Voyez la note vii. — [4] Strabon, l. IV.

Vingt rois lui versent à boire
L'hydromel de la victoire
Dans les crânes de vingt rois.

DEUXIÈME BARDE.

Aux murs du palais de ses pères,
Aux branches du chêne d'Hésus,
On voit les armes étrangères
Des ennemis qu'il a vaincus.
Vingt fois vainqueur de l'Asie,
De sa main il déposa
Les dépouilles d'Illyrie
Et l'or de la Thessalie
Dans le lac de Tolosa [1].

PREMIER BARDE.

Quand il descend dans le champ clos [2],
L'épreuve des vaillans héros,
Sous sa redoutable épée,
Que le lac n'a point trempée [3],
On voit tomber tous ses rivaux.

DEUXIÈME BARDE.

Quand il descend dans le champ clos,
L'épreuve des vaillans héros,
Au seul bruit de son épée [4],
Que le lac n'a point trempée,
On voit s'enfuir tous ses rivaux.

PREMIER BARDE.

Un jour couché sur la rive fleurie
Qui contient les flots d'Isara,
Le torrent dans sa furie
Sur lui se précipita;
Mais contre lui Duciomar s'avance
Avec sa terrible lance....
Et le torrent devant lui recula [5].

[1] Serpette, t. III, p. 432; Strabon, l. IV. — [2] Serpette, t. III, p. 394. — [3] Voyez la note VIII. — [4] Serpette, t. III, p. 400. — [5] Thierry, t. II, p. 66. Voyez la note IX.

DEUXIÈME BARDE.

Un jour couché sur la rive fleurie
Où l'Océan se mêle à Garumna,
L'Océan dans sa furie
Sur lui se précipita ;
Mais contre lui Béorix s'avance
Avec sa redoutable lance....
Et l'Océan devant lui recula.

PREMIER BARDE.

Nul ne peut égaler sa naissance ;
A son courage, à sa puissance,
Reconnaissez le fils
Du redoutable Dis.

DEUXIÈME BARDE.

Nul ne peut égaler sa naissance ;
A son courage, à sa puissance,
Reconnaissez le fils
Du puissant Tanaris.

Chaque héros fut chanté ainsi par son barde, et élevé au-dessus de tous ses rivaux. « Si j'en crois le récit de vos exploits, dit Nannus, vous méritez tous le prix de la valeur, et Teutatès lui-même aurait de la peine à décider quel est le roi des boucliers. Maintenant, généreux enfans de la lyre, voyons quel est celui d'entre vous qui mérite le prix du chant. C'est toi qui vas commencer, jeune Mélodus, à la blonde chevelure et aux yeux bleus, toi, qui, pendant les chants guerriers des bardes, baissais tristement tes regards vers la terre ; dis-nous dans tes chants ce qui cause ta peine : le chant soulage les chagrins du cœur. » Le jeune barde s'avance devant ses compagnons, et, après avoir préludé sur le ton de la douleur, il s'exprime ainsi :

Assis sur le roc solitaire
Où j'accordais ma lyre à la voix du torrent,

Je vis non loin de moi, sous l'armure guerrière,
Deux amans s'approcher de l'autel du serment.
L'amour de sa douce chaîne
Unit Kedmon et Velléda.
Je les vis tous les deux retourner à la plaine :
Moi j'étais seul..., et mon cœur soupira.

De leur hymen le jour s'apprête ;
Les bardes ont chanté les amoureux débats ;
Assis sur le rocher je vis de loin la fête ;
Des bardes j'entendis les sublimes combats.
L'hymen de sa douce chaîne
Unit Kedmon et Velléda.
Un concert de bonheur s'éleva dans la plaine :
Moi j'étais seul..., et mon cœur soupira.

Mais au sommet de la montagne,
Teutatès a frappé sur son noir bouclier :
Sa voix s'est répandue au loin dans la campagne ;
La voix de Teutatès plaît au cœur du guerrier.
Des héros la noble chaîne
Unit Kedmon et Velléda.
Je les vis tous les deux s'élancer dans la plaine :
Moi j'étais seul..., et mon cœur soupira.

Dans les nobles champs de la gloire
Tous deux, en combattant percés des mêmes coups,
Tombèrent loin des leurs en s'écriant : Victoire!...
Ah! combien leur trépas fut glorieux et doux!
De la mort la sombre chaîne
Unit Kedmon et Velléda.
Pour eux même tombeau s'éleva dans la plaine....
Moi j'étais seul..., et mon cœur soupira.

A peine il avait fini de chanter, que le plus âgé des bardes, le sage Biturix, lui répondit en s'accompagnant sur sa harpe :

O Mélodus, sur le roc solitaire
Loin de nous pourquoi te retirer?
Pourquoi, dans l'ombre du mystère,
Vas-tu gémir et soupirer?

L'amour, l'amour cause ta peine ;
L'hymen guérira ta douleur.
Accepte enfin sa douce chaîne ;
L'hymen guérit les maux du cœur.

Viens parmi nous ; à la vierge chérie
Que tes chants peignent tes tendres feux ;
Qu'un jour à ta voix attendrie
Elle soit sensible à tes vœux.
Dans la coupe de l'hyménée,
Mon fils, tu boiras le bonheur.
Accepte enfin ta destinée ;
L'hymen guérit les maux du cœur.

O Mélodus, les conseils de la femme
Sont pour nous le flambeau d'Hélanus ;
Sa voix a pour les maux de l'âme
Les vertus du rameau d'Hésus.
Dans la coupe de l'hyménée,
Viens, tu boiras le bonheur.
Accepte enfin ta destinée ;
L'hymen guérit les maux du cœur.

Ne laisse pas le champ de la patrie
Devenir stérile sous ta main ;
Entends-tu sa voix qui te crie :
Cultive et féconde mon sein ?
Dans la coupe de l'hyménée,
Viens, tu boiras le bonheur.
Accepte enfin ta destinée ;
L'hymen guérit les maux du cœur.

La solitude est une forêt sombre
Où les vents grondent tumultueux ;
C'est une nuit qui dans son ombre
Enfante des spectres hideux.
Dans la coupe de l'hyménée,
Viens, tu boiras le bonheur.
Accepte enfin ta destinée ;
L'hymen guérit les maux du cœur.

Vois, Mélodus, l'arbre de la colline :
Le voilà seul, isolé, sans appui ;
Le temps vers sa chute l'incline,
Et tout va périr avec lui.....

Dans la coupe de l'hyménée,
Mon fils, tu boiras le bonheur.
Accepte enfin ta destinée;
L'hymen guérit les maux du cœur [1].

Quand tous les autres bardes eurent chanté, Nannus leur dit : « Vous vous êtes tous surpassés aujourd'hui; que chacun de vous accepte de ma main une lyre enrichie d'or. Continuez à chanter la gloire des héros, les sublimes enseignemens de la vertu, l'amour de la patrie : puisse toujours la joie présider à vos chants! chassez loin de vous la tristesse et la mélancolie, qui engendrent la mort. Vous, Biturix, vous, dont la voix, malgré les ans, conserve encore toute la force du jeune âge; vous, dont les conseils sont ceux de la sagesse, puisque vous avez si bien chanté le bonheur de l'hymen, vous aurez, avec ce premier présent, la coupe d'or qui va bientôt servir à unir les deux époux; dès ce moment elle est à vous. »

Cependant le moment approchait où Gypta devait paraître. Nannus ordonne aux jeunes compagnes de sa fille d'entrer dans la salle du festin, et de faire entendre leurs chants. Aussitôt les portes s'ouvrent, et l'on voit s'avancer une troupe de jeunes filles avec des harpes et des lyres; elles chantaient toutes en chœur :

Heureux, heureux mille fois
Celui que sa destinée
Et la coupe d'hyménée
Auront fait l'époux de ton choix.

UNE JEUNE FILLE.

Loin des regards des profanes humains,
Ton aimable jeunesse
S'est formée à la sagesse

[1] Voyez la note x.

Par les préceptes divins,
Et le culte sévère
De la déesse du mystère [1].

UNE AUTRE.

Telle, au sein des bois sacrés,
Auprès des dieux par le druide honorés,
Croît sous la ronce et l'épine
L'humble et timide églantine;
Ou telle, au fond de la vallée,
Sous le gazon touffu des champs,
Se cache aux yeux la fille du printemps;
Mais son parfum l'a révélée.

LE CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
Celui que sa destinée
Et la coupe d'hyménée
Auront fait l'époux de ton choix.

PLUSIEURS VOIX.

Disons, mes sœurs, comme elle est belle;
Nous en avons le pouvoir;
Et ce que l'homme n'a pu voir,
Que notre voix le révèle.

UNE SEULE VOIX.

Dans ses yeux
Est l'azur des cieux,
Et son âme
Est la flamme
Qui brûle devant l'autel des dieux.

UNE AUTRE.

Ses paroles de l'homme endorment la douleur.
Elles savent calmer les orages du cœur [2].
Son œil prophétique
Lit dans l'avenir,

[1] La lune. — [2] Mela, l. III, ch. 5.

Et du passé le souvenir
Obéit à son pouvoir magique [1].

Quand elle parle aux tempêtes,
A l'orage, aux vents mutinés,
L'orage se détourne et respecte nos têtes,
Et par sa main les vents sont enchaînés [2].

O vierge de Séna [3], ton sourire
Est comme l'arc brillant qui ramène l'espoir.
Ta voix est le son de la lyre
Quand le souffle du soir
Dans ses cordes soupire.

Quand la nuit tu parcours nos campagnes
Pour accomplir les mystères d'Hésus,
Tu ressembles à la chaste Hélanus [4]
S'avançant au milieu de ses belles compagnes.

Dans les conseils de la prudence
Tes avis, inspirés par les dieux [5],
Confondant des vieillards la longue expérience,
Seront pour les guider la lumière des cieux.

Lorsque la voix de la guerre
Appellera ton époux aux combats,
De loin tu suivras ses pas,
Les yeux fixés sur sa bannière [6].

Mais si les fers de l'esclavage
Menaçaient sa liberté,
Dans son cœur abattu rappelant le courage,
Tu combattras à son côté;
Et quand la mort à ta tendresse
De tes bras viendra l'arracher,
Nous te verrons, sans pâlir, sans faiblesse,
L'accompagner à son bûcher;
Puis, regardant la mort d'un œil tranquille et doux,
Tu braveras et les feux et la flamme
Pour confondre ton âme
Avec l'âme de ton époux.

[1] Mela, l. XII, ch. 5. — [2] Mela, ibid. — [3] Thierry, t. II, p. 29. — [4] La lune. — [5] Voyez la note XI. — [6] Serpette, t. III, p. 399.

LE CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
Celui que sa destinée
Et la coupe d'hyménée
Auront fait l'époux de son choix.

A ce moment les portes de la salle s'ouvrent de nouveau; on voit paraître la belle Gypta, une coupe à la main [1]; elle est toujours couverte du long voile des filles de Séna. Il n'y a que celui qui sera son époux qui le verra se lever devant lui. Elle s'avance conduite par le prince des druides. Tous les cœurs des prétendans s'agitent avec violence, comme les vagues soulevées par les vents. Mais Protidas, en reconnaissant Namnétus, celui-là même qui lui avait donné la feuille mystérieuse du gui, sent l'espoir se ranimer dans son cœur.

La vierge timide, en arrivant devant chaque prétendant, s'arrête et consulte son devoir et son cœur... Déjà dix rois ont pâli et n'ont plus d'espérance. Arrivée en face de Duciomar, elle demeure long-temps incertaine; pourra-t-elle vaincre son aversion pour le hideux Allobroge? Tout près d'elle est Protidas; mais plus près d'elle est son père, qui compte sur sa promesse. Elle allait lui obéir, quand, tout-à-coup, le souvenir des malheurs et du courage de l'étranger, les grâces et la noblesse de sa figure, se présentent à son esprit; sa voix retentit encore à son oreille; enfin un dernier regard jeté sur le héros l'a décidée; c'en est fait, elle s'avance, découvre son visage, porte la coupe à ses lèvres et la présente à Protidas [2]. Celui-ci, transporté de joie, la prend en sa main, la lève vers les cieux, et

[1] Justin, l. XLIII, ch. 3; Athénée, l. XIII. — [2] Justin, l. XLIII, ch. 3; Aristote, l. XIII, ch. 5. Voyez la note XII.

s'écrie : « Dieux de mes pères ! et vous, dieux de ma nouvelle patrie ! je vous prends à témoin. Je promets d'être l'époux de Gypta. Et vous, Aristoxène [1] (ô fille de Nannus ! que ce nom soit désormais le tien ; car j'ai reçu ici la plus douce hospitalité [2]), Aristoxène, je te jure un amour aussi pur que cette eau limpide [3] présentée par ta chaste main ; je te jure d'être uni à toi comme cette liqueur qui va s'unir à mon sang. » En disant ces mots, il vide d'un seul trait la coupe fortunée.

Tous les convives furent tellement frappés de stupeur, que, pendant le serment du nouvel époux, ils restèrent muets, immobiles. Mais quand le héros phocéen eut, en vidant la coupe, consommé l'alliance [4], ils ne purent contenir leur jalouse fureur [5] ; elle éclata en même temps sur tous les fronts, comme l'éclair qui sillonne la nue renfermant la tempête. Quelques-uns furent retenus par leur serment ; mais Duciomar lança à Protidas un regard effroyable, en prononçant avec mépris le nom d'étranger.

Le chef des druides, qui voyait l'orage près d'éclater, s'empressa de ramener Aristoxène, et la rendit à ses jeunes compagnes.

La discorde avait soufflé ses fureurs dans le cœur des prétendans ; ils ne pouvaient plus la contenir, et, pour lui donner un libre cours, ils sortirent tous de la salle des festins, roulant mille projets de vengeance. Duciomar est à leur tête. Ils se rassemblent autour de lui, comme les sombres nuages autour du sanglant météore.

Protidas, resté seul avec Nannus, se livrait à la douleur. « Ah ! pourquoi, disait-il, pourquoi faut-il que ma présence trouble la paix qui régnait ici ? Voilà donc le prix que

[1] Voyez la note XIII. — [2] Aristote, l. XII, ch. 5; Thierry, t. Ier, p. 28.
[3] Voyez la note XIV. — [4] Thierry, t. Ier, p. 27. — [5] Thierry, ibid.

vous recevez de la généreuse hospitalité que vous m'avez donnée ! — Calmez-vous, Protidas, dit le roi ; il est vrai que j'avais d'autres desseins sur ma fille, même avant votre arrivée ; mais je vois dans le choix qu'elle a fait de vous l'accomplissement d'un ancien oracle [1]. La voix des dieux semble encore retentir à mon oreille ; oui, ce sont les dieux qui vous ont envoyé ; tous les événemens de votre vie me le prouvent assez. »

Pendant qu'il cherchait, par ces paroles, à apaiser la douleur du héros, Duciomar avait conduit les compagnons de sa honte et de sa vengeance hors de la ville dans un bois écarté. Là, après les avoir rassemblés autour de lui : « Enfans de Teutatès, souffrirons-nous qu'un vil étranger vienne nous enlever le prix de la noblesse et du courage ? Quoi ! la fille des rois deviendrait l'épouse d'un aventurier, d'un proscrit, d'un efféminé d'Asie, qui n'a pu défendre sa patrie, qui, traînant de mer en mer une vie errante et vagabonde, s'est vu repoussé de tous les rivages ! Et pourquoi cet accueil de la part de Nannus ? c'est qu'il apporte, dit-on, dans les Gaules les arts et l'industrie de l'orient. Mais qu'avons-nous besoin de ces vains ornemens des peuples corrompus ? Rappelez-vous tous les maux que les Rhodiens et les Phéniciens ont apportés autrefois sur ces bords, avec ces funestes présens de la civilisation ; ils ont introduit chez nous le luxe et la mollesse, et, parmi nos tribus, un esprit d'indépendance qui leur fait secouer non seulement le joug de notre antique religion, mais encore celui de l'obéissance qu'ils doivent aux maîtres qui les gouvernent. Depuis que leur Hercule est venu renverser le culte de nos dieux, et enseigner les arts aux peuples de la Gaule, la religion et notre autorité ne sont plus

[1] Aristote, l. XIII, ch. 5, apud Athenæum.

entourées du même respect. Le sang des victimes humaines n'arrose plus les autels d'Hésus, et les peuples ne sont plus, comme autrefois, les esclaves de nos désirs et de nos volontés [1].

« Cependant, depuis quelques années, nous espérions voir les étrangers disparaître de ces rivages. Un petit nombre de Rhodiens restait encore, qu'il nous eût été facile d'anéantir ; mais voilà qu'un peuple, chassé de sa patrie, voudrait relever leur puissance. Nannus, Nannus lui-même seconde ses projets, et trahit les intérêts communs de la Gaule. Amis, défions-nous du roi des Ségobriges ; craignons qu'il ne cherche à dominer sur nous, en attirant sur ces bords les peuples de la Grèce et de l'Asie. Pouvons-nous douter de ses projets, quand nous le voyons, par ces Phocéens, s'emparer de l'empire de la mer ? Jetez les yeux sur la nouvelle ville qui s'agrandit de jour en jour !... L'alliance qu'il avait sans doute concertée avec sa fille nous dévoile ses desseins criminels.

« Amis, il en est temps encore, obligeons Nannus à retirer sa promesse. Marchons contre sa ville avec nos armées réunies, et, après l'avoir forcé à rompre ce honteux hymen, chassons ces étrangers, détruisons leur ville, qu'il n'en reste pas une seule pierre, un seul vestige. Qu'on ne puisse pas dire un jour que la nation gauloise, la première nation du monde, a été humiliée par de vils Asiatiques, la honte et l'opprobre de l'univers. »

Le plus grand nombre des chefs gaulois, entraînés par le désir de la vengeance, passent de son côté ; ce sont les Cathuriges, les Liguriens, les Helvétiens.

Les autres, retenus par la religion du serment, sont décidés à se tenir neutres, mais annoncent que, si Nannus

[1] Diodore de Sicile, l. IV, p. 226.

l'exigeait, ils prendraient les armes pour le défendre, parce qu'ils s'y étaient engagés devant les dieux.

Duciomar, avant de se séparer de ses compagnons de vengeance, ordonne au chef de ses druides d'offrir un sacrifice à Hésus, fait immoler une victime humaine, reçoit son sang dans une coupe, y porte les lèvres, et la fait passer aux rois ses alliés, afin de se les attacher plus fortement par cette horrible complicité [1]. Quand ils eurent tous promis par serment de chasser ou d'anéantir les Phocéens, il leur donne rendez-vous à Ébrodunum, sur les confins des Ségobriges ; c'est de là qu'ils doivent se précipiter sur le faible royaume de Nannus.

Le roi, en apprenant la résolution de Duciomar, ne se laisse point abattre par la crainte d'une guerre prochaine ; il remet à un temps plus heureux la célébration de l'hymen de sa fille, et rappelle aux autres chefs le serment qu'ils lui ont juré. Ceux-ci répondent que, si le roi des Allobroges veut exécuter ses menaces, ils seront toujours prêts à le combattre. Ils ajoutent même qu'ils vont, chacun dans leur royaume, rassembler des troupes, et les disposer à marcher, si le besoin l'exige. Le vieillard ne s'arrête pas là ; il envoie dans les différentes parties de la Gaule des ambassadeurs avec des bardes, pour demander du secours aux rois ses alliés.

Protidas, dans un danger si pressant, ne songe plus au bonheur qui vient de combler tous ses vœux ; il fait taire la joie et l'amour dans son cœur, pour ne penser qu'aux moyens de prévenir une guerre cruelle, ou de défendre son hôte généreux, et la nouvelle patrie que les dieux lui ont donnée. Il retourne donc à Massalie, instruit ses compagnons de ce qui vient de se passer. Comme il craint que

[1] Excerpta Valesi.

les Liguriens ne l'attaquent du côté de la mer, il fait disposer sa flotte pour leur résister. Du côté de la terre il fait élever les murs, et laisse dans la ville une forte garnison ; le commandement en est donné à Iphicrate. Après avoir passé quelques jours à pourvoir aux besoins et à la défense de la ville naissante, il retourne à Arélas. Là, il trouve tout en mouvement ; les femmes elles-mêmes travaillent comme les hommes ; elles roulent d'énormes pierres, des troncs d'arbres, qu'elles disposent sur le penchant de la colline, afin de les précipiter sur les ennemis.

Chaque jour on voyait de toutes les parties de la Gaule arriver des troupes auxiliaires ; comme l'enceinte de la ville ne pouvait plus les contenir, Protidas songea à former son armée. Après avoir laissé dans Arélas un nombre de soldats suffisant pour sa défense, il rassemble le reste dans une vaste plaine qui s'étendait au nord de la ville, du côté que les ennemis devaient arriver.

En avant de l'armée il place les frondeurs phéniciens avec ceux des Gaulois qui se servent de la même arme ; ils sont sous la conduite de Méander, qui, après la première attaque, devra se retirer derrière les premiers rangs de l'armée. A l'aile droite il place les Tectosages avec leurs chars légers ; ils sont vêtus de saies de diverses couleurs, un sabre de cuivre pend à leur côté droit, et à leur bras gauche ils tiennent un léger bouclier ; ils sont commandés par Béorix, dont le casque, surmonté de hauts panaches de diverses couleurs, le distingue au loin, et sert de ralliement à ses troupes. A l'aile gauche sont les Aquitains, avec leur tunique épaisse et à long poil. Ils portent au combat de longues lances armées d'une hache et d'une pique ; ils sont commandés par Ibérus. Au centre seront placés les Biturges, qui sont montés pour la plupart sur

des chars à quatre roues. Leurs armures, aussi blanches que l'argent, sont si brillantes, que l'œil peut à peine en soutenir l'éclat ; ils sont armés de haches et de javelines dont les pointes sont de silex. Protidas les commandera lui-même, et auprès de lui sera Simos, à la tête des Phocéens et des Rhodiens. Pour Comanus, le fils du roi, comme il connaît ses dispositions peu favorables à son égard, il le place derrière l'armée, afin qu'il ne puisse pas nuire à ses projets[1].

Pendant que Protidas était occupé de tous ces soins, un cri de guerre partit d'une colline voisine, et retentit dans la campagne et dans la ville. Il crut voir l'ennemi à ses côtés ; mais Nannus le rassura, et lui dit : « Ne craignez pas, il n'a pas encore franchi nos frontières. J'ai fait, selon la coutume, disposer de distance en distance des hommes sûrs et fidèles ; ils doivent par un cri convenu annoncer les mouvemens de l'ennemi ; ainsi la nouvelle traverse en peu de temps la plaine, la colline, les forêts même, et arrive jusqu'à nous avec la rapidité du vent[2]. » Pendant qu'il parlait, un second cri annonce que l'ennemi avait franchi la frontière, et, quelque temps après, un troisième, qu'il avançait en toute hâte. Protidas ne peut expliquer une telle vitesse sans un grand désir de vengeance dans ses ennemis ; cependant il ne veut point être prévenu, il fait sortir son armée hors du camp, et la fait avancer lentement. A peine était-il entré sur le territoire des Salyes, qu'il aperçoit l'armée de Duciomar se déployant sur le revers d'une colline. Sa nombreuse cavalerie, entremêlée d'archers à pied, s'étend sur les côtés, et doit accompagner l'impétuosité de la première attaque de l'infanterie, qui est placée en face. Protidas a deviné l'intention de son

[1] Voyez la note XII. — [2] Serpette, t. III, p. 424. Voyez la note XVI.

adversaire; il lui oppose un ordre et des forces pareilles. Quand toute son armée fut rangée en bataille, il ordonna aux Phocéens d'entonner l'hymne de Mars, et aux bardes gaulois de faire entendre le chant du combat. Ceux-ci prennent en main leurs harpes et leurs lyres, se placent au milieu des soldats[1], et pendant que chacun se couronne de fleurs[2], et s'attache[3] à son ami avec de longs colliers, ils font retentir les airs de ces accens guerriers :

TOUS LES BARDES.

Enfans de Teutatès, couronnez-vous de fleurs[4] !
Que le même sort vous rassemble,
Triomphez ou mourez ensemble;
La mort du brave est sans douleurs.

PLUSIEURS BARDES.

Comme le torrent des montagnes
Qui se précipite au vallon,
Ou le terrible tourbillon
Qui ravage nos campagnes[5],
Poursuivez vos ennemis;
Que vos glaives soient la foudre
Qui réduit le chêne en poudre
Sous les coups de Tanaris[6].

Mais si le faible, en sa misère,
Implorait vos sacrés genoux,
Regardez-le d'un œil plus doux,
Et donnez-lui le nom de frère[7];
Qu'à vos fêtes invité
Il se mêle à votre troupe,
Et qu'il boive dans la coupe
De l'hospitalité[7].

Bravez la mort; la mort du brave
L'enfante à l'immortalité,

[1] Diodore de Sicile, l. V; Strabon, l. IV. — [2] Voyez la note XVII. — [3] Ælein, l. XII. — [4] Le Kirk. — [5] Le dieu de la foudre. — [6] Serpette, t. III, p. 401.— [7] Les Gaulois n'avaient pas de rythme régulier. Voilà pourquoi j'ai mis déjà des vers de neuf syllabes.

C'est la voix de la liberté
Qui brise les fers de l'esclave.
La mort est le plus grand des biens,
Des cieux elle entr'ouvre la porte,
Et son aile nous transporte
Aux palais aériens.

D'AUTRES BARDES.

Malheur au lâche ! s'il succombe
En fuyant devant le trépas,
Pour lui nos voix ne chantent pas ;
La honte habite sur sa tombe,
Et son âme, ô funeste sort !
Semblable aux ténébreux nuages,
Sera le jouet des orages
Aux vastes plaines de la mort[1].

Guerriers, allez..., déjà la lyre
S'apprête à chanter vos exploits,
Et des bardes la noble voix
A vos enfans ira les dire.
Que vos neveux disent un jour :
Ils étaient grands, nos anciens pères ;
Combattons, mourons pour nos frères,
Nous serons grands à notre tour.

Mais écoutez... déjà la terre
Frémit sous le pas des guerriers ;
J'entends le bruit des boucliers ;
Amis, c'est la voix de la guerre !
Déjà sur son coursier de sang
Olloudius[2] se précipite,
Et dans les airs son bras agite
Des combats le signal sanglant.

Tout-à-coup l'air retentit de cris effrayans ; les ennemis s'avançaient en frappant avec leurs armes sur leurs boucliers[3]. En un instant l'air fut obscurci d'une grêle de pierres, de gaies, et de flèches qu'ils lançaient en se préci-

[1] Voyez la note XVII. — [2] Le Mars des Gaulois. Voyez la note VIII du livre XIV. — [3] Diodore de Sicile, l. V.

pitant de la colline. Le premier choc fut terrible. L'armée de Protidas fut ébranlée, mais ne recula pas ; seulement l'aile gauche commençait à plier, lorsque Nannus, s'en apercevant, y envoya cent bardes, qui, par leurs chants, eurent bientôt rappelé le courage dans le cœur des soldats [1]. C'en est fait, l'ennemi est attaqué à son tour ; on le presse, on l'accable ; il prend la fuite, on le poursuit jusque sur ses chariots, que bientôt il abandonne et laisse au pouvoir du vainqueur.

Mais pendant que Protidas s'acharne sur les fuyards, et se laisse entraîner par la victoire, on lui apprend qu'une autre armée, ayant tourné la sienne, se dirigeait vers Arélas pour la surprendre. A cette nouvelle il ordonne aux bardes de faire cesser le carnage. Alors ce n'est plus le chant du combat et de la victoire que l'on entend ; les enfans de l'harmonie prennent un ton plus doux, et, aux touchans accords de leurs harpes et de leurs voix, la fureur des soldats se calme peu à peu, comme les flots courroucés à la voix de la vierge de Séna [2].

Toute l'armée est bientôt ralliée autour de son chef, qui précipite sa marche pour regagner Arélas. Telle une lionne qui, après avoir poursuivi le chasseur qui lui enlevait un de ses petits, revient à sa tanière pour défendre ceux qui lui restent encore.

Protidas, en approchant d'Arélas, voit l'armée ennemie à quelque distance du camp qu'il avait quitté la veille. Après avoir de nouveau fortifié ses retranchemens, il rentre dans la ville pour la préparer à soutenir un siége ; mais, par les soins d'Aristoxène et des lieutenans de Nannus, il trouve tout disposé. La fille des rois n'est plus cette vierge timide qui craignait les regards des hommes. L'hy-

[1] Diodore de Sicile, l. V. — [2] Diodore de Sicile, ibid.

men lui a donné toute l'énergie du courage ; c'est la femme gauloise, dont le devoir est de défendre son époux, et de mourir pour la patrie. Aussi elle était partout, encourageant, exhortant les guerriers et leurs épouses, qui, loin de se livrer à un stérile désespoir, montrent partout l'exemple de la fermeté.

Le lendemain, quelle fut la surprise de Protidas lorsque, placé sur le rocher de la vue, il jette les yeux sur la campagne ! il la voit couverte d'une armée innombrable de soldats. Ceux qu'il avait battus s'étaient réunis à eux, et à chaque instant arrivaient de nouveaux renforts.

A cette vue il conçoit toute la grandeur du danger qu'il a attiré sur Nannus, non pas qu'il craigne pour lui, il avait tant de fois prodigué sa vie pour sauver ses compagnons ! mais il voyait dans l'avenir toutes les horreurs d'une guerre longue et cruelle tant qu'il serait l'époux d'Aristoxène. Il était en proie à ces tristes pensées, lorsque la fille de Nannus se présente à lui, et devine ce qui se passe dans son cœur. Elle s'approche, et lui prenant la main : « Pourquoi, dit-elle, te livres-tu à la douleur ? Le guerrier doit se réjouir à la vue de ses nombreux ennemis, surtout quand il combat pour la justice contre des perfides qui ont violé leurs sermens. Les dieux seront pour nous, Protidas, et ne permettront pas qu'on insulte à ce point à leur majesté.

« Ah ! si c'est le petit nombre de tes soldats qui t'inspire peu de confiance, apprends que les femmes gauloises savent aussi manier le glaive et la hache des combats. Leur bras, que tu crois faible et timide, a plus d'une fois fait trembler leur farouche ennemi, et jamais elles ne sont tombées vivantes aux mains d'un odieux vainqueur.

« Mais, répond Protidas, je n'en serai pas moins la

cause de tous les malheurs qui vont accabler tant de peuples, et sans un bienfait particulier des dieux je ne puis résister à tant d'ennemis, que je ne connais pas, et dont la manière de faire la guerre est si différente de la nôtre.

« Écoute, lui dit Aristoxène, je vais te les faire connaître. Mon père, désirant unir ma destinée à quelque roi de la Gaule, m'a depuis long-temps appris le nom de ces rois, le caractère des peuples qu'ils gouvernent; et comme la femme gauloise doit accompagner son époux à la guerre, elle doit connaître les ennemis qu'elle aura peut-être à combattre un jour. Écoute.

«Ceux que tu vois au premier rang appartiennent à différens peuples, et forment l'élite de l'armée. Ils sont distingués des autres par des colliers et des bracelets de corail ou d'or[1]. Leurs casques sont ornés, les uns de panaches[2], les autres de cornes, ou de têtes de différens animaux[3]. Leurs lances sont plus longues que celles des autres; et comme ils doivent attaquer les premiers, ils sont tous couverts de cuirasses et de boucliers[4]. Leur enseigne est un drapeau où l'on voit représentées en or trois grues[5], oiseaux sacrés chez les Gaulois. A leur tête est Duciomar, le farouche Duciomar. » En prononçant ce nom détesté la voix d'Aristoxène s'est émue, et Protidas a reçu un doux regard.

« Derrière ceux-ci, continue-t-elle, sont les Helvètes, qui portent sur leur bannière l'image du taureau d'airain. Ils sont couverts d'une peau d'urus, dont la tête leur sert de casque, et les cornes d'aigrettes[6]; leurs armes sont à peu près les mêmes que celles des premiers.

[1] Pline, l. XXXII, et Serpette, p. 439.—[2] Serpette, t. III, p. 418; Diodore de Sicile, l. V.—[3] Thierry, t. II, p. 46.—[4] Thierry, t. III, p. 45.—[5] Dom Martin. Voyez la note XIX.—[6] Diod. de Sic., l. V.

« Vois à l'aile gauche ces soldats de petite stature qui portent des braies[1] et des tuniques de peau de bêtes[2] serrées par une large ceinture ; ce sont les Liguriens[3], les plus acharnés de nos ennemis[4]. Ils sont à nos portes, et ne cessent de nous inquiéter. Malgré la petitesse de sa taille[5], le Ligurien est peut-être le plus redoutable de nos voisins. Ce peuple, qui habite les montagnes, et ne les quitte que pour exercer sur mer la piratérie[6], est féroce et perfide, et ne cherche qu'à mettre le trouble et la division parmi ses voisins, afin d'en profiter ; ils sont conduits par Bituitus, que tu vois à leur tête suivi d'une nombreuse meute de chiens[7] dont les aboiemens parviennent jusqu'à nous.

« A l'aile droite est toute la cavalerie. C'est l'arme la plus redoutable des Gaulois[8] ; aucune nation ne peut lui en disputer la supériorité. Des différentes tribus de la Gaule qui la composent, les unes se servent de chars armés de faux et traînés par des chevaux fougueux, les autres de chars à quatre roues[9] montés par des soldats d'élite, qui font pleuvoir sur leur ennemi une grêle de pierres, de flèches, et de pieux enflammés ; ceux-ci montent des chevaux, et sont accompagnés par des archers[10] qui combattent dans leurs rangs et qui remplacent les cavaliers lorsqu'ils sont renversés. Souvent il arrive que les Gaulois, afin de jeter le désordre et la terreur parmi leurs ennemis, commencent par lancer toute leur cavalerie, en poussant des cris épouvantables.

« En général tous ces peuples ont une grande impé-

[1] Voyez la note XIX. — [2] Diodore de Sicile, l. V, p. 315. — [3] Ils sont d'origine ibérienne. (Thierry, Introduction, p. XXIX.) — [4] Diodore de Sicile, l. V. — [5] Diodore de Sicile, l. IV. — [6] Antiquités, au mot *Marseille*. — [7] Thierry, t. II, p. 56 et 169. — [8] Cicéron, Philippiques; Strabon, l. IV, p. 61. — [9] Serpette, t. III, p. 420. — [10] César, l. VII.

tuosité dans l'attaque ; mais quand on sait recevoir ce terrible choc, quand on sait attendre que ce premier feu soit passé, on les voit bientôt plier à leur tour, et fuir avec plus de vitesse qu'ils ne s'étaient d'abord précipités [1]. »

Pendant qu'Aristoxène parlait ainsi, on vit un héraut venant du camp ennemi se présenter à la porte. Dans sa main droite est une branche de chêne, de l'autre main il tient une pique renversée. Son épaule droite est découverte [2] ; un barde précède ses pas : ce sont des propositions de paix qu'il apporte. On le laisse entrer. Protidas et Aristoxène se hâtent de retourner au palais de Nannus, où sont bientôt réunis tous les autres chefs du peuple et de l'armée.

Quand le héraut fut introduit dans l'assemblée, il annonce que les rois alliés se retireront, si Protidas consent à céder ses droits sur Aristoxène, et à remonter sur ses vaisseaux pour s'éloigner à jamais de la Gaule ; qu'ils proposent la paix à ces conditions.

Nannus lui répond qu'il préfère la guerre, qu'il aime mieux périr avec tout son peuple plutôt que de trahir si lâchement les lois de l'hospitalité ; que d'ailleurs les dieux étaient de son côté, et que leur justice punirait tôt ou tard les parjures. Le héraut, après avoir reçu cette réponse, se retira, et, la lance levée [3], il rentra dans le camp.

Protidas, voyant la ferme résolution de Nannus, ne put s'empêcher de frémir des suites funestes d'un si noble dévouement pour un seul homme ; il prend à l'écart son ami, et lui dit :

« Mon cher Simos, j'ai trouvé un moyen de faire cesser toutes les hostilités ; écoute ; je suis la seule cause de cette

[1] Florus, cité par Serpette, t. III, p. 397. — [2] César, l. VI. — [3] En signe de guerre.

guerre; va te présenter à Duciomar, et dis-lui que, s'il veut tenter le sort d'un combat singulier, nous terminerons tous ces sanglans débats. Il acceptera, j'en suis sûr; les Gaulois aiment ce genre de combat[1], et ils se croiraient déshonorés s'ils refusaient. D'ailleurs la confiance qu'il a dans ses forces lui fera accepter le défi.

« Si je succombe, qui empêchera Nannus de conserver les Phocéens sur ces bords, puisque c'est moi seul qui attire la haine des autres nations sur mes compagnons? Cependant, si nous pouvions craindre qu'après ma mort elles ne voulussent plus consentir à leur établissement dans la Gaule, j'en ferais une des conditions du combat. Si, au contraire, la fortune me favorise, alors plus de difficultés; l'auteur de la guerre n'existant plus, tous les autres peuples, vaincus deux fois par la volonté et le choix des dieux, nous laisseront en paix.

« Mais, lui dit Simos, pourquoi ne pas faire comme il arrive en pareilles circonstances? Remettons à deux guerriers choisis dans les deux partis le soin de décider cette affaire. La volonté des dieux pourra se manifester également par ce moyen. Pourquoi exposer tes jours, qui nous sont si précieux? toi seul peux accomplir nos grandes destinées. Plus d'une fois déjà, lorsque tu as voulu faire le sacrifice de ta vie, les dieux l'ont conservée pour le bonheur et la gloire de notre nation ».

Protidas pénétra les intentions de son ami, et son noble dévouement; il ne le laissa pas continuer, et, pour achever de le convaincre, il ajouta : « Si le guerrier choisi par Duciomar pour combattre à sa place vient à succomber, crois-tu qu'un homme qui a une fois violé ses sermens ne les violera pas encore pour satisfaire sa ven-

[1] Voyez la note XI.

geance ? Non, tant qu'il vivra n'espérons pas de repos; il n'y a que sa mort ou la mienne qui puisse ramener la paix dans ces contrées. »

Simos combattit en vain le projet de son ami, il fut obligé de céder. Il prend donc avec lui quelques guerriers, se fait ouvrir les portes de la ville, et, précédé de plusieurs bardes, qui chantent l'hymne de paix, il arrive au camp des alliés, et demande à être introduit auprès de Duciomar; on le laisse entrer. Les uns sont couchés sur des peaux de bêtes sauvages; les autres, assis en cercle sur leurs longs boucliers, prennent leur repas, qui consiste seulement en porc rôti: ceux-ci, entourés de leurs bardes, écoutaient chanter les exploits de leurs ancêtres; ceux-là coloraient leurs cheveux en rouge, et leur donnaient une forme terrible; le plus grand nombre, à la vue des étrangers, s'empresse autour d'eux pour les voir et les interroger. On se demandait quel était l'objet de leur mission; chacun formait des conjectures, et, dans tout le camp, on entendait un bruit sourd et confus de voix, semblable au bourdonnement des abeilles, lorsque les unes sortent de leurs cellules, et que les autres reviennent chargées de leur précieux butin.

Simos arrive à la tente du terrible chef des Allobroges. Elle était placée sous le chêne le plus élevé de la plaine. Duciomar était assis devant l'entrée sur une pierre qui avait servi autrefois aux sacrifices d'Hésus. Autour de lui étaient cent bardes qui chantaient les exploits de ses pères. A la vue de Simos, il se lève, et frappant sur son bouclier : « Enfans de l'harmonie, dit-il, cessez vos chants, je vois s'avancer vers moi un guerrier ennemi; il est suivi de bardes nombreux dont les chants annoncent la paix; mais l'épée de leur chef est levée en signe de guerre. »

Avant même que l'ami de Protidas fût assez près de lui, il lui dit : « Étranger, que veux-tu ? Si tu apportes la paix aux conditions que j'ai proposées, entre dans ma tente, tu partageras la joie de nos fêtes ; mais si tu apportes la guerre, hâte-toi de l'annoncer et de retourner vers tes compagnons, car elle marchera de près sur tes pas. » Alors Simos s'acquitte ainsi de son message : « Roi des Allobroges, le chef des Phocéens m'a dit : Va te présenter à Duciomar, et dis-lui que, s'il veut tenter le sort d'un combat singulier, nous terminerons tous ces sanglans débats. Réponds, acceptes-tu ? » Le roi des montagnes lui répond : « Va dire à l'étranger que j'accepte son défi ; qu'il me verra demain, et qu'il se repentira de m'avoir provoqué. Dis-lui bien que, s'il n'est pas digne par ses aïeux de combattre avec moi [1], j'enverrai contre lui mes chiens, qui le mettront en pièces [2]. Mais si sa naissance est égale à la mienne, alors son épée touchera mon épée, et sentira la force de mon bras ; les bardes chanteront ma victoire, et son crâne servira de coupe à mes descendans [3]. »

En disant ces mots, il congédie Simos. Celui-ci retourne vers la ville, rempli de funestes pressentimens pour l'issue de ce combat. Protidas, en voyant revenir son ami avec un visage triste et abattu, crut que sa proposition avait été refusée ; mais il fut bientôt tiré de son erreur. « Grâces aux dieux, dit-il, je suis au comble de mes vœux ; demain, quelle que soit la volonté du destin, ces lieux seront délivrés des horreurs de la guerre. »

Tous les chefs gaulois, en apprenant la résolution de Protidas, furent frappés d'admiration ; ils ne concevaient pas qu'un Grec, et surtout un Asiatique, fût capable de

[1] Serpette, t. III, p. 400. — [2] Voyez la note XXII. — [3] Tite-Live, l. XXXIII, ch. 24 ; Thierry, t. II, ch. 59.

tant de courage et de générosité. Cependant Nannus, de son côté, lui fit de tendres reproches de ce qu'il ne lui avait pas communiqué son dessein. « Vous n'y auriez pas consenti, » répondit Protidas. « Tu as bien agi, lui dit Aristoxène en le prenant à l'écart; c'est Minerve qui t'a inspiré ce projet; oui, mon cœur me le dit, tu seras vainqueur, crois-en la vierge inspirée. Écoute..... cette nuit Hélanus m'est apparue dans toute la splendeur de sa beauté, telle qu'elle se manifeste aux divines prêtresses de Séna; elle m'a souri de ce doux sourire qui donne l'espérance; elle me souriait comme son astre chéri lorsqu'il paraît entre deux nuages... Va, marche hardiment au combat; songe que je te vois, que ta vie est la mienne, que je serai ta récompense... Ah! si une divinité cruelle m'avait abusée, si la mort devait te frapper, Duciomar ne jouira pas de sa victoire..... ce poignard saura bien trouver le chemin de mon cœur. Protidas, tu es l'époux de mon choix; les dieux ont reçu nos sermens, et la femme gauloise doit suivre son époux au tombeau. Va, si les dieux veulent que tu succombes, reçois la mort avec joie, puisqu'elle doit nous réunir dans un monde meilleur, où tous les rois ligués de la Gaule ne pourront nous séparer. »

Ces paroles élèvent Protidas au-dessus de lui-même. Il croyait entendre la voix des dieux qui lui promettaient la victoire. Cet espoir avait augmenté ses forces, et il lui semblait être un autre Hercule, allant combattre un autre géant de la Gaule. Cependant il se hâte d'aller tout disposer pour le combat du lendemain. De son côté, Duciomar, après avoir fait préparer ses armes, attendait la nuit avec impatience; car il voulait à l'heure des sacrifices aller consulter les devins sur l'issue de la guerre. Aussitôt que le soleil a disparu de l'horizon, et que les ombres ont

enveloppé la terre de leur voile mystérieux, il va dans la forêt voisine, ordonne au chef de ses druides de préparer un sacrifice. Arrivé dans l'enceinte sacrée : « Sénanus, dit-il au grand-prêtre, je veux que ton art me dévoile l'issue du combat que je vais livrer demain à l'étranger; je t'amène deux victimes, l'une pour me rendre propices Hésus et Tanaris, et l'autre pour nous offrir les secrets de l'avenir [1]. » Il dit; ses soldats conduisent dans le temple d'Hésus deux jeunes prisonniers à la fleur de l'âge; ils sont dépouillés de leurs vêtemens. A la vue de leur jeunesse, le prêtre cruel n'est point touché; mais il leur persuade que, s'ils ne font point un seul mouvement, s'ils ne laissent échapper un seul soupir, leurs âmes iront habiter d'autres corps d'une essence supérieure, et qu'ils seront semblables aux dieux. Après cette exhortation, ses ministres prennent le plus jeune des prisonniers, le conduisent vers la pierre des sacrifices, le tournent vers l'orient, l'attachent en croix; puis, se plaçant à une courte distance, le percent avec leurs flèches [2]. Le sang ruisselle, et est reçu dans un vase d'argent. Le chef des druides y plonge une branche de gui, et fait des aspersions sur le chêne sacré et sur tous ceux qui l'entourent, en invoquant à haute voix Hésus, Tanaris et Hélanus. Après cette première offrande, les eubages amènent l'autre victime, lui lient les mains, et, après avoir placé son pied gauche sur le tronc d'un vieux chêne, lui font pencher la tête sur son sein pour lui dérober la vue de son supplice [3]. Alors le sacrificateur, se plaçant derrière, lève un large coutelas, et la frappe au-dessus du diaphragme [4], à l'endroit où les épaules finissant s'unissent au reste du corps.

[1] Thierry, t. II, p. 97. Voyez la note XXII.—[2] Strabon, l. IV, p. 198. —[3] Dom. Martin. Voyez la note XXIV.—[4] Diodore de Sicile, l. V, p. 308.

Une large blessure est ouverte ; le grand-prêtre s'écrie : « La victime n'a pas chancelé ; elle n'a pas laissé échapper un seul soupir, le sang est pur et abondant [1] : les dieux vous sont favorables. » On élargit l'ouverture ; son œil pénètre le secret des entrailles ; il voit, du côté propice, palpiter les fibres pleines de force et de vigueur...

Restait la dernière épreuve, c'était la plus décisive : la victime allait expirer ; ceux qui la soutiennent l'abandonnent à son propre poids ; on observe de quel côté elle tombera ; mais ô prodige ! ô espérance trompée ! elle s'incline, chancelle, et tombe du côté des Phocéens. A cette vue le roi des Allobroges pâlit de terreur ; un noir pressentiment a serré son cœur. « Eh bien ! dit-il à Sénanus, puisque tes augures ne sont point favorables, je saurai bien les forcer, et démentir ton art mensonger. Malheur à toi, si...! » La fureur, le désespoir ne lui permettent pas d'achever ses horribles imprécations. Il se hâte de sortir de la forêt, comme s'il eût été poursuivi par quelque fantôme.

[1] Diodore de Sicile, l. V, p. 308.

FIN DU QUINZIÈME LIVRE.

NOTES DU LIVRE QUINZIÈME.

NOTE Ire, PAGE 350.

De l'Asie... Les Gaulois, comme je l'ai dit (note de la page 254), étaient originaires de la haute Asie. A des époques différentes, des hordes nombreuses de ces peuples quittèrent la Gaule, et, se dirigeant vers l'orient, parcoururent les régions que leurs ancêtres avaient autrefois habitées; c'était un torrent qui remontait vers sa source, et qui fit de terribles ravages partout où il passa. Sous le nom de *Galates*, des tribus gauloises se fixèrent au fond de la Phrygie, et dominèrent sur toute l'Asie mineure.

NOTE II, PAGE 351.

Que le pastel avait teinte en rouge... Les Gaulois, avaient généralement les cheveux blonds; mais ils leur donnaient une couleur rouge, en les frottant avec une pommade composée de pastel, ou de suif, ou d'autres corps gras. Ils prenaient aussi les cendres de certains arbres.

Ceux d'entre eux qui avaient les cheveux noirs changeaient cette belle couleur que la nature leur avait donnée, pour se conformer à cet usage bizarre; et comme il n'est pas de choses que les peuples civilisés n'aient imitées, il fut un temps où les Romains faisaient venir de Massalie du savon gaulois pour se teindre les cheveux.

NOTE III, PAGE 351

Son seul vêtement était une saie... La saie, ou sagum, était une espèce de casaque ou manteau court qui couvrait le dos et les épaules, et s'attachait sous le menton avec une agrafe. Ce vêtement, très-élégant chez les nobles gaulois, ressemblait assez, pour la forme, à cette espèce de manteau qu'on appelle chez nous roulière, ou encore aux manteaux de pages : il était d'étoffe rayée en ligne droite ou à carreaux.

César le trouva si commode pour garantir de la pluie et des intempéries de l'air, qu'il le fit adopter à ses soldats.

NOTE IV, PAGE 354.

L'hydromel et la cervoise... L'hydromel, comme on sait, était une boisson faite avec du miel et de l'eau ; cette liqueur, lorsqu'elle a plusieurs années, est assez forte. La cervoise était une espèce de bière faite avec de l'orge fermentée (PLINE, liv. XXII, ch. 15). Les Gaulois avaient une autre espèce de bière faite avec le froment et le miel (POSIDONIUS, *apud Athenæum*, liv. IV, ch. 13).

NOTE V, PAGE 355.

Sa voix est la voix de l'orage... Les Gaulois, comme les anciens Grecs, s'appliquaient à donner à leur voix un son terrible. Les Romains, plus d'une fois, en ont été effrayés.

NOTE VI, PAGE 355.

S'enfuient au feu de ses regards... Les Gaulois avaient généralement les yeux bleus. Cependant tous les historiens s'accordent à dire que dans les combats, ou dans la colère, ils donnaient à leurs yeux une expression effrayante.

NOTE VII, PAGE 355.

Le kirk des hautes terres... Le kirk était le plus terrible des vents de la Gaule ; il soufflait du nord-ouest. Son nom, en langue celtique, signifie *fougueux*, *destructeur*. Les Latins lui donnèrent le nom de *circius*. Par *le kirk des hautes terre*, j'entends l'ouragan des Pyrénées. Les ouragans qui descendaient de ces montagnes causaient de grands ravages ; ils soulevaient des sables comme des vagues, et suivant l'expression d'un écrivain ancien : « Surpris au milieu de ces syrtes gauloises, les voyageurs pouvaient, en quelque sorte, faire naufrage sur terre. » (Note tirée en partie de Thierry, t. II, p. 7).

NOTE VIII, PAGE 356.

Que le lac n'a point trempée... Les Gaulois avaient un culte religieux pour les lacs : ils croyaient qu'une arme trempée dans leurs eaux, à certaine époque de la lune, rendait invincible celui qui la portait. Aussi, avant d'entrer dans le champ clos, chaque champion devait faire serment qu'il n'avait point d'armes enchantées. Cette coutume s'est même conservée dans les siècles de l'église.

NOTE IX, PAGE 356.

Et le torrent devant lui recula... C'est bien là une exagération poé-

tique, mais elle est conforme au caractère des Gaulois, qu'on n'a jamais vus fuir devant un danger. Devant les fleuves débordés, aussi bien que devant l'Océan en fureur, jamais ils ne reculaient. Plusieurs ont été engloutis, parce qu'ils ne voulaient point perdre cette réputation de courage. Les auteurs anciens rapportent même qu'ils lançaient leurs javelots contre les fleuves ou la mer, pour les faire reculer devant eux.

Il en est un qui affirme qu'ils sortaient plutôt qu'ils ne fuyaient d'une maison en flammes. On connaît la réponse que des Gaulois firent à Alexandre, qui leur demandait ce qu'ils craignaient le plus. « Nous ne craignons, dirent-ils à l'orgueilleux vainqueur du monde, nous ne craignons que la chute du ciel. » (Voyez ARISTOTE, *de moribus*, liv. III, ch. 10, ÆLIEN, Hist., liv. XII et IV; STRABON, liv. VII.)

NOTE X, PAGE 360.

L'hymen guérit les maux du cœur... Qu'on ne soint point étonné de voir dans une occasion pareille un vieillard faire de la morale en vers et la chanter, c'était la coutume chez les Gaulois. C'était à table que les bardes surtout chantaient les enseignemens de la sagesse.

NOTE XI, PAGE 362.

Tes avis inspirés par les dieux... Chez les Gaulois, lorsqu'une question difficile à décider s'agitait, soit dans la paix, soit dans la guerre, il arrivait presque toujours qu'on en appelait au jugement d'une femme; c'était ordinairement une jeune fille, une vierge qu'on choisissait de préférence. A sa voix, les guerriers, les plaideurs, les druides eux-mêmes se soumettaient. Sa décision était un arrêt irrévocable.

NOTE XII, PAGE 363.

La présente à Protidas...

« Introducta deinde virgo, cum juberetur aquam porrigere ei quem virum eligeret, tunc omissis omnibus ad Græcos conversa, aquam Proti porrigit..... »

La jeune fille, introduite dans la salle du festin, fut invitée par son père à présenter la coupe à celui qu'elle choisissait pour époux. Celle-ci passant devant tous les autres prétendans, s'arrête devant les Grecs, et présente la coupe à Protis.

(JUSTIN, l. XLIII, chap. 3.)

NOTE XIII, PAGE 364.

Aristoxène... Selon Aristote, la fille de Nannus s'appelait Petta,

et ce ne fut qu'après son mariage avec Eurène que celui-ci lui donna le nom d'Aristoxène, qui veut dire en grec *la meilleure des hôtesses.* (Aristote, l. XIII, chap. 5.

NOTE XIV, PAGE 364.

Eau limpide... Justin dit que c'était de l'eau; Aristote, du vin mêlé avec de l'eau. Il est plus probable que ce fut alors de l'eau. Voyez la note, page 544.

NOTE XV, PAGE 369.

A ses projets... Protidas avait lieu de se défier de Comanus. Nous verrons plus tard combien il fut peu favorable aux Phocéens, une fois qu'il eut succédé à son père.

NOTE XVI, PAGE 369.

Avec la rapidité du vent... Lorsque César faisait la conquête des Gaules, plus d'une fois il envoya des courriers aux légions qui étaient éloignées de lui, pour les réunir et fondre tout-à-coup sur ses ennemis; mais souvent ceux-ci, par cette facilité de communiquer entre eux, prévenaient ses desseins, se réunissaient promptement, et l'attaquaient avant qu'il eût pu être en mesure. Ses courriers arrivaient toujours trop tard.

NOTE XVII, PAGE 370.

Se couronne de fleurs... La coutume de se couronner de fleurs avant le combat était usitée chez les Spartiates. Xénophon. Plat. in Lyc. Voyez le beau tableau de *Léonidas aux Thermopyles*, par David.

NOTE XVIII, PAGE 371.

Aux vastes plaines de la mort... Les Gaulois, ainsi que les Écossais, croyaient que les âmes des lâches et des méchans habitaient les sombres nuages, et qu'ils excitaient les orages et les tempêtes.

NOTE XIX, PAGE 374.

Trois grues... Les Gaulois avaient une grande vénération pour les grues, bien qu'il soit certain que ces oiseaux n'ont jamais habité nos contrées. Cependant si l'on admet, avec beaucoup d'auteurs, que les Gaulois sont venus d'orient, leur respect pour les grues pourra s'expliquer. Nous voyons en effet ce peuple voyageur imiter ces animaux dans leur manière d'opérer leurs émigrations. Lorsque les grues se rassemblent pour quitter un climat, elles tuent celle qui arrive la dernière au rendez-vous. Les Gaulois ont long-temps con-

servé cette coutume. Il ne faut pas s'en étonner, ces peuples, longtemps poursuivis par les Scythes et autres nations barbares qui les ont repoussés de l'Asie, étaient intéressés à mettre de l'ordre dans leur marche. Voilà pourquoi ils hâtaient la lenteur des retardataires par la crainte de la mort. Cet usage n'a donc pu s'établir d'abord parmi eux qu'en Orient; c'est donc par un motif de reconnaissance qu'ils ont voulu consacrer le souvenir de ces oiseaux, qui leur rappelaient les anciens temps de leurs émigrations.

NOTE XX, PAGE 375.

Qui portent des braies... Jusqu'ici on s'est peu accordé sur ce qu'on doit entendre par braies, en latin *bracæ*. Le mot employé par Diodore de Sicile et Strabon pourra peut-être, par son étymologie, expliquer cette difficulté. Tous deux appellent ce vêtement ἀναξυρὶς, qui se traduit fort bien par *haut-de-chausse*. Il est probable que du mot ξυρὶς les Latins ont formé leur mot *sura*, qui veut dire *jambe;* et ce mot *sura* a sans doute la même origine que le mot *tibia*, flûte, car en grec le mot συρίγξ veut dire *flûte*.

Ἀνά servant en grec à exprimer la partie supérieure d'une chose, on est fondé à croire que les Gaulois avaient des hauts-de-chausses ou pantalons d'une étoffe beaucoup plus molle que nos draps, qui étaient plus larges chez les Belges, comme on le voit par ces deux mots de Lucain, *laxis bruccis*. Chez les Germains, la braie était plus étroite, et descendait très-bas. Chez les Ligurièns, dont il est ici question, les braies étaient faites de peau de bête; quelquefois, dit M. de Ville-Neuve, elles étaient de bandes de peaux liées ensemble avec des lanières, et rattachées aux sandales.

NOTE XXI, PAGE 377.

Ce genre de combat... Nos ancêtres n'étaient pas plus raisonnables que nous. Les duels étaient très-fréquens parmi eux.

NOTE XXII, PAGE 379.

Qui le mettront en pièces... Ce caractère de jactance était bien naturel aux Gaulois. Bituitus, roi des Arvernes, lorsqu'il combattit les Romains, était à la tête de deux cent mille hommes. Un jour que les armées étaient en présence, il dit en faisant remarquer le petit nombre de ses ennemis : Cette poignée de Romains suffirait à peine de pâture à mes chiens.

NOTE XXIII, PAGE 381.

Les secrets de l'avenir... La coutume, chez les Gaulois d'immoler

des victimes humaines est une preuve de plus que leur religion est la même que celle des Kimris. On sait que ces anciens peuples, qui ont habité la Chersonèse-Taurique (la Crimée), sacrifiaient des victimes humaines. C'est dans la Tauride, dit-on, qu'était ce fameux temple consacré à Diane, et où l'on immolait des étrangers; de jeunes vierges en desservaient les autels. C'est là que les poètes ont placé Iphigénie après qu'elle eut été enlevée par Diane, au moment où l'armée des Grecs, assemblée en Aulide, allait l'immoler pour obtenir un vent favorable.

Établissons maintenant un rapprochement entre la Crimée et la Gaule. En Gaule on immola long-temps les étrangers qui étaient jetés sur ses côtes. Plus long-temps encore on a immolé des prisonniers, des esclaves; des hommes libres même ont offert leur vie en sacrifice. Nous retrouvons en Gaule le culte de Diane dans celui d'Hélanus; nous retrouvons son croissant dans les mains des druidesses, et, pour finir le rapprochement, ce sont de jeunes vierges, ce sont d'autres Iphigénies qui sont chargées de desservir les autels de la Diane gauloise.

NOTE XXIV, PAGE 381.

De son supplice... J'ai suivi pour la description de ce sacrifice tous les documens historiques que j'ai pu recueillir dans différens auteurs. Ce dernier trait du tableau est entièrement copié sur un bas-relief trouvé dans les ruines d'un temple gaulois. On peut en voir le dessin dans l'ouvrage de dom Martin. On y voit la victime humaine debout, les mains liées, la tête penchée, le pied gauche appuyé sur le tronc d'un chêne.

LIVRE SEIZIÈME.

Cependant le bruit s'était répandu dans la ville et dans les camps que les deux chefs des armées ennemies devaient combattre dans le champ clos, et terminer ainsi cette guerre terrible.

Dès que les premiers rayons du jour ont paru, Protidas quitte sa couche, attache ses brillans brodequins, revêt sa cuirasse formée d'anneaux entrelacés comme l'écaille du serpent. Il pose sur sa tête un casque surmonté d'une aigrette sanglante. A son côté est cette redoutable épée à deux tranchans qui avait été si fatale aux satellites d'Harpage. Son bras gauche est armé d'un léger bouclier, sur lequel un habile ouvrier avait représenté en or, d'un côté Achille donnant la mort au fils de Priam, et de l'autre ce même héros traînant le corps de son ennemi autour des remparts de Troie.

Après qu'il a invoqué Diane, habile à lancer les traits, et Apollon, qui est armé d'un arc d'argent, il fait disposer un char conduit par deux chevaux de Thrace qu'il avait amenés sur ses vaisseaux. C'est Simos qui le guidera, comme Patrocle dirigeait celui d'Achille. Outre les armes qu'il a déjà, il ordonne à un de ses écuyers de porter sa lance et deux javelines, afin de laisser à Ducomar le choix du genre de combat.

Déjà tous les habitans d'Arelas et les troupes auxiliaires étaient sur les remparts, sur les murs, sur le penchant de la colline. Un grand nombre s'était placé sur les lieux élevés qui entouraient les deux camps, et chacun dans son cœur faisait des vœux pour l'étranger.

Avant de sortir de la ville, Protidas réunit autour de lui les chefs des Phocéens, leur donne ses ordres pour la disposition de l'armée pendant le combat; et si la fortune venait à le trahir, il leur trace la conduite qu'ils auront à tenir, leur laissant la liberté de se choisir pour chef celui qu'ils croiraient le plus digne. Après ces ordres, que ses amis reçoivent sans pouvoir cacher leur douleur, il va se jeter dans les bras de Nannus, qui l'exhorte à bien espérer et à avoir confiance aux dieux, dont la volonté est plus forte que celle de tous les hommes réunis. Leur choix, dit-il, s'est déjà manifesté d'une manière bien sensible, et ce qu'ils ont commencé, ils l'achèveront, pour prouver au monde que leurs promesses ne sauraient jamais nous tromper.

Protidas n'ira pas dire un dernier adieu peut-être à Aristoxène; il craint qu'à la vue de sa jeune épouse il ne sente tout son courage défaillir et l'abandonner. Il s'arrache à cette pensée, monte sur son char, et, précédé de cent bardes, il s'élance hors des portes de la ville. Mais à peine il avait fait quelques pas dans la plaine, que, retournant la tête, il aperçoit tout le peuple rangé en amphithéâtre et l'encourageant de ses gestes et de ses acclamations. Sur le rocher de la vue il aperçoit, au milieu de ses jeunes compagnes, la belle Aristoxène dans une attitude que la douleur n'a point abattue. Cette vue a fait battre son cœur avec force, et un grand courage s'est emparé de lui.

Les deux armées étaient sorties de leurs camps et s'étaient rapprochées. Il n'y avait qu'une plaine de peu d'étendue qui les séparait ; dans cette plaine on avait construit l'enceinte où les deux guerriers devaient se mesurer ; au milieu étaient deux autels, l'un du côté des Phocéens et l'autre du côté des alliés. Le chef des druides, après avoir purifié ses mains et brûlé les gâteaux sacrés, fait cette prière à haute voix : « Puissant Hésus, toi qui as formé cette voûte immortelle avec l'œuf du serpent mystérieux, toi qui es l'auteur du jour qui nous éclaire, toi qui es le père de la nature ; grand Teutatès, toi dont l'empire s'étend sur la terre, dans le ciel et dans le séjour des âmes ; chaste Hélanus, toi qui règnes dans les cieux et dans les forêts, écoutez nos sermens : si Protidas est vainqueur, nous jurons, les mains élevées sur le taureau d'airain [1], de nous retirer en paix, et de le laisser, paisible possesseur d'Aristoxène, bâtir sa ville et s'établir à jamais dans nos contrées. Puisse celui qui violera sa promesse être frappé à l'instant par la foudre du puissant Tanaris ! ou, s'il échappe à ce terrible châtiment, qu'il soit exclu de tous les sacrifices, qu'il soit en horreur à tous les humains, et que son âme, après sa mort, n'habite jamais dans les demeures éternelles ! »

Le sage Iphicrate s'avance à son tour vers l'autel, et, après avoir purifié ses mains et offert l'encens, il dit à haute voix : « Puissant Jupiter, dieu redoutable, dont la foudre ébranle le ciel et la terre ; terrible Pluton, qui envoies sur la terre les Furies vengeresses et tous les maux pour punir les mortels ; et vous, augustes enfans de Latone, dont la colère est si funeste et qu'on n'offensa jamais en vain ; écoutez nos sermens : si Ducionar est vainqueur,

[1] Serpette, t. III, page 416 ; dom Martin. Voyez la note 1re.

qu'il possède en paix la fille de Nannus ; nous jurons de laisser notre ville imparfaite, de remonter sur nos vaisseaux, et de chercher d'autres contrées pour nous y établir..... Puisse celui qui sera parjure voir à l'instant son sang se répandre, comme ce vin que je verse sur la terre[1]! ou, s'il échappe à cette terrible vengeance des dieux, puisse-t-il ne jamais trouver d'asile pour se reposer! que les terribles Furies, filles de la Nuit et de l'Achéron, troublent son esprit, ne lui laissent jamais goûter le doux sommeil, et le poursuivent ainsi de leurs hideux serpens jusqu'au noir séjour du Tartare ! »

Après ces horribles imprécations, que les deux armées répètent, les deux prêtres immolent leurs victimes. Sénanus immole un esclave à Teutatès, et Iphicrate un jeune agneau, emblème de la paix.

Cette cérémonie terminée, un héraut s'avance entre les deux partis, tenant une urne entre ses mains. On y dépose les noms des deux rivaux pour savoir lequel lancera le premier son javelot. On agite les sorts, et Simos plonge la main dans l'une en détournant la tête. Le nom que le destin a choisi est celui de Duciomar. Les deux guerriers s'élancent sur leurs chars, et vont se placer à l'extrémité de la carrière. Un silence profond règne dans les deux armées. Alors, du sommet d'un tertre élevé, trois guerriers frappent sur leurs boucliers sonores. Tous les cœurs ont tressailli d'effroi, comme s'ils eussent entendu la voix de la guerre, ou la trompette de Teutatès. Les barrières sont levées, et les deux rivaux s'avancent l'un contre l'autre, montés sur leurs chars. Lorqu'ils sont à la portée du trait, Duciomar s'arrête, et balançant dans sa main une énorme javeline, il la lance contre son ad-

[1] Homère, Iliade, passim.

versaire ; mais la colère ayant dirigé son bras, le trait passe par-dessus la tête du héros, et va s'enfoncer dans la terre. « Misérable, s'écrie le barbare, si tu étais digne de combattre avec moi, je t'aurais terrassé, c'est la petitesse de ta taille qui t'a sauvé. Protidas, sans se laisser épouvanter par ces paroles hautaines, balance sa javeline et la fait siffler dans les airs ; mais le trait s'égare, va frapper un des chevaux de Duciomar, et pénètre dans ses flancs. L'animal furieux pousse un cri, frappe du pied la terre, et ensanglante au loin l'arène. L'écuyer n'est plus maître du char, qui est emporté en tous sens dans le champ clos. Le roi des Allobroges, désespéré, s'élance à terre, et s'avance à pied contre son odieux rival. Celui-ci, ne voulant point profiter de son avantage, descend aussi de son char, une seconde javeline à la main. A l'aspect du Gaulois qui venait à lui comme un colosse ou comme une tour vivante [1], il est un instant épouvanté; il s'arrête, et, levant les yeux vers le ciel, il s'écrie : « Puissant Jupiter! donnez-moi ce courage divin que vous avez inspiré à votre généreux fils lorsqu'il terrassa le farouche Albion. » A peine il avait fait cette prière qu'il sentit dans son cœur et dans tous ses membres se répandre une nouvelle vigueur. Il lance sa javeline, et celle-ci, plus heureuse que la première, va frapper le vaste bouclier d'osier, le traverse, et pénètre de son fer aigu dans le côté de Duciomar, qui l'arrache avec fureur. Son sang jaillit et rougit la terre. A cette vue, il s'écrie : « Teutatès, dieu cruel, m'aurais-tu réservé à un pareil affront ? » Mais comme s'il eût rougi d'une telle plainte : « La blessure, dit-il, que tu m'as faite est légère. Ta javeline est lancée par une faible main. Voyons si la mienne ne te percera pas de part en part. »

[1] Tite-Live. Voyez la note 11.

A peine il avait dit, que le trait vole, frappe au milieu du bouclier de Protidas, y demeure un instant attaché, et tombe à ses pieds..... « Perfide étranger, tes armes sont donc enchantées! Mais éprouvons maintenant si ton épée saura résister à la mienne. »

Le Gaulois tire son terrible glaive ; il avait été trempé, dit-on, dans le lac mystérieux *de Lémanus*[1], le sixième jour de la lune. Avec cette arme redoutable jamais il n'avait été vaincu.

Le Phocéen tire la sienne. A côté de celle du géant on l'eût prise pour le couteau des sacrifices ; le glaive de Duciomar est déjà levé ; il va donner la mort, mais son agile ennemi esquive le coup, qui ne frappe que la terre. Protidas au même instant traverse de nouveau le vaste bouclier du Gaulois, et lui fait au sein une large blessure.

Semblable au sanglier furieux que le trait du chasseur n'a fait que blesser, Duciomar se livre à toute sa fureur ; il frappe à droite, à gauche, sans mesurer ses coups. Plusieurs fois sa longue épée plie contre le bouclier d'airain, et autant de fois il la redresse avec le pied[2].

Mais au moment où, réunissant ses efforts, il ramenait son coup en arrière pour anéantir le héros, celui-ci, saisissant cette occasion, jette loin de lui son bouclier, s'élance sous celui du Gaulois, s'attache à lui et le tient fortement enlacé dans ses bras. En vain le monstre se débat ; semblable au taureau qu'un énorme serpent veut étouffer, en vain il fait des efforts pour détacher l'ennemi qui l'obsède ; celui-ci, comme le reptile, demeure attaché à sa proie, et ne la quittera qu'après la mort de sa victime.

La fureur prolonge la vie de Duciomar de quelques

[1] Le lac Léman. — [2] Serpette, t. III, p. 418.

instans ; mais bientôt, épuisé par le sang qu'il répand de ses deux blessures, il tombe, et la terre retentit au loin du bruit de ses armes. Protidas le suit dans sa chute et le tient étroitement embrassé, comme le lierre qui demeure attaché au chêne que la hache vient de renverser. En vain le Gaulois, avant d'expirer, rassemble toutes ses forces pour étouffer son ennemi ; ses bras, épuisés de sang, refusent de servir sa fureur. Son horrible figure respire la menace, ses yeux roulans dans leurs orbites épouvantent encore, sa bouche frémissante ne s'ouvre plus que pour vomir d'horribles blasphèmes contre les dieux qui l'ont abandonné. C'est la seule vengeance qui lui reste encore.

« Rends-toi, lui dit Protidas, reconnais-moi pour ton vainqueur ; ta défaite suffit à ma vengeance, et ta mort ne peut être utile à mon bonheur.—Vil étranger, ne crois pas me séduire par ces paroles ; jamais le Gaulois n'a reçu la vie de son ennemi. La honte de survivre à sa défaite est pour lui plus honteuse que la mort..... Si tu me laisses vivre, malheur à toi ; tu ne m'auras pas humilié en vain ; tu ne seras jamais tranquille possesseur de ton épouse, que je déteste maintenant autant que toi. »

Ces mots ont éteint dans le cœur de Protidas tout sentiment de pitié ; un regard jeté sur Aristoxène a rallumé toute la fureur de sa vengeance. « Meurs donc, barbare, dit-il, puisque rien ne peut adoucir ta férocité, puisque le malheur et l'avenir ne peuvent te rendre meilleur. »

En parlant ainsi il avance le bras, et lui plonge son épée dans la gorge.

A cette vue toute l'armée gauloise a poussé un cri, suivi bientôt d'un sourd mugissement, semblable à celui des flots tumultueux lorsqu'ils annoncent une hor-

rible tempête. Tous les guerriers ont déjà saisi leurs armes ; déjà la terre a frémi sous leurs pas ; déjà on entend le bruit confus des lances qui frappent sur les boucliers.

Mais le chef des druides s'est avancé entre les deux armées, tenant en main le sceptre des grands-prêtres. Il s'écrie : « Enfans de Teutatès, arrêtez ! Craignez que la malédiction du redoutable Hésus ne tombe sur vous ; craignez que je ne prononce contre vous l'exclusion de tous les sacrifices ! »

A ces terribles menaces les deux armées reculent épouvantées, semblables à deux nuages qui, portant la foudre dans leur sein, sont prêts à s'entrechoquer, lorsque Teutatès, étendant entre eux sa baguette d'or, les sépare, et les repousse aux deux bouts de l'horizon.

Protidas ne pouvait se détacher des bras du Gaulois, qui, dans les convulsions de la mort, le tenait étroitement enchaîné. Enfin, quand son sang eut fini de couler, il se sentit tout-à-fait libre. Alors, recommandant à Simos et à son écuyer de dépouiller le vaincu de ses armes, il rentra au milieu de ses compagnons, qui le ramenèrent en triomphe à la ville de Nannus. De tous côtés retentissent des acclamations de joie et des chants de victoire ; chacun veut voir celui qui a triomphé de l'invincible roi des Allobroges, la terreur des lances et des boucliers.

Aristoxène, après avoir été témoin de la victoire de son jeune époux, rentrait au palais de son père, suivie de ses belles compagnes. Toutes, dans leur cœur, enviaient son sort, et par leurs chants la félicitaient d'avoir fait un choix si digne d'elle. A ces éloges le cœur d'Aristoxène tressaillait d'une noble fierté qu'elle avait bien de la peine à contenir.

Mais le soir combien elle fut heureuse, lorsque, dans

un splendide repas, elle fut placée à côté du jeune vainqueur, lorsqu'elle entendit les bardes chanter son combat, et déjà préluder aux chants d'hymen par leurs chants de victoire !

Le lendemain on vint avertir Nannus que des députés de la part des chefs gaulois demandaient à être introduits en sa présence. L'épaule découverte, ils se présentent devant le vieillard, le supplient, puisque la paix était faite, de leur accorder encore quelques jours pour rendre les derniers honneurs à Duciomar, qui était mort loin de sa patrie, et promettent qu'après avoir rempli ce triste devoir ils se retireront de suite, comme ils en étaient convenus dans le traité. Nannus, touché de leurs prières, leur accorda ce qu'ils demandaient, et leur donna la permission de couper dans la forêt voisine le bois nécessaire pour le bûcher. Puis, se tournant vers Protidas : « Je retarde à regret le moment de votre bonheur, mais attendons huit jours encore ; laissons nos ennemis s'éloigner ; que leur présence ne trouble pas le plaisir de nos fêtes. Et d'ailleurs ne serait-il pas cruel, tandis que nos soldats ainsi que les leurs vont pleurer les compagnons qu'ils ont perdus, que nous nous livrions à la joie des festins ? »

Après avoir dit ces mots, il envoie une partie de l'armée sur le champ de bataille, pour rendre les devoirs funèbres à tous ceux qui avaient trouvé la mort dans le premier combat, et qui devaient être la pâture des oiseaux dévorans, si la guerre eût continué ; car c'est une coutume chez les Gaulois de ne point accorder la sépulture à ceux qui sont morts pendant la guerre, afin d'exciter leurs compagnons à les venger, et d'effrayer les ennemis par cet horrible spectacle.

Le lendemain tout le peuple était de nouveau rassemblé

sur les murs et les remparts pour être témoin de la pompe funèbre de Duciomar, comme il l'avait été de sa mort.

D'abord, sur la plate-forme d'un tertre élevé on décrit une vaste enceinte qui, dans sa longueur et sa largeur, a cent pieds d'étendue. Là on entasse le pin résineux, l'arbre des tombeaux, le noir cyprès, le chêne consacré à Hésus. Quand ce lit funèbre fut élevé à une hauteur prodigieuse, on le couvre d'un voile d'une blancheur éclatante, qui flotte au gré des vents [1].

Alors on vit le corps de Duciomar, porté sur un large bouclier par ses soldiures [2], et suivi de tous ceux qui l'avaient accompagné dans les combats. Ses plus proches parens lavent son corps et ses larges blessures; ils mettent dans ses mains du baume pour les guérir dans l'autre vie [3]. Ensuite on le revêt de ses habits les plus brillans; à son côté on attache sa redoutable épée, qui avait trahi sa valeur. Enfin on l'élève sur le bûcher, et on place auprès de lui ses armes de guerre et de chasse [4], ses dogues fidèles, et tous les objets qu'il avait le plus affectionnés [5]. Là on voyait son cheval de bataille [6], qui, sans être attaché, se tenait la tête penchée vers son maître, le réchauffait de son haleine, et semblait vouloir le rappeler à la vie. Autour de toutes ces offrandes, des esclaves [7], les cheveux épars, se tenaient debout dans l'attitude de la douleur.

Un des parens de Duciomar, une torche à la main, s'approche du bûcher et y met le feu; la flamme en un instant en a parcouru toute la vaste étendue. Des tourbillons d'une fumée noire s'élèvent dans les airs, et dérobent la

[1] Serpette, t. III, p. 351.— [2] Serpette, t. III, p. 398. — [3] Serpette, t. III, p. 350. — [4] Serpette, ibid. — [5] Cæsar, Bell. gal., l. VI, ch. 19. — [6] Serpette, t. III, p. 350; Thierry, t. II, p. 83.— [7] Serpette, t. III, p. 350.

vue des nombreuses victimes du dévouement et de l'amitié ; pas un cri, pas un soupir n'a trahi leur douleur. Cependant les amis de Duciomar jettent des lettres dans les flammes[1] ; ses soldiures qui lui étaient le plus attachés, et qui avaient juré de partager son sort, s'y précipitent[2], persuadés qu'ils retrouveront leur maître dans les sphères éternelles. Pendant ce temps-là, les troupes de Duciomar faisaient des évolutions autour du bûcher[3], en frappant sur leurs boucliers, et en poussant des cris lugubres. Quand la flamme fut éteinte, et que le bûcher fut entièrement consumé, on recueille les os blanchis par le feu, on les oint d'huile et de miel, et on les enferme dans une urne d'argent qui doit être déposée dans sa patrie, à côté de celles de ses pères. Le reste des cendres est réuni aux cendres et aux noirs charbons du bûcher, et déposé dans un vaste cercueil en pierre[4]. On y mêle aussi des armes, des bracelets, des colliers qui ont appartenu à Duciomar[5], afin qu'un jour, si la main de l'homme découvrait le mystère de la tombe, on pût dire : « Là était un guerrier, respect à sa cendre. »

Après qu'on eut recouvert le cercueil d'une large pierre, on le descendit dans une fosse profonde que l'on recouvrit de terre[6]. Alors toute l'armée des alliés passe devant le tombeau, et chaque guerrier, la lance renversée, apporte une pierre, la pose sur le monument funèbre, qui peu à peu s'élève comme une haute pyramide[7].

Pendant que les troupes remplissent ce pieux devoir, les bardes, placés en face du tombeau, chantent l'hymne de la douleur :

[1] Diodore de Sicile, l. VI. — [2] Cæsar, l. VI. — [3] Serpette, t. III, p. 351. — [4] Serpette, t. III, p. 451. Voyez la note III. — [5] Dom Martin. — [6] Dom Martin. — [7] Voyez la note IV.

« Il n'est plus le roi de la montagne! Bardes de Vienna [1], vous n'accorderez plus vos harpes au bruit des torrens; les bords de l'Isara [2] ne répèteront plus vos chants de victoires : le roi des combats, la terreur des boucliers, n'est plus!

« Son palais, lugubre et solitaire, ne retentira plus que du chant de la douleur. Déjà ses chiens fidèles ont vu son fantôme errant dans la salle des guerriers; déjà leurs longs aboiemens ont annoncé à son vieux père la mort du héros.

LE CHEF DES BARDES.

« Bardes de Vienna, pourquoi ces chants lugubres? Le héros n'est plus, mais les traits de la mort cruelle n'ont frappé que son corps; l'âme des guerriers est immortelle comme le roi de la lumière, et celle de Duciomar est allée dans les sphères étoilées rejoindre celles de ses pères. Il habite loin de nous; mais la harpe des bardes le fera revivre sur la terre dans la mémoire des siècles à venir.

« Enfans de Cularo [3], apportez la pierre du souvenir; élevez jusqu'aux cieux le tombeau du guerrier. Et vous, enfans de l'harmonie, redoublez vos chants, afin que son âme repose tranquillement, et que son fantôme ne vienne point troubler votre sommeil, et vous demander l'hymne qui doit lui ouvrir les palais aériens. »

La cérémonie funèbre terminée, chaque soldat regagne sa tente, et se livre au repos.

Le lendemain, au lever de l'aurore, toute l'armée des alliés était rassemblée pour le départ, et les habitans d'Arelas, du haut de leurs murs, se réjouissaient de les voir s'éloigner. Le signal est donné; cette grande masse s'agite,

[1] Voyez la note v — [2] L'Isère. — [3] Aujourd'hui Grenoble.

se met en marche, et s'éloigne lentement, comme ces vastes nuages de tempêtes qui noircissaient l'horizon, et qu'un vent propice a détournés de nos têtes.

Quand l'armée ennemie eut entièrement disparu, tous les peuples auxiliaires de Nannus se dispersèrent aussi de leur côté, et les habitans de la ville rentrèrent dans leurs foyers, pour se livrer à la joie d'avoir vu une guerre si menaçante se terminer si heureusement.

Le roi ne songe plus qu'à faire disposer de nouveau les préparatifs de la fête d'hyménée ; il veut qu'elle soit entièrement renouvelée, afin qu'elle se fasse sous de meilleurs auspices ; il veut aussi que ce même jour voie unir les deux nations par les liens les plus sacrés, et pour cela il ordonne qu'un grand festin soit préparé, que tous les Phocéens y soient invités, et que les jeunes filles d'Arelas viennent choisir chacune l'époux qui lui plaira.

Pendant que tout se disposait pour ce grand jour, Protidas retourna à Massalie avec Simos, pour apprendre à ses compagnons sa victoire, et leur annoncer en même temps que Nannus, en lui accordant sa fille, avait joint à sa dot le golfe où ils étaient abordés, et toute la partie du littoral qui était couverte d'épaisses forêts[1].

« Chers compagnons, leur dit-il, enfin la volonté des dieux est entièrement accomplie ; malgré tous les dangers et les obstacles dont la fortune avait semé notre route, nous sommes arrivés à ce bonheur tant désiré. Allons donc remercier les dieux par un sacrifice solennel ; car il ne faut pas que la prospérité nous fasse oublier ceux à qui seuls nous la devons. Allons au temple de Diane protectrice ; c'est elle qui nous a conduits, c'est elle qui doit recevoir nos premiers hommages. »

[1] Tite-Live, l. V, ch. 34.

Tous les Phocéens, entraînés par ce sentiment religieux, se rassemblent autour de leur chef, qui les conduit au temple de la déesse. Une hécatombe sacrée est conduite devant l'autel, et l'on tourne la tête des victimes vers l'orient. C'est Aristarcée qui préside le sacrifice.

« Grande-prêtresse, lui dit Protidas, c'est toi dont la sagesse, éclairée par la lumière des cieux, nous a conduits sur ce rivage fortuné : reçois aujourd'hui la reconnaissance des Phocéens, et sois auprès de Diane l'auguste interprète de nos actions de grâces et de nos hommages.

« Protidas, répond Aristarcée, vous voyez que les dieux ne promettent jamais rien en vain ; ils ont récompensé d'une manière éclatante votre piété et votre courage. Avec leur secours vous avez heureusement triomphé de tous les obstacles qu'ils vous avaient suscités pour vous éprouver ; mais votre patience les a tous surmontés. Vos vertus reçoivent aujourd'hui une bien grande récompense ; mais combien elle sera plus grande encore ! Les dieux vous récompenseront dans votre glorieuse postérité. Dieux puissans ! quel brillant avenir se déroule devant moi ! Écoutez, écoutez..... »

En prononçant ces mots la prêtresse s'agite sur son trépied, ses cheveux sont en désordre, son sein se soulève comme les flots de la mer en fureur ; à chaque instant son visage passe d'une pâleur livide à une brûlante rougeur. Ses yeux brillent d'un feu divin ; tous ses traits palpitent de l'enthousiasme prophétique ; tout annonce en elle la présence de la divinité. « Écoutez, écoutez, dit-elle.

« Héros protégé des dieux, tu as jeté les fondemens d'une grande cité ; la fortune a comblé tous tes vœux... ne te laisse point aveugler par le bonheur... veille autour de ta ville naissante comme une mère autour du berceau

de son jeune fils... Bientôt viendra le temps où celui dont tu devrais le moins te défier s'unira à tes cruels ennemis pour anéantir ta grande famille [1]. L'amour d'une femme te sauvera, et la ruse sera punie par la ruse [2]. Tu seras vainqueur; mais tes ennemis renaîtront de leurs défaites, comme l'hydre sous la massue d'Hercule [3]. Redouble d'efforts, et ne te laisse point abattre par l'adversité; les dieux, touchés de tes malheurs, au moment où tes voisins croiront ta ruine certaine, t'enverront un jeune héros [4] qui, suivi de tribus nombreuses, s'élancera du sein de la Gaule, et dissipera tous tes ennemis; rien ne pourra résister à ce torrent, dont les flots iront se précipiter sur l'Italie [5].

« Mais que vois-je? quelle multitude innombrable de peuples [6] viennent tout-à-coup fondre sur Massalie? Elle va succomber; tous les efforts humains ne pourront la sauver. O Minerve, protége la ville que tu as promis de défendre! O puissante déesse, tu t'es laissé toucher! le fier ennemi [7] a reconnu ta voix; c'est toi-même qui unis par une alliance durable deux peuples si long-temps acharnés à se détruire.

« Enfin Massalie, à l'ombre de la paix, étend sa puissance sur terre et sur mer; deux montagnes bornent son empire [8]; les peuples de l'Asie deviennent ses alliés; la rose [9] se placera à côté du lion [10], et sera la plus belle parure de Diane [11]. Mais quels sont ces nombreux enfans qui sortent de son sein, et qui défendent au loin leur mère [12]?

[1] Comanus, fils de Nannus. Justin, l. XLIII, ch. 4. — [2] Justin, ibid. Voyez la note VI. — [3] Tite-Live, l. V, ch. 34. — [4] Bellovèse, neveu d'Ambigat, roi des Bituriges. Voyez la note VII. — [5] Tite-Live, l. V. ch. 34. — [6] Les Ligures. Justin, l. XLIII, ch. 5. Voyez la note VIII. — [7] Catumandus, roi des Ligures. Justin, l. XLIII, ch. 5. — [8] Les Alpes et les Pyrénées. — [9] La rose était l'emblème de Rhodes. — [10] Le lion était l'emblème de Massalie. — [11] Voyez la note IX. — [12] Ce sont les villes nombreuses fondées par les Massaliotes. Voyez la note X.

L'Océan devient à son tour le théâtre de ses exploits. Rhodes a trahi les sermens de l'amitié [1], et le lion va s'asseoir sur ses murs renversés [2]. D'un autre côté le vautour des mers [3] s'est élancé sur sa proie, et a enlevé les jeunes lionceaux [4]. Malheur à lui! le lion a puni sa cruelle audace. Carthage, perfide Carthage, reconnais ton vainqueur, et reçois les lois de ta rivale [5]. Après plusieurs défaites, tu viendras implorer la paix : enfin le sceptre des mers est ravi à tes mains. O Massalie, que de riches dépouilles orneront tes temples, tes murs, et iront exciter l'amour de la gloire chez tes nobles enfans [6]!

« Mais je vois des guerres, d'horribles guerres, ensanglanter le monde [7]. Rome veut à son tour humilier sa superbe rivale, et Massalie, en unissant ses armes aux terribles enfans de Romulus [8], efface Carthage de la surface de la terre. L'amitié unit les deux vainqueurs, et Rome et Massalie imposent des lois aux nations [9]. Mais pourquoi ces deux fiers aiglons, sortis du même nid, s'élancent-ils l'un contre l'autre [10]? que de sang répandu! Et toi aussi, Massalie, pour avoir favorisé l'un d'eux, tu vas payer cher ta générosité! Quel courage! quels exploits! quels sacrifices! quel dévouement pour tenir la foi promise [11]! Vains efforts! l'aigle d'occident est vainqueur du monde; mais ta fidélité a trouvé grâce devant lui. Dans ta glorieuse défaite tu n'es point humiliée [12]; tu restes toujours l'amie des enfans de Quirinus, tu deviens son alliée la plus fi-

[1] Thierry, t. II, p. 158. — [2] Strabon, l. XIV. Voyez la note XI. — [3] Les Carthaginois. — [4] Voyez la note XII. Justin, l. XLIII, ch. 5. — [5] Justin, l. XLIII. — [6] Strabon, l. IV. Voyez la note XIII. — [7] Guerre punique. — [8] Strabon, l. IV; Polybe, l. III. — [9] Thierry, t. II, p. 158. Voyez la note XIV. — [10] César et Pompée. — [11] Voyez Lucain et César pour le siége de Marseille. — [12] Pline, l. III, ch. 4; l. XXI, ch. 20.

dèle ; tes armes s'unissent à ses armes, et l'aigle et le lion se partagent les dépouilles des nations.

« Enfin, après avoir pacifié le monde, tu pourras couronner ton front de l'olive sacrée de Minerve et du laurier d'Apollon [1]. A ta voix les arts ont déserté Athènes [2] ; la gloire de la savante Alexandrie, de l'élégante Rhodes, s'est éclipsée devant toi, et de tous côtés les peuples viennent s'éclairer à ta lumière. Nulle nation ne pourra lutter avec toi dans les sciences et dans les arts ; nulle ne pourra te disputer la gloire de former les enfans de l'éloquence [3] ; nulle ne pourra te comparer la pureté de ses mœurs [4] et la sagesse de ses lois [5]. Te voilà arrivée au comble de la fortune et de la gloire.

« Mais, ô aveuglement du bonheur ! ô suites funestes de la prospérité ! avec les richesses et le luxe des nations vaincues, le germe de tous les vices, de toutes les corruptions s'est introduit dans ton sein ; et toi, qui naguère étais une vierge pure et sans tache, tu es devenue semblable à une vile prostituée [6] !.... Dieux, couvrez d'un voile épais un si honteux avenir.... Mais quelle lumière a lui tout-à-coup dans l'orient, et a dissipé peu à peu les ténèbres de l'ignorance ? Un dieu plus puissant [7] renverse nos dieux trop long-temps méprisés ; son nouveau culte a rétabli la morale oubliée : lui seul pouvait sauver le monde. Ses disciples pénètrent dans les forêts de la Gaule [8] ; la barbarie s'enfuit devant eux, et Massalie, à leur voix, se réveille du tombeau, et paraît plus brillante que jamais. Mais, tandis qu'elle jouit d'un bonheur que rien ne pourra plus

[1] Thierry, t. II, p. 142. — [2] Strabon, l. IV. Voyez la note XV. — [3] Antiquités, article Marseille. Voyez la note XVI. — [4] Thierry, t. II, p. 138, et Plaut., Casin., act. V, sc. 4. — [5] Voyez la note XVII. — [6] Athen., l. XII, ch. 5 ; Suidas, lexic., t. Ier, p. 695. — [7] Jésus-Christ. — [8] Voyez la note XVIII.

altérer, quels malheurs pèsent sur les successeurs des antiques Phocéens ? La Grèce entière a perdu sa liberté ; les héritiers des satrapes l'ont asservie, et la font gémir sous un joug de fer.

« Enfans de la Grèce, réjouissez-vous ! vos frères de la Gaule ont ressenti vos douleurs, ils se sont souvenus que votre sang s'était mêlé autrefois à leur sang. Les descendans des Gaulois sont, comme leurs pères, les vengeurs des peuples opprimés : ils ont levé pour vous le glaive des combats, et ce sont ces mêmes bords que vous avez peuplés autrefois, ce sont tes rivages mêmes, ô Massalie, qui verront partir les vaisseaux libérateurs qui doivent affranchir la Grèce, et lui rendre son antique liberté. Et toi, malheureuse Phocée, puisses-tu aussi un jour..... »

La prêtresse allait continuer ; mais une puissance divine ferma tout-à-coup sa bouche prophétique. Le dieu contre lequel elle avait lutté d'abord, après avoir épuisé ses forces, l'abandonne à sa propre faiblesse ; elle succombe sous sa puissance, et demeure quelque temps comme anéantie. Tel un coursier fougueux qui, s'indignant d'abord du frein, est lassé, fatigué par une main habile, et tombe épuisé sous le cavalier qui l'a dompté.

Tous les Phocéens étaient demeurés muets et immobiles d'admiration. Quand Aristarcée eut repris ses sens, elle acheva le sacrifice, et chacun pria les dieux de réaliser ce brillant avenir.

Protidas sort du temple, et, rassemblant autour de lui ses compagnons, il leur dit : « Amis, vous le voyez, les dieux ne nous ont point trompés ; s'ils ont retardé si long-temps notre bonheur, c'était pour nous récompenser d'une manière plus digne de leurs hautes promesses. Demain va s'accomplir pour vous la dernière partie de l'o-

racle. L'hymen, vous le savez, devait nous recevoir sur ces bords : demain les deux nations vont s'unir par des liens que rien ne pourra rompre désormais. Que tous les Phocéens qui n'ont point encore allumé les flambeaux d'hyménée me suivent à Arelas ; c'est là que de jeunes épouses les attendent ; des repas publics seront préparés ; que chacun de vous s'y présente avec assurance ; il recevra la coupe d'hyménée de celle qui l'aura choisi pour époux, et comme je veux que mon bonheur se confonde avec le vôtre, Aristoxène elle-même renouvellera pour moi cette auguste cérémonie. Puisse-t-elle se faire alors sous de meilleurs auspices ! »

Le lendemain à peine l'aurore avait paru, que tous les jeunes compagnons de Protidas font retentir le rivage de leurs cris de joie ; déjà ils remplissent les navires qui doivent les transporter à la ville aux trois enceintes ; déjà ils avaient orné de fleurs les mâts, les cordages, la poupe et la proue de leurs vaisseaux ; eux-mêmes sont parés comme aux plus beaux jours de fête. Tels on voit les jeunes desservans du temple de Vénus allant à Cythère célébrer les mystères de la déesse. La flotte joyeuse quitte le bord, et va côtoyant le rivage. Arrivée à l'embouchure du Rhodanus, elle remonte le fleuve rapide, et aperçoit bientôt les murs élevés d'Arelas. Mais en approchant de la ville quel spectacle enchanteur se présente à leurs yeux ! Par les soins de Nannus, dans une plaine hors de la ville, et tout près du rivage, on avait dressé des berceaux de feuillage et de fleurs, et sous les berceaux étaient des tables chargées de mets ; non loin de là les bardes faisaient retentir les airs du chant joyeux des festins. Chaque Phocéen est conduit à la place que le roi lui-même lui a assignée.

Une table avait été préparée pour Nannus et pour Pro-

tidas ; tous les chefs des Ségobriges et des Phocéens y prennent place, et lorsque le repas fut avancé, on vit de nouveau paraître les jeunes compagnes d'Aristoxène, chantant la beauté et les vertus de la vierge de Séna. Bientôt on la voit paraître elle-même, conduite par le grand-prêtre ; et comme si elle choisissait pour la première fois un époux, elle passe devant tous les convives, et présente de nouveau la coupe à Protidas, qui la reçoit avec autant de joie et plus d'assurance qu'il ne l'avait fait d'abord ; mais, avant de la porter à ses lèvres, il prend du vin sur la table, et mêle la liqueur d'Asie à celle de l'hymen.

Ainsi, dit-il, comme ce vin, emblème de ma patrie, va se mêler à cette liqueur limpide, puisse la Grèce rester à jamais unie à la Gaule ! puisse-t-elle lui être unie comme une chaste épouse à son époux ! Puisse cette nouvelle coutume [1], introduite aujourd'hui dans la fête de l'hymen, se conserver après nous, et rappeler à nos descendans le jour où deux grands peuples se sont juré une amitié éternelle.

Cependant le moment où Protidas devait se rapprocher d'Aristoxène était arrivé. Alors deux jeunes bardes vinrent se placer à côté d'eux, l'un représentant la jeune fille et l'autre le jeune époux, car, selon la coutume dans la Gaule, il n'était pas permis à celui-ci d'emmener celle qui lui avait donné la coupe avant que le barde chargé de représenter la jeune fille n'eût été vaincu par ses chants et n'eût fait l'aveu de sa défaite [2].

Les harpes ont préludé sur le ton de l'amour.

[1] Voyez la note XIX. — [2] Serpette, t. III, p. 393.

PREMIER BARDE, représentant le jeune époux.

Pourquoi, vierge timide, crains-tu de te confier à moi? Tu rougis comme le nuage d'orient. Tu trembles comme la feuille agitée par le vent de la plaine. Ne crains pas, viens dans ma demeure. Je t'aimerai comme les flots aiment le rivage; comme la nuit aime la lumière d'Hélanus; comme la terre desséchée aime la rosée du matin. Viens avec moi, ma bien aimée.

DEUXIÈME BARDE, représentant la jeune fille.

Non; le bonheur que tu me vantes n'est pas digne de la femme gauloise. Ta voix est trop tendre; tes accens amollissent le cœur, comme le soleil qui fait fondre la blanche neige des montagnes. Élève, élève les tons de la lyre; accorde-la au bruit du torrent. Parle-moi de ton courage, de tes exploits; dis-moi ton amour pour la guerre et les combats.

PREMIER BARDE.

Eh bien! pour te plaire, j'armerai mon bras du glaive et du bouclier d'Olloudius. Je défierai les braves dans le champ clos; j'irai combattre les ennemis de la patrie, et au retour des combats je déposerai à tes pieds la dépouille des vaincus. Partout tu me suivras. Ta voix animera mon courage, et ta pensée sera ma pensée.

DEUXIÈME BARDE.

Tu as bien dit, enfant de Teutatès. Ton cœur est sensible à la gloire; il est digne d'être aimé. Je veux que mon époux soit terrible dans les champs de la guerre.

Que j'aimerai à le couronner de fleurs avant la bataille ! que j'aimerai à le voir revenir triomphant ! que j'aimerai à entendre son nom chéri chanté par la harpe des bardes, à entendre les femmes dire en me voyant : Honneur à l'épouse du brave !

PREMIER BARDE.

Tes paroles ont enflammé mon cœur. Je sens le courage de Teutatès [1] et la force d'Ogmius [2]. J'en jure par Tanaris [3] : jamais on ne me verra fuir devant le glaive de l'ennemi. Je serai toujours le premier dans le combat. Les bardes chanteront ma gloire ; ils chanteront aussi le courage et les vertus de mon épouse, et nos deux noms toujours unis seront l'héritage de nos enfans et l'orgueil de la patrie.

DEUXIÈME BARDE.

Tu as vaincu, jeune héros. Les chants de la gloire plaisent à mon cœur. Viens t'asseoir auprès de moi. Je t'enlacerai d'une chaîne de fleurs. Je serai unie à toi comme la chaste ceinture à la vierge d'Hélanus. Tes jours seront mêlés aux miens, comme les eaux du lac Lemanus ; ils s'écouleront doucement comme les flots du Vardo [4], qui roule de l'or dans son sein ; ainsi toujours confondus, ils iront se jeter dans le vaste Océan. Viens maintenant près de moi. Le pouvoir d'Hésus lui-même ne pourra plus nous séparer.....

Ces derniers mots sont le signal du bonheur pour les jeunes époux. Protidas va se placer à côté d'Aristoxène.

[1] Dieu de la guerre. — [2] Hercule gaulois. — [3] Jupiter gaulois. — [4] Aujourd'hui le Gardon.

Son exemple est suivi par tous les jeunes Phocéens, qui ramènent leurs épouses sous le toit paternel. Protidas conduit la sienne dans le palais de Nannus. Les bardes chantèrent le chant nuptial ; la nuit de son ombre mystérieuse couvrit les mystères de l'amour ; et ce fut ainsi que les deux plus grands peuples du monde s'unirent par les liens de l'hymen.

Le lendemain Protidas, suivi de tous ses compagnons, conduisit Aristoxène à Massalie ; et comme elle semblait étonnée en voyant une si grande ville sortie de terre comme par enchantement, le jeune héros lui dit :

« Les dieux pour me conduire à la gloire m'ont fait passer par les épreuves du malheur : comme Ulysse, ils m'ont accablé de mille maux ; ils ont partout semé ma route d'écueils et de dangers ; mais avec leur aide j'ai évité les uns et j'ai triomphé des autres par la patience et le courage. Les dieux m'avaient promis qu'après tant de traverses, tant de périls, je jetterais les fondemens d'une ville fameuse un jour dans la guerre, le commerce et les arts..... Voyez cette jeune cité qui va grandir de siècle en siècle, et qui portera mon nom à la postérité la plus reculée. Enfin les dieux m'avaient promis qu'un heureux hymen couronnerait tous mes efforts. Ils m'avaient fait espérer votre main..... Voyez, Aristoxène, ce que l'amour aidé par la vertu a pu faire pour mériter tant de gloire et de bonheur. »

FIN DU SEIZIÈME ET DERNIER LIVRE.

NOTES DU LIVRE SEIZIÈME.

NOTE 1re, PAGE 391.

Le taureau d'airain... La vénération des Gaulois pour le taureau d'airain est encore une preuve que leur religion avait de grandes conformités avec celles d'orient. En effet, nous trouvons en Égypte le culte du bœuf Apis, et chez les Juifs celui du veau d'or.

Plutarque parle d'un emblème dans lequel les Gaulois avaient réuni les deux espèces d'animaux pour lesquels ils avaient un respect religieux, c'est un taureau, sur lequel on avait représenté trois grues, et qu'il appelle *Arvos Trigaranus*. Ce mélange de deux signes religieux est une allégorie ingénieuse, qui pourrait peut-être s'expliquer par l'union des peuples d'orient et de la Gaule, dont les uns avaient adopté le taureau, et les autres la grue. On voit en effet les peuples, en se confondant, confondre aussi les objets de leur croyance. Voilà peut-être ce qui expliquerait la bizarrerie qui résulte de la mythologie gauloise mêlée à celle des Grecs, et plus tard des Romains.

NOTE II, PAGE 393.

Une tour vivante... Les Gaulois étaient généralement d'une haute stature. On connaît les témoignages de Polybe, de Diodore, de Tite-Live, et de tous les historiens à cet égard. Leurs anciens tombeaux nous attestent que leur taille ordinaire était de plus de six pieds. Voilà ce qui leur inspirait tant de mépris pour la petitesse des Romains.

(Note tirée de Serpette, histoire de la Gaule).

NOTE III, PAGE 399.

Cercueil en pierre... La plupart des détails de cette cérémonie funèbre sont à peu près les mêmes que ceux des Grecs. Cependant je les ai trouvés ainsi mentionnés dans les auteurs anciens.

NOTE IV, PAGE 399.

Une haute pyramide. Cette manière simple d'élever un tombeau

était en usage chez presque tous les peuples dans l'état primitif. On a trouvé des traces de pareils monumens dans plusieurs parties du globe.

NOTE V, PAGE 400.

Vienna... Cette ville est une des plus anciennes de la Gaule. C'était la capitale des Allobroges. Elle était appelée par les Romains *Vienna Allobrogum;* c'est la même que Vienne en Dauphiné.

NOTE VI, PAGE 403.

Par la ruse... A peine Comanus, fils de Nannus, eut-il succédé à son père, qu'il résolut, de concert avec les Liguriens, de détruire Massalie; craignant de ne point réussir à force ouverte, voici le stratagème qu'il imagina. Un jour de fête il fit entrer dans Massalie des chariots chargés de feuillage et de joncs, sous lesquels étaient cachés des soldats qui devaient ouvrir les portes de la ville pendant la nuit. Mais une Gauloise, parente du roi, qui aimait un jeune Phocéen, craignant pour les jours de son amant, lui dévoila le complot. Celui-ci s'empressa de le dénoncer aux magistrats, qui se saisirent d'abord des chariots et des soldats; puis ils sortirent de la ville à la tête d'une troupe d'élite, attaquèrent Comanus dans son embuscade, massacrèrent sa troupe, qui s'élevait à sept mille hommes, et lui-même ne put échapper au carnage.

NOTE VII, PAGE 403.

Un jeune héros... Ambigat, roi des Bituriges, trouvant son royaume trop peuplé, envoya ses neveux fonder au loin deux colonies. Sigovise, avec des Séquaniens et des Helvétiens, se dirigea vers la forêt Hercynie; et Bellovèse, ayant à sa suite une horde de Bituriges, d'Arvernes, d'Éduens et d'Ambruns, marcha vers l'Italie. A l'époque où il arriva à Massalie, les habitans de cette ville étaient en guerre avec toutes les populations de la Ligurie, et allaient succomber. Ils implorèrent le secours du guerrier étranger, qui, trouvant dans les Massaliotes une conformité de fortune avec la sienne, s'unit à eux, battit complètement leur redoutable ennemi. (Tite-Live, l. V, ch 34.

NOTE VIII, PAGE 403.

Une multitude innombrable de peuples... Les peuples voisins, jaloux de l'agrandissement et de la gloire de Massalie, se liguèrent pour la détruire, et effacer jusqu'au nom de cette puissante rivale (*ad nomen Massiliensium delendum*). Catumandus, un des rois liguriens, est choisi pour chef de cette entreprise. Mais dans le temps

que ce prince pressait vivement le siége de la ville, il vit en songe une femme d'un aspect terrible (*torvæ mulieris*) qui lui dit qu'elle était la déesse protectrice de Massalie, et qu'elle lui ordonnait de lever le siége. Catumandus, effrayé de cette vision, fit la paix avec les Massaliens, et leur demanda qu'il lui fût permis d'entrer dans la ville et d'y adorer leurs dieux puissans. Étant entré dans la citadelle, il aperçut sous le portique l'image de Minerve, et s'écria que c'était la femme qu'il avait vue dans son sommeil. Après avoir félicité les Massaliens de la protection que les dieux leur accordaient, il fit hommage d'un collier d'or à la déesse, et conclut avec ses voisins une alliance qui ne fut plus troublée depuis. *Torque aureo donata Dea in perpetuum amicitiam cum Massiliensibus junxit.* JUSTIN.

NOTE IX, PAGE 403.

Parure de Diane... Une allégorie ingénieuse avait suspendu la rose de Rhodes à l'oreille de la Diane de Massalie.

(THIERRY, Hist. des Gaulois.)

NOTE X, PAGE 403.

Au loin leur mère... Ces différentes villes ou établissemens, fondés par les Massaliens, ou sous leur dépendance, sont le petit port d'Hercule Monœcus (aujourd'hui Monaco); Νικαία (aujourd'hui Nice); Ἀντίπολις (Antibes); Ὀλκία (aujourd'hui Aube); Ταυρεντιον (aujourd'hui Bras de Saint-Georges et l'Evescat), Strabon, l. IV; Heraclea Cacabaria (aujourd'hui Saint-Gilles), Pline, l. IV, ch. 4; Ἀγάθη (aujourd'hui Adge), Strabon, l. IV; Emporium (aujourd'hui Ampurias), Strabon, l. III, p. 159; Dianium (aujourd'hui Denia), Strabon, l. III.

NOTE XI, PAGE 404.

Sur ses murs renversés... Strabon dit qu'une guerre s'éleva entre les Rhodiens et les Massaliotes, et que ceux-ci s'emparèrent de Rhodes. *Cum Rhodiis etiam bellum gessisse illos, ac Rhodum coctipasse meminit.*

(STRABON, l. XIV, p. 450, édit. de 1587.)

NOTE XII, PAGE 404.

Les jeunes lionceaux... Une guerre s'éleva entre les Massaliens et les Carthaginois, à l'occasion de quelques vaisseaux pêcheurs que ces derniers leur avaient enlevés. La flotte entière des ravisseurs fut plusieurs fois défaite, et les vaincus se virent obligés à demander honteusement la paix *Pacemque victis dederant.* (JUSTIN, l. XLIII).

NOTE XIII, PAGE 404.

Chez tes nobles enfans... Ce qui prouve que les Massaliens avaient plus d'une fois vaincu leurs redoutables rivaux, ce sont leurs dépouilles navales qui ont subsisté du temps des Romains. Ces monumens de leurs victoires et de la honte de leurs ennemis prouvent aussi que Marseille n'a jamais été prise par eux. *Sunt in urbe Massilia permulta affixa, quæ cives diversis temporibus victores pugnis navalibus retulerunt de iis qui mare sibi injuste vindicabant.*

(STRABON, l. IV, p. 125.)

NOTE XIV, PAGE 404.

Des lois aux nations... Une preuve de la bonne intelligence qui régna entre les Romains et les Massaliens, c'est que ces derniers envoyèrent des sénateurs siéger à Rome, et l'on sait quelle était la susceptibilité des Romains pour le titre de peuple-roi. Le commencement de cette grande amitié date d'abord du temps de Tarquin, mais surtout de l'époque où Rome fut prise par les Gaulois. Les Massaliotes, à cette nouvelle, prirent le deuil, recueillirent tout l'or et l'argent qu'ils trouvèrent dans le trésor public et chez les particuliers, pour compléter la somme qui était exigée pour payer la liberté des Romains. Plus tard, lors du passage d'Annibal, ils donnèrent encore à leur allié une grande preuve d'attachement, en l'avertissant des projets hardis de son ennemi. Les Massaliotes furent les seuls des peuples de la Gaule qui refusèrent de se joindre aux Carthaginois.

NOTE XV, PAGE 405.

Déserté Athènes... Strabon a donné à Marseille le nom d'Athénopolis, qui veut dire *ville athénienne*, ou *seconde Athènes*; et Justin, après avoir énuméré les bienfaits que les Phocéens apportèrent à la Gaule, dit que les arts et la civilisation s'élevèrent, chez les Massaliens, à un tel degré de perfection, qu'il semblait que ce n'était pas la Grèce qui avait passé en Gaule, mais que la Gaule avait été transportée dans la Grèce. *Adeoque magnus et hominibus es rebus impositus est nitor ut non Græcia in Galliam migrasse, sed Gallia in Graciam translata videretur.* (JUSTIN, l. 43.)

NOTE XVI, PAGE 405.

Enfans de l'éloquence... Massalie eut plusieurs rhéteurs très-fameux, entre autre Lucius Plotius, qui était originaire de la Gaule lyonnaise. Il donnait ses leçons dans la langue des Romains, et s'é-

tait fait une si grande réputation d'éloquence, que Cicéron, qui était alors dans sa jeunesse, regrettait, beaucoup plus tard, de n'avoir pas entendu cet homme extraordinaire.

(Gronovius, *Dict. antiq.*, au mot *Massalia*.)

NOTE XVII, PAGE 405.

La sagesse de ses lois... Cicéron parle souvent des lois de Marseille, et en fait un grand éloge. Voici comment il s'exprime dans son plaidoyer pour Flaccus :

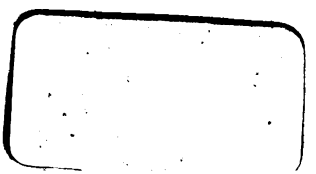
Massalie ! république admirable, qu'il est plus facile de louer que d'imiter.

NOTE XVIII, PAGE 405.

Les forêts de la Gaule... Saint Irénée et saint Vittius furent les premiers qui prêchèrent la religion chrétienne dans les Gaules. *Iræneus et Vittius fuerunt primi qui religionem christianam in Galliam prædicarunt.* (Gronovius, au mot *Massalia*.)

L'histoire ecclésiastique fait remonter plus haut la prédication de l'Évangile dans les Gaules. Elle dit que la trente-cinquième année de Jésus-Christ, Joseph d'Arimathie et l'apôtre saint Paul lui-même y répandirent les bienfaits de la morale chrétienne.

NOTE XIX, PAGE 408.

Cette nouvelle coutume... Cette coutume a subsisté long-temps chez les Gaulois. Je ne saurais assurer si c'est à l'occasion du mariage d'Aristoxène; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que d'abord les Gauloises ne présentèrent que de l'eau dans la coupe de l'hymen, et que, plus tard, elles y mêlèrent du vin. Ce fut probablement après l'arrivée des peuples d'orient, qui ont apporté la vigne dans les Gaules.

FIN.